N° 726 39e Année Tome CCVI 15 Septembre 1928

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Étranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Bi 8

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr, qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — *Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue.* — *Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

PAUL VÉRONÈSE
ET LA SPLENDEUR VÉNITIENNE

—

A M. Gustave Umbdenstock.

L'art de Paolo Caliari, homme de Vérone, dont l'Italie, en un quatrième centenaire, célèbre la naissance, se rattache aux plus pures traditions vénitiennes. Il n'a pas été un produit spontané de son temps ou de son milieu, mais préparé par une rapide évolution décorative faite de scrupuleuse vérité, de réalisme, de mouvement, de couleur, épanouie après que Jacopo Bellini eut brisé les cadres de la rigidité byzantine.

Il est l'expression d'une contrainte hiératique se détendant en une activité lumineuse.

Cette féerie à laquelle l'artiste nous a conviés a trouvé ses points d'appui sur le prestige d'une sorte d'âge d'or dont Venise, au XVIe siècle, sembla resplendir aux yeux étonnés des autres peuples.

On s'est longuement complu à ne voir en ce peintre qu'un décorateur prodigieux, dénué de sensibilité, se résolvant en une création éminemment plastique, un enchanteur auquel aurait été dévolu, comme un don étranger à lui-même, le pouvoir de nous conquérir par la magie de la couleur.

A vrai dire, Véronèse n'a pas joué en virtuose sur la fibre de la sentimentalité à laquelle tant d'artistes doivent beaucoup de relatif et facile succès. On est rare-

ment en désaccord avec le plus grand nombre dès qu'on remue le fond commun du cœur humain. Autre chose est, semble-t-il, d'émouvoir l'intelligence, de la faire tressaillir, de créer l'émotion supérieure qui livre des horizons insoupçonnés.

L'art du Véronèse, séduisant et hautain comme son caractère, est plus intellectuel qu'on ne le conçoit volontiers. Les séductions avec lesquelles il s'empare de nous ne sont que des prétextes pour nous entraîner plus loin dans l'analyse en profondeur.

Au service d'une forte pensée directrice, il a su mettre les ressources d'une technique sûre. C'est le privilège de quelques aristocrates de l'art. Vinci n'a pas autrement procédé quand il a voulu nous ouvrir les portes d'un domaine mystérieux et abstrait.

Le symbolisme d'un Mantegna n'a pas seulement effleuré Véronèse. Le peintre de Venise a aussi reçu du maître de Padoue la haute leçon dont Giovanni Bellini avait déjà profité. Mais tandis que Mantegna, tout imprégné de classicisme, se complaît parfois à l'allégorie en des figures conventionnelles, non dépourvues de style, qu'il saura cependant animer et faire tressaillir de poésie, c'est derrière le rideau mouvant de la vie ardente et des plaisirs factices de Venise que Véronèse créera le spectacle spirituel et, par cela même, s'affirmera le plus moderne des peintres de son temps.

Le Saint-Office ne fut pas peu clairvoyant qui l'accusa de mêler à des scènes religieuses des interprétations de son époque, sans doute dépourvues d'hérésie, mais non de signification.

D'abord, Véronèse se dégageait du mysticisme étroit dont l'Eglise grecque avait livré la tradition à son ennemie, l'Eglise latine. A travers les hommes du passé, il peignait ensuite les hommes de son siècle en laissant à un symbolisme secret le soin de dégager la part d'humanité supérieure qui avait pu échoir à certains d'entre

eux. Sa réponse fut empreinte d'étrange subtilité : « Nous autres, peintres, nous prenons ces licences que prennent les poètes et les fous... »

Véronèse fut-il réellement entraîné et séduit par son milieu? L'aima-t-il autant qu'on se plut à l'écrire? Peignit-il seulement avec l'ivresse dionysiaque et la volupté d'un coloriste baigné dans les joies de la lumière?

Pour donner une aussi éblouissante synthèse de vie, il lui fallut, en tout cas, dominer son époque de toutes les forces de son intelligence et sans doute, aussi, de sa solitude intérieure.

§

Une belle lignée d'artistes a préparé l'explosion de couleur du Véronèse.

A Florence, à Sienne, en Ombrie, l'art du Moyen Age est passé de la tradition byzantine à l'humanisme mystique et symboliste, puis à la vision réaliste, tempérée de classicisme du XVe siècle, pour devenir plus conventionnel et décoratif avec la Renaissance.

Jusqu'au XVe siècle, la peinture vénitienne a vécu de la technique des mosaïstes grecs, œuvrant dans les étroites limites du canon byzantin. Elle n'a pas, au XIVe siècle, été traversée par ce frémissement, par ce sang, jeune et timide à la fois, qui circule dans les fresques d'un Giotto. Au début du XVe siècle, les peintres vénitiens refusent encore, pourrait-on croire, la proche leçon du peintre d'Assise. Ils s'attardent aux madones gainées dans les robes roides, aux saints émaciés sur fond d'or. Puis brusquement, brûlant l'étape intermédiaire de la fresque, ils passent de la mosaïque à la peinture sur toile.

C'est à travers le réalisme sec de Carlo Crivelli, l'observation aiguë et la technique des Flamands, importées par Antonello de Messine, les symphonies noir, rouge et or d'un Paolo Ucello, prestigieux peintre de batailles,

le rythme paisible de couleurs et de lignes qu'un Piero della Francesca tient encore de l'Angelico, la narration pittoresque, l'allégresse, la vision somptueuse d'un Gentile da Fabriano, les cavalcades magnifiques d'un Benozzo Gozzoli, tout émerveillé par les cortèges fastueux de l'empereur d'Orient, que va se préciser le génie vénitien.

Il trouve son équilibre avec l'art robuste et largement doué de ces véritables dynasties de peintres que furent les Vivarini et les Bellini, nobles artistes, d'une habileté consommée, dont on a pu dire qu'ils peignaient comme on respire.

Dégageant peu à peu Venise des influences d'Ombrie, de Lombardie, de Toscane, en les assimilant pour les restituer avec une originalité nouvelle, ils vont donner à leur cité cette royauté artistique et préparer cette fête de couleur à laquelle tout le XVIe siècle sera splendidement convié.

Venu de l'école mystique de Sienne, Gentile da Fabriano a travaillé à Venise avec Pisanello de Vérone, lui-même élève d'Andrea de Castagno. Supérieurement doués, épris de joie vivante, attentifs à la magnificence seigneuriale, tous deux ont apporté à Venise la vision de Rome et de Florence, le goût de l'apparat, du faste et des brillants cortèges.

Pisanello va enrichir la peinture vénitienne de la tradition des enlumineurs français et allemands. Il lui apportera cet accent décisif avec lequel il fera d'ailleurs frémir le métal.

Mais à Mantoue, si proche de Venise, Donatello, modelant avec vivacité, a libéré dans le bronze en mouvement la roideur stylisée des gothiques et déjà donné le signal de la Renaissance.

Mantegna saura s'en souvenir en sa science exacte des raccourcis expressifs, jusqu'au moment où, venu à Venise, il se baignera lui-même dans la joie de la couleur.

Chez le vieux Jacopo Bellini, dont il a épousé la fille, il accentuera l'apport de Gentile da Fabriano et hâtera la dislocation de l'hiératisme byzantin. L'aisance animale et l'ivresse dionysienne de l'art grec, à travers Giovanni Bellini, son beau-frère, il les fera tressaillir jusqu'à Giorgione.

Dès lors passe par toute la peinture vénitienne un courant libérateur. Carpaccio fait épanouir le miracle de la lumière soufrée, que Gentile Bellini a retenu de la vision musulmane : les foules bariolées, les personnages richement drapés, les têtes à turbans, les architectures étagées, les vaisseaux pavoisés d'oriflammes, déjà caressés par l'azur plus froid de Bellini, vont se réchauffer dans une vibration ambrée et dans les jeux du coloris pittoresque.

Par Giovanni et Gentile Bellini, par Carpaccio, c'est déjà toute la symphonie, toute l'ivresse de la couleur orientale qui commence à lever au ciel vénitien où, dans leur opulence, resplendiront Giorgione, Titien, Palma, Véronèse et le Tintoret. C'est toute la nouvelle gloire de Venise qui s'allume.

La rigidité de l'art byzantin, peu à peu assouplie et animée par la circulation de la vie, a fondu dans cette chaleur dorée avec laquelle Giorgione a réchauffé la grâce toute athénienne des beaux corps, riches de jeunesse et de santé.

Les vierges bellinesques vont trouver une majesté plus humaine, un charme expressif, une sorte de pureté, de grandeur solitaire, accrus par les fuites lumineuses des paysages. La nudité va s'affirmer victorieusement en une attitude calme, une chaste plénitude que Titien et le Tintoret, l'un sensuel et contenu, l'autre orageux et tourmenté, s'efforceront souvent en vain de retrouver.

La peinture vénitienne s'est épanouie comme une merveilleuse fleur, d'abord comprimée par l'étroitesse de son corselet. C'est en Véronèse qu'elle trouvera sa fou-

gueuse et magnifique détente, toute sa joie d'exister, exprimée par le chant de la couleur. Une époque splendide de la vie de Venise pourra seule permettre à l'art du XVIe siècle une telle grandeur.

§

Sentinelle avancée du monde chrétien, depuis que Byzance, sous les coups de Mahomet II, a failli dans son rôle de forteresse spirituelle, placée au carrefour de deux civilisations qui se disputent la mer, Venise est debout sur les ruines de l'empire grec d'Orient.

L'église grecque, contre laquelle elle a d'ailleurs lutté, a été abattue par l'Islam. Mais la cité des Doges, souveraine de l'Adriatique, dresse encore devant la puissance ottomane le gonfanon de Saint-Marc, surmonté de la croix latine.

Au XVIe siècle, une longue période de paix de vingt-cinq années va succéder aux guerres fratricides par lesquelles Venise a maintenu sa puissance contre Padoue, Milan, Trévise, Gênes, cités orgueilleuses, ses rivales, si jalouses qu'elle n'a pu, même en temps de disette, en obtenir le secours et en partager l'abondance.

Contre les menaces des Turcs, elle a momentanément assuré l'intégrité de son commerce. Assise à l'intersection des grandes voies qui, à travers les Alpes, conduisent vers l'Autriche, la France, le Rhin, plus que jamais elle verra converger vers elle toutes les grandes influences des génies latin, musulman et germanique.

A vrai dire, cette paix dont elle va jouir sera chèrement acquise. Provisoirement débarrassé de François Ier, Charles-Quint, par le traité de Bologne, a fait rendre leurs conquêtes et payer leur indépendance aux Vénitiens, en même temps qu'il a confirmé toutes leurs franchises commerciales sur les côtes de Naples. Il s'est fait couronner empereur et roi d'Italie.

Désormais en paix avec lui, comme avec le roi de

France et toute la chrétienté, la République n'est pas cependant restée sans inquiétude à l'égard de l'hérésie luthérienne et de la domination musulmane. A ses portes, en effet, Soliman tient tête à Charles-Quint et moleste le commerce vénitien.

Une rupture est préparée par Andrea Doria, commandant des forces navales de l'Empereur, et le corsaire Khaïr-Eddin, kapitan-pacha des galères ottomanes, et voici de nouveau Venise entraînée dans la guerre maritime.

L'indécision, le mauvais vouloir de Doria fait perdre aux Vénitiens la bataille de Prevesa, Doria s'attribue la prise de Castel-Nuevo, cependant emporté d'assaut par les Vénitiens.

Le Sénat de Venise comprend que Charles-Quint n'a voulu des alliés que pour ménager ses propres forces et finit par conclure avec Constantinople une paix séparée, peu glorieuse sans doute, mais qui retire la République d'un grand danger.

Instruite désormais par l'expérience, elle se contente de demeurer tranquille spectatrice des démêlés sanglants de l'Empereur et du roi de France et s'efforce, même en face des progrès du luthéranisme, de conserver la neutralité.

Dès lors, de 1545 à 1570, sous le gouvernement du doge Piero Landi et de ses successeurs, Venise va traverser une de ces périodes de calme et de prospérité que connaissent trop peu les peuples.

Tandis que les industries des laines, des étoffes, des tapis, des dentelles, des cuirs dorés, des verreries et le commerce de produits de toute sorte enrichissent la cité, l'art va l'ensorceler et l'embellir.

Sous le règne de Francesco Donato se dressent, dues au ciseau de Jacopo Sansovino, les colossales statues de Mars et de Neptune. Scamozzi, Palladio, d'autres maîtres de l'architecture font jaillir sur les bords de la Brenta

des palais classiques. Désormais, les eaux miroitantes des canaux vont refléter des édifices modernes à côté des anciens palais de marbre qui miraient avec leur aspect dentelé, plus asiatique qu'européen, le souvenir des conquêtes de la République.

Les colonnes de jaspe oriental, surmontées de lourds chapiteaux corinthiens, vont supporter des plafonds étincelants de stucs et de dorures; les portes incrustées d'ivoire, d'ébène ou fouillées par le ciseau vont s'ouvrir dans des cadres merveilleusement sculptés, les fenêtres s'orneront de balcons ajourés et de balustres, la marqueterie des parquets équilibrera la décoration des murs tendus de velours, de soies. Autour des cheminées monumentales, les peintures de Titien, du Tintoret, du Véronèse, d'autres aussi, leurs rivaux inférieurs, mais non cependant négligeables, retraceront les fastes de l'histoire de Venise.

Emblèmes, blasons, panoplies d'armes précieuses et de hallebardes où l'or et l'argent luttent avec l'acier, vont concourir au décor des vestibules.

Le luxe a gagné l'ameublement. Les cuirs travaillés, les étoffes historiées couvrent les coffres, les baldaquins, les lits et les sièges. L'orfèvrerie de métaux fins surcharge les tables sur les nappes ajourées des festins.

Une profusion de joyaux, de perles, de bijoux étincelle sur les vêtements magnifiques, à la mobile lueur du soleil ou des flambeaux.

Venise, gorgée de richesse, éclate de toute part dans ce luxe patricien, avec une telle profusion que l'élégance, réduite à des proportions plus modestes, gagne même les habitations populaires.

Devant la beauté de ses monuments, de ses églises aux dallages de mosaïques, de ses colonnades, de ses statues, devant l'ordonnance des jardins, la pompe du culte religieux, la magnificence des cortèges, le pavois des galères, l'illumination des gondoles remplies de mu-

sique et des feux d'artifice ajoutant au ciel des étoiles fugitives, surpris par la vie mouvante et fastueuse, l'activité des industries et du commerce, l'abondance des approvisionnements en vins et victuailles de toutes sortes, par l'intense trafic des esclaves, les voyageurs qui visiteront Venise au milieu du XVIe siècle seront conquis par tant de splendeurs qu'ils la proclameront la ville la plus belle et la plus opulente de la chrétienté.

Richesse de matière, élégance des enroulements et des formes, préciosité des ciselures, virtuosité technique caractérisent l'effort décoratif d'un art qui eût été un art de parvenus si la faveur d'une telle prospérité n'avait pas permis à tant de grands artistes la possibilité de s'exprimer.

La puissance économique, en effet, a créé une bourgeoisie nouvelle qui n'aspire qu'à monter, donc une clientèle avide d'un luxe sans retenue et qu'il faudra servir. Dans la ville des Doges du XVIe siècle, tout le monde est plus ou moins gentilhomme par la fortune, sinon par la naissance : il y en a plus de 6.000 à Venise. A côté des seigneurs de haute lignée, une classe s'est constituée de marchands enrichis, de banquiers, de riches prélats, tous vivant une vie tissée de plaisir et de belle humeur.

L'or a afflué de tout le bassin de la Méditerranée vers ce coin de l'Adriatique. Mais le gonfanon vénitien, qui flotte sur toutes les mers, a aussi ramené la corruption orientale à la suite des trafiquants d'esclaves, de parfums ou de perles.

La vie élégante et raffinée a également engendré une aristocratie de l'esprit. Le goût pour les études grecques a fait apprécier les beautés classiques. Les bibliothèques s'emplissent de manuscrits précieux ou rares d'auteurs grecs ou latins, richement enluminés, peints sur tranches, à dos orné sur reliures en parchemin; leurs rayons forment de véritables « parterres agréables à l'œil ».

L'imprimerie enfin a développé la culture littéraire et les arts : de nombreux amateurs, des prélats avertis collectionnent des pièces d'armes damasquinées et guillochées, des médailles, des statues, des dessins, des tableaux flamands, allemands, italiens. Les œuvres de Memling, Albert Van Ouwater, Joachim Patinir, Albert Dürer, comme celles des Bellini, de Mantegna, d'Antonello de Messine, de Giorgione, de Titien sont déjà fort recherchées.

Les nobles, d'ailleurs, s'entourent d'une clientèle d'artistes et de savants. C'est l'époque où Catherine Cornaro, dans les bosquets d'Asolo, tient sa cour d'amour, où rimaille Pierre Bembo, où l'Arétin, qui s'assied en parasite aux fêtes des princes, devient le familier de Titien, trouve le chemin de la fortune et une mort sans regrets.

Voiles carguées ou flottantes au vent avec ses étendards bariolés, la flotte des galères se balance sur la lagune et, le soir, mire ses fanaux dans les eaux scintillantes.

L'arsenal regorge de munitions, assez, dit un voyageur, pour équiper tous les navires du monde.

La paix, la science économique et le développement des banques secondant l'industrie et le commerce ont forgé cette souveraineté.

Un gouvernement énigmatique et muet met à mort l'homme qui a trop parlé et fait planer une justice invisible. Cette puissance occulte est tapie dans l'ombre de la splendeur à laquelle le peuple est convié.

Celui-ci, d'ailleurs, n'est pas tenu à l'écart des princes et de la noblesse, qui recherchent la popularité. Il est séduit par ces fêtes où il trouve une liberté illusoire. Fasciné par le faste de la vie mondaine, il est flatté par la familiarité des grands qui se mêlent à lui à l'occasion des réjouissances. Il prend sa part des tournois sur la place Saint-Marc, des mariages princiers, du Carnaval, des fêtes de l'Ascension où, tous les ans, monté sur le Bucentaure, entouré par la noblesse, à la sortie du

Lido, au milieu des chants du clergé, aux yeux des ambassadeurs étrangers dont la présence semble une adhésion, le Doge épouse l'Adriatique en y jetant un anneau d'or : « Nous t'épousons, notre mer, pour marquer la véritable et perpétuelle domination que nous avons sur toi! »

Venise est arrivée à ce point de splendeur qui marque l'apogée d'une civilisation et virtuellement implique la corruption et la décadence. Le plaisir et l'amour se disputent les heures de cette société brillante et prête à se décomposer, où vivra Véronèse. Elle lui fournira ces éclats de vie, ces rais de lumière que sa palette fixera avec la virtuosité du génie.

§

Paul Véronèse sera le peintre le plus séduisant de toute cette opulence et de cette noblesse galante, aussi experte en affaires qu'au jeu des armes.

De son oncle, le peintre Antoine Badile, il a reçu l'initiation. Giovanni Carotto lui a donné sa science décorative. Pour apprendre le dessin, il a longtemps copié les estampes de maîtres sévères, Albert Dürer, Lucas de Leyde. Il acquiert cette sûreté de main, cette fermeté du trait, cette précision dans le détail, cette puissance qui déjà s'affirment dans ses œuvres de jeunesse. Unies à ses dons naturels de coloriste, elles lui ont déjà valu, à Vérone, une flatteuse estime.

En collaboration avec Zelotti, élève de Paolo Farinati et de Titien, il a peint à Thiene, à Castelfranco, avec de telles preuves d'art que tous deux en ont retiré honneur et réputation.

C'est en 1553 que nous le trouvons à Venise où il travaille, avec Ponchino et Zelotti, au plafond du Conseil des Dix, dans la salle du palais des Doges. Là encore Véronèse s'affirme avec sa jeune maîtrise. On demeure stupéfait devant la virtuosité avec laquelle ce jeune

homme de vingt-cinq ans possède le sens de la composition aérienne, la technique des raccourcis audacieux, le sens du mouvement dans la détente et la souplesse, le secret même de la vie.

A Venise, son œil s'est chargé des clartés mobiles du ciel et de la mer : il a retenu non seulement le papillotement pittoresque des couleurs sur les quais, sur les canaux frémissants de lumière, mais aussi les étains refroidis des jours d'orage sur la lagune, les horizons vert-de-grisés où la ligne de l'onde épouse celle du nuage accroupi sur l'horizon marin.

L'espace, l'air, la brise du large, les soufres de la nuée, les fiels verdâtres et décomposés de l'eau, il les mettra dans ses toiles pour faire concourir dans la vaste composition ces plans fuyants de clarté entre lesquels les masses de personnages à contre-jour évolueront dans une ombre translucide et irradieront de leur seule vie.

Les azurs tendres et frais, rayés d'oiseaux, où les campaniles à jour semblent des dentelles traversées de bénédictions, la grâce des roses levers de soleil sur les architectures classiques au bord des canaux, les nuages bistres ou violets, d'instinct il saura les retrouver au bout de son pinceau chaque fois que l'heure de la symphonie de couleur, où il se baigne et où il est appelé à vivre, sonnera pour lui.

Ce sont ces fragiles nuances qui porteront le joyeux avènement des bannières livrées au vent de la gloire, qui mettront le cri de l'espace à travers les mâts et les voiles, à travers les draperies lancées. Et, comme un don céleste, émané de leur douceur, des cascades d'anges laisseront choir des palmes et des roses sur la femme qu'un désir divin désigne et va marquer de son empreinte.

Quand Venise en croisade nouvelle se sera couverte de lauriers à Lépante, c'est dans la caresse et la poésie de ces gammes légères qu'elle dressera sa victoire et la

fierté de son destin. Au loin, la mer tumultueuse déroulera le désastre où le Turc vit s'engouffrer trois cents galères.

Les verts acides ou profonds des jardins de Murano, les rivières paresseuses où ils se nourrissent et se mirent, les fleurs éclatantes, les rayons qui les caressent d'un trait lumineux, distribueront leur fraîcheur dans les scènes bibliques ou mythologiques traversées par les gestes gracieux, la fuite rapide des jeunes filles en un envol de robes emportées où la brise fait courir des remous d'argent.

Cette mythologie héroïque et galante évoquée par la peinture décorative du XVIe siècle, cette sentimentalité plus démonstrative et gesticulante de l'art religieux, Véronèse saura les animer de toute l'observation acquise par un contact constant avec la nature.

Quand il abordera la vie passionnée de son époque et la mêlera à ses interprétations évangéliques, c'est d'un œil averti qu'il jettera sur la toile une variété de couleurs dont le jeu lui est devenu familier par la compréhension de chaque jour.

Cette Venise, devenue sa patrie d'adoption, il la célébrera non seulement dans ses triomphes maritimes, mais encore dans l'élégance mondaine dont la symphonie tourbillonne et vire autour de lui.

Ces jeunes hommes, courageux et dissolus, à l'armure légère, qui devant la mère du Christ inclinent leur lance brisée, ces patriciennes corrompues et pieuses, ces prélats amis de la bonne chère, sont entrés dans la réalité de sa vision avec leurs visages, leurs mouvements, tous les reflets métalliques de leurs armes, les plis soyeux de leurs vêtements, avant de se fixer dans l'avenir du tableau ou de la fresque.

Il les a suivis sur le quai des Esclavons, sur le pont du Rialto, en gondole, au son des sérénades, sur les eaux. Il les a observés dans leurs cortèges, leurs fantaisies, leurs

attitudes, dans les chatoiements de leurs riches costumes.

Il les a peints à travers l'enseignement des maîtres, mais avec un apport cependant personnel. De Giovanni Bellini il a retenu l'accent de la vérité, de Pisanello la stylisation, de Carpaccio la chaleur ambrée, la distinction des tons sur les étoffes, le jeu des luminosités sur les surfaces architecturales comme à travers les arcs et les colonnades. Mantegna lui a révélé la science du décor et de la construction classique, Corrège, le jeté des belles draperies et des raccourcis expressifs, Bonifacio Pitati, la grâce et la qualité du coloris.

D'autres maîtres sont là autour de lui, dont les œuvres vivent sur les murailles des palais de la ville des Doges : Titien alourdi par l'âge et la gloire, Palma il Vecchio, peintre des nobles Vénitiennes, Lorenzo Lotto toujours à la recherche de lui-même, le Tintoret, le Tintoret surtout, dont la pensée orageuse et le tourment vont conduire l'art aux sombres évocations de Rembrandt, à la fièvre de Ribera comme aux tumultes de Delacroix. Certains peintres, par leur mérite, retiennent également l'attention : Bassano, le Schiavone, Battista Franco, Horatio Vecelli, Salviati.

De Titien, Véronèse est l'émule glorieux à qui le maître, publiquement, dira toute son estime. C'est vers lui qu'il se tourne volontiers pour idéaliser ses madones ou concentrer la volupté dans le corps féminin, de même qu'il s'est tourné vers Michel-Ange pour donner, en force et en souplesse, des raccourcis saisissants. Moins dru, moins ramassé, moins dramatique que Titien, moins sculpteur que Michel-Ange, il sait précipiter les Titans en d'admirables détentes musculaires. Il échappe, par la vie et le mouvement, à l'ordonnance classique, à la fausse grandeur; par sa fougue il bouscule l'idéal de l'ordre et de l'harmonie des lignes d'un Raphaël ou d'un Jules Romain. Cette fougue, il la contient dans le cadre des ar-

chitectures ou entre les masses équilibrées du beau paysage vénitien.

Son décor n'est pas davantage soulevé par le souffle violent qui emporte les draperies du Tintoret traversé par ces éclairs qui jaillissent du rocher, par ces tumultes d'ailes, ces luttes de la clarté contre les forces de l'ombre qui préparent la tradition des grands espagnols. Avec le Tintoret, c'est l'esprit d'Albert Dürer et des premiers Flamands qui est entré dans la peinture, non sans âpreté.

Tout en restant émouvant, Véronèse mettra une plus simple volonté dans les tragédies du martyre ou du calvaire.

Tandis que le Corrège spiritualise la chair et la fait irradier, que Giorgone donne à la nudité sa plénitude heureuse, que Titien l'allonge frémissante d'attente dans le silence passionné, Véronèse va la revêtir de la magnificence des étoffes.

Dans ce milieu de luxe, où la femme est mise en valeur, il saura donner une expression mondaine des belles patriciennes de Venise.

Les belles patriciennes! En sa recherche de style, Giorgione les a voulues sereines, caressées par des lumières de fins de jour, dans les repos et les rousseurs de l'automne, où la chair se donne comme un fruit mystique et savoureux.

Titien, qui les a aimées, en sa fougue sensuelle, les a contractées dans l'attente, croirait-on, de son propre désir. Avec la complicité des amours ou des servantes, ses nobles Vénitiennes, il les a étendues dorées de chaleur animale, dans le paysage profond ou le mystère de l'alcôve, parmi les draperies et la pourpre des coussins, ou bien sous quelque céleste pluie d'or, reines d'un royaume de volupté, sûres à la fois de leur corps offert et cependant, d'instinct, inquiètes, aux écoutes de pas de quelque victorieux, de quelque dieu peut-être qui doit

venir. Il les a libérées de toute chasteté dans le coup de vent, l'ivresse, l'impudeur de la bacchanale où Poussin est venu les épier. Parfois, il les a livrées aux yeux, redoutables et fascinantes, dans le plus adorable désordre du vêtement, avec l'attirance du sein légèrement voilé, tandis que les cheveux dénoués se tordent sur les épaules.

Ses Vierges même sont profanes d'une beauté terrestre. La fusion du coloris, de l'harmonie plastique, de la grandeur de la composition ont fait de lui un des interprètes les plus fervents de l'idéal féminin.

Comme Giorgione, sorti de l'atelier de Giovanni Bellini, Palma il Vecchio a créé le type le plus parfait peut-être de la femme vénitienne à l'opulente chevelure blonde-cendrée, triomphante dans la splendeur d'une carnation un peu molle, plus passive, plus abandonnée que celle qu'immortalisa Titien.

Dramaturge de la lumière et de l'ombre, à la fois hanté par Raphaël et Michel-Ange, le Tintoret, très intellectuel, a cherché quelque volupté plus haute dans son expression artiste. Il propose aussi, dans leur maturité, l'opulence de ces corps alourdis dont Rubens saura se souvenir.

Les patriciennes, peintes à Florence par Léonard, sont énigmatiques, comme repliées sur le mystère de leur vie intérieure. Autour d'elles circule un monde de rêves.

Véronèse donnera, des Vénitiennes, une notation splendide et décorative. Il ne les livrera point dans la tiède nudité de Titien, mais non moins redoutables, en robes d'apparat qui feront parfois songer à des paysages d'automne, pourvues de tous leurs artifices de toilette, cheveux tressés et enroulés autour des têtes, parures précieuses, colliers et bracelets, étoffes tissées, dirait-on, par des mains célestes. Elles vivront la vie mondaine de leurs perles et de leurs bijoux, en d'opulentes demeures, entre ces colonnes de marbre qu'érigea Palladio

pour ramener le triomphe de l'art classique, autour des tables chargées d'orfèvrerie par des serviteurs chamarrés à l'orientale. Elles n'auront point la blondeur de cendre des femmes du vieux Palma, mais leurs cheveux s'animeront de reflets de feuilles mortes où les perles viendront noyer leur livide fulgescence dans des torons qu'un trait de lumière ambrée fera luire.Il surprendra l'expression de leur port, de leur élégance, de leur curiosité raffinée, de leur ostentation, le raccourci du bras qui se lève, du sein qui se livre, de la main qui retient le vêtement. A la promenade, elles seront toujours suivies de cortèges bariolés, inscrites dans ces fêtes de couleurs où leur beauté trouvera comme un naturel écrin. Il les campera à l'ombre des frondaisons, en de luxueux équipages, escortées de suivantes, de pages noirs achetés au quai des esclaves pour porter leur traîne, de valets, de chevaux, d'hommes d'armes, de chiens de race, de nains difformes. Il les égarera au bord du fleuve où viendra s'échouer le berceau de quelque élu. Elles auront des gestes de princesses surprises, des répits gracieux pour remettre leur chaussure, de puériles souplesses dans leur fuite pour, à leur insu, permettre à leur vêtement de soie de se nuancer de reflets comme un vivant épiderme. Des turbans à aigrettes, des plumes légères, des écharpes dénouées frémiront sur les massifs d'arbres, les lignes en fuite des collines, les calmes architectures dédoublées par les miroirs d'eau.

Des ciels verts lutteront contre la chaleur des étoffes. Nés du choc des froides lumières, des reflets d'argent animeront le crissement des soies, feront jouer la magnificence des brocarts ou des draperies de Smyrne.

Les femmes du peuple même, vêtues d'étoffes communes, seront parées de la lumineuse royauté des gris cendrés, ruisselant le long des plis dans la générosité d'une touche facile, comme pour honorer la maternité à l'égal de l'orgueilleuse noblesse.

C'est la féerie persane, c'est la splendeur des *Mille et une Nuits*, ramenée par les felouques musulmanes, qui s'avance vers l'Occident.

A travers cet épanouissement du luxe, des enfants jouent, en l'insouciance séraphique de leur âge, avec de jeunes animaux, d'autres, plus formés, écoutent les conversations, d'autres ont une sorte d'indifférence sans rêves.

Véronèse, moins appliqué peut-être que Titien dans le rendu de la nature morte, l'emporte sur lui comme peintre animalier. En son amour passionné de la forme féminine ou de la recherche psychologique dans le visage masculin, Titien semble avoir fait peu de cas de l'animal. Quand il a besoin de faire entrer dans sa composition le chien, le mouton, le lapin, la colombe, il se tire d'affaire par le subterfuge du style. Véronèse est plus près de l'attitude instinctive. Il exprime la distinction du chien de race qui vit autour des tables seigneuriales; il lui oppose, issu d'un croisement hasardeux, le bâtard fidèle qui joue avec les enfants dans la familiarité des intérieurs modestes. Il aime aussi les chevaux pour leur noblesse, leur fougue en accord avec celle de son pinceau, et sait les enlever sous l'étreinte de genoux du demi-dieux ou dans le tumulte des batailles.

Dans son paysage, moins analysé que celui de Giorgione et de Titien, mais plus largement traité en fonction de sa valeur décorative, il excelle à évoquer sous les arbres, assombris par la chute du soir, le passage des troupeaux que mène l'humble berger.

Mais il demeure par-dessus tout un peintre de l'espace aux ciels mobiles et fuyants, savamment gradués de verts bleuis, où les constructions de nuages en mouvement s'écroulent sur la froideur de quelque horizon de lumière. De ces ciels, Annibal Carrache accentuera les trous d'ombre, les violences et les tourments.

§

Interprète de la vie mondaine, Véronèse traite les grands sujets religieux sans se séparer de son goût de modernisme.

Une opinion trop communément répandue tend à induire qu'uniquement préoccupé de peindre, il ne pense pas et ne franchit pas les limites du monde extérieur. Ses grandes compositions religieuses, conçues et exécutées avec un impeccable souci de mise en scène, ont cependant une valeur symbolique que j'espère n'avoir pas été seul à dégager.

Derrière le décor de la vie facile de son temps, il est semblable à tel d'entre ses personnages des *Noces de Cana,* vêtu de jaune éclatant, symbole de la richesse intérieure : penché derrière une colonne, il parle à voix basse à qui, dans le bruit du festin, consent à l'écouter. Voici sans doute, si nous pouvions l'entendre, ce qu'il dirait :

Au centre vers lequel convergent les lignes de la composition, Jésus, nimbé de lumière, en une note plus vibrante que celles qui l'entourent, donne la dominante pure où le bleu de la spiritualité, le rose de l'incarnation, le jaune rayonnant de l'or secret s'allient en un savant contraste. L'expression du visage du Christ est celle d'un absent, absorbé par la concentration, à la fois mêlé à la fête qui se déroule autour de lui et cependant éloigné de toute cette élite élégante et bariolée, assise à la table du festin.

Il a la douce gravité de celui que frôle l'humble servante comme le puissant de la terre.

A la table divine, auprès du fils de Dieu et des jeunes époux, ont pris place la Vierge et les apôtres. Ils sont vêtus avec la sobriété et la modestie de parents pauvres, presque confus d'être conviés à tant de splendeur.

Car, sur les côtés, sont assis dans leurs plus somptueux

costumes, leurs atours et leurs joyaux, les grands du monde : François Ier, Charles-Quint, Marie d'Angleterre, le sultan Achmet II, Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, des princes, des cardinaux, des amis du peintre.

Mais par un privilège que seule confère la noblesse de l'art, ce sont les artistes qui font entendre le concert spirituel à la table de Dieu. Voici Titien, octogénaire glorieux : drapé dans la pourpre de sa passion, il promène l'archet sur le violoncelle donnant la note profonde de cette symphonie à laquelle Palma (1) marie les sons de la flûte, tandis que le Tintoret, vêtu de vert sombre, et Véronèse lui-même, paré des ruissellements d'une froide lumière, ajoutent les voix célestes des violes.

Ce sont les princes de l'art. C'est par leur musique que le Christ, indifférent à la joie des convives, se sent doucement entraîné vers d'autres cieux. Ils participent au miracle en faisant lever une harmonie incantatoire autour de la transsubstantiation qui s'opère dans les vases. C'est le miracle du Verbe qui, de nouveau, s'accomplit.

Les Noces de Cana expriment l'union de l'homme et du divin. Par la magie de l'art, l'eau incolore et communément répandue se change en vin doré, rare et précieux, tout ce que la vie contient d'éléments vulgaires se transmute en valeur spirituelle. Dans les coupes de cristal scintille le nectar secrété par les amphores de la vie intérieure. C'est à ce vin que tous sont conviés.

Richesse, noblesse, élégance sont rassemblées autour du noyau central qui groupe les artistes au premier plan de la composition. Ainsi placés, entre notre contemplation et la réalité de Dieu, ils sont les intermédiaires directs qui nous invitent au repas sacré.

Admis seulement aux tables latérales, les rois n'ont pas été placés là comme des figurants de marque. Leur

(1) Ou Le Bassano.

présence n'est point due à un inexplicable caprice d'artiste. Elle est nécessaire pour donner sa haute signification au symbole, en même temps qu'elle enrichit le thème d'une vaste symphonie de couleurs : visages penchés de causeurs intéressés, dames, seigneurs, amis charmants qui ne sentent pas s'opérer le miracle; société indifférente qui ne cesse de s'agiter, mais à laquelle échappe ce qui se passe sur le plan supérieur.

Jaunes, verts, roses chatoyants, pourpres et bleus, gris distingués des brocarts et des broderies distribués avec une vertigineuse habileté, tissent les vêtements de prix de cette élite enivrée de jouissance et cependant tenue à l'écart du grand secret.

Tout le mystère s'accomplit entre ce riche dallage de marbre et ces colonnes admirablement sculptées, entre lesquelles se glissent des esclaves chamarrés. Une splendide architecture canalise la fête. Tandis qu'aux balcons se penchent de jeunes femmes au geste tendu, à la gorge opulente, heureuses de voir et d'être vues, derrière les balustres, qui séparent les serviteurs de leurs maîtres et délimitent l'esprit de caste, des mets choisis sont préparés.

Du plan artiste figuré par le groupe musicien, le peintre est passé au plan divin, puis à celui du travail des humbles qui, à leur insu, conquièrent leur sainteté dans le labeur de chaque jour.

Dans un paysage de ciel, largement étayé de nuages, qui fait courir des frissons lumineux sur l'épiderme des stucs et des marbres, un campanile à jour monte comme une prière de pierre. Au-dessus, trois colombes inscrivent dans l'air le chiffre de la Trinité.

La composition s'étage avec une science sûre, en trois plans de lumière et d'ombre alternés où les personnages se détachent à contre-jour, suivant l'esthétique des contrastes chère aux maîtres vénitiens. Des chiens de race concourent à fermer le triangle symbolique en

lequel s'ordonnent le mouvement et la prodigieuse virtuosité de la couleur.

A cette évocation fastueuse et non dépourvue d'allégresse, le *Repas chez Simon le pharisien* oppose une froide sobriété. Les convives sont plus humbles. Une atmosphère de religiosité familiale plane sur cette scène où la Magdeleine, de sa chevelure dorée, essuie les pieds du Sauveur.

Ce n'est pas que l'on n'ait cependant, pour recevoir le Maître, déployé tout le luxe de la maison. La richesse des nappes est là qui l'atteste, mais la table est servie sans ostentation.

Le Christ est plus près de ces hommes de condition moyenne dont la vie s'écoule sans heurt dans une paix voisine de la sainteté. Il s'entretient simplement avec eux.

L'humilité de la Magdeleine s'exprime en un adorable sourire et la joie irradie de son visage penché.

La pureté se dégage de la luminosité des nappes, de la blancheur des linges et des vêtements. La tranquillité des cœurs est écrite par le sourd ralenti du coloris sans passion, par la douce clarté de ces architectures urbaines noyées dans les bleuités des gris artistes, tandis que les froides profondeurs d'un ciel traversé par les anges s'ouvrent en une immense perspective verte.

Tout cela, va-t-on objecter, l'artiste l'a-t-il réellement voulu? Qu'importe, puisqu'il nous est permis de le lire dans son œuvre et qu'un artiste vaut surtout par tout ce que nous pouvons extraire de lui.

Véronèse, à n'en pas douter, fut davantage qu'un décorateur épris d'une vie brillante et traduisant avec la fougue d'un virtuose la féerie vénitienne qui se renouvelait devant ses regards. Il était trop intelligent pour ne pas sentir le choc en retour créé par la sentimentalité un peu âpre d'un Tintoret s'exprimant, à ses côtés, par des harmonies pleines de mystère et de tressaillements.

La profondeur psychologique de son rival, pas moins que celle de Titien, n'ont pu lui échapper. Sans doute, dans les vastes décorations il est difficile de concentrer l'émotion picturale. Elle est chez lui un peu écrasée sous le faste du décor.

Véronèse a néanmoins excellé à rendre, aussi bien que le spectacle de la joie, la tragédie de la douleur. Témoin le splendide *Calvaire* qui est au Louvre.

Sur un ciel de verts livides en fuite vers un horizon clair, à travers des échappées de bleu délavé, le Christ se détache sur la croix, non point dans la torsion de l'agonie, mais dans la détente de la mort. Plus graves les tonalités des corps des deux larrons donnent à sa chair une lumière de relief et le visage se détache en clair sur la masse contrastée de la chevelure que nimbe une auréole.

Au pied de la Croix, en groupe pieux, des disciples, des saintes femmes, des soldats secourent la Vierge évanouie. Ceci en une gamme mineure de violets, de bleus, de verts, de rouge sombre dont la résonance assourdie accentue la pâleur de la Vierge et la luminosité du corps du Rédempteur.

Toute la sainteté du groupe éclate dans l'inoubliable manteau jaune de cette pieuse femme qui prie debout et dont la vibration soutient tout l'édifice d'une composition concentrée derrière la volonté d'une diagonale ouvrant un des plus beaux paysages de ciel que la peinture vénitienne ait donnés.

Au loin, par chemins, des groupes s'essaiment vers la ville assoupie dans une limpidité bleuâtre.

Peut-on prétendre en vérité que Véronèse fut seulement un peintre superficiel chez lequel toute préoccupation d'ordre émotif ou intellectuel fut absente?

Cette société pittoresque et brillante, évoluant autour de lui et qu'il suivait d'un œil de coloriste amusé, il la

connut beaucoup trop sans doute pour n'avoir pas le droit de la mépriser quelque peu.

Il était, nous assure-t-on, d'humeur agréable, d'extérieur fort plaisant, fort galant homme, mais on ajoute aussi qu'il était un peu vif de caractère, ne permettant aucune atteinte à sa dignité, aucune entorse à son honneur. A qui voudrait le nier, son œuvre démontrerait le contraire.

§

Par sa technique prestigieuse, Véronèse est le grand décorateur du XVIe siècle italien, un des plus grands peintres de tous les temps. Un de ces peintres devant lesquels l'esprit hésite et se sent brusquement enlevé comme par une mystérieuse vague de fond vers ces hauteurs où l'art devient une expression métaphysique en accord avec la religiosité.

Nul n'a davantage donné une plus complète sensation de vertige, sinon d'ivresse, par le seul langage de la couleur.

Son pinceau prodigieux fait courir des phosphorescences argentées sur la transparence des terres vertes, des bleus refroidis pour soutenir les blancs, des accentuations de jaunes sur les garances, des fulgurations de rouges, de bleus de la plus haute acuité. Il sait confronter leurs acidités aux réactions des noirs, des terres d'ombre, des ocres en une symphonie supérieurement orchestrée tout en laissant aux roux, aux gris, aux violets, aux roses, à la nonchalance des tons mélancoliques et raffinés des valeurs de ralentis distingués jouant en sourdine.

Sa main dessine d'un trait impeccable et ferme. Même dans l'allégorie, il joue la difficulté par la science des raccourcis, le lancé de la composition, la distribution savante du coloris, la splendeur spatiale des bleus célestes, le modelé des formes à contre-jour.

Riche et variée, l'œuvre du Véronèse donnera le ton aux peintres de tous les pays en les siècles à venir.

En Italie, Annibal Carrache, Pierre de Cortone, Roselli, Turchi, Crespi parmi tant d'autres, serreront de près sa manière. A travers Véronèse, l'art de Mantegna et de Bellini ira, au XVIIIe siècle, rejoindre Tiepolo, peintre plus aérien encore d'une Venise marine dont s'évapore la splendeur.

Rubens, le grand Flamand, prenant la leçon des Italiens, ne manquera pas de s'inspirer de celle du puissant décorateur.

C'est de lui aussi que Poussin apprendra la valeur architecturale des monuments dans le paysage, Lebrun le secret des vastes compositions.

Véronèse, après avoir influencé le XVIIe siècle français, préparera tout notre XVIIe siècle, peintre de fêtes galantes et de voluptés mythologiques. Les robes de Watteau en leur exécution serrée et leur chatoiement seront tissées non point par des fées, mais par le métier italien du Véronèse. Le pinceau hardi du peintre de Venise, nous le retrouverons entre les mains de De Troy, de Lemoine, de Boucher, dans la technique fougueuse de Fragonard, la touche large de Greuze, le trait fulgurant de Delacroix pour circonscrire la vie.

Quant aux harmonies nuancées et légères, grises et vert-cendrées de l'émule de Titien, elles hanteront les recherches de Whistler et de Turner, elles vibreront parmi les tons argentés et tremblés de Corot.

Véronèse mourut le 19 avril 1588. Sa fortune, évaluée trois ans auparavant par le fisc de Venise, consistait en quelques petites terres à Castelfranco, à Santa Maria in Porto et en six mille sequins en banque.

Le peintre avait décliné les offres de Philippe II d'Espagne qui l'avait convié à venir décorer l'Escurial. Il négligea de nombreuses occasions de s'enrichir. Noble

exemple de désintéressement. Ce mépris des valeurs matérielles fut sans doute l'indice d'une richesse intérieure qui dispersa avec prodigalité tant de dons heureux pour éblouir et fasciner les autres hommes.

ANTOINE-ORLIAC.

CÉCILE

OU

L'AMOUR A DIX-HUIT ANS

—

PREMIÈRE PARTIE

I

C'est une vieille histoire, une bien vieille histoire. D'avant le déluge. Cela appartient à une autre de mes existences, car on ne vit pas qu'une vie, on en vit de nombreuses, et qui se suivent sans se ressembler. Quand je considère le jeune homme que j'étais vers 1893, encore écolier, à peine sorti de l'enfance, vraiment, je ne le reconnais pas.

Nous singions les hommes, nous fumions, nous cherchions à faire les gommeux, à nous habiller de façon à la fois originale et élégante, nous étions horriblement timides et nous ne voulions pas le paraître. Seize ans : l'âge ingrat. Mes deux amis que je ne quittais guère, avec qui je sortais le dimanche et le jeudi, s'appelaient Bénédic et du Taillis. Du Taillis était de nous trois le meilleur élève; assez prétentieux, il aimait à faire montre de sa mémoire, de ses talents, composait des impromptus et vivait avec sa mère et sa sœur qui, de petite noblesse et ruinées, menaient un train fort modeste. Bénédic, myope, jeune fils d'un vieil artiste veuf chez qui il habitait, mais avec lequel il ne s'entendait pas, qu'il n'aimait pas, était maladif et nerveux.

Nous nous étions commandé tous les trois le même complet de cheviote bleu foncé à col de velours, nous

avions acheté le même chapeau de paille noire, et le dimanche nous allions nous promener aux Acacias. Du Taillis parlait très fort, lentement, faisait de l'esprit et riait, nous essayions sur le même ton de lui donner la réplique et de nous montrer dégagés et à l'aise au milieu de gens qui nous regardaient d'un œil narquois. Les victorias défilaient, se dirigeant vers la Cascade, et les piétons sur le trottoir, comme les personnes assises le long du trottoir et en lisière des buissons et des fourrés, se confiaient leurs réflexions sur les élégances qui passaient et s'en moquaient honnêtement.

Nous allions aussi au Ranelagh. Là nous avions fait connaissance de deux petites jeunes filles que leur mère y conduisait les jours de beau temps; la bonne dame fourrait son nez dans un ouvrage et ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. D'abord des œillades : les petites y avaient répondu en se poussant le coude. Elles se mordaient les lèvres, très intéressées par notre manège, attirées. Nous nous asseyions sur des chaises de fer, ou, s'il y en avait de libres, dans des fauteuils, pour produire plus d'effet. Du Taillis parlait fort, à son habitude, lançait quelque plaisanterie en les regardant; elles se tournaient de notre côté et souriaient. Puis on leur avait envoyé des billets qu'on roulait en boule, et lançait de leur côté. Elles rusaient pour les ramasser, laissaient tomber leur ombrelle, en la relevant saisissaient la boulette enflammée ou moqueuse. Du Taillis leur adressait ainsi des quatrains. Enfin nous les décidâmes à venir nous rejoindre. Sous prétexte de se dégourdir les jambes, elles laissaient leur mère à son ouvrage et nous suivaient de loin. Quand nous étions hors de vue, nous les attendions.

Elles parlaient vite, pouffaient de rire. On allait dans un sentier peu fréquenté et on les embrassait, mais d'une façon maladroite et tout en marchant, car, avec nos airs crâneurs, nous n'étions encore que des jeunes garçons

naïfs. Tout cela précipité, parce qu'il ne fallait pas rester longtemps loin de maman, qui se serait inquiétée. Comme elles n'étaient que deux pour nous trois, nous alternions; chacun son tour. Elles nous avaient donné des surnoms : l'Audacieux, du Taillis; Lorgnon, Bénédic qui était myope et portait déjà des verres; Trompette, moi à cause de mon nez. On se disait rapidement : au revoir, et l'on s'en revenait séparément au cœur du Ranelagh, parmi les nourrices et les bonnes d'enfants... Ces petites! je me rappelle encore leurs bras minces, leurs robes rougeâtres, je crois, laissant voir un maigre triangle de peau neutre, peut-être mal lavée, car on n'avait pas encore, alors, la superstition de l'hydrothérapie, leurs jupes courtes, la queue de rat de leur natte dans le dos, et leurs frimousses éveillées de fillettes parisiennes. Elles sentaient « l'odeur ». Sans doute un parfum bon marché que leur offrait leur mère et dont elles s'ondoyaient le dimanche. Mais tel quel et sur cette chair inerte, encore dormante, sans émoi, je trouvais que cela sentait très bon, et je les embrassais pour les respirer.

Vacances. Nous nous séparons : Bénédic reste à Paris, du Taillis va à Fécamp, ma mère m'emmène en Dauphiné.

Au retour, il y a du changement. Jusque-là, j'étais demi-pensionnaire chez un professeur, brave homme qui se flattait de préparer ses élèves à tous les examens connus, aussi bien aux grandes Ecoles qu'aux baccalauréats. Sa science était universelle, rien ne lui demeurait étranger. Cet excellent homme, M. Théodore Cresson, habitait avec sa famille, soit : sa femme, sa fille et son fils (lequel avait exactement mon âge et s'appelait Théodore comme son père), dans une petite maison, entourée d'un jardin, à Neuilly. On montait quelques marches : un perron abrité par une marquise. L'entrée servait de cabinet de travail au professeur. Elle était meublée d'un bureau en acajou fortifié de deux rangées de tiroirs. M. Cresson

s'asseyait à ce bureau. De l'autre côté, en vis-à-vis, une table devant laquelle se plaçait l'élève. Cette disposition était très commode pour les explications d'auteurs latins. Le père Cresson, abrité par ses tiroirs, suivait sur une traduction juxtalinéaire, qui venait au secours des défaillances possibles de sa mémoire. L'élève n'avait pas eu de peine à dénicher une traduction analogue; il ânonnait donc son explication sans effort en faisant exprès des fautes quand il le fallait... A gauche du cabinet, le salon; à droite, la salle à manger; derrière la salle à manger, la cuisine.

Une porte s'ouvrait face à la double porte d'entrée qui était vitrée. Elle donnait sur l'escalier par lequel on montait au premier. Là-haut, outre l'appartement privé du professeur, il y avait une chambre dans laquelle couchait le jeune Théodore, et qui nous servait de salle d'études. Nous étions trois demi-pensionnaires, Bourgogne, Thibaudin et moi. Les deux autres plus âgés que moi. La dernière année, alors que je n'avais encore pas ombre de moustache, Bourgogne portait déjà une fine et jolie barbe bouclée.

Nous arrivions à huit heures et demie. Le père Cresson, qui était énorme, un véritable pachyderme, se trouvait déjà à son bureau. Il faut dire qu'il était fort occupé par plusieurs sociétés patriotiques dont il assurait le secrétariat général. Toujours des réunions à organiser, des enterrements à suivre, des cérémonies auxquelles il devait assister. Il arrangeait des concerts, des bals, pour procurer des ressources à ces sociétés. Il allait voir Sarah Bernhardt, Paulus, Galipaux, pour leur demander leur concours. A table il racontait ses visites, appelant Sarah Bernhardt Sarah, tout court. Le lendemain d'une de ces grandes manifestations, il revenait longuement sur tous les détails, les savourait, s'applaudissait de la réussite, écouté respectueusement par sa femme et ses enfants.

Ses fonctions ne lui laissaient que peu de temps pour

s'intéresser à nous. De loin en loin, il entr'ouvrait la porte de l'escalier, appelait d'une voix puissante l'un de ses élèves. Celui-ci descendait avec un cahier, dissimulant sa traduction. Il expliquait son auteur pendant dix minutes, et c'était fini pour la journée. On remontait dans la chambre, où l'on fabriquait des cages à mouches avec des bouchons et de grandes épingles, où l'on lisait la *Gaudriole* et le supplément de la *Lanterne*, ou bien, entrant à pas de loup dans un petit cabinet attenant dans lequel Emma, la fille du père Cresson, une grosse fille de seize ans aux cheveux sans couleur, qui riait bêtement en clignant des cils, rangeait ses jupes et ses robes, on allait les renifler en fermant les yeux.

Bourgogne et Thibaudin s'accommodaient très bien de ce régime; ils ne tenaient pas plus que moi à succomber sous le travail. Mais ils me traitaient un peu en petit garçon. Quand j'étais entré chez Cresson, je portais encore des culottes courtes et des chaussettes, j'avais les jambes pleines d'encre, d'écorchures et de bleus, j'étais en tablier noir, j'étais un enfant. Mon ami, c'était donc Théodore. Je m'amusais avec lui dans le jardin où sautillait une mouette aux ailes coupées. Un poulailler était installé dans le fond. Il y avait un petit bassin et une boule au milieu de la pelouse, quelques arbres, dont un cerisier, des fleurs. Au printemps, en été, c'était charmant. Las cependant du jardin. il nous arrivait, à Théodore et à moi, de nous échapper après le déjeuner et de filer au Bois, tout proche. L'hiver on glissait sur les ruisseaux gelés, dans la belle saison on allait voir jouer aux boules, on attrapait des têtards qu'on mettait dans des bouteilles, des hannetons; — nous élevions aussi des vers à soie.— Du Bois nous rentrions sur les quatre heures, avec précaution, en essayant de passer inaperçus, guettant le moment où le père Cresson ne serait pas dans son cabinet. Mais il nous apercevait toujours. Il faisait sa grosse voix.

Cependant je ne l'ai jamais vu qu'une fois en colère. Un jour que j'avais allumé avec une loupe au soleil mes lacets de soulier. On s'était mis à table, les lacets se consumaient lentement : « Qu'est-ce qui sent donc comme ça? » dit le gros Cresson. Je ne bronche pas. Il commence à froncer les sourcils, je le vois : cela va mal tourner. J'essaie d'éteindre mes lacets sous la table. Il regarde, il comprend. Il entre alors dans une fureur terrible, terrifiante, venant de cet homme énorme. Son poing formidable s'abat sur la table, les assiettes sautent, les verres s'entrechoquent. Il me reprochait surtout de ne m'être pas dénoncé. Il était rouge, congestionné, si courroucé qu'il bredouillait. Sa femme le regardait avec inquiétude, craignant une attaque. Tout le monde était consterné. Je ne savais où me fourrer.

Il y avait une bonne, une Alsacienne, blonde, plantureuse; les élèves la pelotaient. J'allais sur mes quatorze ans, j'aurais bien voulu en faire autant, mais elle m'envoyait promener.

Cresson avait pris un pensionnaire, un Belge, plus vieux que nous tous, et qui sortait quand il voulait. Il était joli garçon, il faisait des femmes, il nous racontait cela et enflammait nos imaginations. Bourgogne s'adonnait à la photographie. Quand il développait ses plaques, il emmenait avec lui dans le cabinet noir une amie de sa sœur qui était en visite, ils s'embrassaient et se caressaient.

J'étais très rêveur. Je rêvais infiniment. Il me semblait que jamais je ne pourrais faire un métier, entrer dans le commerce, aller dans un bureau, que j'y mourrais d'ennui. Je rêvais à je ne sais quoi, à un autre monde, mais surtout à l'amour. Je rêvais au moment où enfin je serais grand, où moi aussi je pourrais embrasser une femme. J'avais déjà été amoureux à douze ans, au bord de la mer pendant les vacances, d'une petite fille de mon âge, et j'avais beaucoup souffert; elle me préférait un

autre garçon, j'avais connu toutes les tortures de la jalousie et de l'amour déçu. Ah! quand pourrais-je enfin aimer!

Mais j'en étais à mes premières cigarettes. Le matin, en allant à Neuilly, j'avais acheté des cigarettes à trois pour un sou, cela m'avait paru horrible; je m'appliquais consciencieusement, chaque matin, à triompher de mes hauts-le-cœur. C'était long cette allée et venue, de Courcelles jusqu'à Neuilly, surtout l'avenue de Neuilly, noire, interminable, le soir en hiver. Pour raccourcir mon trajet, je m'accrochais derrière les fiacres, je sautais sur des camions.

Mais quel plaisir, l'été! La Fête au mois de juin! Personne n'écoutait avec autant d'attention que moi les boniments, n'écarquillait pareillement les yeux devant les parades, ni ne répétait avec plus de conviction les refrains des marchands de chansons :

> Qu'il pleuve ou vente,
> Toujours il chante...

ou bien :

> Il est en or, il est en or,
> C'est pas du toc ou du melchior...

ou encore :

> Joséphine, elle est malade,
> Elle a bu trop de limonade...

Cependant le baccalauréat approchait, et je me rendais compte que je ne savais rien. Serais-je donc écolier toute ma vie! Le bachot, on m'y refuserait chaque fois, jamais je ne le passerais si je restais chez Cresson, chez ce brave professeur qui préparait indistinctement à Centrale, à Polytechnique, à Saint-Cyr, à tout ce qu'on voulait. Et j'étais impatient d'être libre, moi.

Je m'en ouvris à ma mère, je la mis au courant de tout cela. Voilà, j'étais très en retard et jamais je ne deviendrais bachelier, si elle ne me retirait pas... Elle

s'informa. On lui indiqua un établissement pour les jeunes gens dans mon cas. L'Externat ecclésiastique, où j'entrai, installé dans un hôtel particulier, rue X, près du Parc Monceau, était tenu par deux prêtres, dont l'un enseignait la rhétorique et l'autre la philosophie, et fréquenté par de jeunes cancres riches, dont un certain nombre étaient nobles. J'ai revu souvent, dans la suite, les noms de plusieurs d'entre eux dans les chroniques mondaines.

Pierre Tulipe, devenu un brillant conducteur de cotillon, puis un danseur amateur aussi célèbre que les meilleurs professionnels, le baron de Courtepaille, de toutes les fêtes, Lionel de Vauvenargues, qui a écrit un livre et qui, en souvenir de son illustre aïeul, sera de l'Académie. Tous ces garçons portaient des étoffes anglaises, des cols cassés, des cravates brillantes, et leur aisance faisait mon admiration, à moi qui n'avais jamais été habillé qu'à la Belle Jardinière, ou même des mains de Radegonde, la bonne de ma mère, à moi qui étais timide, un vrai sauvage, et qui n'avais connu que le chic bon marché de du Taillis et de Bénédic. Je me souviens encore de de Bellant, un grand type blond à tête de cheval, très aristocratique et qui portait la raie derrière : sa façon de parler, sa façon de rire, tout cela sentait vraiment le meilleur monde, et je suppose qu'il n'a jamais dû changer. Si jeune, il était déjà, dans son genre, arrivé à la perfection.

Tous donc bien habillés, extrêmement précoces et sachant à quoi s'en tenir sur les femmes. Ils étaient turbulents, et l'abbé Noël qui nous enseignait la rhétorique, un homme barbu, très rouge après le déjeuner, l'air ardent, ne les tenait qu'à force de rigueur et de sévérité. Il ne riait jamais. Tous les jours, version latine et composition française, et trois plans de composition en outre. On nous empiffrait du latin et du classique français; et la méthode faisait des bacheliers.

Nous travaillions dans la salle de billard du petit hôtel où l'Externat était installé. Nous entourions donc un billard, recouvert d'un grand plateau noir, ce qui le transformait en une sorte de table trop haute et incommode. Vauvenargues s'en tenait toujours assez loin, ses longues jambes croisées et se balançant sur sa chaise; il se polissait constamment les ongles, l'air tout à fait absent, ne sortant de sa rêverie que pour lancer de loin en loin quelque plaisanterie, dont il souriait gentiment sans abandonner ses ongles. Il y avait, avec ceux que j'ai nommés, des garçons de moins bonne société, comme Van Door, fils d'un banquier, qui disait que lorsqu'il se trouvait sur une impériale d'omnibus il se croyait en mail-coach, et que j'admirais fort, parce qu'il avait dit un jour que les petites ouvrières qu'on voyait le matin en venant à la classe, et dont je regardais certaine, que je rencontrais quotidiennement, avec un muet amour, il suffisait de les conduire en fiacre à leur atelier, et qu'on les prenait dans le fiacre. Il y avait aussi Cavoux, une puissante brute, qui commença cette année-là même l'existence d'affranchi, d'homme du milieu, comme on dit maintenant, dans laquelle il devait se faire plus tard une si belle réputation.

Juste à côté de l'Externat, un autre petit hôtel était habité par une demi-mondaine connue : Léone d'Avray. Elle était toute jeune et mignonne. On la voyait souvent, blonde et rose, à une étroite fenêtre gothique du premier étage. Evidemment ces grands garçons l'amusaient. Cavoux devint son amant, il le resta plusieurs années. Elle l'a entretenu longtemps.

On travaillait donc par force, mais les versions et les compositions françaises n'empêchaient pas de faire la noce. Mes camarades ne vivaient pas comme des petits jeunes gens. Ils étaient fort libres et avaient de l'argent. Ma mère me laissait rarement sortir le soir, mais le dimanche après-midi on se retrouvait au Moulin-Rouge, qui alors brillait de toute sa gloire, au temps du Grand

Quadrille, de Valentin le Désossé, de La Goulue, de Grille d'Egout. C'était une salle immense où faisait rage un orchestre qui avait gardé les traditions du Second Empire, de Musard, du bal Mabille, avec les cocasseries du piston, les blagues du trombone à coulisses. D'ailleurs le chahut n'était pas encore si loin du cancan, ni Valentin des clodoches et des chicards.

Les calicots, les boniches, les petites femmes de Montmartre suivaient assidûment ces bals du dimanche après-midi. Nous en sortions vers cinq heures et nous descendions rue Fontaine, dans une boîte où, pour ses dix sous, on avait un bock, une femme sur ses genoux et une autre sur la scène. On reprenait le refrain en chœur, on faisait du potin, puis chacun rentrait dîner dans sa famille.

Il existait alors une solennité spéciale le jour de l'Ascension. Tous les potaches de Paris se donnaient rendez-vous à la matinée des Ambassadeurs. Ils criaient, sifflaient, faisaient là un tapage infernal. J'y ai vu, tout à ses débuts, Polaire, extrêmement jeunette et menue, à peine plus âgée que tous ces grands gosses, et s'amusant fort de cette tempête, des hurlements de ces petits bonshommes jetant, comme on dit, leur gourme, et déchaînés.

Je ne voyais plus du Taillis que de loin en loin. Mes nouveaux camarades qui m'initiaient à la grande vie me le faisaient paraître un peu province; je n'aimais plus que les mauvais sujets. Bénédic, quelquefois, venait me voir. Il s'était mis en tête de ne pas poursuivre ses études, et d'entrer dans le journalisme; son vieux père ne s'occupait pas de lui et le laissait à peu près libre de ses actes.

Un soir, nous avions fait tous les deux une singulière noce. Je ne sais comment nous nous trouvions vers sept heures devant le bureau d'omnibus de la Madeleine. Il y avait à cette époque dans Paris de vastes bureaux d'omnibus bien chauffés, où se donnaient beaucoup de rendez-vous. Celui de la Madeleine était situé là où l'on a vu ensuite la maison Bernheim et où se trouve maintenant le

magasin Madelios. Les omnibus des Ternes, à trois chevaux, arrivaient par la rue Richepanse et le spectacle de la grosse voiture jaune et des trois puissantes bêtes qui la tiraient au trot était assez beau à regarder dans le superbe virage qu'elle accomplissait pour s'arrêter devant le bureau. Les boulevards alors n'étaient éclairés que par des réverbères au gaz, qu'un homme, porteur d'un long bâton au bout duquel brillait une petite fleur de feu, allumait les uns après les autres à la tombée de la nuit. C'était la sortie des ouvrières. Il en passa trois qui nous regardèrent en riant. Si timides que nous fussions encore, encouragés, et ricanant aussi, nous leur demandâmes où elles allaient. Elles prenaient l'omnibus. Nous les invitâmes alors à dîner pour le surlendemain. Nous prîmes rendez-vous et elles nous quittèrent.

Ma mère, à laquelle je contai je ne sais quelle histoire, me permit de sortir. J'avais, à l'Externat, mis au courant Van Door, il m'indiqua un restaurant place Pigalle, me promit de m'y rejoindre puisqu'il y avait trois femmes, mais au dernier moment m'annonça qu'il ne pourrait arriver qu'après dîner.

Viendraient-elles?... Elles vinrent, hélas!

Quelle soirée pour Bénédic et moi! en cabinet particulier avec ces trois petites modistes qui attendaient toujours quelque chose de nous, qui nous provoquaient, s'énervaient. Nous étouffions de timidité, muets, paralysés, stupides, nous ne savions que dire, que faire, et nous aurions voulu être au diable. Ah! ces glaces, cette lumière, ce garçon et les bonnes filles, qui ne demandaient qu'à s'amuser, qu'à être embrassées, caressées. Nous n'osions pas, nous les regardions avec égarement. Pauvres petits! nous voulions faire les hommes, nous tenions encore notre partie entraînés par les autres; mais, tout seuls! Van Door, lui, arriva en effet après dîner, montra une aisance incroyable, réchauffa l'atmosphère tout de

suite comme un vieux noceur, et finalement enleva les trois enfants, et nous laissa régler l'addition.

II

J'étais donc demeuré tout à fait novice et niguedouille, en dépit de mes camarades si dégourdis de l'Externat, et malgré les matinées du Moulin-Rouge et les chahuts de la rue Fontaine. Ma mère, cependant, m'avait fait tailler un habit noir, et tout en potassant mon bachot dans la semaine, j'allais parfois le samedi soir dans les bals : bal de Centrale, bal de Polytechnique, etc. Mais je n'osais pas inviter les jeunes filles, j'hésitais longuement, et quand je me décidais, j'arrivais bon dernier, leur carnet était rempli. Je les regardais danser avec mélancolie.

Le jeudi après-midi, j'allais patiner au Pôle Nord, rue de Clichy, où il y avait eu une piste de vraie glace bien avant celle du Palais de Glace. J'y retrouvais Bénédic. Est-ce en revenant d'une de ces séances du patinage qu'il me fit une extraordinaire confidence?... Il était à peu près six heures du soir, mais sans doute à la fin du printemps; il faisait grand jour. Nous suivions le boulevard de Courcelles, et nous longions l'Usine à Gaz qui occupait alors un vaste terrain entre les maisons basses du Boulevard et de la rue Courcelles. Ses énormes cuves noires se détachaient en grosses masses circulaires sur le ciel sale. De l'autre côté, sur la chaussée, les longs tramways, tirés par deux chevaux trop courts, glissaient lentement et régulièrement sur leurs rails.

Nous avancions en bavardant. Mais j'avais remarqué que mon ami manifestait souvent des absences, la conversation s'interrompait, et nous marchions quelques minutes sans rien dire. Bénédic, pâle, me jetait des regards de côté. Il ralentit insensiblement le pas, puis il me toucha le bras :

— Yves, j'ai quelque chose à te dire...

— Quoi donc, mon vieux?

— Quelque chose... quelque chose...

— Mais quoi?

Il se tut. Il était gêné. Il retira son lorgnon, qu'il portait par coquetterie très petit, aussi peu visible que possible. Il en frotta les verres avec son foulard. Je le considérais avec étonnement, je voyais le trouble de ses yeux gris bleu, ses paupières battaient. Il remit son lorgnon, puis se passa un doigt au-dessus de la lèvre supérieure, sur sa moustache naissante. Il balbutia enfin sans me regarder :

— Tu sais, je n'en ai pas parlé à du Taillis. Je crois que toi, tu comprendras mieux que lui.

Je me sentis flatté. Je dis à Bénédic d'un ton encourageant et léger :

— Eh bien, parle!

Il en profita :

— Ecoute, il y a des hommes qui n'aiment pas les femmes. Eh bien, moi, je m'en rends bien compte, je ne peux pas les sentir. Elles me dégoûtent. Jamais, non, jamais, je ne pourrai coucher avec une femme!

— Qu'est-ce que tu racontes?...

Moi qui adorais les femmes, qui ne pensais qu'aux femmes, qui souffrais uniquement de ne pas savoir leur parler, qui ne désirais qu'une chose : être plus vieux pour avoir des femmes! Des femmes? je ne sais pas, une femme seulement peut-être, mais enfin de l'amour, mais embrasser follement, caresser, toucher, sentir! Ah! une femme, une vraie femme, une créature d'amour, à la peau douce, parfumée, à la belle bouche... Ah! Et lui qui disait qu'il n'aimait pas les femmes, il était fou!... Enfin il avait pensé que je comprendrais mieux que du Taillis. Peut-être avait-il raison? Je pris un air dégagé et je dis à Bénédic :

— Eh bien, mon vieux, qu'est-ce que ça me fait, à moi? Chacun ses goûts!

— N'est-ce pas? fit-il. Ah! je savais bien que tu ne trouverais pas ça mal... C'est que, tu sais, j'ai rencontré un monsieur...

— Un monsieur?...

— Oui, un monsieur très chic, qui m'a parlé. Il m'a emmené dans un hôtel des Champs-Elysées. C'est épatant. Oh! moi, les femmes me dégoûtent : je n'aime pas les femmes!

Et Bénédic ajouta même que le monsieur très chic l'avait battu, et que cela aussi, c'était épatant.

Ce n'était pas du tout ainsi que je comprenais l'amour. Je le dis à Bénédic, mais j'ajoutai :

— Enfin, tous les goûts sont dans la nature!

J'étais flatté, en somme, qu'il m'eût choisi, moi, pour son confident, qu'il m'eût préféré à du Taillis, qu'il m'eût jugé plus intelligent que du Taillis, et capable de comprendre autre chose que mes propres goûts.

En réalité, je ne comprenais pas du tout. Et quand nous nous fûmes séparés, après une bonne, une très affectueuse poignée de mains, où il mit lui toute sa gratitude, et moi toute ma « compréhension », je me rendis compte que cela allait changer tout à fait mes relations avec Bénédic et que, dans un délai plus ou moins court, je cesserais de le voir, ou du moins que je ne le traiterais plus comme mon ami intime, puisque nous n'aurions pas les mêmes désirs, les mêmes préoccupations, les mêmes amitiés, nécessairement, ni les mêmes plaisirs. Il n'aimait pas les femmes! Mais alors rien de ce que j'aimais il ne l'aimerait, évidemment. Cela finirait par nous séparer tout à fait... J'en étais ennuyé à l'extrême : c'était, en somme, mon meilleur ami, je le voyais plusieurs fois par semaine et je lui disais tout.

Nous continuâmes cependant à nous rencontrer. Nous allâmes encore ensemble au Pôle Nord. Nous découvrîmes

ensemble les soirées de la Plume, place Saint-Michel, d'où nous revenions à pied, en traversant tout Paris mal éclairé et désert, car j'habitais toujours à Courcelles; quand la soirée se terminait, le dernier omnibus était parti, et nous n'étions pas assez riches pour nous payer une voiture.

Je savais gré à Bénédic de n'avoir pas l'air de trop me mépriser, malgré mes goûts si communs, la banalité de ma nature. Lui aussi faisait effort pour comprendre. Il tolérait mon absence de vice, il admettait mon penchant pour le naturel. Nous nous jugions tous les deux très larges d'esprit.

Quand je parlais des femmes, évidemment, j'avais l'impression qu'il trouvait cela un peu ridicule et dégoûtant, mais il ne le disait pas. Par amitié, il faisait semblant de ne pas se désintéresser tout à fait de mes sentiments vulgaires. A ce moment-là, j'étais amoureux d'une jolie actrice toute blonde, aux yeux très doux, au charmant sourire, que j'avais vue dans une opérette. Et je ne rêvais qu'au bonheur inouï que j'aurais éprouvé si j'avais pu l'approcher, lui parler, l'embrasser; elle avait une voix délicieuse. J'avais acheté son portrait, et je l'avais toujours sur moi; je le contemplais, quand j'étais tout seul. Je savais son adresse, et l'étage où elle habitait. Je passais des heures le jeudi à la terrasse d'un petit café en face de sa maison, regardant ses fenêtres, tremblant de l'y voir apparaître ou de la voir sortir et passer sur le trottoir, si légère, si peu terrestre, si aérienne, unique. J'avais des battements de cœur, quand une voiture s'arrêtait devant sa porte. Elle? Non, ce n'était jamais elle. Je rentrais chez moi, mélancolique, et heureux tout de même à ma façon d'être resté si longtemps devant chez elle, près d'elle, à côté de l'endroit où elle vivait, et d'avoir si longtemps et si passionnément rêvé d'elle. Je parlais d'elle quelquefois assez timidement et incomplètement à Bénédic, car enfin si je lui

avais caché cet amour, n'aurait-ce pas été douter de sa compréhension, à lui qui n'avait pas douté de la mienne?... Il m'écoutait avec complaisance, sans ironie, gentiment, ne me posait pas de questions, n'insistait pas, et me disait seulement : « Mon pauvre Yves!... »

Dûment gavé de compositions françaises et de versions latines par l'abbé Noël, je passai mon baccalauréat tant bien que mal, ainsi que Vauvenargues, Bellant et Pierre Tulipe. Van Door et Cavoux, l'amant de cœur de Léone d'Avray, furent refusés et durent se représenter à la session de novembre. J'ignore s'ils réussirent, ne les ayant pas revus. Après mon examen, en effet, j'étais parti en vacances à la campagne avec ma mère, et à la rentrée, ayant dit adieu au four à bachot, je devins externe dans un Lycée pour y faire ma philosophie.

Le Lycée était bien différent de la boîte que je quittais. D'abord les élèves, mes camarades. Ils ne ressemblaient en rien à ceux de l'année dernière. Ce n'était pas comme ceux-ci des jeunes garçons opulents et paresseux ne songeant qu'à s'amuser, comptant sur leur position sociale, leur nom, leur famille pour se faire une situation et fermement décidés à laisser le travail et l'effort aux gens de peu, aux manants. On trouvait de tout, au contraire, au Lycée, des laborieux et des fainéants, des riches et des pauvres, et ce mélange était plus propre sans doute à former pour la vie, si proche de lui maintenant, un adolescent. Il s'agissait de découvrir des gens de sa sorte. D'ailleurs il n'était pas très nécessaire de se créer des relations au Lycée, puisqu'on n'y allait que pour les cours, deux heures le matin, deux heures l'après-midi. Nous étions très libres, libres même de ne rien faire. Notre professeur, M. Izoulet, nous traitait en hommes; il ne tenait pas une classe, il faisait un cours. Tout de suite, il nous avait séduits. Il nous flattait, il nous intéressait, il nous passionnait.

La dix-huitième année, l'âge du bouillonnement, de la

fièvre, l'âge où l'intelligence s'éveille à l'intellectualité! Izoulet était le professeur rêvé pour les jeunes gens, nous adorions sa chaude éloquence qui savait si bien faire vivre les idées, il nous excitait, il ouvrait pour nous tout un monde de pensées jusque-là ignoré, nous nous y précipitions derrière lui avec enthousiasme. Nous travaillions avec une flamme merveilleuse. En vérité nous brûlions, nous sentions en nous une force dévorante, une vie indestructible. C'était le temps où nous passions des nuits à lire, où entre camarades nous discutions pendant des heures, sur les plus grands sujets, avec une ardeur et une foi enivrée, le temps aussi où nous commencions à mépriser notre famille, et, à l'exception de quelques grands hommes dont nous étions fanatiques, toute l'humanité.

Izoulet était pour nous un de ces grands hommes. Je le revois dans sa redingote courte comme on les portait alors, posant son chapeau haut de forme mat sur sa chaire. Tout de suite les élèves l'entouraient, le questionnaient. Puis un grand silence s'établissait. Il commençait à parler, et les mots pressés, colorés, imagés, sortaient de sa petite barbe un peu fauve. Une démonstration : tout de suite au tableau, puis avec des pichenettes, il faisait tomber la craie qui avait poudré ses manches. Il était vif, entraînant, tout à son propos, et si le garçon porteur de la feuille des absents survenait, il le repoussait d'un geste, ou signait précipitamment pour ne pas interrompre son développement. Il n'y avait jamais d'absents dans sa classe.

Bénédic venait parfois me prendre à la sortie, à quatre heures. Comme je l'ai dit, il avait abandonné ses études. Il faisait un peu de reportage pour des journaux. Il connaissait, déjà, des artistes, disait-il, et toutes sortes de gens qui m'étaient étrangers et qu'il me dépeignait fort agréables.

C'était alors un grand garçon mince, élancé, d'une

minceur d'adolescent, à longs bras et longues jambes. Myope on le sait déjà, un peu hésitant, l'air de chercher, la tête en avant, imperceptiblement voûté. Il avait une étrange voix sans timbre, non pas sèche, mais si l'on veut intérieure, une voix, un peu, de ventriloque. Il souriait silencieusement, et au comble de la jubilation, riait sans bruit, par secousses muettes qui lui faisaient branler la tête et remuer les épaules. Je me rappelle toujours son geste familier pour remettre en place son tout petit binocle, de deux doigts de la main droite qu'il remontait de chaque côté de son nez.

Son nez! Il était plat du bout, court, et avec ses yeux gris, ses pommettes saillantes, sa petite figure, il avait assez l'air, ce Bénédic gentil et souffreteux, d'un ouistiti des îles. Il n'était pas beau, mais comme il faut, vêtu de couleurs discrètes, un rien parfumé, avec des mains longues et blanches, des gestes prudents, singulier en somme et pas du tout dénué de séduction. Enfant de vieux : de là sans doute sa précocité, et le fait que, si jeune, il paraissait déjà sculpté définitivement, arrêté et tel qu'il demeurerait toujours.

C'est un jour qu'il était venu me chercher au Lycée, qu'il me conduisit chez son ami Lucien Lavieuville. Il m'avait parlé de la société qui se réunissait là, d'une manière qui m'en avait inspiré de la curiosité. Milieu étrange en effet, et propre à surprendre même quelqu'un de moins neuf que moi : on s'y occupait d'art, de littérature, on y lisait l'*Echo de Paris* qui alors était un vrai journal littéraire, donnant audacieusement chaque semaine, en alternant, des poèmes d'Henri de Régnier et de Vielé-Griffin. Et surtout, on y avait les goûts de Bénédic. Cela valait vraiment d'être vu.

Lavieuville habitait un coin de Paris où je n'étais jamais allé : Cour de Rohan. De la rue de l'Eperon, on y accède par une ruelle assez étroite, d'où l'on voit dans le fond une sorte de palais en brique du XVII[e] siècle, un

grand toit Louis XIII, de hautes fenêtres, et quand on a franchi la grille entre ses pilastres, une cour pavée où subsiste encore un puits. Quelques degrés, et l'on pénètre dans un antique escalier aux marches usées qu'ont jadis foulées des bottes de mousquetaires! Sur tout cela, bien entendu, le silence, le calme provincial; en rétrogradant dans le temps, on a cheminé dans l'espace, on n'est plus à Paris. Il est vrai qu'au temps lointain dont je parle, Paris ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu, et beaucoup de ses quartiers étaient encore aussi paisibles qu'en province.

On montait deux étages dans cet escalier boiteux, et l'on arrivait chez Lucien. Une vaste pièce remplie d'anciens meubles qui semblaient du même âge que cette demeure. Bahuts, rouets, grands et nobles fauteuils, un lit à colonnes avec baldaquin de velours, des armoires provençales, des verreries de Venise, des soies anciennes, et dans un angle, près de la fenêtre, un piano tendu d'un somptueux damas. Les lames du vieux parquet s'entrecroisaient, formaient des carrés, des losanges, là où des petits tapis de Perse, une peau d'ours, ne s'étalaient pas. Sur la grande cheminée, sur des consoles, sur des étagères de style, mille bibelots précieux étaient disposés.

Jamais je n'avais pénétré dans un intérieur pareil. J'étais encore un petit chat sauvage, pas bien loin de mon enfantine existence paresseuse et contemplative de Neuilly, et à peine dégrossi par les gaillards de l'Externat ecclésiastique. J'avais toujours vécu seul, replié sur moi-même. J'étais exalté depuis quelques semaines par la parole brûlante de M. Izoulet, mais je n'avais encore jamais vu d'artistes. Un logis, meublé avec cette recherche, avec ce goût, m'étonnait.

La personne qui l'occupait, Lucien Lavieuville, était fort aimable. C'était un petit homme soigné, un peu maniéré, d'un visage agréable, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, c'est-à-dire qui était beaucoup plus âgé

que Bénédic et moi, qui était pour nous d'un âge très respectable. Il parlait facilement, ce que j'admirais, moi qui, horriblement timide toujours, pouvais difficilement prononcer trois phrases de suite, que la moindre des choses désarçonnait, rendait muet et malheureux une soirée entière. Les amis de Lucien s'exprimaient tous avec beaucoup d'aisance, ils étaient gracieux et polis, et leur affectation ne me déplaisait pas. On m'avait mis à l'aise, autant qu'on avait pu, et quiconque, sauf l'ours que j'étais, se serait facilement apprivoisé dans ce milieu accueillant, sans morgue.

J'y allais, d'ailleurs, assez souvent, avec Bénédic, l'après-midi, vers cinq heures. L'atmosphère de cet appartement d'une autre époque, au cœur de cette maison ancienne, dans ce coin de Paris si retiré et si particulier, m'attirait, me faisait rêver. Il y avait toujours là quelques jeunes gens venus pour bavarder, jouer du piano, manger des petits gâteaux, mais on pouvait prendre un livre et lire dans son coin, si l'on voulait; chacun agissait à sa guise.

Sur le même palier se trouvait un autre logement, composé de deux ou trois pièces et une cuisine, dont disposait aussi Lucien. Dans la salle à manger, fort peu meublée, nous nous adonnâmes plus tard au spiritisme. On faisait tourner des tables, on interrogeait les esprits, un médium écrivant, laissant sa main inerte, inconsciente, poussée par une force mytérieuse, traçait sur une feuille blanche des mots auxquels on finissait par découvrir une signification profonde.

Il ne venait que des hommes chez Lucien, et pourtant, à deux ou trois reprises, j'avais entrevu chez lui une grande femme très belle, qui paraissait fort bien connaître les gens qui se réunissaient là et qui, au fond, n'était peut-être pas complètement étrangère au goût que j'éprouvais pour cette maison. Peut-être y ajoutait-elle du charme, peut-être était-ce elle qui donnait pour moi une

âme, un caractère touchant une séduction à ces vieilles choses, et quand je retournais au milieu d'elles, c'était peut-être avec le désir de les voir l'entourant, elle qui semblait l'expression vivante de ce décor inanimé?

Cécile m'était aussi inconnue, aussi nouvelle, que la maison de Lavieuville. Elle appartenait à une catégorie de femmes dont j'ignorais l'existence, comme j'ignorais jusque là l'existence d'appartements meublés de cette manière-là, avec ce goût-là.

J'avais vu encore bien peu d'espèces de femmes. Les parentes, les amies de ma mère, d'honnêtes bourgeoises tranquilles et prudentes, qui ne parlaient guère que de leurs bonnes, de la conversion toujours redoutée du 4 1/2, de recettes de cuisine, de leurs enfants, et des faits divers qu'elles avaient lus le matin dans leur journal, quelques toutes jeunes filles, au bord de la mer, et les petites femmes du Moulin-Rouge qu'on chahutait l'année dernière, le dimanche après-midi, avec les garnements bien mis de l'Externat. Répertoire excessivement restreint. Une Cécile offrait pour moi quelque chose de surprenant, d'extraordinaire. Elle était coiffée de beaux cheveux acajou, en deux bandeaux plats qui encadraient son visage : un long nez droit, de grands yeux bruns, chauds, magnifiques, une bouche charnue, un menton admirablement dessiné. Elle s'habillait généralement de robes de velours, flottantes, à larges manches. J'aimais beaucoup sa voix qui me semblait mélodieuse, et sa façon d'articuler les mots. Je sus plus tard qu'extérieurement son genre était celui des femmes qu'on rencontrait au théâtre de l'Œuvre, coiffées à la Botticelli — le genre esthète. Mais encore dans ma fleur, j'ignorais le théâtre de l'Œuvre, le Florentin Botticelli, de même qu'à peu près tous les peintres, et tous les poètes aussi, excepté ceux dont parlait *l'Echo de Paris,* que j'avais commencé à lire, à l'imitation de la petite tribu de la Cour de Rohan.

Celle-ci traitait avec beaucoup d'égards et de considé-

ration Cécile. Donnait-elle son avis sur l'arrangement d'une étoffe, d'une draperie, sur la place où il fallait mettre ce petit meuble, parlait-elle de poésie, de musique, critiquant une mélodie qu'on venait de jouer, racontant une scène pittoresque à laquelle elle avait assisté, nommant des gens qu'on connaissait ici, qu'elle avait rencontrés, plaisantant avec gentillesse, on l'écoutait soigneusement, on tenait compte de son avis, de son opinion, on faisait assaut de finesse et d'esprit pour lui répondre, on se montrait toujours avec elle de la courtoisie la plus raffinée, on lui témoignait une déférence attentive. Comment aurais-je pu, moi collégien mal dégrossi, ignorant tout, pas au courant, vrai provincial quoique de Paris, prendre part à ce tournoi de beaux esprits?

Quand Cécile était là, je me renfrognais encore davantage. Je l'admirais, je la savourais en silence. Je songeais qu'elle devait me trouver bien bête et bien insignifiant, encore qu'elle se montrât aussi gracieuse avec moi qu'avec les autres, et j'étais malheureux. De quoi donc aurais-je pu parler, hormis des cours de M. Izoulet qui, on le sait, m'enthousiasmaient, et ces grands problèmes que je découvrais, et mon enthousiasme lui-même n'auraient-ils pas fait rire tout le monde? J'allais chez Lavieuville pour y rencontrer Cécile, je souhaitais qu'elle y fût, je pensais constamment à elle et au bonheur de la revoir. Si par hasard elle ne venait pas, j'éprouvais une profonde déception, un regret immense, et cependant je souffrais moins parce que je me sentais alors moins humilié. Il me semblait que les autres devaient moins qu'elle me mépriser, et puis leur mépris, à eux, cela m'était bien égal.

Il y avait là, autour de Lucien, outre mon ami Bénédic, qui était beaucoup plus à l'aise, beaucoup plus dégagé que moi, qui s'était, comme on dit à présent, mis à la page, qui semblait saisir à demi-mots toutes sortes d'allusions, de propos dont le sens m'échappait sans du reste

éveiller ma curiosité, qui souriait en ayant l'air d'avaler son rire, tout en rajustant des deux doigts son minuscule lorgnon sur son nez court devant ses yeux gris, il y avait généralement autour de Lucien un personnage singulier, grand, à longs bras, la tête penchée à gauche, les yeux à fleur de tête, le cheveu déjà rare, — dont on disait qu'il était le fils d'une romancière connue, auteur de romans très libres, dont certains même se vendaient sous le manteau, et qui s'habillait en homme, ayant d'ailleurs des goûts masculins. (La chose n'était pas alors aussi répandue qu'aujourd'hui et se remarquait encore.) Son fils, l'ami de Lucien Lavieuville, rétablissait, si l'on veut, l'équilibre, puisqu'il avait, lui, des goûts de femme.

Un poète dramatique, cependant d'extérieur bourgeois, de taille moyenne, mais aux épaules larges, qui, comme Bénédic, portait un binocle, ce qui ne lui retirait que peu de la puissance qu'aurait marquée sa carrure, étant comme les myopes un peu hésitant, assez taciturne et la mine sournoise, venait avec son ami, un garçon de haute taille, sorte de boucher ou de gendarme, mâle brun, poilu, aux grosses moustaches, aux mains énormes, que je considérais toujours avec stupeur, en pensant que cet homme-là, si peu distingué d'apparence, si peu raffiné, si peu féminin, en un mot, avait des penchants qui ne me semblaient réservés qu'à des êtres d'un sexe tout à fait éloigné du mien. Quel couple étonnant!

Un ou deux autres encore, dont je ne me souviens plus.

Bénédic me dit un jour : « Viens mardi soir, tu verras : peut-être que cela t'intéressera... »

Quand j'arrivai, Lucien vint m'ouvrir et me débarrassa de mon chapeau, de mon manteau. La pièce était plongée dans une paisible pénombre. A peine entrevoyait-on le grand lit à colonnes. Un angle seulement était éclairé d'où sortaient, semblait-il, des voix, des interjections, des petits rires de femmes. Le piano me masquait celles-ci.

Je le contournai et j'arrivai devant un singulier groupe, où précisément il n'y avait aucune femme, mais seulement, assis en rond sous la lampe, laquelle était posée sur le piano et garnie d'un abat-jour, ce qui dessinait un cercle de lumière, composait une atmosphère familiale de veillée laborieuse et douce, assis en rond sous la lampe seulement les mêmes jeunes gens que j'avais l'habitude de rencontrer là, dont mon ami Bénédic. Une petite table à ouvrage était placée au milieu d'eux, et chacun des assistants tirait l'aiguille, travaillait. L'un brodait, un autre reprisait, ravaudait, celui-ci ourlait un mouchoir, celui-là faisait du crochet, un autre tricotait, et sans lever le nez de leur ouvrage, sinon pour enfiler une aiguille à la lumière de la lampe, ils bavardaient, papotaient et c'était leurs voix que j'avais, en arrivant, confondues avec des voix de femmes.

— Oh! ma chère, tu ne devineras jamais qui j'ai rencontrée aujourd'hui! — Pierrette?.. — Petite fûtée, va, tu as deviné, oui, notre belle Pierrette... Toute seule? — Jalouse! Tout de suite... — Avez-vous remarqué, mesdemoiselles, comme Emilienne est coquette aujourd'hui, regardez sa guimpe... — A propos, j'ai découvert une ouvrière qui travaille comme un ange : je vous donnerai son adresse, parce que je vous aime bien toutes, si vous promettez de ne pas le dire à nos petites amies...

Celui qui parlait s'interrompit pour s'écrier :

— Tiens! voilà le petit Yves! Comme il a l'air déçu!... Non, Cécile ne viendra pas ce soir, mon garçon!

C'était à moi qu'il s'adressait. Je ne savais trop, en effet, quelle figure prendre. Je tombais des nues. Que signifiait ce carnaval? Quelles drôles de gens. Ils n'étaient pas habillés en femmes, mais ils parlaient comme des femmes, ils causaient, ils nommaient leur chemise une guimpe, ils s'imaginaient être des femmes... Avaient-ils une âme de femme? La nature s'était-elle trompée en leur donnant un corps masculin? Ces petits gestes, ces

manières, ces minauderies, ces rires pointus, ce goût des babioles, ces préoccupations de filles, cette conversation de perruches, cela me semblait irréel. J'étais très gêné. Je ne pouvais m'asseoir avec eux, m'amuser de ce qui les amusait, et ce qu'ils disaient me restait lointain. Comment voyaient-ils le monde, la vie, avec cette déformation perpétuelle de leur esprit? Ils étaient en dehors de tout. Je restais là debout à les regarder. Je me tournai du côté de Bénédic, espérant qu'un peu d'appui me viendrait de lui, qu'il trouverait quelque chose pour me mettre à l'aise, mais non, il ne faisait pas attention à moi, il tirait, lui aussi, l'aiguille, riait comme eux, papotait comme eux, il m'était devenu complètement étranger.

Cependant ils se mirent à parler de Cécile et je dressai l'oreille.

— C'est vrai, pas de Cécile ce soir, dit l'un.

— C'est qu'elle a été empêchée, elle était sans doute fatiguée, elle s'est couchée...

— Elle n'est pas très forte...

— Si elle avait pu, elle serait certainement là, elle aime bien à venir ici.

— C'est que nous ne sommes pas brutales comme les hommes, nous, mesdames. Aussi les femmes nous apprécient. Nous comprenons leur petit cœur, leurs sentiments, leur délicatesse.

— Pour Cécile, il y a autre chose. Elle ne peut pas voir d'hommes, la pauvre Cécile. Elle est barrée.

— On le dit.

— Oui, barrée comme Madame Récamier...

Je ne comprenais pas du tout ce que cela signifiait. Je me le ferais expliquer.

Je m'écartai. J'allai m'asseoir dans l'ombre, sur un divan, sur lequel se prélassait déjà un bel angora noir que je me mis à caresser doucement. Je l'écoutais ronronner et je ne pensais à rien. Je me sentais la tête vide, et j'avais envie de pleurer. Il y avait des intervalles de

silence. Le babillage s'arrêtait. J'éprouvais alors un soulagement. Aucun bruit dehors, on n'entendait même pas dans le lointain le sourd grondement de la ville. La salamandre était rouge, il faisait bon.

Mais les voix reprenaient :

— Oh! le bel homme que j'ai rencontré aujourd'hui! Un capitaine de dragons, ma chère, avec des moustaches blondes... — Ah! les militaires!... — Moi j'aime mieux les curés : j'ai connu un jour un petit abbé... — Vicieuse, va!... Veux-tu te cacher!...

Je marchai de long en large, et un peu égaré je finis par me rapprocher du cercle lumineux Heureusement Lucien s'était levé pour préparer le thé. Je l'aidai à arranger des napperons sur une petite table, à placer des gâteaux secs dans de fines assiettes de porcelaine, puis je demandai la permission de me retirer, car j'avais la migraine. Je n'attendis pas Bénédic et je rentrai chez moi, le cœur gros, malheureux, désespéré même, et je me mis vite au lit, essayant d'oublier tout cela, et de m'endormir sans délai, pour ne pas arriver en retard le lendemain au lycée, au cours d'Izoulet.

EUGÈNE MONTFORT.

(A suivre.)

SEPT MORCEAUX

POUR

LA VIOLE DE GAMBE

—

I

Le soleil brûle d'un feu doux.
Le ciel clair est à peine bleu.
Un petit vent follet se joue
Comme un chien tourne après sa queue.

Un oiseau vole à tire-d'aile,
Si haut qu'on dirait une abeille.
Il monte au clair jardin du ciel
Butiner la fleur du soleil.

J'ai semé du grain sur les bords
Du beau chapeau neuf que j'ai mis.
Un pigeon s'abat et picore.
Cela fait rire mon amie.

Dans l'herbe, elle s'est allongée...
Et ris, ma mie; et ris, ma joie!
Si mon vieux cœur est tant léger
C'est que je l'ai tant plein de toi.

—

II

L'avril est, à peine encor, né
Et le gentil bourgeon, à peine,
S'est d'un vert panache encorné,
Que déjà cette corne amène

En tendre feuille se déploie.
Or, m'en croyez (si me croyez),
C'est, voire, grand soulas et joie
Que de la voir se déployer.

Fin et dru comme dents de pigne,
Dessus la feuille neuve il pleut.
La feuille penche et se résigne
Et laisse pleuvoir tant qu'il veut.

La terre fleure comme baume,
La feuille s'égoutte et reluit,
La pluie ailée, en mes deux paumes,
Piète et becquète à léger bruit.

Et c'est la pelouse amollie,
Et c'est le printemps revenu,
Et toute la mélancolie
De n'être plus guère ingénu.

—

III

Tolère une pâle lune
Quant et toi, Soleil!
Toute chose est opportune
Au vernal réveil.

Le ciel visite la ville;
Tout est blond et bleu.
Et le vivre est tant facile
Que l'on meurt par jeu.

—

IV

Je guette encor ta venue,
Je m'accoude à la fenêtre,
Je regarde dans la rue,
Et je crois te reconnaître.

Et, cent fois, je reconnais
Et ton pas et ta démarche.
Et, finalement, ce n'est
Ni ton pas, ni ta démarche.

Et, finalement, d'en bas,
Tu fais signe et me salue...
Mais celle qui vient n'est pas
Celle qui fut attendue.

—

V

Pourquoi rêver à des effets
De lumière en d'âpres Espagnes?
Il pleut, il pleut; mais cela fait
Tant de bien aux grasses campagnes.

Il pleut, il pleut... Le châtaignier
Dissipe ses altières cymes.
Fassent les dieux que vous daigniez
Ce qu'autrefois nous consentîmes.

Tutélaire, sur nous s'étend
La bénédiction des feuilles.
Il fut un temps, Madame, un temps
Que je pillais; or, plus ne cueille...

Las! tout pèse, et c'est double faix
Que vie aigre et morne compagne.
Il pleut, il pleut; mais cela fait
Tant de bien aux grasses campagnes.

—

VI

Tout en haut du ciel fumeux,
Le soleil fait tache d'huile.
Je promène, par la ville,
Un cœur que septembre émeut.

Mon cœur s'exalte de peu :
Un rais perce, — il est en feu.

Et, de peu, mon cœur s'ennuie :
De bruine, il fait grand'pluie.

Pourquoi mènes-tu ce jeu
D'être aimante et puis hostile?...

Tout au-dessus de la ville,
Le soleil fait tache d'huile.

—

A Georges Marlow.

VII

Un chant s'élève dans les feuilles.
Le soir s'incline et le recueille.

Une étoile, au milieu du ciel,
Palpite, — rythme essentiel.

Et l'universelle harmonie
A, pour parfaire son réseau,
La pulsation infinie
D'une étoile et d'un chant d'oiseau.

ELIE MARCUSE.

ENTRE IBSEN ET TOLSTOÏ

RÉFLEXIONS SUR L'ANARCHISME D'IBSEN ET DE TOLSTOÏ A L'OCCASION DE LEURS CENTENAIRES

—

Je suis né, je suis fait pour la lumière.
Accorde-moi d'éterniser le jour.
CH. MAURRAS : *Colloque des morts.*

Il n'est, certainement, pas inutile de revenir sur les conclusions qu'on tient généralement pour définitives — et de ranimer des discussions oubliées. C'est peut être tout l'intérêt des anniversaires. Et à ce point de vue, le cas d'Ibsen et de Tolstoï est particulièrement intéressant. On a remarqué que les noms de ces deux écrivains vont toujours ensemble pour déterminer les mêmes tendances. En réalité, on ne vise que les tendances tolstoïennes, qu'on prête trop généreusement à Ibsen. Par un bizarre caprice du hasard, le grand écrivain scandinave est devenu une sorte d'annexe de Tolstoï. Il eût mérité mieux.

Cependant des publicistes très avisés, et même des critiques professionnels, ne font entre eux aucune différence. Tel, par exemple, un dialecticien aussi subtil que M. Charles Maurras, qui a marqué en France une vive opposition contre l'esprit ibsénien, a pu être dupe de l'opinion générale et a pu parler, comme d'un grave danger, des « livres ibséniens et tolstoïsants », comme s'il s'agissait de la même chose. Et nous verrons plus bas les opinions, encore plus autorisées, de Brandès. Si nous avons parlé de M. Charles Maurras, c'est parce que son cas est autrement intéressant. Et c'est bien pour cela que nous avons mis en tête de notre article deux vers admirables de l'auteur de

la *Musique intérieure.* Car M. Maurras n'est pas loin d'Ibsen !

Nous tenons d'abord à mettre en garde le lecteur et à lui dire que ce n'est pas un plaisir... pervers qui nous conseillera de rapprocher des noms qu'on n'a jamais vus ensemble et qui semblent, d'ailleurs, se refuser assez violemment. C'est, au contraire, le désir de « réhabiliter » un écrivain en le rendant sympathique précisément à ceux qui le méprisent, faute de le suffisamment connaître.—Mais, nous dira-t-on, M. Charles Maurras est le théoricien qui a combattu toute sa vie l'individualisme, qui a opposé à *l'infini* des philosophes allemands la philosophie sereine et sage du « fini » et qui a considéré, d'un œil toujours malveillant, les élans des hommes « vers les hauteurs », pour parler comme Ibsen. Oui. Seulement il ne faut pas oublier que M. Maurras est aussi, *et surtout*, le philosophe des « élites ». Que, s'il veut respecter religieusement « le vénérable privilège » qu'ont les « instinctifs » de « mourir sans avoir vécu », il ne conseille pas moins de ne rien méconnaître. A sa manière, il a voulu lui aussi le « Tout ». Il a senti « l'amer regret de ne pouvoir *tout* dire » ; et ce regret a pris des formes sublimes quand, « offensant la loi des lois », il a rêvé « d'éterniser le jour »... Plus : l'auteur des *Deux testaments de Simplice* (1) a un remède salutaire contre « nos maux » et contre « les maux d'autrui » : c'est la Mort — que nous devons attendre sans crainte, car « le caractère essentiel de la vie » est de « conspirer à mourir »... *Nous sommes en plein Ibsen.* Tous les isolés d'Ibsen, et surtout Grégoire Werle, le pasteur Rosmer, Rebecca West, se présentent à notre esprit. Et pourtant il faut rendre cette justice à M. Charles Maurras qu'il a su s'arrêter là où il fallait : ne pouvant pas saisir « les vérités dont il a besoin », plus heureux qu'Anatole France, par exemple, il a pu trouver la conso-

(1) *Chemin de Paradis.*

lation dans le positivisme de son maître Auguste Comte. Mais voilà qu'un rapprochement entre M. Charles Maurras et Ibsen n'est point impossible (2). Et cependant, qui oserait faire une comparaison entre M. Maurras et Tolstoï ?...

Nous ferons donc une analyse plus ou moins détaillée des œuvres d'Ibsen et de Tolstoï ; de la sorte, la différence entre les deux écrivains apparaîtra d'elle-même. Mais notre critique sera *purement sociale*. Le côté esthétique ne nous intéressera pas dans cette étude, non plus que les détails biographiques ; d'ailleurs, sur la vie d'Ibsen, on a pu lire à diverses reprises dans le *Mercure de France* des articles des plus intéressants. Nous nous réservons pourtant le droit d'ajouter quelques détails sur la vie publique du dramaturge scandinave. On verra plus bas quel est leur intérêt.

Thomas Carlyle nous dit dans ses *Héros* que la sincérité est la qualité essentielle des Scandinaves et de la mythologie scandinave. On admirera donc l'ironie qui a fait que jusqu'à maintenant les opinions les plus différentes se disputent la vérité sur la tendance des ouvrages d'Ibsen. Et si un accord semble pourtant exister, c'est pour représenter Ibsen comme un anarchiste, un révolté contre « les institutions bourgeoises périmées ». Brandès lui-même, le critique ibsénien le plus intéressant, est souvent contradictoire. Il nous montre Ibsen, tout d'abord, comme un spectateur neutre dans le conflit des idées et qui se contente de nous suggérer des doutes par des questions habilement posées : « Ibsen ne prêche point du tout ». Et pourtant, peu après on nous présente un Ibsen anti-traditionaliste, profondément radical, voire même révolutionnaire (dans les *Revenants*), pour que nous apprenions ensuite que, « durant toute sa maturité », Ibsen a été antidémocrate (ce qui d'ailleurs est parfaitement vrai) et

(2) Il nous a paru un lieu commun de signaler la ressemblance entre M. Charles Maurras et Ibsen dans le domaine politique.

surtout « ennemi acharné » de la Révolution qui « nivelle et crée l'égalité en rabattant et en rabaissant tous les sommets », — bien que ce soit en pleine maturité qu'Ibsen ait écrit ses *Revenants*...

On conviendra donc qu'il n'est pas excessivement facile de se former une opinion sur l'esprit ibsénien. Et d'autres commentateurs sont encore moins heureux dans l'analyse du grand dramaturge. Le critique allemand Holm, par exemple, cité par Brandès, croit tout simplement au socialisme d'Ibsen, en faisant, en même temps, une très bizarre interprétation des personnages du *Constructeur Solness*. Cependant, comme nous l'avons déjà dit, et comme on l'a vu récemment à l'occasion de son centenaire, ceux qui s'occupent d'Ibsen semblent lui prêter des tendances anarchistes. Brandès, lui aussi, parle de l'hostilité d'Ibsen contre l'Etat et contre la société. Dernièrement, dans un intéressant article, M. Daudet voyait en Ibsen un anarcho-schopenhauérien et ajoutait, avec son ironie habituelle, que « cuistre pour cuistre », Ibsen est préférable à Karl Marx et à Lénine, — comme si cette comparaison était possible.

Certes, nous ne nous attendions pas à une unanimité générale de la critique. Ç'aurait été d'ailleurs un assez mauvais signe. Nous savons aussi que le philosophe lui-même n'est pas le maître exclusif de sa pensée. A ce sujet, Barrès montrait dans un article fameux, — *La pensée plus forte que le penseur* — ce sort un peu aventureux de la pensée. Car le philosophe ne peut jamais savoir « la courbe que décrira son idée » ; les autres idées qu'elle fera naître ; en un mot, les dernières conséquences de sa pensée. Le cas de Hegel est, à ce point de vue, suffisamment éloquent. Pourtant, il n'est pas déplacé de penser à cet article de Barrès en parlant de l'œuvre d'Ibsen. Car il nous semble, en effet, que la critique sévère que le grand poète du Nord a faite de notre société est si bizarrement interprétée par ses commentateurs et critiques, qu'on arrive à ne plus reconnaître la vraie pensée ibsé-

nienne. Et la commémoration du centenaire de Tolstoï rend encore plus actuelle une discussion sur l'anarchisme d'Ibsen. Car c'est justement à cette tendance de faire passer Ibsen pour un anarchiste que nous voulons nous en prendre.

Nous voulons précisément démontrer que les deux institutions principales auxquelles Ibsen, paraît-il, se serait attaqué — l'Etat et la famille — ne sont nulle part réprouvées dans la critique du grand dramaturge, et que, par conséquent, on ne saurait commettre une erreur plus grave qu'en établissant une comparaison entre lui et Tolstoï, dont les conceptions étranges, et souvent assez naïves, donnent, comme on le verra plus loin, dans un anarchisme tout à fait incohérent.

Nous rappellerons d'abord quelques idées en étroite liaison avec notre sujet. Puis une analyse rapide de l'œuvre et de la vie d'Ibsen nous éclairera sur le problème que nous nous proposons de résoudre.

Tout d'abord, nous croyons pouvoir affirmer dès le début qu'il n'y a rien d'anarchiste dans les ouvrages d'Ibsen ; que l'esprit frondeur du poète — qu'on ne saurait contester — a été mal interprété ; et que ceux qui persistent encore à voir en Ibsen un révolutionnaire et un anarchiste méconnaissent singulièrement le fond de la pensée et la vie du grand écrivain. Nous tenons encore à faire remarquer que l'anarchisme ne se confond pas, nécessairement, avec la critique des imperfections de notre société ; que l'anarchisme est plutôt une réaction contre la *critique* ; *une confiance absolue et presque mystique en l'infaillibilité de l'Homme* — avec majuscule ; une tendance presque folle d'« affranchissement », et une condamnation définitive de la doctrine aristotélicienne et de celle de Thomas d'Aquin. C'est une doctrine optimiste et plébéienne ; du rêve, dont se sont enivrés tant de rêveurs, — d'ailleurs tous plus sanglants les uns que les autres.

Ibsen est bien loin de la mêlée !

Sa vie, on la connaît bien peu. On sait qu'il a été aide-

pharmacien dans une ville obscure de province (Grimstadt), qu'il a écrit des vers avant d'aborder le théâtre et qu'ayant à supporter l'indifférence et parfois l'hostilité de ses compatriotes, il a été obligé de chercher à l'étranger le calme et la tranquillité nécessaires à son esprit. Mais ce sont là des détails qui ne sauraient intéresser que le biographe. La critique doit regarder dans la vie d'Ibsen sa manière de s'adapter ou de réagir devant les événements décisifs qui ont marqué son époque. Et à ce point de vue il est bon de savoir que Henrik Ibsen n'a pas été seulement l'écrivain enfermé dans son cabinet de travail. Il a été également un politique avisé qui a dit son opinion sur tous les événements qui agitaient la péninsule scandinave. Il a été particulièrement le défenseur enthousiaste des idées de liberté des peuples, qui ont abouti à l'unité de l'Allemagne et de l'Italie, et qu'en France affichait si imprudemment Napoléon III. Partisan tenace et obstiné de l'union des pays de la péninsule, il ne voulait que la sauvegarde des nationalités scandinaves, menacées par les tendances impérialistes de l'Allemagne d'avant guerre. C'est pourquoi nous croyons avoir le droit de dire qu'Ibsen ne s'est jamais mépris sur le vrai sens du mot Patrie.

Il a dû certainement savoir que ce principe des nationalités (qui, d'ailleurs, pour sa sécurité doit avoir comme correctif indispensable celui de l'équilibre politique), principe qu'il a soutenu sa vie durant, ne faisait que préparer l'avènement de la suprême justice internationale, c'est-à-dire des Etats, autant que possible, nationaux.

Quant à son traditionalisme, nous avons vu l'opinion de Brandès et nous nous empressons de dire qu'elle nous semble fausse.

Ibsen ne s'est dressé contre la tradition qu'en tant que portant à des rêveries stériles ; et plus proprement dit, il s'est dressé tout particulièrement contre ceux qui vivaient trop dans le passé, oubliant leurs devoirs d'ici-bas. C'est tout son

anti-traditionalisme. Par contre, nous croyons que l'œuvre d'Ibsen a un fond traditionaliste bien marqué.

La plupart de ses poèmes de jeunesse et son chef-d'œuvre *Peer Gynt*, inspirés par les *Sagas* scandinaves, en sont la preuve. C'est d'ailleurs un point sur lequel nous allons revenir à la fin de cette étude. Pourtant, orateur bien médiocre, Ibsen se tenait toujours loin de la foule, qui ne l'attirait pas et qu'il ne pouvait pas attirer comme, par exemple, son ami, l'autre grand dramaturge scandinave, Björnson.

Ibsen était un aristocrate. C'est une vérité essentielle qu'il convient d'avoir toujours à l'esprit quand on considère son œuvre.

Il n'avait rien de plébéien. Bien au contraire, ses ouvrages, empreints d'un mépris constant envers la médiocrité, témoignent d'un tempérament nettement en conflit avec le culte démocratique du nombre. En tête de son œuvre si variée et si amère, nous pouvons écrire sans crainte le vers hautain et superbe d'Horace :

Odi profanum vulgus et arceo.

Et peut-être, n'est-ce pas précisément de la haine que l'auteur de *Brand* a éprouvée pour le vulgaire, mais un mélange douloureux de pitié et de mépris qui ne saurait, certainement, plaire aux critiques trop pressés qui parlent d'un Ibsen anarchiste.

Car c'est aux hommes et non pas aux institutions que la critique d'Ibsen s'est attaquée. Voilà ce qu'on comprend, paraît-il très difficilement. La *médiocrité*, telle est pour lui la plus grave, la plus affreuse maladie. Et nous tous, membres de cette société, riche en Torwald Helmet et en Hjalmar Ekdal, nous en sommes les microbes. Grégoire Werle, Nora, Brand, Otto Stokman et tous les héros symboliques d'Ibsen en sont les victimes, les inadaptables.

Le *Canard sauvage* et les tirades de *Brand* résument, peut-être, tout le théâtre social d'Ibsen. « Tombé au fond

du marécage, le canard sauvage ne remonte plus. » C'est le cas du vieil Ekdal. C'est encore le cas de Hjalmar Ekdal et de Werle père. Mais c'est aussi bien celui de toute notre société, de tous les hommes, dont les âmes sont faites de morceaux de mal et de bien qui s'annihilent « les uns les autres ».

Nous verrons bientôt pourquoi. Regardons d'abord de plus près le *Canard sauvage*. Grégoire Verle veut faire remonter son père, auquel il conseille de dévoiler à Hjalmar toute la vérité ; mais Verle père n'y consent pas. Alors Grégoire Verle parle lui-même. Hjalmar apprend toute la vérité. Il se révolte... ou il feint de se révolter. Il est trop étroitement retenu au fond du marécage ; il ne peut plus remonter...

Le vieil Ekdal, vieux chasseur, ajoute: « Pour que le canard sauvage puisse remonter, il faut un chien très habile — et encore... » Grégoire Werle n'a pas été ce chien habile. On comprendra encore plus facilement que Hjalmar — qui aux pires moments de colère ne peut oublier ses tartines de beurre — ne le soit pas non plus, lui qui conçoit un plan pour faire rendre à son père « le droit de porter son uniforme » !...

Et, en vérité, jamais le chien n'a été habile dans le théâtre d'Ibsen. Comme Grégoire Verle, tous ceux qui ont assumé cette tâche de faire remonter leurs « canards sauvages » ont été vaincus. Les uns ont payé cher leurs tentatives et les plus forts ont été contraints de s'isoler et de proclamer, comme le Dr Stokman, *la force dans la solitude*. A ce point de vue, il convient de dire en passant qu'elle nous semble bizarre, « l'impression maîtresse » qui se dégage pour Brandès (et, croit-il, pour tout le monde) de l'œuvre d'Ibsen, qui serait un apôtre du message de la joie « de vivre ». C'est, au contraire, l'opinion de M. Léon Daudet que nous partageons à ce sujet ; car nous voyons là précisément le pessimisme d'Ibsen. Et encore, peut-être, nous pourrions dire qu'il y a pourtant dans le théâtre d'Ibsen un « chien ha-

bile » : c'est le Recteur Kroll de *Rosmersholm*. Mais là, nous le verrons, la question se complique. Kroll a « fait remonter » le pasteur Rosmer, il l'a ramené à la raison *de sa famille* et, peut-être, de sa classe, — mais il est possible que ce ne soit pas seulement Kroll qui ait fait cela.

Pour le moment, contentons-nous de considérer les héros d'Ibsen dans leur ampleur — et dans leur besogne Brand, c'est le révolté éternel contre la médiocrité et contre les « demi-mesures ».

Il veut le « Tout ».

Il laisse mourir sa mère sans un bénédicité, pour n'avoir pas voulu se dépouiller de *toute* sa fortune. Il « tue » son enfant, ne pouvant abandonner son sacerdoce. Il se sépare enfin de sa femme Agnès, pauvre petit être purifié par la souffrance, mais qui ne trouve plus l'utilité de continuer une vie, dont elle n'attend plus rien : « *Qui a vu Jehova doit mourir...* » Et voilà Brand qui tombe lui-même. En faisant bâtir une église *plus grande*, il a fait pour la première fois de sa vie une concession à la médiocrité. Car il n'y a pas de « plus grande ». Quant on veut « *tout ou rien* », il n'y a que *grand*. Il s'en aperçoit, douloureusement, à la fin. Il refuse les honneurs dont on l'accable. Et, illuminé, il parle à la foule et fait démolir l'église qui se dresse devant lui, pour construire *la grande Eglise*, « dont le plancher est la terre et dont le plafond est le ciel ».

La foule se sent attirée vers Brand. Mais la montée est difficile. A mi chemin, elle crie : trahison ! Et Brand, menacé par la fureur populaire, peut à peine être sauvé. Il finit seul, enragé contre le sort et regardant l'Eglise que la vision sauvage de Gerd lui montre très haut, sur la montagne...

Nous avons insisté particulièrement sur Brand, parce qu'il définit la tendance ibsénienne. Et nous voulons dire tout d'abord que dans *Brand* nous ne voyons nullement une contradiction avec les préceptes de la renonciation chrétienne. Brand dit, il est vrai : « *Sois un et entier* » ; *mais*

n'est-il pas lui-même une preuve magnifique de renonciation ? Brandès, qui a cru pouvoir affirmer cette « contradiction », a été frappé certainement par ce qu'il y a de volontaire, de *nietzschéen* dans ce personnage essentiellement ibsénien.

Et de la même façon que Brand finissent tous les héros symboliques d'Ibsen. Le banquier Borkman, à notre sens la plus belle, la plus caractéristique réalisation d'Ibsen, meurt au milieu des énergies inanimées dont il voulait déchaîner la Force. Le Dr Stokman, écarté par la société corrompue et vile, déclare qu'il faut être seul pour être fort. Grégoire Verle, se refusant à accepter « le mensonge vital » du Dr Rellink, préfère la mort...

On remarque donc que la critique d'Ibsen se dresse tout simplement contre la nature de l'homme, comme nous l'avons dit plus haut, et que contrairement à Tolstoï qui s'attaque violemment à la société, la rendant responsable de tous les maux réels et même imaginaires, les institutions de notre société ne sont même pas effleurées par l'écrivain de *Maison de poupée*. Et il est curieux de constater que c'est cependant cette prétendue croisade contre les « institutions bourgeoises » qui a valu à Ibsen sa réputation de révolutionnaire et d'anarchiste. Nous avons analysé sommairement Brand. On l'a vu, ce n'est, d'un bout à l'autre, que la condamnation de l'homme, de son insuffisance, de sa petitesse ou si l'on veut, de sa suffisance. Et c'est le type même du drame ibsénien.

Mais on nous objectera, peut-être, deux pièces des plus controversées d'Ibsen : *Comédie de l'amour* et *Maison de poupée*. Pour ce qui est de ce dernier drame, on conviendra qu'il ne constitue point du tout une apologie du mariage libre et encore moins une plaidoirie contre le mariage. Nora quitte sa maison, parce que Torwald Helmer ne lui a pas donné tout, — comme dirait Brand. Le pauvre fonctionnaire timoré, et trop soucieux de son sort à lui, lui a accordé bien des caresses et des baisers

comme à une poupée. Mais au tournant décisif de la vie, lorsqu'il connaît enfin le secret magnifique de sa femme, loin d'y réfléchir, il ne songe qu'à se sauver lui même. Et puis, le danger écarté, quand il n'y a plus rien à pardonner, il pardonne, avec cette plate générosité qui, dans la dernière scène, marque encore davantage le contraste entre les deux personnages. Il est donc bien clair qu'Ibsen n'a voulu prendre aucun parti au sujet du mariage. Il a tout simplement voulu, comme dans presque toutes ses pièces, mettre face à face deux exemplaires humains, l'un symbolique, l'autre réel, afin de pouvoir réaliser ainsi son fameux contraste. Dans *Hedda Gabler*, par exemple, la méthode d'Ibsen apparaît d'une façon encore plus saisissante, parce que plus théâtrale : Hedda et son mari Georges Tesman (semblable à Helmer, à Hjalmar Ekdal, etc.), ou bien Tesman et Ejlert Lœvborg. Le contraste réalisé, — *c'est tout*. Il ne faut pas chercher une attitude *pour* ou *contre* le mariage. On n'aboutirait qu'à des erreurs. Le départ de Nora, rien de plus compréhensible : ce sont les mêmes raisons qui expliquent *l'isolation* de tous les « incompris » d'Ibsen. Dans *Le dilemme du docteur* de Bernard Shaw, — écrivain d'esprit vraiment anarchiste, celui-ci, — le peintre Dubedat s'écrie à un moment donné, au scandale de tous les médecins qui l'entourent : « Je suis l'adepte de Bernard Shaw ». Il a sa morale à lui. Nora s'en va parce qu'à son tour elle a sa morale à elle, qui n'est pas celle de son mari. Elle s'en va parce qu'elle est l'adepte de Henrik Ibsen. Ce n'est pas le *mariage* qui la dégoûte, c'est *son mari*.

Dans *La Comédie de l'amour*, Ibsen est plutôt poète que critique. Les railleries de Falk ne font que mettre en lumière le contraste entre le rêve et la réalité. Tous les couples que nous rencontrons dans cette comédie de l'Amour, l'un plus drôle que l'autre, ne font que montrer la déformation de l'amour qui, comme disait si tristement Anatole France, vieillit comme toutes les énergies humaines. Et si l'on veut

à tout prix dégager de cette comédie l'opinion d'Ibsen sur le mariage, il faut entendre les propos par lesquels le négociant Guldstad démontre à Falk la nécessité de l'union conjugale. Voilà l'esprit ibsénien.

Nous croyons avoir pu démontrer qu'Ibsen *ne s'est jamais attaqué à ce qu'on appelle ordinairement les assises de notre société*. Bien au contraire, nous allons montrer qu'il a été un partisan résolu de l'ordre ou, comme disait Brandès, un « ennemi acharné » de la Révolution. A ce point de vue, nous rappellerons d'abord *Solness le constructeur*, pièce d'une haute tenue littéraire et qui constitue en même temps une dure leçon pour les destructeurs trop pressés de notre société.

Solness fuit la jeunesse qui « frappe à sa porte », il a voulu jadis rompre avec le passé : c'était son désir caché que sa vieille maison fût brûlée par un incendie, ce qui est arrivé. Mais, hélas, ce désir d'« affranchissement » lui a coûté la mort de ses enfants et, avec eux, le bonheur de toute sa vie. Cependant, voilà que la jeunesse pénètre chez l'isolé. C'est Hilde, une jeune fille qu'il a connue dans le temps, le jour où il a surmonté d'une couronne la première tour qu'il a construite. Et elle lui rappelle la promesse qu'il lui a faite ce jour-là, de lui construire un château aux tours immenses. Il s'est passé beaucoup de temps depuis. Mais elle n'a pas oublié la promesse : aujourd'hui le délai est révolu et elle réclame son château. Mais auparavant, elle veut voir Solness à nouveau au sommet d'une tour, comme il y a vingt-cinq ans, le jour où elle a entendu le chœur des anges et où elle a crié pour la première fois : « Vive Solness!... » Lui, il se laissera une seconde fois entraîner par l'élan, il montera vaillamment, comme jadis, au sommet de la tour de la nouvelle maison qu'il vient de bâtir. Hilde, la jeune fille aux yeux invraisemblablement bleus, entendra de nouveau le chœur des anges... Mais ce sera pour la dernière fois. Du haut de la tour, le constructeur s'effondre. Et c'est la fin de la pièce.

Il y a dans ce drame deux symboles principaux qu'il n'est pas difficile de reconnaître. C'est Solness, l'inspiré, qui veut fuir la réalité, qui veut rompre avec les traditions, *qui veut construire ses rêves*. Et c'est Hilde, qui symbolise l'inspiration, l'élan, l'entraînement et — on le voit assez — qu'il est bien dangereux de trop écouter. Nous croyons inutile d'insister davantage sur la tendance de ce drame profondément émouvant et auquel on ne saurait reprocher que trop de clarté. Nous dirons seulement, à titre de curiosité, que le critique allemand Holm a pu voir en Solness le représentant de la bourgeoisie, en Ragnar le socialisme et dans l'incendie de la maison de Solness la Révolution française. Comme on le voit, le critique allemand ne manque pas de fantaisie (3).

Pour caractériser encore davantage l'esprit ibsénien, il nous reste à ajouter maintenant quelques mots sur le traditionalisme d'Ibsen, si vivement contesté. Mais auparavant, il est bon de préciser les différences capitales qui séparent Ibsen de Tolstoï. On a rapproché Ibsen de Taine, de Renan et de Nietzsche, et non sans raison. Mais on l'a également rapproché (Brandès aussi) de Tolstoï, ce qui nous semble, pour le moins, hasardé.

La brève analyse que nous avons faite de l'œuvre d'Ibsen nous aidera à comprendre les différences foncières qui

(3) Nous ne connaissons pas le raisonnement du critique Holm, mais nous croyons qu'il est facile à deviner : Solness, c'est la vieillesse, ce qui doit mourir et, naturellement, la bourgeoisie qui doit céder le pas au socialisme ; et Ragnar, c'est le socialisme, probablement pour la simple raison qu'il est aussi jeune que la nouvelle société qui doit remplacer la bourgeoisie à l'agonie. L'incendie de la maison de Solness, c'est la Révolution française ; et si c'est la Révolution française, c'est parce que celle-ci précède la grande révolution prolétarienne, de même que l'incendie de la maison de Solness précède l'effondrement de Solness, qui figure certainement, aux yeux de ce critique, la catastrophe finale de la bourgeoisie.

A cette critique, il suffit de répondre que s'il fuit la jeunesse, c'est pourtant lui, Solness, qui représente la tendance d'émancipation, d'affranchissement. Le fait de désirer le désastre de sa vieille maison, c'est bien la haine contre le passé, et le fait d'obéir aux suggestions de Hilde, c'est bien la tendance à s'évader hors la réalité, hors les vieilles formules. Et sa mort symbolique, au moment où il brave les hauteurs, s'élève d'une façon décisive contre les conclusions du critique allemand.

existent entre les deux écrivains. D'abord, on peut difficilement admettre une comparaison entre Tolstoï et Ibsen, étant donné que leur structure intellectuelle même diffère essentiellement. Ibsen était un cérébral. Les grandes descriptions ne lui disaient rien. Loin d'être un contemplatif, il a fouillé dans les recoins les plus sombres et les plus incertains de l'esprit humain, s'efforçant d'en faire jaillir les pensées les plus obscures et les calculs les plus insaisissables. M. Léon Daudet va même jusqu'à voir en Ibsen l'inventeur de la psychanalyse. On conviendra que ce n'est pas le genre de Tolstoï. L'œuvre de celui-ci, empreinte de cette bizarre clarté slave et d'une émouvante sincérité paysanne, ne saurait s'opposer davantage aux sombres dialogues ibséniens.

Tolstoï est un peintre de grandes fresques. On se sent près de lui par cet immense amour des hommes qui traverse toute son œuvre. Mais on ne cherchera chez lui aucune subtilité intellectuelle. Quant à ses idées politiques et à ses conceptions sociales, inutile certainement de s'y arrêter.

Nous ne connaissons rien de plus insignifiant et de plus banal. Toutes les idées politiques de Tolstoï, éparses dans ses vastes ouvrages littéraires — *Guerre et paix*, *Résurrection*, *Anna Karénine*, *Sonate à Kreutzer* (les deux derniers romans presque exclusivement psychologiques) — sont recueillies, à peu près, dans un petit bouquin que Tolstoï a prétentieusement intitulé *L'esclavage moderne*.

On y retrouvera la même haine, malheureusement impuissante, contre la guerre (et l'on rapproche Ibsen de Nietzsche et de Tolstoï, en même temps !), la même révolte contre la science, l'ignorance des lois fondamentales qui régissent les rapports nécessaires entre les individus et surtout ce manque de précision dans les idées qui enlève tout intérêt à ses méditations. Tolstoï, comme nous l'avons dit, s'attaque vivement à la société, qui, pour exprimer brièvement sa pensée, est la cause de tous les malheurs des pauvres. Il veut impitoyablement sa destruction. Tous les

rouages de l'Etat bourgeois sont pour lui autant de sources d'injustice et d'oppression. Il est surtout un *ennemi des lois*, qui protègent le riche et asservissent le pauvre. Qu'est-ce qu'une loi dans la conception de Tolstoï? La loi, c'est *la violence*, — « les lois sont des règles établies par des hommes qui s'appuient sur la violence organisée, règles qui doivent être observées sous peine de coups, de prison ou même de mort ; les lois donnent aux gouvernements le droit d'envoyer des hommes armés qui se saisiront du délinquant, l'enfermeront et quelquefois même le tueront ». Comme on le voit, Tolstoï se contente de regarder l'aspect extérieur de la loi. Et, pour ceux qui sont habitués à croire que les lois sont faites précisément dans le but d'empêcher la violence, les définitions de Tolstoï sont vraiment une désillusion... Il convient, toutefois, d'ouvrir une parenthèse et de montrer qu'Ibsen, lui aussi, fait dire à un de ses héros qu'« il n'y a pas de lois » ; mais Jean-Gabriel Borkman a le soin d'ajouter : *pour les hommes exceptionnels*. C'est un détail auquel Tolstoï n'a pas pensé, car la bêtise et la méchanceté des hommes qui, dans *Résurrection* par exemple, sont peintes de main de maître, ne lui donnent pourtant pas de doutes sur la possibilité de réalisation de ses utopies. Et dans le livre dont nous nous occupons et qui contient ses idées politiques, après avoir préconisé la destruction des gouvernements, il écrit une phrase dont la candeur dépasse certainement la profondeur de pensée :

Pourquoi penser que, sans gouvernement, les hommes, travaillant dans leur propre intérêt, ne sauraient pas organiser la société aussi convenablement que le font, pour le bien d'autrui, nos dirigeants d'aujourd'hui ?

Et, plus bas :

Comment les hommes, créatures raisonnables, peuvent-ils vivre ainsi groupés en sociétés par la crainte commune de la violence et non par le consentement de la raison de chacun ?

Voilà le véritable anarchisme. Pour avoir réponse à ces

questions, Tolstoï n'aurait eu qu'à relire son grand roman *Résurrection* et qu'à penser au prince Nekhloudow, dont la générosité et les efforts viennent se heurter à tant de difficultés. Comme on le voit, c'est *toute une philosophie sociale qui échappe à la critique tolstoïenne*. Tolstoï n'était pas socialiste — il nous le dit à la fin d'une analyse succincte qu'il fait de la doctrine collectiviste, dont il aperçoit les contradictions. Mais s'avoue-t-il au moins anarchiste ? Non, il s'en défend également, parce que, paraît-il, l'anarchisme est à ses yeux une forme de la violence, et parce que « essayer de détruire la violence par la violence, c'est vouloir éteindre le feu par le feu ». Pourtant, comme on l'a vu, il raisonne en parfait anarchiste.

Il en a, si l'on peut dire, tous les symptômes : l'exaltation démesurée de l'individu, la répulsion contre toute organisation sociale et, par-dessus tout, *le culte de l'indiscipline*. Car la discipline est la « mort de la raison », le « mensonge officiel » et la mort de la *liberté* humaine. Et quand il s'agit des moyens de détruire les gouvernements, il conseille aux ouvriers de « ne plus soutenir les gouvernements par le service personnel, ou par le payement de l'impôt », ce qui se traduit en définitive par la *violence* des « classes oppressées » contre les « oppressions »... Ce qui revient, en ce qui concerne Tolstoï, à être anarchiste sans le savoir, — de même qu'un beau jour M. Jourdain a appris qu'il était, lui aussi, prosateur.

L'examen des tendances sociales de l'œuvre de Tolstoï fait suffisamment comprendre pourquoi nous croyons impossible toute comparaison entre Ibsen et lui. Tout les sépare. Ibsen était un aristocrate, Tolstoï un démocrate et, peut-être, au pire sens du mot. Ibsen, comme nous l'avons montré, ne s'est jamais attaqué aux institutions sociales ; Tolstoï en a fait sa préoccupation essentielle et la cible de toutes ses attaques.

C'est, par contre, à un autre écrivain qu'Ibsen ressemble d'une façon presque évidente. Nous avons parlé plus

haut de Barrès. Et bien, malgré la différence de *lumière*, si l'on peut dire, malgré les préoccupations différentes — entre Ibsen et Barrès nous sommes tentés pourtant de faire une comparaison; c'est d'ailleurs ce qui nous aidera à mettre en lumière ce que nous appelons le traditionalisme d'Ibsen. Et ce n'est pas seulement, à ce sujet, cet évangile de l'individualisme, cher à Ibsen comme à Barrès, qui nous intéressera. Il y a entre les deux écrivains bien des points communs. Le même scepticisme initial devant la vie (qu'Ibsen semble avoir conservé et dont Barrès s'est si habilement évadé), la même exaltation de la personnalité, le même « hermétisme » littéraire et *surtout la coïncidence de la même conclusion de leurs œuvres* (ce que nous verrons chez Ibsen avec *Rosmersholm* et *les Revenants*) ; et peut-être faudrait-il encore ajouter le même amour pour les voyages et pour le soleil italien. Autant de qualités communes aux deux écrivains. Ibsen commence par exprimer son manque de confiance en l'homme. La vie semble l'effrayer... Il fait l'apologie du « moi » le long de toute son œuvre. Il ne sait pas exactement ce qu'il veut, — ce dont d'ailleurs il ne se cache pas. Dans sa correspondance, il y a une lettre dans laquelle il déclare que sa mission est de poser des questions et non pas de donner des solutions.

C'est, on le remarquera, une réponse dans le genre de celle d'André Maltère disant, devant ses juges, qu'il ne veut que se débarrasser des brodequins qui le gênent, sans se soucier de ce qu'il mettra après. C'était donc le même état d'esprit que celui de Barrès, avant « l'aboutissement ». Or voilà que dans ses presque derniers drames Ibsen met en lumière, avec une force remarquable, deux idées qui sont précisément celles que Barrès appelait son « aboutissement ». En effet, dans *Rosmersholm* et *les Revenants* on peut voir, aussi bien que dans n'importe quelle page de Barrès, la survivance éternelle des morts et la puissance dominatrice de la terre. Considérons l'infortuné Oswald Alving. D'aucuns ont vu dans ce personnage, un peu bizarre

dans le théâtre ibsénien, la révolte contre le passé (Brandès le premier). Nous nous bornerons à constater qu'il est bien le fils de son père ; qu'il est forcé de vivre, lui aussi, la vie de débauche du capitaine Alving, bref qu'il continue « *sa vie antérieure* », pour parler le langage barrésien. *Rosmersholm* est encore plus éloquent. On s'explique facilement que le « déraciné » Rosmer ait été obligé de revenir aux traditions de ses parents (c'est pourquoi nous avons dit plus haut que le Recteur Krooll n'est peut-être pas ce « chien habile » que nous serions tentés de croire) ; on s'explique également la transformation de Rebecca West, dont le charme bizarre et mystérieux ne peut arracher Rosmer à sa terre et à ses morts : car *à Rosmersholm il n'y a que les morts qui parlent.* Et la scène finale du drame est à ce point de vue hautement symbolique : car qu'est-ce que la chute, dans le torrent, de Rosmer et de Rébecca, sinon l'appel final et inexorable de la terre et des morts ?

Voilà donc Ibsen présenté sous un jour bien différent de celui sous lequel on nous le montre ordinairement. Mais cependant nous n'avons pas dit *ce qu'a été Ibsen*, ce qui, par contre, nous a été très facile quand nous avons parlé de Tolstoï. Et c'est parce qu'Ibsen, lui-même, ne nous le dit pas.

Brandès avait raison : *Ibsen ne prêche point du tout !* C'est pourquoi son œuvre ne se prêterait pas facilement à une classification ; l'enfermer dans une formule, ce serait déjà la diminuer. Et c'est pourquoi nous n'aurions pas été éloigné d'intituler cette étude : *Pour la défense d'Ibsen.* Il nous a paru pourtant excessif de vouloir défendre un écrivain qu'une œuvre considérable défend si généreusement.

Nous dirons encore qu'Ibsen est très peu connu en France (4). Il y a d'ailleurs entre l'esprit français et l'esprit

(4) Il convient cependant d'ajouter qu'Ibsen a en France quelques admirateurs presque fanatiques. A certaine époque de l'année, le théâtre de l'Œuvre est un véritable temple voué au culte d'Ibsen. Le grand Lugné Poe, l'acteur roumain Mihalesco et Yvette Pierril (une Hilde idéale) en sont d'admirables interprètes.

nordique une opposition presque violente. Il y a quelque temps, M. Léon Daudet, dont nous avons cité plus haut quelques opinions, écrivait qu'il vaut mieux aller se coucher et lire les *Mémoires* d'Antoine, que d'aller entendre une pièce d'Ibsen.

Lire les *Mémoires* d'Antoine, oui, si l'on veut. Aller se coucher, décidément non ! Car si les idées de Tolstoï font faillite devant la critique impitoyable des événements, le théâtre d'Ibsen, malgré son pessimisme, est une magnifique *leçon d'énergie*. Les vaincus d'Ibsen sont en réalité de grands vainqueurs sur eux-mêmes. Stokman, Brand, Grégoire Verle, Borkman, voilà des hommes *achevés*...

M. Léon Daudet, qu'on appelle « un grand vivant », aurait de quoi les admirer. Et tout le monde pourrait en faire autant. Car, en vérité, il n'est personne qui ne puisse contempler avec sympathie la galerie des héros ibséniens : le païen peut voir autant de dieux ; Nietzsche aurait pu y reconnaître ses *surhommes*. Et, à plus forte raison, ceux qui ont le privilège de pouvoir croire à l'illusion salutaire de l'Evangile doivent vénérer, en chaque héros ibsénien, un apôtre.

THOMAS VLADESCO.

ERNEST RAYNAUD
ET LE SYMBOLISME

—

Théophile Gautier, mourant, écrivait, dans sa petite maison de Neuilly, les premiers chapitres d'une Histoire du Romantisme, qu'il laissa inachevée. Nul ne la terminera jamais, car lui seul pouvait l'entreprendre et la mener à bien. C'était l'homme le plus qualifié pour nous peindre cette époque, peut-être la plus grandiose de la poésie française. Mieux que Hugo, entouré de sa cour admirative ; mieux que Vigny, enfermé dans sa fierté aristocratique et son douloureux isolement ; mieux que Musset, accaparé par ses compagnons de plaisir et ses maîtresses ; mieux que Lamartine, poète du cœur et non de la foule, devenu tribun autant par nécessité que par devoir, Gautier vécut et connut son temps. Il en partagea les misères et les espoirs. Il fréquenta toutes les rédactions et tous les cénacles, les ateliers et les ruelles, fut l'ami de Baudelaire et de Delacroix, de Balzac et de Chassériau, partagea son logement avec Houssaye et Ourliac, Nerval et Champfleury. Il était en relations avec les poètes mineurs, si grands parfois : Bertrand, l'auteur de *Gaspard de la Nuit* ; Petrus Borel, dit le *Lycanthrope*, l'auteur des *Rhapsodies*, — et les humbles : Reboul, qui était de Nîmes, et Savinien Lapointe, qui était de Sens. Son métier de critique dramatique lui ouvrait les loges des comédiens les plus fameux et des comédiennes les plus célèbres. Son goût pour la beauté plastique l'attirait vers les peintres et les sculpteurs. Préault était son ami, et Clésinger, qui immortalisa dans le marbre, nue, cette étrange femme qu'on appelait « la Présidente ». Ce Gautier dont l'œuvre personnelle — bien qu'admirable —

se vit un peu effacée par celles d'un Lamartine et d'un Hugo, et ne joua près des leurs qu'un rôle de second plan, n'est pourtant pas loin de personnifier le romantisme à nos yeux. Son gilet rouge à la première d'*Hernani* est resté légendaire. De même, Raynaud, auquel on pourrait opposer des gloires contemporaines plus retentissantes, n'en était pas moins l'un des plus qualifiés pour nous rendre l'atmosphère de fièvre et de combat de l'aurore symboliste. Il nous en a retracé l'émouvante et tumultueuse diversité. C'est que, lui aussi, à l'exemple de Gautier, a regardé vivre son époque en témoin lucide et renseigné. Comme Gautier, il a fréquenté tous les cénacles, pris part à toutes les discussions et manifestations d'écoles, collaboré à toutes les feuilles d'avant-garde, aidé à la création de petites revues : *le Faune*, le *Décadent*, le *Sagittaire*, dont quelques-unes sont devenues grandes, comme le *Mercure de France*. En même temps que son métier lui ouvrait les coulisses des théâtres et de la vie parisienne, et qu'il fréquentait, par goût, les ateliers d'artistes, il a été l'émule et le confident, puis l'éloquent avocat de tous les poètes novateurs de son temps. Il figure parmi les animateurs d'un mouvement dont, plus heureux que Gautier, il a pu parachever l'histoire. Et c'est pourquoi j'aime à les rapprocher, Gautier et Raynaud, encore que leur nom sonne si différemment à nos oreilles, parce qu'ils ont brûlé d'un même feu, d'une même foi identique : foi en leur art, foi en leurs dieux, foi en leur époque. En marge d'une vie administrative si remplie que trois volumes de *Souvenirs*, déjà parus, n'en ont point épuisé la chronique, Raynaud a trouvé comme Gautier, astreint à l'autre métier (celui de journaliste), le temps d'élaborer son œuvre propre. Poète, il a composé plus de dix recueils. Prosateur, outre des *Souvenirs de police* auxquels je viens de faire allusion, il a composé une étude sur Baudelaire, « magistrale », a dit M. Léon Daudet, d'une lecture passionnante, et cette *Mêlée Symboliste* en trois tomes (1), qui est le fidèle miroir de

(1) Parue à la *Renaissance du Livre*.

cette autre grandiose époque de la poésie française et où devront puiser désormais tous ceux qui voudront l'étudier(2).

§

Ernest Raynaud, bien que Parisien de naissance, est d'origine, à la fois, languedocienne par son père, ardennaise par sa mère(3). Il subit de bonne heure l'influence de Verlaine ce qui témoigne de l'indépendance de son jugement, si l'on réfléchit qu'à l'époque où il découvrit ses vers, l'auteur de *Sagesse*, renié par les uns, méconnu par les autres, semblait sombré définitivement, et s'était résigné à poursuivre silencieusement son œuvre à l'écart. Raynaud fut de ceux qui s'employèrent à le tirer de sa condition de réprouvé pour le remettre à l'honneur. Alors que la critique patentée n'osait plus écrire le nom de Verlaine, Raynaud se fit gloire de l'avouer hautement pour maître et lui dédia ses premiers vers. C'est là, d'ailleurs, l'un des traits de son caractère. Il est épris d'équité et n'a pas de plus cher souci que de redresser les erreurs d'opinion. Il semble ne s'être fait critique que pour avoir, à l'image d'Hercule, l'occasion de « promener l'éternelle justice ». On sait les pages émues qu'il a consacrées à tous les sacrifiés, à tous les malchanceux de l'art : Charles Cros, Tristan Corbière, Edouard Dubus, Gustave Levasseur... On l'a rarement vu s'atteler au char des triomphateurs. « Ceux-là, dit-il, n'ont pas besoin de moi », mais on l'a, toujours, vu batailler, à ses risques et périls, en faveur des gloires contestées : Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Mérat, Tailhade, Moréas, Maurice du Plessys... Il nous a confié lui-même la joie qu'il éprouve à dénicher le long des quais et à « disputer aux verrous des armoires » l'œuvre des poètes oubliés ou méconnus :

(2) D'autres études critiques de lui doivent paraître prochainement, notamment une étude sur *la Bohême littéraire du second Empire* (à l'Artisan du Livre).

(3) C'est en vertu de cette dernière ascendance que les écrivains ardennais, constitués en société, l'ont choisi pour président.

J'en suis récompensé lorsqu'un beau vers, soudain
Rencontré, me salue en sonnant sa fanfare,
Et je sens tout l'orgueil de celui qui répare,
A la face des dieux, l'injure du destin.
O roses que l'Ennui triste a décolorées,
O lauriers languissants résignés à mourir,
Que de fois, sous ma lampe, au déclin des soirées,
Une larme de moi vous a fait refleurir !

La dévotion qu'il porte au génie malheureux ou persécuté devait l'incliner vers le pauvre Lélian, victime de la fatalité. Le geste fut doux à Verlaine, qui, du fond de son exil, favorisa les débuts du jeune poète, et fit insérer dans *Lutèce* le premier sonnet qu'il en avait reçu et qui célébrait Trianon :

Je trouve un charme étrange à tes longues allées,
Qui s'ouvrent en ogive à l'horizon vermeil,
A tes bassins de pierre usée, où le soleil
N'éclaire plus qu'un tas d'herbes échevelées.

Certes, tu n'as gardé de l'antique appareil,
Aucune chose en toi qui ne soit mutilée,
Mais la fleur d'Idalie, à tes ronces mêlée,
De ta Naïade lasse embaume le sommeil.

O jardins alignés où roucoulait Léandre,
Que l'Amour emplissait de sa voix douce et tendre,
Je ne sais quoi de triste à vous voir me revient.

Et ma mélancolie évoque sous vos arbres,
Où dort enseveli le peuple blanc des marbres,
Un menuet conduit sur un rythme ancien.

Le jeune poète avait, dès lors, le pied dans l'étrier. Il donna à *Lutèce* d'autres vers, des fantaisies en prose, signés de pseudonymes divers, empruntés aux romans des Goncourt : Barnier, Coriolis... et *le Carnet d'un décadent.*

C'est sous le nom de *décadents* que l'on désignait alors les poètes nouveaux. Moréas n'avait pas encore inventé le terme de *Symbolistes.* Le nom de *décadents* leur avait été jeté en injure par le critique officiel du *Temps*, un certain Paul Bourde. Ils l'avaient relevé fièrement, à la façon des

Sans-culottes et des *Gueux*, pour l'inscrire sur leur drapeau. Ce nom avait été suggéré au critique incompétent par le célèbre sonnet de Verlaine :

Je suis l'Empire à la fin de la Décadence.

« J'aime, disait Verlaine, ce mot de Décadence, tout miroitant de pourpre et d'ors. » C'est pourquoi Anatole Baju, manœuvré par Maurice du Plessys, intitulera le *Décadent* le journal littéraire qu'il eut l'idée d'imprimer lui-même, dans ses loisirs d'instituteur communal à Saint-Denis. Raynaud survient (4), qui, de concert avec Maurice du Plessys, décide de créer l'Ecole décadiste, dont le *Décadent* sera l'organe officiel. Sous cette impulsion nouvelle, dès 1886, le *Décadent* se fait revue. Il réunissait, au sommaire de son premier numéro, les noms de Paul Verlaine, Maurice du Plessys, Laurent Tailhade, Jean Lorrain et Ernest Raynaud. Seul, Raynaud, d'une étonnante jeunesse, survit de cette glorieuse phalange. — 1886 !... L'année est belle pour la poésie. Verhaeren publie les *Moines*, René Ghil son *Traité du Verbe*, Jules Laforgue l'*Imitation de Notre Dame la Lune*, Ephraïm Mikhael l'*Automne*, Henri de Régnier *Apaisement*, Rodenbach la *Jeunesse blanche* et, pour la première fois, paraissaient les *Illuminations* d'Arthur Rimbaud. L'école « décadiste » entendait se distinguer de l'école « symboliste », dont la doctrine venait d'être officiellement promulguée par Moréas, en ce sens qu'elle répudiait le « vers amorphe » et admettait le poème à forme fixe, mais elle partageait ses vues de libérer la rime et de n'œuvrer que dans le domaine du lyrisme intégral. Tandis que les « symbolistes » se réclamaient surtout de Mallarmé, les « décadistes » se réclamaient de préférence de Paul Verlaine et d'Arthur Rimbaud, dont l'œuvre était encore mal connue. Rimbaud avait détruit, lui-même, dans un accès de désespoir, en la jetant au feu, l'édition presque intégrale

(4) Voir, dans le tome I de la *Mêlée Symboliste*, le récit de sa première rencontre avec Anatole Baju et Maurice du Plessys, au chevet de Verlaine, à l'hôpital Tenon.

de la *Saison en enfer*. Il n'en surnageait plus que quatre exemplaires. On s'occupait de rassembler ses manuscrits dispersés entre des mains négligentes ou inconnues. Kahn avait retrouvé celui des *Illuminations*, conservé par Charles de Sivry, et Raynaud avait pris copie de *Tête de faune* et de *Paris se repeuple* chez Charles Cros et Banville. Peu à peu, l'œuvre de Rimbaud allait être reconstituée, sauf la *Chasse spirituelle*, son chef-d'œuvre, disait Verlaine, dont je crains bien qu'il ne faille déplorer la perte définitive. En attendant, Raynaud, Tailhade et Maurice du Plessys se risquaient à publier, dans le *Décadent*, des pastiches de Rimbaud, qui avaient, au moins, le mérite d'être fort réussis et d'entretenir l'agitation autour de son nom.

Il faut être reconnaissant à Baju d'avoir publié le *Signe*, le premier recueil d'Ernest Raynaud, en 1887.

1889. C'est l'année où Mallarmé publie ses *Poésies*, Gustave Kahn les *Palais nomades*. Maurice Barrès fonde les *Chroniques* avec Le Goffic et Raymond de la Tailhède. En 1888, Verlaine publie *Amour*. En 1889, Maeterlinck édite son unique et célèbre recueil : *Serres chaudes*. Ernest Raynaud donne *Chairs profanes* et A. Fontainas *le Sang des fleurs*.

En 1890, Alfred Vallette fonde le *Mercure de France*. Il faut se reporter à l'époque pour comprendre toute l'effervescence qui régnait autour de cette création. Le Symbolisme allait avoir sa maison.

1890, c'est l'année du *Pèlerin passionné* de Moréas, des *Poèmes anciens et romanesques* d'Henri de Régnier, des *Dédicaces* de Paul Verlaine, de la *Néva* de Louis Dumur, et c'est l'année des *Cornes du Faune*. C'est avec les *Cornes du Faune*, manifestation de la doctrine décadiste, publiées par la *Plume* en 1890, que Raynaud devait connaître la pleine notoriété.

Ce petit livre déchaîna dans les cénacles une sorte d'enthousiasme.

'est, disait Charles Le Goffic, l'un des plus rares qui aient

paru, en ces quelques années, et par la délicatesse du rythme, la souplesse de la langue et la noble tristesse des idées.

Charles Maurras écrivait dans l'*Observateur français* (24 mars 1891) :

Les jeunes gens se récitent déjà *Paysage* (c'était une pièce du recueil) comme leurs aînés, il y a quinze ans, se récitaient les *Danaïdes* de Sully ou *Vénérable berceau* de Leconte de Lisle.

Et Paul Verlaine écrivait au poète :

Bravo! Bravo ! du plus sincère et du plus profond du cœur. Vos très brillants et très intéressants essais, le *Signe*, *Chairs profanes*, promesses excellentes, solides bases d'opération, n'ont certes pas menti, et voici un maître-livre d'art, de passion et de passions, superbement puis raffinement exprimées .

Et Verlaine consacrait aux *Cornes du Faune* son article du *Courrier français* (28 juin 1891), qu'il terminait ainsi :

Je conclus, en disant que désormais Raynaud a son imprenable et large place, qu'il compte et va compter de plus en plus, et qu'il faut le dire très haut.

De son côté, Anatole France louangeait fort, dans le *Temps*, ce recueil de sonnets « exquis, d'un art délicat, précieux, toujours charmant » et Alphonse Daudet le comparait à un « précieux cloisonné ».

Nous sommes en pleine bataille (1891). C'est ce qu'Ernest Raynaud appelle « les temps héroïques du Symbolisme ». Le terme est juste. Il y a de l'héroïsme dans l'air. Cependant, comme dans tous grands mouvements humains, il s'y mêle un peu d'incohérence et de confusion. Les écoles se succèdent et se nuisent. Des talents s'imposent, aussi différents que ceux de René Ghil, Henri de Régnier, Vielé-Griffin et Gustave Kahn. Que d'actes de foi ! Que de manifestes ! « Le Symbolisme fut émancipateur » écrit Ernest Raynaud, qui, néanmoins, inquiet de ses excès, allait bientôt s'en détacher, pour coopérer à la fondation de l'Ecole romane, avec Jean Moréas, La Tailhède, du Plessys et Charles Maurras.

Dans le fascicule de la revue *Nos poètes*, en date du 15 décembre 1925, Raynaud a conté la genèse de cette école et les raisons qui l'ont poussé à y participer. L'article constitue pour notre histoire littéraire un utile document. Il nous montre qu'il est inexact de dire que *l'Ecole Romane* est née de l'imitation de Moréas.

Elle est née, dit Raynaud, d'un principe directeur accepté. M. André Thérive l'a excellemment compris, qui ne relève chez les poètes romans qu'une unité d'accent, laquelle n'entame en rien leur originalité d'inspiration et de facture.

En plein succès des *Cornes du Faune*, Raynaud, mûri par l'expérience, n'hésitait pas à renier ce livre, paru presque à son insu (4), et se mettait à composer les strophes du *Bocage*. Il donnait là une admirable leçon de détachement, en sacrifiant le succès aux scrupules de sa conscience. De même, Moréas, sans tenir compte de sa situation acquise de chef de l'Ecole Symboliste, qui lui devait son nom, n'hésitait pas à se retourner contre ses anciens coreligionnaires et à brûler ce qu'il avait adoré. Cette double évolution de Moréas et de Raynaud, comme leur rencontre, était inévitable.

A lire ses premiers vers, écrivait Pierre Louys, à l'apparition de la *Couronne des Jours*, on comprend très bien comment l'auteur du *Signe* et le futur auteur des *Stances* se sont sentis frères.

Et c'est là encore ce qui m'a incité à établir un parallèle entre Gautier et Raynaud. Gautier, qui n'a cessé d'exalter le romantisme, devait engendrer un Art qui en est en quelque sorte la négation, puisqu'il devint le chef de l'Ecole Parnassienne, qui se proposait de réagir contre les excès du romantisme. Raynaud, l'historien le mieux renseigné du Symbolisme, dont il a traversé l'enthousiasme, avait, en adhérant à la formule romane, contribué à déchaîner contre lui le présent mouvement néo-classique.

Philippe Gille (*Figaro*, 12 juin 1896) vantait cette poésie du *Bocage*, « pleine de l'élégance et du charme antique ».

(4) Cf. le tome I des *Souvenirs de Police*. (Payot édit.)

Il y admirait « l'aisance du vers dont la simplicité et la pureté lui faisaient, parfois, songer à celles de La Fontaine ». Et le célèbre critique belge, M. Franz Ansel, dans la *Jeune Belgique*, allait jusqu'à prétendre que les vers du *Bocage* étaient « les meilleurs qu'eût enfantés le mouvement roman ». Il est vrai que, sous sa forme archaïque, on y trouvait une sensibilité bien moderne, comme le prouve cette invocation à l'Astre des Nuits :

Dictyne ! Cynthia ! et de quel nom encore
Que la religion des hommes te décore,

. . . .

— Fais, déesse, en retour qu'aux rimes où s'oublie
Ma peine, il entre un peu de ta mélancolie,
Quand, parmi les pins noirs, tu t'assieds aux coteaux
Désertés, où s'effondre un antique château !
Que l'onde ruisselière où tu luis, renversée,
Prête sa molle inclinaison à ma pensée.
Lorsque je m'ingénie à dire ma chanson
Plaintive, qu'elle y laisse un rien de son frisson
Sur l'herbe, et que mon rêve habituel se teinte
De cet éclat pensif et doux, que je voudrais,
Lune, amoureusement, d'une main presque éteinte,
Marier sur ma lyre au calme des forêts !

Il ne saurait être ici question de pastiche. En dépit de l'atmosphère mythologique, l'impression reste naturelle, parce que le poète croit à ses dieux :

Les dieux n'ont-ils toujours cent façons imprévues
De faire que leur gloire éclate à notre vue ?
J'ai souvent éprouvé que, sous mes arbrisseaux,
Calliope, empruntant la forme des oiseaux,
Pour moi seul, saisissable à sa douce musique,
Chantait, mêlée à mes colombes domestiques.

Le poète s'aventure sans crainte sous leur égide, car, dit-il,

Apollon, dans la nuit, à mes courses conspire,
Et, guidant ma jeunesse avec un soin clément,
Commande qu'elle soit sacrée aux éléments.

Néanmoins, ce livre était bien fait pour dérouter les ad-

mirateurs des *Cornes du Faune*, tant les qualités en étaient d'un ordre différent. On y sentait, surtout dans les *Odes*, je ne sais quel parti pris de doctrinaire militant et la rigueur d'un manifeste. Raynaud n'allait pas tarder à se détendre et à revenir à sa vraie nature, en donnant une nouvelle édition du *Signe*, corrigée et augmentée de plusieurs poèmes nouveaux. Déjà, dans le premier état de ce recueil, nous trouvions, mais humbles encore, les sources et les différents caractères de sa poésie, alliant, comme a dit un critique, « l'esprit léger et un sentiment poétique très profond, deux qualités bien rares à voir marcher de front ». Il y a, chez Raynaud, outre cet archaïsme, plein de saveur, qui caractérise sa forme, un élégiaque et un caricaturiste, un réaliste et un mystique. Il a imaginé des tableaux de province où la plus exacte ironie se mêle à des tendrseses exquises :

J'adore la Province où la vie est bien sage,
Le Dimanche, après vêpre, on s'en va sur le cours,
La musique officie, et l'on cause, au passage,
De la vache primée au plus récent concours.

Des rentiers prépotents, en petits vestons courts,
Vont derrière leur femme opulente en corsage ;
L'un d'eux, par intervalle, écarte du visage
Sa pipe et, pour cracher, interrompt son discours.

L'institutrice cause avec monsieur l'abbé.
Un troupier fait la roue, et l'énorme nourrice
Sourit du compliment qu'il adresse à bébé.

Tandis que déchaînant le scandale, Clarice
S'aventure, fardée et les cheveux rougis,
Au bras d'un élégant maréchal-des-logis.

Puis la note gouailleuse fait soudain place à la note attendrie, comme dans ce « Sonnet à sa Dame », en lui offrant un recueil d'histoires galantes :

Voici le beau Roger piquant des éperons
Vers la blanche tourelle où l'attend Adeline,
Et le comte égayant, avec sa mandoline,
Rosalinde, qui rêve une main sur le front.

Voici Dorval aux pieds de la jeune orpheline,
Et Julie — à ce coup vos beaux yeux pleureront !
Enlevée au triple galop d'une berline,
Comme elle revenait de la messe à Domfront.

Voici Manon — ayez comme elle un cœur sensible ! —
Prouvant sa flamme au chevalier du mieux possible :
Zulmé qui ne veut pas survivre à son amant

Et Claire, qui soumise au voile carmélite,
Pour mieux rester fidèle au penser d'Hippolyte,
Vous dira comme on doit aimer solidement.

Francis Jammes disait du *Signe* :

Je sais peu de choses qui m'aient ému à ce point. Cette intensité de délicatesse me transporte. Il y a là des chefs-d'œuvre et tel sonnet, celui par exemple :

Elle est à vendre la villa, depuis des ans...

est des plus beaux qui aient jamais jailli de la plus belle source de mélancolie poétique.

Et Jammes s'étonnait que Raynaud pût ployer aux moindres frissons de son âme la formule classique du vers. Paul Bourget, tout en se plaignant que l'auteur eût gâté, à son sens, la perfection de certains sonnets, en les soumettant à la « barbarie moderne des vers », s'avouait charmé par « la finesse de la sensibilité et de la délicatesse de l'expression ». Pour Stéphane Mallarmé, il trouvait le *Signe* exquis.

Sa très rare originalité, disait-il, c'est, procédant de tout l'art musical de ces derniers temps, que le vers, aussi mobile et chanteur qu'il peut l'être, ne perd rien de sa couleur ni de cette richesse de tons qui s'est un peu évaporée dans la subtile fluidité contemporaine. Les deux : vision et mélodie, se fondent en ce charme indécis pour l'ouïe et pour l'œil, qui me semble la poésie même.

Les sonnets sur Versailles constituent les maîtresses pages du *Signe*. Raynaud fut, en effet, le premier parmi ceux de sa génération à en célébrer les beautés un peu tristes, mais solennelles. Plus tard, Versailles attirera Albert Sa-

main et, avec tellement plus d'émotions que tous les autres pèlerins, Henri de Régnier, qui en fit l'inoubliable *Cité des Eaux*. Robert de Montesquiou, à son tour, tentera de ranimer son miroir, en y jetant ses *Perles rouges*, dont toutes, d'ailleurs, ne sont pas fausses. L'amour de Raynaud pour Versailles s'explique, puisque, encore enfant, il passait ses vacances d'écolier à Trianon, chez le chef des gardes, Morineau, ami de sa famille.

Il a connu ces lieux consacrés, dans un état profond de délabrement. On les a restaurés depuis, mais leur première image est restée profondément gravée en lui et son génie en gardera l'empreinte mélancolique :

Tristesse des châteaux, profonde solitude
Des jardins, désormais, soyez ma seule étude.

Il en enrichira sa pensée. Il goûtera une volupté étrangement précieuse à y promener ses rêves. Il y laissera vagabonder « une âme anéantie à force de sentir ». « Il en a tiré, comme disait Albert Samain, de larges et doux accords dont l'écho se propage, d'onde en onde, à travers l'âme qui frémit. »

Il se plaît à respirer l'âme des choses :

Reliques d'autrefois, pêle-mêle, entassées,
Je ne puis plus vous voir sans qu'aussitôt je sente,
Avec mélancolie, éclore en mes pensées,
Comme une fleur de rêverie attendrissante,

O pastels ! où l'Aimée offre une rose absente,
Dentelles ! que la vie et l'amour ont froissées,
C'est par vous que, trompant l'heure triste et présente,
La force du Génie évoque le passé.

A lire la *Tour d'ivoire*, on a l'impression de se promener dans un Musée, mais dans un Musée, fermé à la foule, où l'on verrait, par une belle après-midi d'été, sous les persiennes à demi fermées,

Luire confusément mille adorables choses,

des fauteuils à coquilles, des sièges anciens en tapisserie

de Beauvais, des portraits de Largillière et des médaillons d'Isabey, montrant

Marie Adélaïde et Marie-Amélie,
De gaze aérienne et de rose embellie.

Tour de porcelaine, plutôt, comme disait Remy de Gourmont, un de ces meubles singuliers du siècle passé dont nous faisons des vitrines pour y ranger mille bibelots précieux et fragiles ? Ces vers sont en Saxe et en Sèvres. On y boit « le souvenir des exquises élégances Pompadour ».

En effet, rien de plus exquis que l'ode en l'honneur d'une tasse de porcelaine :

Une infante, une dauphine,
L'amie en titre du Roy,
Dut la porter, j'imagine,
A sa lèvre, bien des fois,

Car il fallait pour y boire,
Avoir deux fois mérité,
Avec les lys de la Gloire,
Les roses de la Beauté.

J'ai gravi, disait Henri de Régnier, un à un tous les degrés de la *Tour d'Ivoire*. On y trouve de bien charmants retraits. Il en est un, rempli de portraits de jadis, surannés et délicats, empreints de la grâce d'autrefois et d'hier, qui m'a plu infiniment. Puis, au sommet, on est frappé, au visage, par le souffle éloquent des Odes et on entend, au loin, dans les bosquets, la flûte qui chante finement les amours d'Emilie.

Cette fusion d'éléments antiques et modernes, disait encore M. Frédéric Plessis, laisse une impression de poésie ingénieuse, roublante, délicate, sans mièvrerie.

L'actualité n'en est pas absente et toutes les notations ne sont point rétrospectives. On y reçoit, par instants, une fraîche impression de nature et de vie.

J'ai fait claquer mes deux volets contre le mur.
. . . .
L'arbre remue, un oiseau passe, une eau s'écoule,
Et j'aspire la bonne odeur qui vient des champs.

Le cœur y apporte son inquiétude et ses mystères :

Quoi que l'on ait écrit sur la princesse Hélène,
Vous ne lui cédez pas, je le jure, en beauté,
Comme elle, d'un rosier vous tenez votre haleine

et fait entendre, en l'honneur d'Emilie, ses plus tendres accents :

Je t'apporte en offrande, ô reine des Amours,
La flûte, où ma jeunesse a chanté les beaux jours,

mais la note dominante du poète, c'est la nostalgie du passé. Cette nostalgie va s'accentuer encore dans la *Couronne des Jours*(5), la plus belle couronne posée au front de celui qui la tressa. Nous y voyons mûrir tous les fruits dont les promesses nous enchantèrent en fleurs aux saisons précédentes. C'est là que, véritablement,

Un génie, aux cheveux couronnés de printemps,
Assemble en vers nouveaux Théocrite et Shakspeare.

C'est là, que, vibrant à tous les souffles épars, le poète, pourra dire :

Je suis dans la lumière une harpe tendue.

Il fait chanter les villes dont il exprime d'un trait le caractère essentiel ; Munich :

Fausse Athène, exilée au milieu des sapins.

Anvers :

Citadelle, à la fois, musée et port de mer.

Bruges, joyau-relique, exposée

Dans sa châsse d'eau morte et de saules en fleur.

Il demande leur secret aux rivages étrangers :

Mâle Albion, ruée aux vagues élastiques,
J'ai vu luire, dans l'ombre, aux lueurs des musiques,
De ton beau rêve nu le sombre diamant.

Il s'y enivre des joies de l'heure :

Un vaste espoir prélude au jour délicieux,
Portant l'enfant Amour, qui se frotte les yeux,
On voit l'aube descendre en robe de lumière.

Il brode une *légende bleue* sur les refrains populaires

(5) Parue aux éditions du Mercure de France.

d'Herold et d'Adolphe Adam. Et des fastes de l'Opéra il nous mène aux fastes de la *Nouvelle Arcadie*, qu'il recrée avec ferveur. C'est une série de tableaux symboliques et savants qu'inonde une volupté atténuée. Toutes les rustiques colorations des saisons se réfléchissent dans les feuilles remuées, et des visages se dessinent à la surface des eaux crépusculaires. Raynaud, magicien du verbe, nous introduit en pleine féerie et nous fait assister aux mystères divins :

J'ai vu la Bassaride, avec le jus des grappes,
Barbouiller le visage enchaîné de Priape,
Et les cheveux épars, troussant sa robe aux reins,
Se ruer, écumante, au bruit des tambourins...
J'ai vu passer, fouettant l'écume de sa queue,
La sirène, ornement des solitudes bleues ;
J'ai vu, lorsque la lune argente le chemin,
Les Dryades danser en se tenant la main ;
Leur tunique luttait contre leur cuisse nue,
Et quand l'aube est venue incendier la nue,
Leur image, bientôt fondue à l'horizon,
N'était plus qu'un brouillard au-dessus du gazon.

A cette suavité de renouveau, l'auteur mêle une philosophie aimable, un épicurisme assagi :

La vertu que je sers ne hait point le sourire.

Je n'ai été nullement surpris de trouver dans la *Couronne des jours* des sonnets romantiques :

Rolla jette à la vie un sarcastique adieu.
. . . .
Au quartier juif, dorant le fond de la ruelle,
Un réverbère, dont la lumière chancelle,
Tend sa potence hospitalière aux vagabonds.

Sapho chante. Sa plainte attriste le rivage
Et la lune nous montre, en sortant des nuages,
Le voile d'Ophélie arrêté dans les joncs.

Cette pente romantique justifie une fois de plus le parallèle que j'ai tenté d'établir entre lui et Théophile Gautier. Tous deux se sentaient attirés vers la vieille Allemagne et ses légendes. Gautier se faisait traduire les *lieder* d'outre-Rhin par Henri Heine. Raynaud les a traduits

dans son livre : *Les Deux Allemagne* (6). Tous deux eussent aimé vivre dans les villes à pignons gothiques, dont Ferdinand Bac nous a donné en prose de si savoureuses évocations. Cette note romantique, déjà esquissée dans la *Couronne des Jours*, s'épanouit dans les *Deux Allemagne*. C'est bien en promeneur romantique que Raynaud avait visité notre vieux Rouen,

> Où Jeanne fut brûlée autrefois toute vive.
> Et l'heure du Sabbat (c'est jour de Pâque juive)
> Sonne à la Cathédrale, appelant les sorciers.

C'est en promeneur romantique qu'il a franchi le Rhin :

> Le vieux fleuve héraldique et charrieur d'Empires

et visité les cités d'Allemagne dont le décor lui racontait :

> Tout un passé d'armure et d'agenouillements.

C'est en promeneur romantique qu'il a hanté leurs tavernes aux vitraux coloriés, où l'on voit « les héros du Thabor et du Graal ».

Il ne pouvait manquer de s'attarder à Starnberg, « séjour de rêve et de mélancolie ».

> Pâle d'avoir senti l'effleurer le mystère,
> Ici, l'homme a crié le Néant de la Terre,
> Et le vert paysage en demeure blessé.

C'est un autre sentiment qui le retient à Potsdam :

> Ces murs, treillagés d'or, aux miroirs convulsés,
> Où se reflète l'ordre aligné du parterre,
> Ces terrasses de marbre et ces ifs noirs dressés,
> Tout respire la France au siècle de Voltaire.

Il s'émeut de retrouver, à Amalienbourg, la copie de Versailles :

> L'air demeure ébloui du rêve de Watteau.

Mais il s'irrite que ces lieux ne puissent « l'accueillir que d'un front ennemi » en lui rappelant notre sanglante défaite de 1870 Tous ces trophées, épars dans les rues, faits de notre dépouille, lui tirent un cri de révolte :

(6) Mercure de France édit.

Ah ! la fraternité des peuples, j'y souscris.
Mieux que vous tous, le bond de ma ferveur appelle
L'Ere de joie et d'harmonie universelle,
Mais l'injure acceptée engendre le mépris.

Que le ressentiment tienne armés nos esprits !
France ! du droit des gens arbitre et sentinelle,
N'hésite pas, malgré la panique et les cris,
Si l'honneur le commande, à rouvrir la querelle.

Pas de paix insultante en aumône, ou sinon,
Brise avec tes remparts et ton dernier canon,
Cette armée au soleil qui piaffe et s'ébroue,

Et parle aujourd'hui même à ton rude ennemi,
Mais ne tourne, en parlant, la tête qu'à demi,
Il verrait ses cinq doigs imprimés sur ta joue !

Raynaud, avec une étonnante clairvoyance, pressentait que la querelle était sur le point de se rouvrir et qu'elle se terminerait par notre victoire. Et c'est une lueur vraiment prophétique qui lui faisait inscrire, en tête de sa préface, le mot : AVERTISSEMENT.

Les *Deux Allemagne* ont paru en janvier 1914 (7). Les prédictions de l'auteur devaient bientôt se réaliser. Entre temps, il avait publié deux plaquettes de vers, l'une célébrant l'*Assomption de Paul Verlaine*, l'autre l'*Apothéose de Moréas*, véritables monuments dressés au culte de l'amitié et qui démontrent par l'exemple :

Que le bruit qui se fait le plus solide au monde
C'est celui d'un beau vers qui découvre un grand cœur.

§

Raynaud ne s'est pas seulement mérité une place enviable par les vers tirés de son propre fond ; il s'est acquis renom de traducteur habile. Il a traduit, ou mieux, comme il dit lui-même , il a « interprété » en vers français des poèmes étrangers. Sa traduction de l'Ode de Keats *Sur un vase de marbre grec* est la plus heureuse que je connaisse, et sa traduction des *Sonnets à Venise* du

(7) Aux éditions du Mercure de France.

comte de Plat en en rend fidèlement les nuances les plus subtiles. Mais Raynaud devait faire mieux encore, s'il est possible, dans sa traduction complète des dix *Bucoliques* de Virgile et des *Eglogues* de Calpurnius. Ce dernier est, à son sens, un grand poète méconnu. Raison suffisante pour qu'il se souciât de le réhabiliter (8). Raynaud nous explique dans sa préface des *Bucoliques* comment il fut amené à sa redoutable entreprise. Je crois bien que de tous ses ouvrages, c'est cette traduction de Virgile qu'il chérit le plus, tant il fait bon marché de sa veine originale. Rien n'étonne plus ceux qui l'approchent que sa réserve touchant ses propres vers, tellement il les sent éloignés du hautain idéal de perfection qu'il s'est assigné.

Savez-vous, lui écrivait un jour (1er mai 1909) Pierre Louys, que je vous trouve beaucoup trop modeste. Quand j'ai acheté les *Cornes du Faune*, en 1890, je vous tenais pour un des meilleurs poètes contemporains, et il me semble que, vingt ans après, vos vers ont encore gagné à vieillir et à « prendre de la cave », comme disent les gourmets. Vos qualités sont de celles qui assurent à l'œuvre la durée. Vous ne cherchez aucun effet. Vous êtes sobre et sincère... Après avoir relu la *Couronne des Jours*, je n'ai qu'un regret, c'est de constater que l'auteur ne s'assied pas encore à la place qui lui est due.

C'est au cours d'une période de vacances, en pleine solitude, sous les ombrages de Spa, qu'Ernest Raynaud commença, en juillet 1914, sa traduction des *Bucoliques* de Virgile, où maints traits ravissants sont dignes du modèle :

Te reverrai-je un jour, parmi les champs dorés,
Poindre, humble toit de chaume où les dieux m'ont fait naître ?

. . . .

Ses yeux s'ouvrent à peine et, déjà, la nature
Epuise sur sa couche un miracle de fleurs.

. . . .

(8) Les *Bucoliques* de Virgile et les *Eglogues* de Calpurnius, traduites par Ernest Raynaud, ont été mises à la scène et représentées chez Berthe de Nyse, puis au théâtre Athéna. La Ve bucolique (Daphnis) a été représentée au Théâtre Français, au cours de ses matinées poétiques.

Raynaud, écrivait l'humaniste Gabriel Séailles, est le premier des traducteurs de Virgile qui ait tenté de faire sentir le mélange de sincérité et de raffinement qui caractérise ses Bucoliques.

Le dernier recueil en date d'Ernest Raynaud est *A l'ombre de mes dieux*, paru en 1924 à la librairie Garnier. Ce livre est un peu son testament poétique, bien que Raynaud soit loin d'avoir atteint l'âge où il soit nécessaire de tester. Mais par son titre et le caractère de ses poèmes, le poète fait ici le choix de ses amitiés et se recueille sous la protection de ses dieux. Ses dieux sont nombreux, ou, plus justement, sont un sous leur multiple visage. L'idée reste identique derrière les masques différents. Soit qu'il louange Lucrèce ou Virgile, Ronsard ou Moréas, le culte évolue dans le même sens. Sa maîtrise toutefois s'est affirmée et son esprit s'est mûri. L'accent est devenu plus grave :

Je me suis enivré de la rose et du miel.
Je fus, jadis, l'enfant rêveur dont la pensée,
Pareille au ruisseau pur formé par l'eau du ciel,
Court, des mille reflets de l'heure nuancée.

Mais la vie est venue y mélanger son fiel.
Le monde a confisqué de sa pluie amassée
Le blanc rayon de lune où jouait Ariel,
Alors j'ai fui le monde infâme et sa nausée.

Je me suis exilé dans l'Espace et le Temps,
Et j'ai déverrouillé le Mystère, écoutant
L'écho des voix qui roule aux longs couloirs des âges.

Et je garde aujourd'hui, par orgueil, prisonniers
Dans mon sein, le stérile éclat des mers sauvages,
Et l'âpreté des vents qu'on respire aux glaciers.

Son panthéisme s'étend jusque dans ces *Arbres*, dont il célèbre les saisons et les splendeurs. Il faut que s'interpose l'idée de la mort, pour que le doute vienne en troubler la sereine harmonie :

Quand la pelle aura fait sur nous son bruit de terre,
De l'esprit qui nous meut que doit-il advenir ?

Mais pourquoi cette angoisse, quand la vie nous est donnée, souverain bien ? Il faut en occuper le plus d'instants possible à parfaire ce *Corps Humain* qui est nôtre.

Cultive ta paroi comme on fait d'un verger,
Que l'herbe parasite y soit anéantie,
Afin qu'à flot multiple on voie un jour ployer
De fruits miraculeux ta branche appesantie.

Car si :

Tu maintiens ton argile en nette résonance,
O jeune homme, tu te fondras dans le divin,
Et l'univers purgé sera ta récompense !

Il y a une philosophie très pure et très « hellénique » dans ces strophes en particulier, et, plus généralisée, cette philosophie grecque est bien celle qui se dégage de toute l'œuvre de Raynaud. On voit à quelles sources vigoureuses et saines sa tradition fut puisée. Il s'élève un parfum de stade, inondé de soleil, et de prairie, mouillée de rosée, des poèmes mythologiques de Raynaud. C'est dire à quel point il les humanisa. Sans doute sa poésie, fille de la pensée, touche-t-elle plus l'esprit que les sens (je parle en général). Toute cérébrale soit-elle, elle est loin de se priver de sensibilité. Nous l'avons vu. Elle n'a point ce caractère passionné habituel à Charles Guérin, ni cette sensualité dont Henri de Régnier est si heureusement doué. Mais quand il chante *les Arbres*, Ernest Raynaud possède dans la voix une émotion très profonde, laquelle finit par donner un contour humain à l'apparence végétale :

C'est tout le sang détruit qui remonte à vos faîtes
Et bouillonne, et reprend, pour de nouvelles fêtes,
Possession du monde en verdoyants transports ;
Et c'est pourquoi je trouve aux rumeurs que vous faites
Plus de jour qu'il n'en sort de la voix des prophètes,
Arbres puissants, levés de la cendre des morts !

Je ne sais si, dans ce court essai, mes arguments ont su dégager, avec la clarté que je désirais, le caractère plastique et pénétrant à la fois de l'œuvre d'Ernest Raynaud, et

cet attrait particulier qu'elle suscite. Il en résulte que ce poète, dont la vie fut mêlée à toutes les manifestations du Symbolisme, se détache de plus en plus, avec les années, des groupes auxquels il appartint, et qu'il dessine une figure à part, ce qui ne la rend que plus belle et plus durable.

Quant à sa technique, M. Eugène Langevin n'a peut-être pas tort d'écrire (*Revue française*, 16 octobre 1927) : « La poésie de M. Raynaud a toujours l'intonation, l'ampleur, une des plus belles musiques qui aient été réalisées dans notre langue. Il n'est pas d'alexandrins plus larges, plus hautains, plus forts ; il n'en est pas où la coupe ternaire ait une telle variété, un tel prestige. On y admire sans cesse l'un des Français les plus pleins et les plus purs que l'on ait vus ».

MAURICE-PIERRE BOYÉ.

AURORA

OU

LE RANCHO DE L'OMBU[1]

—

QUATRIÈME PARTIE

I

Dans les affres de son désespoir, et pleurant éperdument son enfant mort, Irma avait reçu de doña Deogracia une lettre touchante et grave qui faisait redoubler ses sanglots.

L'amie parlait d'apaisement prochain... Est-il une consolation possible à la douleur d'une mère, qui doit livrer à la terre avide la chair si amoureusement façonnée, dans la crainte et l'espoir, enfantée ensuite et longtemps choyée, nourrie de lait et de caresses?...

La lettre de la señora Silveira était toute douceur, compassion. Cependant, Irma l'avait jetée fébrilement, songeant à une phrase qui n'y était nullement formulée, et qui martelait son cerveau. Sa tête était douloureuse. Derrière l'os frontal, le fer des mots s'acharnait. Une voix lointaine, à la fois féroce et suave, la voix de Deogracia, disait : « Dieu vous châtiera. » Oh! existait-il vraiment, dans un inconnu effrayant, un être trop puissant, qui se complaisait à la souffrance de ceux qu'Il jugeait criminels?

Coupable, Irma l'était-elle, d'avoir aimé un homme qui avait enchanté ses sens? Non; elle était seulement mal-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 723, 724 et 725.

heureuse, épave d'un amour déçu. L'autre, le mari, elle l'avait trahi. Pourquoi lui serait-elle restée fidèle? Elle revit, en tremblant de honte, leurs pugilats odieux. Elle se défendait contre les coups de poing de brute rageuse. Plus tard, son cœur enflammé s'était donné à l'étranger, dans le triomphe joyeux de se croire aimée. Les mystérieux rendez-vous dans la pampa l'avaient bien grisée. Les rets qui l'avaient ligotée, pantelante, au corps de son amant, lui avaient ôté toute vision vraie de lui. La réalité effroyable lui était apparue plus tard. Elle n'avait été qu'un hochet dont on agite les grelots et qu'on brise, tandis qu'elle courait vers une existence pathétique qu'elle imaginait brûlante, et sans cesse renouvelée, comblée de dons réciproques, où les âmes et les corps, mêlés, s'envoûteraient à leur propre brasier.

Sa passion seule avait flambé, tel le feu étrange qui hante les marécages, et qui, ne pouvant animer l'eau immobile, glisse en vain sur elle, s'étire, monte et disparaît dans l'air indifférent.

En apprenant à Montevideo la mort du petit qui était le sien, l'amant avait écrit un mot, où rien ne vibrait, pas même la pitié.

Irma, les lèvres sèches, et les doigts tremblants, revint à la lettre de son amie, la parcourant encore. Deogracia la suppliait de ne pas oublier les quatre enfants qui attendaient au rancho. « Songez, écrivait-elle, que l'ardeur dont vous débordez trouverait en eux un aliment digne de vous occuper et de vous satisfaire. Vous serez heureuse, le jour où votre dévouement les dédommagera du mal que vous leur avez fait, en les reniant. »

Irma se révolta... Sa tendresse ne leur avait jamais été fermée.

Cependant Deogracia, trouvant prématuré le retour au foyer, poursuivait : « Renoncez à convertir à votre amour ce fade individu qui n'en est pas digne. Ne restez pas chez lui. Prenez le train. Arrêtez-vous,

avant Montevideo, à la station de Melilla, et allez à l'hôtellerie de Madame Dupra. Vous y êtes attendue et y trouverez un travail aisé, suffisamment absorbant pour vous aider à supporter la vie... Tant que vous souhaiterez demeurer dans le silence, reployée sur vous-même, on respectera votre désir. Madame Dupra est discrète. Quand vous serez trop lamentablement triste, montez le chemin ombragé d'arbres qui conduit au couvent des Filles de la Charité. Demandez de ma part la sœur Berthe. »

Le lendemain, Irma partit pour Melilla. La décision rapide, impérieuse, avait suivi la lecture de la lettre. Ce n'était pas la douceur de consolations impossibles qu'elle allait chercher si loin, mais l'âpre satisfaction de se mirer dans une douleur muette que personne ne troublerait, que personne ne plaindrait.

A Florida, on commençait à la connaître. Après avoir souri sur son passage, des hommes l'avaient suivie. Depuis son deuil, les apitoiements curieux traînaient dans son sillage.

A Melilla, l'hôtelière l'attendait en effet. C'était une Française brune, petite et vive, au menton décidé, au buste plat, aux hanches effacées sur lesquelles flottait une jupe trop large. Ses yeux ronds étaient sans cesse en mouvement, comme ses mains. Un cerveau de calculatrice s'épanouissait derrière le front à peine ridé. Venue très jeune en Uruguay, mariée à un immigrant français, elle l'avait suivi dans les vicissitudes de ses divers métiers. Quand il mourut, l'hôtellerie était acquise au nom des époux. La veuve, intelligente et rouée, fit construire autour de la maison de pierre trois ranchos isolés : plus tard, d'autres encore. De Montevideo, les oisifs, tentés par le caprice d'un étonnant soleil d'hiver, ou par l'enchantement d'un beau soir d'été, allaient chez la Française boire de la bière ou du thé chaud. C'était le prétexte d'une longue promenade en auto. Au printemps, des amoureux y venaient passer la journée, amu-

sés du piment qu'apportait à leur idylle le contraste de la nappe damassée, du couvert coquet et des murs de terre soutenant le sombre toit de gynérion. Des fêtards surgissaient même parfois la nuit, à l'improviste, réclamant de Madame Dupra, à deux heures du matin, un souper rustique.

Irma apprit ces choses de l'hôtelière. Celle-ci, complaisante à tous, le fut aussi pour sa nouvelle aide, à qui elle ne ménagea pas les phrases amicales.

Irma ne pouvait plus songer que la nuit. Encore ses insomnies furent-elles promptement dissipées par la fatigue des jours. Quand le temps était beau, il fallait servir les visiteurs. Si la pluie rendait l'hôtellerie déserte, Madame Dupra conviait Irma à pétrir avec elle le pain, à confectionner les biscuits secs que l'on empilait dans les grands bocaux de verre.

Sous les arbres ployant en lourds parasols, les oranges mûres commençaient de tomber. Dans la vaste bassine de cuivre, les fruits mijotaient. Irma, l'écumoire en main, surveillait la cuisson. L'hôtelière ne s'asseyait jamais.

« J'ai gardé les chèvres au bord des routes, alors j'avais dix ans, confiait-elle à sa compagne. Le travail, ma petite, le travail, voyez-vous, il n'y a que ça de bon, de sain, de vrai. » Elle donnait une tape légère au bras d'Irma, choquée de cette hâtive familiarité. Mais, Madame Dupra était si bonne!

Un soir de tourmente, les deux femmes décantaient de la liqueur d'orange.

— Croirait-on que nous sommes au printemps, depuis hier! s'exclama soudain l'hôtelière.

— Déjà! soupira Irma.

— Eh! oui. La glycine seule nous fait souvenir que septembre s'achève. Pauvres fleurs! Demain, elles seront fanées et déchiquetées, sous la charmille... Regardez, comme le vent les bouscule... Il n'est pas tendre ici.

— Le voisinage de la mer.

— On m'a dit qu'il était aussi méchant à la frontière du Nord que près de Montevideo. Est-ce qu'il ne rageait pas fort autour de votre rancho?

Irma se raidit : « Oui », répondit-elle faiblement.

— Les paysans de chez vous savent-ils tasser les mottes, encore à demi humides, afin qu'elles collent bien les unes aux autres et ne laissent pas filtrer l'air? Ici, mes ranchos sont hermétiquement fermés aux souffles extérieurs, calfatés comme les barques bretonnes, en partance pour la haute mer.

— Chez nous, les murs sont solides; mais l'été les craquelle autour des portes et des fenêtres. Quand sévit le pampero d'hiver, il entre par les fentes, tourne et s'installe à l'intérieur. Alors, il ne fait bon que près du foyer de la cuisine.

— Vous aviez une « peona »?

— Non.

— Je le pensais bien. Vous êtes de celles qui ne craignent pas de remuer utilement. Et vous aviez une compagne déjà robuste : une jolie fillette, n'est-ce pas?

Irma ne répondit pas. La griffe qui serrait son cœur devait rester invisible à l'étrangère, qui, pourtant, insista :

— Ma petite, pourquoi ne parlerions-nous pas de vos enfants? Vous ne savez pas que je puis vous comprendre. Une mère reste toujours maternelle, et nous avons souffert toutes deux. Mais vous êtes moins malheureuse que moi. Je n'en avais qu'un; la guerre me l'a pris.

Sa voix fut coupée par un soupir. Les mains des deux femmes restèrent inertes, un long moment. Madame Dupra se leva. Elle approcha une jarre, mit un entonnoir au goulot d'un flacon, et versa le sirop refroidi, qui coula en un filet limpide. Tombant sur la liqueur, il s'y mélangeait doucement, par ondes floues.

— Il faut parler de ceux qu'on aime, reprit l'hôtelière; et, vous les aimez, bien sûr, vos petits qui doivent être si beaux?

Sans attendre de réponse, elle continua :

— Le mien avait vingt-deux ans. Il était fort, et tendre. La guerre venue, la patrie l'a réclamé. Il est parti. C'était le devoir... Les Allemands me l'ont tué, là-bas... Je ne l'ai pas revu... Ah! oui; vous êtes chanceuse, vous, d'en avoir encore quatre.

Irma courba la tête sous l'évocation pesante des souvenirs. Madame Dupra l'abandonna à sa mélancolie après avoir déposé dans un buffet le flacon de liqueur.

Plusieurs jours passèrent; il faisait gris. Des rafales s'acharnaient, coupées de brèves éclaircies. Les nuages, un instant écartés par le globe du soleil, se rejoignaient de nouveau. La nature était baignée d'ombre morose, tel un visage expressif, quand les paupières sont closes.

Irma pleurait moins souvent son enfant mort, parce que les vivants hantaient son cerveau et son cœur. Etaient-ils insouciants, ou malheureux, ou rancuniers de son abandon?

Un après-midi de chaleur soudaine amena des touristes. Il fallut trotter jusqu'au soir, pour satisfaire aux exigences des clients. Leur gaîté irrita Irma. Ces bandes d'écervelés, riches et flirteurs, devaient ne connaître que la joie. Les piastres tombaient sur la nappe avec l'écume moussant des verres. Les rires et les mots plaisants fusaient, se dispersaient avec les pétales de glycine voletant au vent.

Toute la semaine fut riche de gains pour Madame Dupra. Un matin, elle dit à sa compagne :

— Venez avec moi. Nous avons beaucoup travaillé... Un peu de repos nous réjouira.

Devant la mine lamentable d'Irma, elle ajouta :

— Il ne s'agit pas de divertissement, mais d'un plaisir d'amitié qui nous fera du bien à toutes deux.

Elle l'entraîna. Irma était si renfermée en elle-même, qu'elle en était presque somnolente. Elle secoua à peine

sa torpeur quand elle se trouva dans une longue salle cirée, aux murs blanchis de chaux, « C'est une église », pensa-t-elle. Un Christ était l'unique ornement de cette pièce silencieuse.

Une porte s'ouvrit : une vieille femme s'avança. Elle était petite et frêle. L'âge l'avait tassée, amenuisée. Les rhumatismes déformants avaient tordu ses poignets, recroquevillé ses doigts. Les phalanges se chevauchaient. Elle glissait à pas muets, tandis que le rosaire bruissait très doucement sur la bure grise.

Irma fut impressionnée par le grand air de noblesse de la figure ridée. Les ailes palpitantes de la cornette auréolaient ce visage d'un frémissement mystérieux et touchant.

Avec une grâce charmante, celle qui s'approchait dit :

— C'est vous qui êtes l'amie de doña Deogracia?... Que je suis heureuse de vous voir!

Elle vanta les qualités de la señora Silveira. Irma regardait les lèvres remuer, leur trouvant un sourire de suavité délicieuse.

— Je vous attendais, avoua amicalement la religieuse.

Elle offrit de parcourir le couvent et l'orphelinat. Précédant les deux visiteuses, elle se retourna quand passa un groupe de fillettes :

— Ces pauvres enfants, murmura-t-elle,... nous essayons de remplacer la mère disparue.

Irma, rougissante, feignit de prêter attention à une gravure qu'encadrait un bois rustique. Regardant de côté sous les cils abaissés, elle vit qu'aucune allusion à son cas n'avait été insinuée dans cette phrase. Le cœur, seul, avait parlé spontanément, et ce devait être toujours ainsi; l'âme pure ne prenait pas de détours pour se communiquer à une autre âme. Irma l'expérimenta quelques instants plus tard.

— Aujourd'hui, dit sœur Berthe, je ne puis rester longtemps à bavarder avec vous : on m'a donné une ré-

création à surveiller... C'est la seule chose que je puisse faire.

— Vous regrettez vos soldats? demanda l'hôtelière.

Un étonnement si vif passa dans les yeux d'Irma, que la religieuse rit :

— Ah! ma petite, s'exclama-t-elle, ils étaient attachants, nos blessés français, et si courageux!

— Vous saviez consoler, fit Mme Dupra.

— J'essayais... ils étaient dociles.

— Qui ne serait doux avec vous?

— Oh! je me fâchais parfois. Alors, ils me disaient : « Ne grondez pas, sœur Adjudante »... La guerre finie, on m'a envoyée en Uruguay où je ne suis bonne à rien.

Elle reprit, se gourmandant soi-même :

— Il n'y a pas de devoir mesquin.

Une cloche tinta :

— Vite ajouta-t-elle,... je vous dépose dans la chapelle.

Elle en ouvrit la porte. Ses mains, sculptées par la douleur, s'appuyèrent sur le bras d'Irma :

— Priez, ma petite fille, pour vos enfants... Et, revenez... Doña Deogracia doit m'envoyer de leurs nouvelles.

Elle disparut à l'angle du couloir. Une mansuétude ineffable demeura, là où elle avait passé, s'insinuant dans l'âme fermée d'Irma, comme la fraîche aurore à travers les fentes des volets clos. « Je reviendrai », pensa-t-elle, et, descendant vers l'hôtellerie avec sa compagne, elle demanda :

— La sœur est ici depuis longtemps?

— Non : en France, elle a toujours été dans les hôpitaux. Ici, tout est différent. Elle s'accoutume difficilement... Les religieuses l'ont de suite admirée pour sa sérénité. Il paraît qu'on s'adresse toujours à elle pour apaiser les discussions. Par son regard tranquille, elle ferait rentrer les griffes des jaguars.

— Elle était pauvre, sans doute, puisqu'elle s'est faite nonne?

— Pas du tout; on m'a dit qu'elle portait un beau nom; que sa famille était de celles, très anciennes, qui ont des titres et des châteaux.

— Pourquoi ne pas s'être mariée?

Irma sourit amèrement de ce qu'elle venait de prononcer. Avait-elle trouvé la félicité dans le mariage?... Elle s'étonna, en silence, de la réponse de Mme Dupra :

— L'amour de Dieu... il y en a beaucoup, chez nous, qui font de même.

Il y eut encore de mauvais jours de chagrin. La glycine, broyée, formait au sol un tapis où les pas s'enfonçaient. Il y avait aussi une traînée de pétales mauves sur le banc vert adossé à la maison.

Septembre se terminait dans le froid humide. Les lointains s'enveloppaient d'une écharpe de buée. Le cœur d'Irma s'accommodait de la monotonie des choses. La douleur s'immobilisait en elle, passive et grise comme la nature.

Un jour, elle secoua sa torpeur, et proposa d'aller voir sœur Berthe.

— Il nous faut d'abord préparer et pétrir la pâte des gâteaux secs, répondit Mme Dupra. La provision est épuisée. Le printemps s'affirmera avec Octobre. Les hirondelles sont revenues. Les touristes les suivront ici. Quand nous aurons enfourné, je vous laisse partir. Vous direz à la Sœur que je lui donnerai des petits fours pour ses orphelines.

Irma hésita :

— Aller seule; non, fit-elle.

— Mais si... mais si... vous irez... et bien d'autres fois aussi; et je vous comprends. On ne peut connaître la sœur Berthe sans avoir le désir de la retrouver. Elle attire et retient la pensée, par son affabilité toujours prête... Et, vous savez... elle cause bonnement avec nous

sans nous accabler de sa science, car il paraît qu'elle est très instruite.

— Pourquoi avoir caché tout cela dans un couvent?

— Elle y est entrée tard. Elle avait donc bien réfléchi. Sans doute, le monde lui avait paru laid.

Irma alla souvent rendre visite à la religieuse, comme le lui avait prédit Mme Dupra. Ce qui l'enchantait le plus, c'était ce reflet de sérénité qui donnait à la femme, vieille et fanée, un air de majesté, ne lui ôtant rien, pourtant, de son ingénuité touchante.

Peu à peu, la visiteuse mit un nom sur le visage des autres Filles de la Charité. Elle s'habituait à les voir trotter rapidement par les salles et les corridors, fourmis silencieuses, ailées de blancheur. Elle les suivait parfois à la chapelle. L'air de radieuse contemplation vers lequel tendaient et s'épanouissaient leurs fins visages, l'inondait elle-même, par contagion, d'un ravissement étrange. Elle eût aimé prier le Dieu inconnu qui donne la paix à ses fidèles. Sœur Berthe prétendait qu'il avait un baume pour toutes les blessures de l'âme. Son pouvoir mystérieux était immense et ne dédaignait pas de se pencher, avec compassion, vers celui que la souffrance accablait.

Irma, lentement influencée par la candide bienveillance de la religieuse, se confessait à elle, comme à soi-même. La douce nonne, de ses yeux limpides et profonds, plongeait jusqu'au fond des pensées, paisiblement les scrutait. Son sourire indulgent comprenait, excusait. Elle disait :

— Pauvre petite!... Oui, c'est dur... Le devoir de la femme mariée est souvent ardu... Vous blâmer, non, mon enfant... Le bon Dieu aura sûrement pitié de vous.

Irma la quittait avec l'impression qu'on ne lui trouvait aucun tort. Et cependant, chaque jour, le souvenir de ses enfants lui revenait plus précis, plus impérieux, plus harcelant. Sœur Berthe en parlait longuement, demandait

des détails, voulait connaître leur silhouette morale et physique. Elle lisait les lettres de Deogracia, commentait et approuvait le séjour d'Aurora à la pulperia. La señora Silveira, après avoir rendu la jeune fille à son père, gardait maintenant Chica près d'elle, et cela ne pouvait être que salutaire à la fillette.

Un dimanche, Irma avait voulu assister à la messe, dans la pieuse petite chapelle. Elle se promena ensuite avec sœur Berthe dans un patio qu'emplissaient de bruit les cris des orphelines et les pépiements des hirondelles. Tout à coup, la religieuse s'immobilisa et, se tournant vers sa compagne :

— Ne pleurez plus l'ange qui est au ciel, ma petite Irma; votre vie doit s'achever dans le devoir, dans le dévouement à vos autres enfants. Et c'est un bonheur merveilleux que je vous fais là entrevoir.

Irma eut un sursaut qu'elle devait regretter par la suite :

— Votre Dieu ne peut m'imposer cela, puisque, pour les revoir, il me faudrait vivre avec un homme qu'Il ne considère pas comme mon mari. Je ne suis mariée que civilement, vous le savez bien.

Sœur Berthe inclina la tête, un instant, puis reprit de sa voix lente et tendre :

— Vous ferez bénir votre union plus tard... Je sais que vous retournerez vers vos petits... Ils ont besoin de vous... Et vous... écoutez votre cœur... vous avez soif de leurs baisers, de la caresse de leurs prunelles posées longuement sur vous... Pourquoi êtes-vous désemparée? Pourquoi, si ce n'est pour cela?

— Mon mari me hait.

— Non; vous m'avez avoué qu'il était jaloux; c'est donc qu'il vous aimait.

Irritée, Irma se déroba brusquement, et partit avec un sec adieu, qu'elle voulait définitif. Pourquoi, toute la nuit suivante, crut-elle entendre une voix, sourdement

tenace, répéter sans trêve : « Dieu vous châtiera. » Sœur Berthe n'avait pas prononcé une seule fois le mot « châtiment ». Son Dieu était donc miséricordieux.

Irma se promit de ne plus retourner au couvent...

Le dimanche suivant, elle y demandait de nouveau la religieuse. Celle-ci vint à elle, le même sourire affectueux aux lèvres; mais, une fermeté décidée animait son regard.

Irma était conquise.

II

Depuis son retour au rancho paternel, Aurora rêvait plus que jamais entre les tâches indispensables. Vite, elle avait oublié les exemples de labeur donnés par la señora Silveira, les conseils de coquetterie de maison, coquetterie facile par laquelle pouvait s'orner le plus modeste logis : un sol bien balayé, quelques fleurs dans un cylindre de fer blanc... Quand le soir venait, la jeune fille retournait dans sa chambre sans en voir l'affreux désordre; le pêle-mêle des draps, des couvertures et des chiffons, jetés sur le lit et l'escabeau. Elle appelait le nandou. Il ployait son cou de couleuvre pour franchir la porte et, une fois dans la place, becquetait et déchiquetait sans merci.

Aurora, indifférente tout le jour, s'animait à l'approche de la nuit. De son peigne mouillé d'eau, elle lissait ses cheveux. Elle enlevait et jetait dans un coin ses vêtements souillés de graisse, de suie.

De la petite malle que cachait le lit elle sortit la robe bleu paon, où Deogracia avait brodé trois fleurs blanches; puis, la revêtant, elle allait attendre dehors, appuyée au mur de terre. Ses yeux de diamant noir fixaient le haut de la colline où les astres, encore pâles, clignotaient par intermittences.

« Que fais-tu là? criait le père. Rentre, il est temps de te coucher. Seras-tu levée demain à quatre heures, pour

préparer le maté chaud de Don André, si tu t'attardes à rêvasser? »

Dans sa chambre, la jeune fille s'accoudait à la petite fenêtre carrée où son corps souple se glissait bientôt, cueilli par l'étreinte ardente de Manuel.

L'estanciero n'avait pas définitivement fixé son départ. Des acheteurs s'étaient fait annoncer. Le renom des troupeaux croisés de race normande commençait d'attirer les laitiers lointains. Il devait en venir du Brésil et du Sud.

Pour leur présenter des lots choisis, Don André parcourut de nouveau les prairies éloignées, sélectionnant et rabattant vers les enclos plus proches les génisses à robe tachetée et à pis accentués qui auraient chance de plaire. Il tournait autour de chacune. « Voyez, disait-il, on nous prendra celle-ci qui a la joue brune;... celle-là, aux cornes petites et bien pareilles... Regardez son arrière-train, l'écusson, promesse de lait abondant, y est-il assez bien dessiné! »

Les acheteurs vinrent. L'un d'eux, aux poils blancs et à petits yeux bridés, malins et actifs, s'attarda deux jours. Pour obtenir d'importants rabais, il commença par dénigrer la race normande, à laquelle les laitiers de Cardoso préféraient la hollandaise, prétendait-il. « Croyez-vous? riposta péremptoirement don André,... ils savent comme moi que le lait des Normandes est beaucoup plus riche en crème. »

Le bonhomme était convaincu d'avance. Il choisit ses bêtes, les paya le prix demandé et partit, poussant, devant soi, le troupeau acquis.

A la fin d'un après-midi serein, Midon, animé d'une fugitive audace, quoique un peu confus depuis l'histoire de Chamuscado, était venu demander une faveur :

— Je marie mes deux filles, dit-il radieux, et plus timidement : devrai-je empêcher de danser le soir des noces?

— Bien entendu, jeta véhémentement Pablo. Caramba! Si les peones se grisent de bals...

Il s'interrompit; l'estanciero se taisait, avec un sourire de condescendance.

— Permettons cela, pour une fois, fit-il.

— Ils ne savent pas s'égayer sans tirer le couteau, grogna Pablo... Ce sont des batailles assurées, des jalousies stupides où les mâles s'échauffent, s'empoignent et se blessent, quand ils ne se tuent pas... ensuite, nous aurons affaire à la police.

— La perspective de la visite à rendre à la justice de Tacuarembò vous irrite; ne vous en préoccupez pas... j'irai avec vous.

S'adressant à Midon, don André accorda l'autorisation réclamée.

— Les peones s'enivreront, marmotta Pablo mécontent. Le lendemain, ils ne seront bons à rien.

— Vous les secouerez.

— Si j'écoutais ces fainéants, ils resteraient sur leur derrière à siroter le maté... Les clôtures seraient par terre... les moutons, couverts de gale, traîneraient leurs toisons;... les agneaux ne seraient pas marqués ni comptés.

— Il faut être ferme, c'est entendu; cette licence n'est due qu'à Midon; il me sert depuis vingt ans.

Pablo restait sombre; il avait reçu un papier lui intimant l'ordre de comparaître au siège de la police à la ville. Cela le vexait et l'inquiétait.

— Je vous ai dit que je vous accompagnerai, répéta don André. Il s'agit évidemment de porter témoignage au sujet de l'aventure de Chamuscado.

Deux jours plus tard, l'estanciero et don Pablo se mirent en route, au lever du soleil. Aurora, le cœur gonflé de soucis, vit partir son père froid et muet. Tandis qu'il prenait à l'aube le maté, elle avait demandé : « Si vous n'êtes pas revenu dimanche, pourrai-je aller chez Midon

avec mes frères? » — « Tu es folle, avait-il répondu, reste à la maison; d'ailleurs, je serai ici, et tu n'iras pas davantage. »

Le dimanche venu, Pablo n'avait pas reparu. Au soir tombant, Pochongo et Luis s'inondèrent de copieuses ablutions, avant de mettre les bottes de cuir roux, la chemise rayée, la veste et la culotte achetées la veille.

Les chevaux sellés attendaient, tête basse, le licol attaché au poteau. Quand la jeune fille entendit leur galop s'éloigner et décroître, elle soupira. Lentement, les bras tombants, elle marcha dans la direction de la colline. La cime de l'ombù se silhouettait sur l'azur fluide. Le globe du soleil semblait un fanal sanglant que l'arbre agrippait de ses doigts tors.

Aurora remarqua de petites grappes de feuilles, encore fripées de l'enveloppement du bourgeon. « Le printemps! » murmura-t-elle. Elle soupira de nouveau et, s'asseyant sur la racine en forme de table, les yeux clos, elle appuya la nuque au tronc rugueux. Elle croyait sentir, à travers l'écorce, de grands halètements qui suivaient le rythme de son propre souffle.

Un baiser de passion joyeuse, soudain, s'écrasa sur sa bouche.

— Ah! fit-elle, je croyais que toi aussi tu m'avais abandonnée, Manuel!

— Non; qu'irais-je faire là-bas, sans toi?... Aurora, tandis que je venais, je te voyais belle comme... — non, le jeune homme ne connaissait pas une femme qu'il pût comparer à son aimée — ... comme les fleurs du ceïbo, acheva-t-il, celles que les jours d'été dorent et empourprent,... celles qui embaument... celles où les abeilles viennent butiner, pour faire leur miel si doux.

— Je ne suis pas douce, Manuel.

— Crois-tu?... Alors, pourquoi tes lèvres fondent-elles si merveilleusement entre les miennes?

Il l'opprima contre sa poitrine.

— Serre-moi plus fort, dit-elle, alors qu'elle respirait à peine.

— Je ne veux pas broyer ma jolie fleur.

— Je t'aime, Manuel!

Comme tant d'autres fois, l'ombre de la colline abrita mystérieusement leur délirante frénésie. Autour d'eux, les mailles invisibles de l'espace se resserraient, les étreignant dans le filet de la félicité suprême :

— Etre toujours ainsi, et tout oublier, dit Aurora.

Le jeune homme répéta :

— Etre toujours ainsi, et tout oublier!

La nuit enténébrait le vallon.

— Je ne te vois plus, « querida », chuchota Manuel; mais, je sens, contre ma joue, ta joue tiède, et je sais que ta bouche est petite et pourpre comme la « pitanga ».

— Tu ne m'oublieras jamais?

— Après t'avoir respirée, je ne trouverais que fadeur chez les autres femmes.

Au-dessus de l'arbre fantomatique, la voie lactée épandait ses phosphorescences.

— Il n'y aura pas de lune? demanda la jeune fille.

— Si, un peu plus tard.

Ils se turent, palpitants doucement avec l'haleine dormante de la nuit. Quand l'astre pâle apparut, Aurora se dressa. Manuel vit que ses narines se dilataient, dans une profonde aspiration.

— Ah! je voudrais, fit-elle,... je voudrais...

Son fin menton, où luisait un rayon, retomba et ses yeux pensifs se voilèrent de leurs cils.

— Que voudrais-tu, Aurora?

Il lui avait pris les mains. Elle les dégagea, les posa sur la chevelure de l'amant, et ses doigts s'agitèrent, tordant nerveusement les mèches dures.

— Partir, gémit-elle... Tu entends, Manuel?

Il tressaillit, et jeta, de tous côtés, le regard incisif des chats. Aurora fit quelques pas :

— Viens, ordonna-t-elle.

Elle était si impérative qu'il crut à une décision de fuite :

— Demain, affirma-t-il... je me jetterai aux genoux de don Pablo... je...

—Non; tu ne diras rien, ni demain, ni un autre jour... Moi non plus, je ne pourrai pas... Viens... nous allons chez Midon, danser avec les autres.

— Si ton père arrive avant le jour et qu'il ne te trouve pas?...

Elle eut un sourire ambigu :

— Demain, nous serons loin du rancho de Midon.

Le jeune homme la fixait; elle eut un air insouciant et, badinant, lui caressa le front :

— Va seller deux chevaux.

Il consentit; ne l'avait-elle pas grisé d'amour!... Cette course dans la pampa muette leur fut pleine de délices.

La rumeur du bal les accueillit bien avant d'arriver. Midon s'était procuré une grosse lampe de zinc, aux ornements barbares. Elle trônait sur une table, encore humide du récent lavage.

Sur des escabeaux étaient les deux mariées, graves dans leurs toilettes blanches. De la pénombre à l'invisibilité presque absolue des angles, s'échelonnaient, contre les murs, les visages des femmes et des hommes attentifs aux danses.

Les robes couleur de corail, de sauge, de cinéraire, ou de gazon, tourbillonnaient, se gonflaient, enveloppaient, telles de voluptueuses corolles, les jambes des danseurs. Les éperons s'accrochaient à la terre piétinée. Un accordéon criard alternait avec la guitare aux cordes langoureuses.

— Don Pablo n'est pas venu? interrogea Midon.

— Non, fit la jeune fille décidée et l'air si absent que le brave homme n'osa plus aucune question. Il s'écarta.

Un des mariés avait frappé dans ses mains. Les couples se fondirent discrètement dans l'ombre et s'immobilisèrent. Dans le halo lumineux, seules, les deux jeunes femmes s'abandonnaient aux bras de leurs époux.

La guitare soupira un tango troublant. Les héros de la fête pressèrent leur proie, aux traits impassibles, au cœur bondissant. Les genoux se frôlèrent, les mains s'appuyèrent aux tailles, ou se lièrent à la main plus petite, tremblant au bout du bras levé.

Aux côtés d'Aurora, doña Etelvina, en robe brune aux cent menus galons bleu céleste, s'épanouissait de toute sa bouche souriante, de ses yeux attendris. Elle clignait les paupières vers la jeune fille, anxieuse un peu, en son âme bonne, de l'avoir vue arriver, de nuit, seule avec Manuel. Quelle inconséquence!... Ses iris, humides et triomphants, retournèrent aux deux couples enlacés, pivotant maintenant sur place, en une valse précipitée où s'affolait l'accordéon. Ah! elles avaient été couvées par la sollicitude vigilante de leur mère, les brunes Doralia et Palmyra... Ce matin, dans la demeure de l'Alcade, où la noce s'était rendue à cheval, les jolies mariées, timides, avaient certes droit au voile de tulle mousseux, qu'ornaient et parfumaient les fleurs d'oranger, cueillies au jardin de don Pablo.

Depuis des mois, les amoureux trop empressés avaient tenté, maintes fois, d'entraîner leurs fiancées aux champs de maïs, où l'on aurait été si complètement, si délicieusement cachés... Doña Etelvina veillait... Elle arrivait toujours à temps... Les peones sont souvent volages, n'est-ce pas?... Et quand on a mordu au fruit, et qu'on a vingt ans, on est tenté de le laisser choir pour en goûter un autre, ne fût-ce que pour comparer les saveurs diverses... Si Doralia et Palmyra avaient piqué à l'hameçon tentateur les appâts de leur bouche gonflée, de leurs petits seins, de leurs hanches bombant sans entraves de corset, sous les robes légères, doña

Etelvina, d'une main ferme, avait empoigné la ligne, et n'avait jamais molli. Les poissons, d'abord musards et rétifs, avaient, enfin, été dûment enferrés.

Un vagissement fit retourner la tête à Etelvina en même temps qu'à Aurora.

— C'est le poupon de Luciana, dit tout bas la maîtresse du logis.

— Elle est ici? s'étonna la jeune fille.

— Mais oui, prononça une voix derrière elle... Viens voir mon petit... Est-il beau et gras, dis?

L'Indienne tendait vers la lampe la grosse figure pâle, déjà marquée de taches rousses. Autour du front, la chevelure embrasée du père commençait à lancer ses mèches de flamme. Aurora hocha la tête, et s'efforça de sourire. Elle trouvait le bébé tragiquement pâle, et pensait : « Comment sa mère a-t-elle pu si vite se consoler? Une lumière palpite sous ses paupières, et les couleurs du bonheur avivent ses joues. »

Luciana, bousculant ses voisines, s'approcha et baisa la jeune fille aux lèvres :

— Je suis contente de te retrouver, Aurora. Tu es embellie, sais-tu?... On dirait...

Elle la dévisagea d'une œillade perçante qui la frôla des chevilles au front s'empourprant. L'Indienne reprit :

— Comme te voilà vite émue! Cela te va bien de rougir.

Elle eut un clignement d'œil coquin, amusé et perspicace.

Les mariés, essoufflés, s'assirent, et l'accordéon entama une maxixe enthousiaste.

— Prends mon petit quelques minutes, veux-tu?

Sans attendre l'acquiescement, Luciana déposa le paquet aux bras d'Aurora, et s'élança dans la danse échevelée. Un grand nègre la soutenait, la portant presque. Les cheveux crépus du colosse semblaient une calotte découpée dans une toison de bélier. Les ailes de son

nez camus s'évasaient et menaçaient comme les profonds canon d'un gros revolver. Une odeur de fauve flottait autour de lui. Il souriait à sa compagne, et Aurora s'étonnait, de nouveau, de la gaîté de celle-ci. « Comment peut-elle? songeait-elle... Chamuscado, dans sa tombe, doit avoir encore de la chair sur les os!... »

Dans ses mains, le fardeau tiède s'agita. Elle le considéra presque avec répugnance, aussi avec pitié, et le tendit violemment à doña Etelvina. « Prenez-le », fit-elle. Puis, elle chercha peureusement Manuel.

A leurs pieds, un homme, accroupi sur ses talons, se confondait avec l'ombre. L'extrême bord du cercle lumineux effleurait les ongles violacés de ses orteils. La jambe d'Aurora heurta une béquille.

— C'est ton frère? demanda-t-elle.

— Oui.

Elle devina la silhouette de l'infirme, et, à la direction de son profil figé, comprit qu'il épiait les formes hardies de Luciana. L'accordéon se tut. La jeune fille se pencha vers le frère de Manuel :

— A ton tour, maintenant,... chante-nous une « vidalita ».

Le disgracié posa les doigts sur sa guitare. Elle se plaignit, comme torturée. Les chuchotements s'arrêtèrent. Chacun s'alanguit, dans une attitude prostrée.

Dans la nuit, la chouette à oreilles hulula.

Le guitariste, invisible, tenait immobiles ses mains et ses pensées. Subitement, il préluda :

Yo tenis un espejo
Vidalita!
Donde me miraba.
Y eran los ojitos
Vidalita!
De la que me amaba.

La guitare soupira, frémit; un dernier son s'envola et mourut. Sur le verre de la lampe, un énorme papillon

nocturne, terre et ocre, se plaqua, tortilla son abdomen mou, tituba et tomba.

Dans l'attente, on respirait sans bruit. Les femmes restaient, bustes tournés, face au chanteur. Les hommes, à croupetons, gardaient la tête inclinée vers le sol.

Soudain, fusa la seconde strophe :

Los ojitos negros,
Vidalita,
De pupila ardiente
Se han ido cerrando
Vidalita !
Perezosamente...

L'accordéon tapageur se démenait de nouveau. Ils dansèrent. Tandis que Manuel enlaçait son amie, elle dit impérieusement :

— Nous allons partir pour ton rancho.

Il s'effara :

— Je n'en ai pas.

— Ne vas-tu pas, chaque année, te reposer quelques jours chez Zephérino, ton aîné?... Nous irons là, d'abord... puis..., plus loin...; au Brésil, tu t'emploieras dans une estancia.

Manuel ne suivait plus le rythme de la danse, et plusieurs couples le bousculèrent. Le corps charmant d'Aurora se balançait souple, pétri d'harmonie, et tout enveloppé d'un subtil parfum. Elle renversa la tête en arrière afin, elle plus petite, de dévisager le jeune homme.

—Nous fuirons où tu voudras, prononça-t-il.

D'avoir affirmé cela le transporta d'orgueil.

Midon, souriant de sa bouche oblique, fit circuler une bouteille où vacillait le liquide de topaze pâli. Chacun but une lampée. L'air était pesant d'orage. L'eau-de-vie corsée d'anis activa le ruissellement des faces d'ébène, de cachou et d'écaille blonde. Les femmes s'éventaient à gestes puérils, avec leurs mouchoirs de soie rubis, saphir, ou émeraude.

Aux pieds d'un marié, une vieille, assise au sol, passait

doucement la paume de la main sur la tige de la botte :

— Enlève-la, suppliait-elle.

Elle expliqua aux voisines :

— Elles sont trop serrées. Il souffre, le pauvre!

Elle avait les attitudes comiques et attendrissantes de la guenon dodelinant son petit qui s'est cogné contre les barreaux de la cage.

Doña Etelvina, mystérieusement, aborda les femmes :

— Venez dans la pièce à côté. Il y a de l'eau fraîche pour boire et vous baigner le visage.

Avec une naïve vanité, elle ajouta :

— Il y a aussi des boîtes de poudre parfumée et un miroir.

Négresses, chinas et blanches, se précipitèrent. Toutes avaient apporté deux robes. La première était défraîchie par les transpirantes mains des cavaliers. De nouvelles conquêtes seraient tentées par l'étalage d'une toilette de coloris plus provocant.

Aurora demanda :

— Partons-nous, Manuel?

Elle semblait interroger; mais ses mains, s'emparant de celles du jeune homme, commandaient.

— Oui, affirma-t-il.

L'enthousiasme des graves décisions la soulevaient. Il marcha vers la porte. Avant qu'il y portât la main, elle s'ouvrit avec fracas... Une rafale de la nature sournoise?... Non... c'était don Pablo, terrible, les yeux étincelants comme ceux du jaguar en furie, les dents découvertes jusqu'aux gencives, flambant de rage, la chevelure désordonnée, le corps sec et raidi comme le fer du coutelas passé à sa ceinture.

III

A l'arrivée au rancho de l'ombù, ce fut une scène horrifiante. A la question furieuse : «Comment as-tu eu

l'audace d'emmener ta sœur, puisque je lui avais interdit d'aller au bal? », Luis avait répondu : « Elle est venue avec Manuel. » Le chef avait vociféré au peon : « Pars devant. »

Aurora, au seuil de la porte, descendit, et, comme Pablo la menaçait de l'enfermer dans sa chambre, elle se cabra, avec une audace dans l'attitude qui fit blêmir le père.

— Vous ne devez châtier Manuel d'aucune manière, fit-elle.

Valdès éclata d'un rire méprisant :

— Un peon de moins fera une économie pour le patron.

Aurora semblait rivée au poteau contre lequel elle s'appuyait. Il ne fallait pas que Manuel partît seul... Pablo la chasserait avec lui... lui qui, dans cette pampa de misère, l'avait tendrement comprise. Elle brava :

— Renvoyez-le; je partirai avec lui.

— Tu es folle?

— Nous nous aimons depuis longtemps...

— Répète.., hurla-t-il... Répète...

Elle crut qu'il allait la broyer contre le bois où son pauvre corps tremblait.

— N'ai-je pas le droit d'aimer qui me plaît?

— Comment donc, ricana-t-il... un nègre!...

— Il n'est pas nègre... Il est meilleur que vous... et plus humain.

— Carambà!... Mais, je te materai... Tu n'es qu'une gamine de seize ans, après tout... File dans ta chambre, pendant que j'expédie ton bel amoureux.

— Non,... répéta-t-elle, obstinée...

Et, soudain, humble, avec une supplication, elle prononça :

— Père, si vous avez de l'affection pour votre fille, écoutez-moi... Pourquoi n'épouserais-je pas Manuel?

Il clama :

— Tais-toi donc.

— Puisque c'est ainsi, jeta Aurora farouche, je suivrai mon amant.

— Ton?....

Pablo rugit comme le puma sentant la flèche trembler dans sa chair... Et sa fille le défiait encore, après cet aveu inouï.

Il lui semblait que, tout à coup, une masse de plomb, alourdissant ses bottes, le maintenait au sol, et que, derrière son front, la cervelle allait briser le mur la contenant.

— Misérable!

A toute volée, il lança son rebenque. Aurora inclina seulement le cou. Le bois dur siffla contre sa tempe. La lanière de cuir atteignit les lèvres qui saignèrent. Luis, depuis un moment, avait risqué la tête à l'angle du hangar. Il disparut, terrorisé. Pablo, levant des jambes pesantes, vira de ce côté, criant en forcené :

— Manuel!... Manuel!...

Et, apercevant Luis :

— L'as-tu vu?

— Il s'est sauvé par là.

Valdès revint à son cheval, l'enfourcha, le talonna, le frappa si sauvagement, que la bête partit en ruant. Des nuages légers s'étiraient paresseusement sur la lune, tantôt la dissimulant à demi, tantôt s'éparpillant pour dévoiler sa nudité sereine. Très haut, une brise courait, tandis que près du sol l'air restait inerte et muet.

Pablo, brûlant de rage, s'échauffait encore à l'animation de la course. Les troupeaux dormaient, les chevaux debout; les encornés, étendus sur le ventre, jarrets repliés.

Pablo, tout à coup, se prit à rire férocement... Qu'avait-il fait, de donner à la fille d'une perdue le droit de coucher légitimement dans son lit?... Ils étaient beaux les rejetons de cette souche!... L'aîné, un innocent... l'autre... fille sans pudeur... Ah! Pablo devait faire des envieux...

L'amertume le submergeait...

Manuel avait fui, mais non dans la direction qu'avait indiquée Luis. L'enfant avait menti, montrant de la main l'étendue plate et si longue, où le cavalier le plus rusé aurait été infailliblement découvert par la poursuite minutieusement hargneuse de Valdès.

Manuel avait toujours été complaisant aux caprices du gamin. Il lui rapportait de la pulperia des caramels au citron, entortillés dans leurs petites chemises de papier. Il lui avait roulé ses premières cigarettes avec le tabac brésilien qui le faisait tousser et cracher comme un homme. Non, Luis ne trahirait pas son ami... Il avait bien compris qu'Aurora était la femme aimée du mulâtre. Pourquoi n'était-elle pas partie avec son compagnon, ainsi que sa mère, et ainsi que Luciana?... Luis, bien sûr, enlèverait un jour une jolie fille... Il n'était pas niais comme Pochongo.

Manuel avait dirigé sa course peureuse vers le champ où paissaient ses quatorze chevaux. De ce côté, d'ailleurs, les collines plus ondulées lui offraient la chance de leurs cassures, où stagnaient des marais, où coulaient des ruisseaux.

Quand il descendait les flancs herbeux, il poussait son allure. Sur les dos élevés, il avançait prudemment, car alors sa silhouette se plaquait sur le ciel...

Le chef avait les yeux de l'épervier... Quand le fuyard se sentit loin, totalement seul, il s'arrêta. Le calme, un instant, fit germer la honte en son cœur. Il prononça, pour soi-même, le mot de « lâche »... Son cheval mordit le mors, et tenta de revenir en arrière.

Il le laissa faire. Aurora était là-bas... Il fallait lutter, l'obtenir du père, ou l'emporter de vive force... Oui... Mais, don Pablo devait être terrible... Mieux valait revenir plus tard, et, profitant d'une absence du père, emmener l'aimée.

Violemment, le cavalier porta les rênes à droite. Le

cheval résista, puis se résigna à la course vers les horizons imprévus.

Approchant d'un marais, Manuel le contourna. Sur les eaux noires, des poules d'eau s'effarèrent. Un léger tintement jeta dans l'air sa note inattendue : « Elle n'a pu venir, » se prit à dire Manuel. Une jument, qui arrachait une touffe d'herbe au marécage, avait levé la tête. A son cou, une petite langue de métal vibra de nouveau dans sa gaine de bronze. Et comme l'homme agitait les bras, et faisait tournoyer sa cravache en criant, la bête partit au trot. Son écervelé de fils l'accompagnait de mille gambades et, bientôt, les quatorze chevaux accoururent, empressés à suivre la conductrice, la « marraine », dont la clochette sonnait alertement.

Le mulâtre franchit des barrières. Le rancho de Midon luisait encore, tel une luciole que l'hiver aurait épargnée. Manuel l'évita. D'ailleurs, ce n'était pas sa route. Il lui fallait aller chercher, plus à l'est, la porte par où il sortirait des terres confiées aux soins de don Pablo.

Un cavalier l'atteignit en même temps que lui. Le jeune homme reconnut le nègre, dont les longs bras enserraient Luciana dansant.

— A donde vas, amigo? cria le grand diable noir.

— Je vais chez mon frère.

— Ah!... Pourquoi emmènes-tu tes chevaux?

Manuel devint couleur de cendre, et l'autre, étonné de son silence, l'accompagna longtemps sans dire mot. Enfin, devant le mutisme persistant, il s'enquit avec bonhomie :

— Tes affaires ne vont pas bien?

— Non, Benito.

— Passons d'abord le Batovi,... tu me conteras cela ensuite.

Le vent, qui courait aux plaines du ciel, avait glissé jusqu'au sol. Il secouait bruyamment les saules pleureurs,

et leurs branches, semblables à des bras couverts d'oripeaux déchiquetés.

La jument passa le pont, la première, suivie de son poulain qui reniflait anxieusement. La troupe des chevaux s'engagea sur les planches, lorsqu'un feuillage vint heurter une croupe : l'animal se dressa et faillit sauter par-dessus le parapet. Il y eut une bousculade folle.

— Les imbéciles! cria le noir... Les bêtes à crinière voient-elles aussi « l'obison »?

— Tais-toi, ordonna Manuel.

Il épia les rives.

— Qu'y a-t-il?... Tu ne l'as pas vu, je pense?

— Si.

Le grand nègre hâta l'allure de sa bête; il vaut mieux faire la mauvaise rencontre en terrain découvert, plutôt qu'au bord de la rivière et de son bois.

Le mulâtre s'approcha tout près du camarade :

— Une nuit de brume,... je revenais de la pulpéria, et je l'ai aperçu... Il avait des cuisses poilues, brisées aux hanches... Il se traînait à terre.

— Il ne t'a pas appelé par ton nom?

— Non.

— Tant mieux; c'est moins terrible.

Pourtant, le colosse crépu trembla, des mollets musclés au cou puissant. Certes, Manuel était condamné à périr dans l'année... Ils ne parlèrent plus jusqu'au Sauce, qu'ils préférèrent franchir au gué. Les chevaux se seraient encore effrayés sur le pont trop étroit.

Un peu plus tard, le mulâtre demanda :

— Veux-tu me rendre un service?... N'est-ce pas demain samedi?

— Dis donc aujourd'hui... Regarde la lune, là-haut. Le jour va bientôt l'éteindre, parle vite. Il faut que je te quitte maintenant. Notre chef aussi est matinal. Je ne tiens pas à ce qu'il me voie arriver.

— Dimanche, tu seras libre... Veux-tu aller au rancho

de don Pablo?... Parle à Aurora... Si ma fuite ne l'a pas irritée, qu'elle vienne, à la nuit, près de l'Ombù. J'y serai, et il y aura deux chevaux sur le versant opposé à l'arbre.

— Bravo!... Tu peux compter sur moi; ta commission sera faite... Adieu, ami... et bonne chance à tes amours.

Déjà loin, il cria :

— Défie-toi du gué de la Tanquera. Il est plus profond. Cingle les bêtes pour qu'elles passent rapidement.

Manuel est seul... Oh! le silence massif et profond! Derrière lui, l'étendue vide,... devant lui, l'espace inerte et comme guettant... Au-dessus, l'insondable qui révulse l'âme si, la tête penchée sur l'épaule, on l'observe avec terreur... Pourquoi le cœur de Manuel bat-il si fort? Pourquoi cette alarme à chaque ombre de nuage sur le sol? C'est qu'elle se déplace comme une forme étrange douée de vie...

La clochette de la jument sonne paisible et claire : Drine... deline... dine... dine... Un sursaut ébranle le cavalier... Est-ce la première fois qu'il entend glapir le renard?... Hhâhâ... Hhouac... Le cheval fait un nouvel écart... Une bête passe et disparaît. C'est une sarigue... la répugnante odeur porte l'estomac au gosier... Manuel retournera bientôt vers Aurora. Elle viendra... oui, elle viendra sous l'Ombù, aux premières heures de nuit noire... Leur baiser sera bref... Il faudra fuir vite, car les chevaux pourraient hennir... Oh! qu'ils hennissent! Il y en a bien d'autres dans le campo; les voix des bêtes ne sont pas comme celles des hommes, différentes entre elles et nuancées. Quand don Pablo s'apercevra de la disparition de sa fille, les deux amants seront dans le train qui conduit à la frontière... Et, si Aurora le veut, ils se marieront au Brésil...

La Tanquera vit et bruit, rapide et sombre entre ses rives. Le sable de la berge est humide. C'est que la rivière, sortie de son lit, se désenfle peu à peu, revient à son cours pondéré, qui doit laisser peu de profondeur au

gué. Elle s'amuse à quelques derniers caprices. Un tronc d'arbre flotte. Elle l'entraîne, le berçant de clapotis, de soupirs, de murmures moqueurs... L'eau est froide...

...Dreline... line... line... La jument mouille prudemment ses sabots, l'un après l'autre. Le maître siffle... Elle avance... Autour des pattes, un remous s'arrondit, grandit, s'allonge vers la croupe et retourne s'étirer, rasant le poitrail.

L'escorte suit.

Derrière, le mulâtre précipite ses coups de sifflet impératifs... Le poulain s'agite, soudain peureux... Il ne sent plus le fond, et n'a jamais nagé. Sa mère frappe le courant; il en fera bien autant, front dressé, pour ne pas boire par les naseaux.

Manuel est inquiet; toute la troupe nage et sa monture de même. Cela n'était pas prévu... Bah! la première moitié est franchie. Les jambes repliées, il s'accroupit sur la selle... Pourquoi le poulain s'attarde-t-il, avec des ruades qui énervent le cheval du jeune homme, lui jetant l'écume au ras du mufle?

Ah!.. l'échine a flanché; elle se dérobe... Le cavalier ne sait plus qu'il faut rendre la main. Au contraire, se cramponnant, il tire. La terreur lui fait oublier les prudents conseils gauchos. Ses doigts se nouent aux rênes, les halent à soi. L'encolure rejetée vers le dos, la bête perd son équilibre et s'affole. Si elle parvient à ramener la tête en avant, c'est le salut; mais Manuel résiste... Il est perdu!.. Après un effort suprême, le cheval fléchit, se renverse. Le mulâtre, qui n'a pas eu le temps de sauter de côté, est englouti sous l'animal... Il a touché rudement le fond et revoit l'air. Les yeux lourds, les bras battants, il crie... Personne... personne ne l'entendra... Oh! l'eau perfide l'attire..., se pend à ses bottes... Elle va les lui ôter, et il sera plus léger... En étendant les mains, ne saisira-t-il pas une branche?.. Il coule... La rivière n'a pas pris ses bottes, mais y a mis des galets pesants; puis, elle

glace les tempes, le ventre du malheureux, et le roule en chantant, comme elle faisait du tronc déraciné. Encore une fois, il tend ses énergies en un formidable sursaut... La berge s'approche... Des morceaux de lune frétillent comme des poissons de lumière... Manuel ne peut plus remuer. Quelqu'un l'a saisi à la nuque et le maintient, la face dressée vers le ciel. C'est Aurora..., elle va lui déposer un baiser sur les yeux... C'est sur les lèvres, qu'elle l'embrasse... La bouche de Manuel s'emplit d'eau. La rivière entre aussi dans le cerveau de l'infortuné, et dans sa poitrine...

Aurora, douce fleur de ceïbo, rose, lisse et nacrée... Aurora!... Aurora!...

IV

La clameur du vent était sinistre. Le hangar n'allait-il pas s'écrouler? La poigne du démon hurleur l'ébranlait et faisait tinter le toit de tôle ondulée. Le ciment s'effritait, tombait par lourdes plaques. Entre les briques rouges, se creusaient des sillons.

Dans les enceintes étroites, que closent des palissades, Vades et les peones travaillent. La poussière, brassée par des mains invisibles, tourbillonne et brûle les yeux. Elle capitonne les narines, la gorge, descend à l'estomac. Il faut serrer les dents, respirer à très petits coups et pencher, pencher le buste sur la brebis que l'on soigne.

La bête résiste d'abord et s'abandonne ensuite à la pression des genoux. Les ciseaux énormes grincent dans la laine. Inutile et trop dispendieux est le moteur pour une si infime troupe; car ce sont les galeuses dont il s'agit. « Grattez,... grattez, pour ensuite appliquer le remède sur la chair vive... » Les hommes s'y emploient avec ardeur. Les brebis se plaignent. L'eau de tabac cuit comme un fer rouge... Ce n'est rien. Serait-il préférable d'être comme cette paria, tristement couchée? De son

dos, de ses flancs, les mèches tombent, grises, souillées de boue. Elle ne se lève que pour se frotter furieusement contre les poteaux.

Ah! le vent!... Quel maudit! Les brebis s'époumonnent à bêler. Leur voix est frêle dans la rafale courroucée. Qui aurait pu prévoir, ce matin, cette température de fournaise? Hier était seulement tiède et doux. Octobre est ainsi, glacial un soir, délicieux le lendemain. Et, tout à coup, l'air s'embrase. Les rafales du Nord charrient les effluves tropicaux que le Brésil détient en ses formidables forêts. Les peones se hâtent. La terre soulevée tourbillonne, de plus en plus dense. Elle poudre le feutre noir du chef, sa chemise de laine à carreaux rouges. C'est l'écume du vent. Les hommes ont bonne envie de laisser là ce tas de corps geignants.

Don Pablo ne se sentait pas de creux à l'estomac, lui. Quand le cœur souffre un élancement affreux à chaque pulsation, on ne songe pas à déjeuner... L'orgueil de Valdès est malade à en crier. Aurora s'est donnée à un nègre. Le personnel a le droit de se gausser. Ah! Malédiction! Il se passe un revers de main sur le front, pour essuyer les gouttes tremblantes. La nicotine, mouillant ses doigts, s'incruste aux rides qu'ont creusées cette nuit la colère et la honte.

Quand il rentra au rancho, et que sa fille déposa devant lui le ragout de blé bouilli et de viande coupée en dés, il cracha par terre avec mépris.

Tandis qu'il mangeait seul, Aurora, de retour près du foyer de la cuisine, s'y tint rigide, telle une somnambule. Sur le cube de briques que vêtaient des années de suie, une casserole noircie était posée.

Le blé décortiqué s'emplissait d'eau, et, gorgé de liquide chaud, frémissait doucement, puis plus fort. Par de lourds efforts, il lançait son souffle en grosses bulles, qui s'étalaient avant d'éclater... Flou... Flou... Flou...

C'était le seul bruit perceptible dans la pièce triste et terne.

Pochongo était assis sur un crâne de taureau. Le soleil, les caracaras, les urubus, les rôdeurs nocturnes à quatre pattes, l'avaient vidé de ses yeux, de sa chair. Il était d'un blanc de craie. Une corne, encore ferme, se dressait d'un côté, gardant, à la base, une touffe de poils. L'innocent n'éprouvait aucune répugnance de son siège, si pratique et peu coûteux. Luis préférait l'escabeau de bois, légèrement incurvé en rigole, qu'il avait fabriqué avec les planches d'une caisse de poison pour les bains.

Le deux frères avalaient rapidement la pitance servie par Aurora. L'aîné tendit presque de suite son assiette vidée et s'appliqua à faire disparaître de nouveau une copieuse portion. Il avait tiré de sa gaine son coutelas, aussi pointu qu'une alène. Sa sœur lui donna un couteau à manche d'acier. Sur le bout arrondi, le blé bouilli monta ainsi plus commodément à sa bouche... Il était fameux, ce repas!

Le père achetait rarement du riz, le trouvant cher. Le père avait raison... Le blé est bien supérieur, et surtout il cale plus solidement l'estomac.

Aurora ne mangeait pas. Ses yeux avaient la fixité de la folie.

— Que regardes-tu? interrogea Luis.

Elle ne répondit rien. L'enfant n'insista pas, se leva, sortit.

Pochongo dévorait gloutonnement une troisième part, celle dont n'avait pas voulu Aurora. La jeune fille, penchée vers la porte du réduit, écouta. Pablo s'en allait. Elle s'approcha de l'innocent, très près, à lui mettre la bouche sur l'oreille.

— Veux-tu me prêter ton Malacara, ce soir?

Il eut son air le plus ahuri. Elle chercha, hésita; puis, impérative :

— N'as-tu pas vu la « curandera » chez Midon?

Le garçon fit :

— Oui.

— Elle m'a dit que ton cheval mourrait demain, si tu ne l'attachais pas ce soir sous l'Ombù... Tu passeras le licol dans le nœud de la grosse racine.

Il se dressa si vite que l'assiette et le contenu tombèrent à terre dans un tintement de cymbales. Elle l'arrêta.

— Pas de suite. Tu dois attendre le coucher du soleil. Personne ne doit te voir, sinon il y aura malheur pour toi et ton Malacara.

Pochongo s'en fut retrouver le père, en marmottant : « l'Ombù. »...

Midon avait amené le troupeau de moutons, confié à sa garde. Il avait dû dépouiller bien des cuirs de mères et de petits. Les gelées avaient été terribles et continues grillant l'herbe, à mesure qu'elle dressait la langue hors de terre. Combien de fois, cet hiver, Midon était-il descendu de cheval pour relever une femelle, tombée à côté de son nouveau-né, et la pousser lentement, ensuite, vers un creux abrité. La bête, remise sur pied, reprenait courage et luttait pour vivre. Enfin le printemps amenait des pluies douces, un air tiède. La végétation progressait.

Les peones avaient parqué les animaux par lots, que séparaient les clôtures fermées de barrières. Le vent ne mollissait pas. Dans l'amas vivant et bêlant, il tourbillonnait et terrifiait, secouant les peaux sanglantes qui séchaient sur les fils de fer.

Les agneaux tremblaient de peur. On les séparait de leurs mères. Que leur voulaient ces hommes aux manches retroussées?... Crac..., un éclair du couteau détachait la queue blanche; le sang giclait. Les mains furent vite teintes de vermillon. Les bêlements prirent un trémolo sanglotant. La douleur était moins vive, quand la pince trouait l'oreille en y imprimant la marque du patron.

La tourmente s'élançait, à chaque minute plus formi-

dable, contre les obstacles. Au-dessus des enclos, deux saules pleureurs semblaient des pieuvres aux vertes tentacules . Sans cesse effleurées par leurs coups de fouet, les bêtes timides bondissaient. Certaines sautaient sur place, des quatre pattes à la fois. Le tumulte de la tempête absorbait leur clameur d'angoisse et de souffrance. Les queues des femelles s'amoncelaient dans une caisse, celles des mâles dans une autre : toutes deux encadraient don Pablo. Il compterait plus tard. Les reins ployés demandaient grâce; mais ce n'était pas fini; le soleil incendiait la cime de l'eucalyptus.

Le troupeau défilait toujours, houlant en vagues soulevées, se creusant, s'enflant, s'engouffrant tour à tour dans chaque corral. L'œil acéré de Pablo en suivait le flux et le reflux.

Il fallait garder les vingt plus beaux mâles, comme béliers. Valdès les fit mettre à part, après les avoir longuement examinés.

Les hommes, redressés, restèrent enfin bras ballants, respirant d'un souffle prolongé. Ils essuyèrent leurs doigts et leurs avant-bras au tablier de cuir spongieux, taillé dans la peau d'un cabiai.

Il était temps de terminer. Du soleil, il ne restait plus qu'une lueur d'or lointaine, tamisée par les nuages. Les rafales s'apaisèrent subitement. Une étrange quiétude succéda aux tourbillons criards, et la chaleur se fit plus accablante. On donna la liberté au troupeau. Le chef compta les queues et se tourna vers Midon :

— Trois cent cinquante agneaux, dit-il.

Puis, s'adressant aux peones :

— Nous continuerons lundi.

Pour soi-même il murmura : « Il reste six troupeaux. Nous ne marquerons pas deux mille agneaux cette année... Mauvais printemps! »

Ce fut alors que l'annonce du malheur arriva. Le noir apparut au galop forcené de son cheval. Les hommes ne

s'émurent pas. C'était un ami; il venait souvent, le dimanche, faire sa partie de boules. Ce soir, samedi, il voulait, sans doute, convier les camarades à l'accompagner à un bal.

Mais, à peine s'était-il approché que la rumeur se répandit : « Manuel est mort!... le pauvre! » — « Est-ce possible? » se demandaient les peones soudain inquiets. Les visages se décomposaient à se sentir frôlés par le coup d'aile hideux de la grande redoutée.

Valdès n'a rien entendu. Il s'en va. Il se courbe pour franchir la porte basse du rancho. On le regarde. N'est-il pas responsable du malheur? « Va donc l'avertir », disent les hommes.

Le nègre hésite; pourtant la colère de don Pablo ne peut plus rien contre celui trouvé ce matin, dans la rivière.

« Viens avec moi », conseilla Midon. Ils entrèrent ensemble.

Dans la pièce obscure, la chaleur était moins étouffante que dehors. Une fraîcheur courut sur les épaules en sueur. Une clarté, tantôt carminée, tantôt soufre, venait par intermittences de la cuisine où la flamme crépitait.

— Qu'y a-t-il? demanda Pablo qu'on ne voyait pas.

— Manuel est défunt... Il s'est noyé en passant la Tanquera.

Quelqu'un remua, puis, ce fut le silence.

Le noir s'enhardit :

— Il ne savait pas nager. Il a dû tomber de cheval... L'eau n'était pas très haute...

Une voix sèche l'interrompit :

— Aurora, apporte la lumière.

La jeune fille entra et déposa sur un escabeau la bouteille, fichée d'une bougie.

— Va-t'en,... ferme la porte, ordonna le père.

Elle sortit lentement, le profil anxieusement tourné,

regardant ceux qui restaient debout. Eux se demandaient : « A-t-elle entendu? »

Valdès reprit :

— Que racontes-tu là? Continue donc.

Sa parole était âpre et ne tremblait pas.

Le nègre, troublé, songeait combien sa mission était différente de celle projetée. Il avait promis de transmettre un message d'amour; il apportait le deuil de toute joie.

— Qu'attends-tu donc? fit Pablo. Qui t'a dit que Manuel se fût noyé?

— Les terrassiers l'ont trouvé en allant puiser de l'eau. La Tanquera était encore mauvaise cette nuit. Le courant charriait des bois. Peut-être un tronc, en dérivant, a-t-il cogné le camarade ou son cheval... Aujourd'hui, l'eau est plus basse et claire. Les travailleurs de la route ont aperçu un tas sombre, sur le sable du fond... C'était Manuel!

— Qu'en a-t-on fait? demanda le chef, la voix un peu étranglée.

Un choc sourd fit se détourner les trois hommes.

La porte s'ouvrit, heurtée par le corps d'Aurora évanouie...

V

Aurora, étendue sur son lit, s'étonna de l'aspect lugubre de la terre, en face d'elle, à hauteur de ses yeux. Elle sentait ses membres raidis, sa pensée flottante... N'est-on pas ainsi au sortir d'un sommeil trop profond? Pourquoi les mottes noires superposées, qui soutenaient le toit de gynérion, auraient-elles, ce soir, une plus triste couleur?... Les quatre murs se rapprochaient; ils allaient se toucher... Aurora serait-elle dans un tombeau?

Oui, ce devait être, puisqu'elle ne pouvait bouger. Elle tenta de remuer un doigt, un seul, et ne put. Une an-

goisse l'agita. Un grand effort, qui lui fit mal, redressa un peu sa tête, et lui permit de se tourner... Elle vivait. La mèche d'une bougie se penchait, le suif coulait, s'étalait au fond d'une assiette. Que faisait don Pablo, debout, avec cette mine féroce, et pourquoi Aurora eut-elle la main mouillée, en la passant sur son front?

De l'eau alcoolisée trempait aussi ses tempes et ses joues. Elle appuya ses coudes sur le matelas dur, et se dressa. Ses bras, jetés en avant, se reployèrent sur sa figure... Ho!... Elle savait, maintenant, pourquoi elle sanglotait... Elle n'était pas dans une tombe. C'était sa chambre, cette pièce sordide et noire, où il faudrait continuer de vivre, malheureuse à crier comme une démente, misérable bête à qui on lance les rebuts de la table, sans jamais s'inquiéter de savoir si elle a un cœur souffrant... Ho!... Ho!... Pourquoi son père ne l'avait-il pas tuée... au lieu de la veiller?

... Il frappait la porte en s'en allant... Qu'il s'en aille!... Elle était près de le haïr... N'était-ce pas lui qui avait noyé Manuel?... Jamais plus, elle ne prendrait entre ses paumes la tête de son ami, pour embrasser ses yeux. Elle ne verrait plus ses prunelles marron, tendres et naïves. Elle ne serait plus pressée entre ses bras, dans l'étreinte passionnée où elle voulait se sentir broyée... Manuel!... Oh! qu'il est glacé et lointain!... Ce brouillard se refermant sur lui, une nuit, à la pulperia, était un présage.

Dans son désespoir, elle se mordit les bras, répétant : « Manuel, il ne fallait pas refuser de partir plus tôt avec moi... Seule! Seule pour toujours... Jamais une tendresse n'illuminera ma vie. »

Dehors, le vent recommençait, s'infiltrant au coin de la fenêtre entre-bâillée Une trombe d'air cogna le volet, le poussa, le repoussa, et l'appliqua contre la paroi intérieure, emplissant la pièce de sa rumeur brûlante. Il apportait à l'éplorée les senteurs alanguissantes des orangers fleuris. A l'aube, chaque arbre secouerait sa torpeur,

visité, frôlé, becqueté par d'innombrables hôtes. A l'aube, tourterelles, calendres, churinches, gazouilleraient éperdument. Les perruches descendraient du nid épineux, accroché à l'eucalyptus, et, joyeusement, dévoreraient les oranges pleines de jus. L'oiseau-mouche de la liane viendrait aussi. Au soleil, son corps semblerait cuirassé de métal. Palpitant, il plongerait l'aiguille de son bec au calice des fleurs. La joie serait partout, demain, avec la lumière retrouvée. L'ivresse de vivre renaissait du printemps : Vivre!

Il faudrait donc qu'Aurora vive!

Un éclair creusa son sillon flamboyant aux plaines noires du ciel. Contre la colline, l'Ombù apparut. La désespérée vit, à cet instant, une flamme menue éclairer un coin oublié de sa mémoire. Son ami lui avait conté, jadis, l'histoire d'une china qui, trahie par son amant, avait absorbé une poignée de poudre empoisonnée, destinée aux bains des troupeaux. Elle était morte dans des souffrances atroces. « Qu'importe!... Elle a bien fait », avait dit Aurora.

Manuel n'avait pas donné son amour à une autre femme, mais il avait fui, sans courage pour affronter la colère de don Pablo... Là-bas, sous l'Ombù, le cheval entravé attendait. La jeune fille le vit, à la lueur d'un nouvel éclair. Il était inutile, désormais. Celui qu'Aurora voulait rejoindre, cette nuit, reposait, inerte, chez des indifférents. Elle ne pourrait pas même donner à sa dépouille un suprême adieu...

Le tonnerre grondait, tantôt sourdement, tantôt par longs éclats farouches. La tourmente devait lacérer les feuilles, encore fragiles, de l'arbre monstrueux. Immobile, entre les hautes racines rampant sur le sol, le Malacara ployait l'encolure. Sa crinière était rejetée sur le front, et sa queue, plaquée entre les jambes pour protéger le ventre, allait toucher, de ses pointes, les pattes de devant. Résigné, il attendait... Oh! Manuel! tu étais de ton aimée,

la sauvegarde, contre la démence et le malheur... Le printemps irritant a trop de sèves, de délices, de mystérieux transports. Sans toi, la vie ne sera qu'un chemin planté de cactus épineux dont les lames minuscules traversent la peau jusqu'aux veines. Peiner ainsi durant des années affreuses, et se lamenter encore, quand viendra la vieillesse!... Non! Cela est trop horrible... Si les âmes flottent dans l'éther impalpable, ne peuvent-elles s'unir à travers la mort?

L'éplorée se souvint du signe inconnu, planté là-haut, fer rouillé sur le crâne du Portugais qu'avait aimé l'aïeule de Manuel. « Moi, je me serais tuée », avait murmuré Aurora, avec fièvre, chaque fois qu'elle se remémorait le récit du jeune homme.

...Subitement dressée, debout contre la fenêtre, elle écouta son cœur. Il battait plus fort et plus vite que les coups désordonnés de la tempête... La mort ne méritait pas d'être honnie. Elle était la fantasque pourvoyeuse du sol; mais, elle était aussi l'harmonieux repos, le suprême apaisement des espoirs déçus... Elle serait l'union durable des deux amants.

La jeune fille, s'exaltant de sa pensée, s'éleva sur les mains et franchit la fenêtre. A ses pieds, Pintado jappa. « Viens, » dit-elle. Elle se mit à courir. Dans le vent qui la frappait, elle répétait échevelée : « Ah! vous ne pourrez plus m'arracher à lui! »

Valdès dormait. La besogne du jour avait été épuisante, et parce que Manuel s'était stupidement noyé, parce qu'Aurora avait eu l'inconvenance de s'évanouir, proclamant ainsi son impudeur devant deux peones, fallait-il s'émouvoir, au point d'en perdre le sommeil?

Il dormait pesamment et rêvait qu'un aboiement se prolongeait sans relâche, le harcelant de sa hantise.

Quand la première clarté du matin toucha ses paupières pour les ouvrir, il comprit que le songe était réalité. Près de la colline, un hurlement s'élevait, retom-

bait en plainte lamentable, traînait encore, et, de nouveau, croissait dans l'air surchauffé par l'orage grondant.

« Brute de Pintado! » grogna Pablo. « Quand le dimanche, un jour sur sept, on peut s'attarder au lit, c'est une guigne d'être contrarié par des jappements, douloureux à vous tordre les nerfs, vraiment. »

Il ne se leva pas tout de suite. Les sons déchirants continuèrent d'accompagner les crépitements de la foudre.

« Le chien a perdu le sens comme sa maîtresse, » gronda Pablo; « une solide raclée lui fera du bien. » Furieux, il passa hâtivement sa culotte bouffante, et sortit.

Un éclair stria les lourdes vapeurs. La pluie tomba en gouttes énormes, Valdès baissa la tête, afin que les ailes du sombrero en amortissent le choc.

Soudain, Pochongo surgit derrière lui, le dépassa. Il y eut un cri humain. Pablo dressa le front.

A l'une des branches de l'arbre pendait une forme convulsionnée. La rafale tourmentait la robe trempée, qui s'égouttait en ruisseaux bleus. Au-dessous, le Malacara entravé attendait toujours. Pochongo, les lèvres plus que jamais ouvertes en une incompréhension imbécile, avait empoigné son cheval par la crinière, prêt à fuir...

Ce fut Pablo qui, monté sur la bête, coupa le cuir, et reçut Aurora dans ses bras...

Comment il la rapporta au rancho? Il ne s'en souvint jamais. Comment il se vit, quelques heures après, entouré de don André, de doña Deogracia, de Chica? Il ne se l'expliqua pas, et ne chercha pas à comprendre qui les avait avertis.

Il se rappela, plus tard, que conduit dans la chambre de sa fille par la señora, il s'écroula sur un escabeau, au pied du lit, et y resta inerte, la face cachée de ses mains, et murmurant sans répit : « Je l'ai tuée,... je l'ai tuée... »

Deogracia avait revêtu Aurora d'une robe blanche. Des bougies, aux flammes tremblantes, furent disposées tout

autour de la morte. Un mouchoir de soie recouvrait son visage. Chica, sanglotante, étendit la main pour le soulever :

— Je veux l'embrasser, implora-t-elle.

Mais la señora lui emprisonna les doigts entre les siens :

— Non... Prions, afin que Dieu la prenne en pitié.

Don André s'agenouilla à ses côtés. Valdès, dans une demi-inconscience, entendit le murmure implorant de leurs voix, mêlé aux pleurs de Luis et de Chica.

Près de la porte, Pochongo regardait la forme allongée qui, peu d'heures auparavant, pendait aux branches de l'Ombù.

Il ne s'expliquait rien, le cerveau hébété.

L'estanciero toucha l'épaule de Pablo :

— Priez avec nous, dit-il.

Le père découvrit ses yeux, noyés de douloureuse stupeur.

— Demandez à Dieu de lui pardonner, continua don André.

Et, tandis que les larmes coulaient sur les joues frémissantes du malheureux, Deogracia, toute secouée d'émotion, joignant les mains de Chica, supplia : « Seigneur, vous qui êtes Miséricorde, soyez indulgent à la pauvre enfant. Dans la détresse de son cœur, elle s'est jetée à l'abîme... Ne la châtiez pas. C'est vous, ô Dieu! qui lui avez donné une âme pleine de transports... Et Votre Loi, elle ne la connaissait pas. »

VI

Deux semaines plus tard, une femme cheminait sur la piste solitaire qui, de Tacuarembo, descend vers le Sud. Sa démarche était lasse; à mesure qu'elle avançait, elle ralentissait le pas. Le chagrin, plutôt que la fatigue, causait cette lenteur; il creusait un cerne obscur

autour des yeux. La bouche, mélancolique, ne devait plus savoir sourire.

Sous la jupe de cachemire noire, les jambes fléchissaient par instants. La femme s'arrêtait dans une fixité de statue,... puis, repartait, avançant sans hâte. Il semblait que chacun de ses pas lui coûtât un poignant sacrifice; que le but à atteindre fût, ou trop lointain, ou trop horrible.

Parfois, elle esquissait une volte-face; puis, elle se portait en avant; une décision violente l'agitait; ses semelles frappaient le sol de quelques coups plus fermes.

Le soleil était invisible, dans un crépuscule ouaté de nuages gris se chevauchant ou s'affrontant, tour à tour. De chaque côté de la piste, les fils rigides des clôtures escortaient la promeneuse. Elle dut monter sur l'un des fils d'acier et y traîner les pieds, en glissant, s'accrochant des mains aux poteaux transversaux, afin de franchir un ruisseau qui barrait la route.

Il n'y a jamais de piéton sur les chemins de campagne uruguayenne. Pour se transporter à 500 mètres, chacun a son cheval. Aussi, cette femme parut-elle étrange à un cavalier qui la croisa, et la dévisagea curieusement : « Quelque folle! » pensa-t-il.

Elle le paraissait, tant son visage était torturé d'incertitude saccadée dans la démarche. Au haut d'une côte, elle s'arrêta brusquement. A ses pieds, une faible descente s'incurvait suavement et se haussait de nouveau. Sur la croupe ronde, des ornières de sable pâle bordaient les bandes vertes d'herbes printanières. La blancheur d'un cube de maçonnerie s'enlevait sur la grisaille du ciel : « O mon Aurora! » gémit l'inconnue.

Plus de lâche hésitation; il fallait aller pleurer ses remords.

Irma, tu avais abandonné tes petits;... tu es cruellement punie.

Avec cette flèche aiguë faisant saigner son cœur, elle

courut, sans pitié pour son essoufflement. Quand elle dut se courber entre deux fils, pour pénétrer au petit enclos, elle crut s'affaisser jusqu'à terre. La respiration haletante lui manquait. Elle demeura debout un long moment, accotée au mausolée blanc qu'elle avait aperçu de loin.

La chambre sépulcrale était le seul monument de pierre de l'enceinte. Irma savait qui y reposait; une femme douce et bonne, dont la vie, uniformément placide, avait accompagné celle du vieil Octavio, son mari.

Possesseur d'un modeste troupeau, le veuf avait voulu que la défunte fût honorée par cette demeure de luxe, qui, entre ses murs laiteux, l'isolait des autres morts. Parfois, on abandonne sur le sol une petite caisse au couvercle non cloué. L'âme d'un bébé s'échappe ainsi plus aisément, volant au ciel des anges.

Irma heurta du pied une de ces lugubres caisses, quand elle se décida à rôder entre les tombes. Tandis qu'au delà des clôtures, la pampa tondue par les ruminants semblait une pelouse lissée, ici croissaient les folles avoines copieuses. Elles montaient plus haut que les genoux. Irma devait les écarter, pour lire les inscriptions des croix de bois.

Quand elle ne pouvait déchiffrer un nom, elle ne s'attardait pas. Celui qu'elle cherchait n'avait pas eu le temps d'être mordu par la pluie et le vent. Elle voyait des renflements fraîchement nettoyés. Sur le sol, on avait jeté des fleurs aux pétales encore vivants.

Des bougies de suif, tordues par la chaleur de la flamme, s'étaient éteintes avant de se consumer. Dans ce reste de jour terni, elles prenaient forme de larves gluantes. Le ciel, gris de nuages, semblait se pendre aux graminées, à la pointe des croix.

« C'était hier la fête des âmes, soupira Irma; personne n'est donc venu sur sa tombe? »

Depuis une heure, la voiture du courrier l'avait déposée

à quelque cent mètres, au rancho d'une amie accueillante. Chez Deogracia, elle était attendue; mais elle avait voulu pleurer là où l'on avait enseveli son Aurora.

L'obscurité tombante l'enveloppait, la pénétrait... Elle reviendrait demain,... la paysanne du rancho lui montrerait le coin de terre qu'elle cherchait en vain.

Le craquement sec d'un grillon ponctuait le silence. Il se tut. Irma, qui regagnait la piste, entendit le galop de deux chevaux. Un frémissement instinctif la pressa contre le mausolée. Des cavaliers approchaient. Ils descendirent... Les lèvres de la mère tremblèrent en murmurant : « Chica!... »

C'était aussi Pablo. Ils passèrent de l'autre côté de la bâtisse, un peu au-dessus, et s'arrêtèrent...

Irma voyait leur profil. Celui du père était vieilli par un accablement déchirant, qui avait dévoré l'énergie ancienne... Il se pencha et aida la fillette à arracher les herbes, puis enfonça une croix, qu'Irma n'avait tout d'abord pas remarquée entre ses bras. Avec son couteau, il creusa des trous dans la terre, et y planta des bougies. Leur langue lumineuse s'effila, droite...

Le grillon reprit son chant grinçant...

— Père, dit Chica, je vais lui cueillir des fleurs de yuca.

— Ce n'est pas l'époque où il fleurit.

— Les feuilles, alors.

Elle approcha du tombeau de pierre et, près de la porte grillée, commença de briser les grands sabres verts poussant là.

Irma remua... et la voix enfantine, terrorisée, cria :

— Une âme! père... une âme!

Dans un nouveau mouvement, la robe noire et le visage de celle qui se dissimulait entrèrent dans le halo de lumière...

Pablo serra brusquement la poignée du rebenque, pendant à son poignet... Irma ne le regardait pas... Elle con-

templait l'enfant... Doucement, elle prononça : « Chica!... »

La fillette s'élança : « Mamita!... ». Cherchant à joindre ses petits doigts, après avoir emprisonné, de ses bras, la taille de sa mère, elle supplia : « Ne t'en va plus!... »

Pablo et Irma se dévisageaient à présent. Pouvaient-ils demeurer ennemis?...

Sous leurs pieds, dormait celle qui avait souffert par eux; que leur désunion avait conduite là...

Le vacarme de l'orgueil cria encore derrière le front de Valdès... Mais l'homme était brisé...

Irma serrait toujours contre elle sa fille, blottie comme un oiselet frileux sous l'aile protectrice...

Une voix sourde, et progressivement affermie, s'éleva :

— Chica... aide ta mère à monter sur ton cheval... Elle te prendra en croupe... Partons;... la nuit est déjà sombre, et la route est longue jusqu'au rancho.

LISE DE MAUREILHAC

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Dr Octave Béliard : *Le Marquis de Sade*, Editions du Laurier. — Grace Gill-Mark : *Une Femme de lettres au XVIIIe siècle : Anne-Marie du Boccage*, Honoré Champion. — L'Abbé Favre : *Milhous Moncels, préfacés, traduits, annotés par Marcel Coulon*, Nîmes, Roger Chastanie, Henri Jonquières. — *Le Cahier rouge de Benjamin Constant, publié par L. Constant de Rebecque*, Stock. *Lettres de Mme de Staël à Benjamin Constant. Publiées pour la première fois en original par Mme la Baronne de Nolde avec une Introduction et des Notes par Paul L. Léon. Avant-propos de Gustave Rudler*, Kra. — Benjamin Constant : *Journal intime (1804-1816). Nouvelle édition accompagnée d'éclaircissements biographiques, de notes et d'une introduction par Paul Rival*, Stock. — Mémento.

Notre époque montre grand appétit de vies singulières, pittoresques, aventureuses, passionnées, monstrueuses même. C'est pourquoi tant de biographies de coquins se succèdent, peu ou mal informées, écrites dans un style pimenté qui fait mieux ressortir les folies ou les vices du héros offert à notre admiration maladive.

Le XVIIIe siècle pullulait de ces malandrins portés au pinacle et qui, sortis de la noblesse ou bien venus de quelque obscur bourbier, plaisaient par leur gentillesse, leurs dons, leur intelligence cachant leur friponnerie ou leur perversion.

On sait quel prodigieux monument d'érudition on éleva au cynique Casanova qui, du moins, laissa des œuvres d'une incontestable valeur. **Le Marquis de Sade** a été de même fort étudié dans ses gestes, sa carrière et ses écrits. Les historiens n'ont guère pu, jusqu'à l'heure, déchiffrer, faute de documents bien précis, les énigmes offertes à leur sagacité par le mystérieux personnage. Les pièces de procédure, maints papiers qui les eussent peut-être édifiés, ont été détruits.

L'homme relève d'ailleurs plutôt du psychiatre que de l'historien. Dans le domaine de la psychiatrie, il a rencontré quelque curieux, d'opinions souvent contradictoires, qui examinèrent son

cas psycho-pathologique, assez malaisé d'ailleurs à définir par défaut de témoignages précis.

Le dernier biographe du marquis de Sade, M. le docteur Octave Béliard, bien placé par sa profession médicale pour comprendre l'anomalie sexuelle du cruel tortionnaire de Rose Keller, du triste séducteur de Louise de Montreuil, du sinistre héros de la saturnale de Marseille, semble, à la vérité, purement et simplement plaider une cause. Parle-t-il en homme de science, parle-t-il en historien ? On éprouve quelque peine à le discerner. Dès le début de son livre, il nous fait l'aveu singulier qu'il « ne prétend pas à l'absolue exactitude de l'histoire ». « L'auteur, ajoute-t-il, veut prendre toutes les libertés du romancier et trouver en lui-même tel détail que l'histoire lui refuse, qui lui semblera nécessaire pour animer d'une vie plausible et humainement logique l'ombre maintenant inconsistante du Marquis. »

Une telle assertion ne peut que désarmer la critique. En fait, l'ouvrage de M. le Dr Octave Béliard, par ses descriptions de décors, ses savantes mises en scène des faits, ses dialogues surtout, pleins de locutions et de tournures modernes, donne plutôt le sentiment d'un roman historique, documenté avec quelque honnêteté, que d'un travail d'érudition. Il est écrit dans une belle langue, il contient même de magnifiques pages dont l'accent, a couleur, l'intensité de vie plairont, mais il échappe à notre compétence.

A son atmosphère d'hallucination et de folie, substituons l'atmosphère paisible où nous entraîne Mlle Grace Gill-Mark en nous contant la vie d'**Anne-Marie du Boccage**. Mlle Grace Gill-Mark, dont nous soupçonnons que le livre est la thèse de doctorat, nous montre l'autre image du XVIIIe siècle. Toutes les âmes n'étaient pas en effet perverses et tous les corps livrés à la luxure au cours de cette époque.

De ci-de-là, de pures figures surgissent qui reposent des autres. Dernièrement, M. Constantin Photiadès nous évoquait l'une d'elles, celle, si pittoresque, de Mme de La Ferté-Imbault. Entre ces deux femmes vertueuses, Mme de La Ferté-Imbault et Mme du Boccage, nous aurions préféré la première, plus spirituelle, plus piquante et, pour tout dire, plus vivante.

Venue de Rouen où elle avait épousé un officier des finances, Mme du Boccage tint, à Paris, un fort beau salon où accouraient,

disent les contemporains, les gens de lettres et les étrangers de distinction. Grimm dit d'elle : « Elle est bonne femme ; elle est riche ». Cela explique un peu l'attrait qu'avec quelque grâce naturelle elle pouvait exercer. Il se dégage d'elle pourtant un insurmontable ennui. Ses origines, son physique, ce que l'on peut surprendre de son esprit étaient médiocres. On s'explique mal que Fontenelle, et Voltaire avec plus de discrétion, aient trouvé quelque agrément dans sa compagnie.

Mme du Boccage rappelle invinciblement ces rimeuses essoufflées qui s'assemblaient, vers la fin du XVIIe siècle, autour du panégyriste Vertron. A leur exemple, elle fut sage et sans passion, gagna une sorte de gloire grâce aux lauriers académiques, crut à son génie et multiplia les mauvais vers. Beaucoup de plumes l'ont vantée dont les compliments n'étaient pas sincères.

Elle avait beaucoup séjourné en Angleterre et en Italie. Elle imita ou adapta en français le *Paradis* de Milton, le *Temple de la Renommée* de Pope, la *Mort d'Abel* de Gessner, fit jouer, par les comédiens du roi, une tragédie : *Les Amazones*, parfaitement ridicule, pensa, avec la *Colombiade*, avoir enrichi la France d'un poème épique. Tout cela fut lu, applaudi, réimprimé. Que de mauvais goût incompréhensible en ce temps où l'esprit exerçait une sorte de royauté ! La littérature, telle que la concevait Mme du Boccage, assujettie à la morale, quasiment privée de ses éléments artistiques, eût bientôt détourné d'elle toutes les sympathies. Mlle Grace Gill-Mark a témoigné beaucoup de mérite en réussissant à nous intéresser à son humble héroïne dont le nom seul a survécu.

A l'époque où Mme du Boccage s'efforçait d'opposer son salon plein de vertus aux salons pleins de passions de quelques dames galantes, vivait en province, dans une pauvre cure languedocienne, un homme inconnu de Paris et qui, cependant, disposait d'un magnifique talent. Il se nommait l'abbé Jean-Baptiste Castor Fabre, dit Favre. On ne sait presque rien de lui, sinon ses dates de naissance et de mort, qu'il fut bibliothécaire du marquis d'Aubais, curé de diverses paroisses, professeur de belles-lettres au collège de Montpellier, puis, de nouveau, et jusqu'à la fin de ses jours, curé, et charitable, plaisant, amène curé de Crès.

M. Marcel Coulon, qui, si nous ne nous trompons, tient ses origines de ce Languedoc où goguenardait ce curé, paraît s'être

fort diverti en la compagnie de ce dernier. On sait que cet excellent critique se plaît parfois à exalter ces originaux à la plume si active qui, dans des terroirs éloignés des villes,' construisent, pour satisfaire leur démon intérieur, des œuvres de haute qualité. Ainsi nous présente-t-il, en publiant, sous le titre : **Milhous Moncels**, des extraits caractéristiques de ses productions, le sémillant abbé Favre. Cet abbé écrivait plus volontiers en langue d'oc et M. Marcel Coulon le traduit.

Nous ne croyons pas avoir lu, depuis longtemps, histoire plus attachante, plus gaie, d'un ton plus gaillard et d'un style plus preste que cette *Histoire de Jean l'ont-pris* qui figure dans le recueil ci-dessus désigné. Elle révèle un étonnant conteur tout imprégné de l'esprit de sa petite patrie et sachant peindre, avec une prestigieuse adresse, la physionomie de ce peuple d'ouailles qu'il conduisait vers le salut. C'est beaucoup peut-être de dire que l'abbé Favre descendait en droite ligne de Rabelais, mais c'est le mésestimer que de le ranger parmi les Bernis, les Dorat, les Florian, les Gresset dont il devait exécrer la fadeur. L'homme est un produit parfait de son beau pays de soleil où l'on bavarde sans cesse et où l'on cultive avec passion la gaudriole. Il écrivit, ainsi qu'on parlait là-bas, avec volubilité et naturel. En même temps, il nota mille détails de mœurs d'une singulière saveur.

De beaucoup il dépasse les patoisants qui le précédèrent et qui le suivirent. M. Marcel Coulon nous dit que son œuvre énorme, parsemée de pamphlets où éclate sa causticité, reste aux trois quarts inédite. Il nous donne de lui un poème héroï-comique, quelques extraits de son *Odissèa travestida*, des *Pensées*, solides et profondes, et des *Epigrammes* inédites. Cela suffit à la gloire du bon abbé. Des notes substantielles et une Bibliographie terminent l'ouvrage de M. Marcel Coulon, ouvrage qui, nous l'espérons, obtiendra bonne fortune.

Pour achever cette incursion parmi les différentes physionomies-types du XVIIIe siècle, évoquons l'ombre inquiète et tourmentée de Benjamin Constant. Diverses publications récentes nous y invitent. M. L. Constant de Rebecque vient de nous offrir, avec le **Cahier rouge**, le curieux récit que le fameux amant de Mme de Staël écrivit en 1811 de ses années de jeunesse. Lamen-

tables années et qui préparèrent l'esprit le plus fantasque et le plus incertain que l'on puisse imaginer.

L'éducation de Benjamin Constant, enfant prodige, d'une précocité remarquable, fut bien digne du père que le destin lui avait donné. Elle fut ballottée de précepteur ignare à précepteur fol, d'une université à l'autre, traversée de voyages, jamais assujettie à une règle. Au collège d'Edimbourg seulement, l'enfant, déjà grandi, rencontra un milieu plus équilibré et acheva de former son cerveau par une étude enfin intelligente et stable. Lancé tout jeune dans la vie, Benjamin y témoigne d'une vanité sans exemple, d'un esprit de dénigrement insupportable. Nulle fixité. Il est désenchanté, sujet à des foucades et à des folies, se livre au jeu, se couvre de dettes et ne parvient, quand, après des aventures absurdes avec de vieilles femmes, il rencontre Mme de Charrière, âgée et désenchantée aussi, qu'à dessécher pour toujours son cœur.

Benjamin Constant s'analyse, dans ce *Cahier rouge*, avec une étonnante lucidité. Il se voit très nettement tel qu'il est et tel qu'il eût dû être pour connaître la tranquillité, l'amour et le bonheur. Un chapitre, consacré à sa fugue en Angleterre, donne l'impression, par le caractère anormal des actes relatés, d'un état voisin de la maladie mentale.

Ce fut Mme de Charrière, la femme qui exerça sur sa vie l'influence la plus attrayante et la plus déprimante à la fois, qui le lança dans la douloureuse liaison avec Mme de Staël. Tout a été à peu près dit, en l'absence des documents que l'on retient encore à Coppet, sur cette liaison. Benjamin Constant, raffiné et égoïste, était certainement l'être qui devait le plus souffrir d'endurer la virago impérieuse et bavarde qui cherchait, à travers l'Europe, la satisfaction de ses sens. En 1804, ayant subi la plus grande part de son supplice et séjournant à la Cour de Weimar, il prit la plume et confia à un **Journal intime** ses impressions quotidiennes. Ce *Journal intime*, jadis publié par Adrien de Constant, vient d'être réimprimé par les soins de M. Paul Rival, lequel nous apprend qu'il n'en peut fournir une version correcte, étant contraint, faute d'avoir pu disposer du manuscrit original, de donner le premier texte en le purifiant de trop grossières erreurs de lecture.

Les passages les plus intéressants de ce *Journal* concernent la

période pénible que Benjamin Constant traversa lors de son mariage avec Charlotte et après ce mariage. Des mots, de-ci, de-là, sont terribles. Dans cette œuvre encore, plus sèche de style que le *Cahier rouge*, l'homme se juge très souvent et se juge sans illusions. Parvenu à la maturité, il n'a pas conquis son entier équilibre. Partout, et en matière de politique même, il éprouve, rêveur et sujet à des bizarreries, de la peine à suivre une voie directe.

Le *Journal* nous paraît être un bien plus précieux document que ces **Lettres de Mme de Staël à Benjamin Constant**, que Mme la Baronne de Nolde vient d'exhumer des archives de sa famille. Ces *Lettres*, au nombre de quarante-et une, s'échelonnent de 1804 à 1816. Elles encadrent le fameux accord d'intérêt du 21 mars 1810. Elles ont peu de rapport aux sentiments ardents qui agitèrent les deux amants, hors dans quelques paragraphes. Elles contribuent à éclaircir un certain nombre de points obscurs de la vie de Benjamin Constant. On y trouve des faits curieux de tous ordres, fort souvent d'ordre politique et littéraire.

Mémento. — *Revues* : *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1928. De M. C.-A. Fusil : *Lucrèce et les Philosophes du XVIIIe siècle* ; De M. Gustave Cohen : *Nouvelles notes biographiques sur Jean de Schelandre* ; De M. Gustave van Roosbroeck : *Une parodie inédite du Mahomet de Voltaire* : *L'Empirique*. — *Bulletin du Bibliophile*, 1er août 1928. De M. Georges Mongrédien : *Bibliographie tabarinique.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

René Ghil : *Choix de Poèmes*, Messein. — Claude-Maurice Robert : *A cor et à cri*, Alger, Pfeiffer et Assant.

Un poète de vingt-deux ans, au même moment que paraît son premier volume de poèmes, énonce avec certitude et netteté, dans l'ensemble architectural comme dans l'équilibre des parties et éléments qui le constituent, ce que l'œuvre de sa vie, patiemment, résolument édifiera. N'est-ce, ce prodige, suffisant déjà pour que l'on ressente un émerveillement? Il faut, dès ceci posé, s'entendre et dissiper les ambiguïtés. Des exemples, aurait-on objecté, ont précédé la tentative de René Ghil : dans ce sens, a-t-il fondé quelque assise nouvelle ? Or, qu'oppose-t-on en parallèle à son

dessein ? La lourde, consciencieuse, touffue, indigeste réalisation d'un Guillaume de Salluste du Bartas : celui-là n'a conçu qu'un discours sur la création du monde, lequel contient, d'ailleurs, plus de beautés poétiques, au moins d'expression, qu'on n'est accoutumé d'y consentir. Mais ce n'est nullement, si louable soit ce dessein, celui auquel René Ghil s'est borné ; Ghil a eu des visées plus audacieuses, un but sans aucun rapport avec l'idée première du vieux Du Bartas. Je ne m'arrêterai même pas au rapprochement que l'on a fait de son œuvre à celle, si l'on peut ainsi s'exprimer, d'un Strada voué au prompt oubli, sinon pour signaler la différence qu'il y a d'un laborieux et puéril entassement de volumes destinés à célébrer dogmatiquement l'histoire universelle, par une suite d'épopées dépourvues de souffle et de génie, à une construction synthétique, personnelle, révélation du monde et de l'homme sur une base métaphysique longuement méditée, logique et visionnaire, où le poète, certes, fait état des légendes et des longues traditions, accueille également les apports coordonnés et patiemment établis des plus récentes conquêtes scientifiques, mais en les adaptant, en les amalgamant, en les subordonnant selon leur rang, leur importance, leur hiérarchie, à la substance de son poème. La volonté de Ghil était de ne rien ignorer, de ne rien rejeter de ce que, d'imagination ou de déduction, il est licite, en notre siècle, de savoir ; bien plus, de s'en faire un appui à la projection de soi-même en quête d'un infini à embrasser, et non de s'y arrêter, de s'y limiter les yeux, de s'y satisfaire l'esprit sans rien, sinon dans la manière d'énoncer les vérités suprêmes, tirer de son fonds pour combiner à nouveau un ensemble.

Souvent on s'est mépris, et le respect qu'il porte à la science, aux données et aux méthodes de la science ont induit certains critiques à imaginer que René Ghil fût ou voulût être un poète scientifique, qu'il prétendît enclore en ses poèmes, les investigations et les conclusions des savants, les présenter en vers plus ou moins pittoresques ou dogmatiques Non, Ghil avait le sentiment légitime que, dissemblable de ses confrères, il n'avait ni le dédain, ni l'ignorance de la science positive, qu'il la connaissait à l'égal de la science psychologique, de l'histoire, et qu'il n'existait aucune raison de ne pas mettre à profit ses connaissances, voilà tout. Son œuvre n'a pas pour but d'exalter ou de « peindre » la science; les notions scientifiques qu'il met en œuvre

participent comme tout autre acquêt du cerveau humain à l'édification qu'il projette.

Les trois fervents disciples du grand disparu qui présentent, précédé d'un exposé sommaire des théories du poète et d'un argument détaillé de son œuvre, ce **Choix de Poèmes**, MM. Gabriel Brunet, Noël Bureau, Paul Jamati, repoussent avec raison le reproche de didactisme qu'on a fait à Ghil, et qui ne résiste pas à l'examen le plus superficiel. Ils discutent davantage le grief d'obscurité et de difficulté. « L'obscurité ghilienne — observent-ils — n'est liée ni à une impuissance à concevoir ni à une impuissance à formuler ; elle est née de l'effort volontaire et très conscient du Poète pour réaliser sa conception de la poésie. Ici, l'obscurité est due à la suppression du développement et à la volonté d'atteindre à la plus extrême condensation ; là elle résulte d'une absorption de l'idée dans les correspondances sensibles. Mais, le plus souvent, la difficulté et l'obscurité ghilienne naissent de l'effort pour porter l'expression au plus haut point de richesse et de synthèse. — « L'expression ghilienne fond en elle au moins quatre valeurs : valeur de sens, valeur plastique, valeur musicale, suggestion d'atmosphère. » — La synthèse chez Ghil n'est pas comme chez les autres poètes un moment d'élection, une réussite, une rencontre, mais « un faisceau où s'avancent, s'unissent les éléments du monde que nous considérons en les distinguant ».

Au surplus, comme, quoiqu'on en ait douté, Ghil est par-dessus tout non pas un dialecticien, non pas un métaphysicien, non pas un patient constructeur d'hypothèses ou d'édifices en songe, mais un poète, le problème chez lui de l'expression « se modifie du tout au tout si l'on applique pour la déchiffrer une méthode musicale». Il faut lire à haute voix; il faut entendre les vers avant de les comprendre, « l'intuition musicale doit précéder la compréhension... En réalité, la difficulté de la syntaxe ghilienne provient généralement du fait que la phrase du poète est construite avec une logique musicale plus qu'avec une logique intellectuelle ».

Je néglige, trop facile, pour quiconque y apporte la plus simple bonne foi, tels morceaux, si exquis soient-ils, à tournure de chanson populaire ou de passages extrêmement simples, du *Pantoun des Pantoun*, et je m'arrête à un poème de large évocation, encore que rendu aisé par ses éléments de pittoresque. C'est au volume III, *Le Vœu de Vivre* de la première partie, *Dire du Mieux*, celui qui commence comme suit, *le Chat* :

Doré, et lentement d'épaisseur — transparente
de tout roi silence,
le soir s'en allait
du regret éternel des paupières orantes :
et d'or terne à l'opposite — la lune ronde
dans l'horizon de nuit massivement violet
se trouva haute de la tristesse du monde...

Groupée selon l'appel du rythme, la phrase ne saurait être plus limpide. Car c'est une des surprises d'un poème de Ghil que la sûreté imperturbable et souple du rythme. Sur l'armature ferme, presque massive, à travers elle bien plutôt, se joue, d'après les nécessités du sens, ce frémissement de l'impression, cette mobilité de l'accent et du développement verbal qui lui appartiennent en propre, et qui sont sa grande découverte. Elle trouble, tant on y est peu habitué, d'abord ; mais c'est par elle, pour elle qu'on revient à lui. C'est ce chant de poète original, persuasif et qui charme l'attention et retient l'admiration, que l'on doit à René Ghil. La noble grandeur d'une pareille tentative, quand même elle eût avorté, mériterait la ferveur et la déférence de tous. Elle se réalise presque partout ; elle triomphe, ferme, lumineuse, assurée presque en chacune de ses phrases et de ses recherches ; l'œuvre volontaire, hautaine, consciente est établie au gré si net des desseins du poète ; on peut l'adorer ou la moins aimer, il est impossible qu'on n'ait pour elle et pour lui la plus complète admiration. Une vie d'homme est là. MM. Gabriel Brunet, Noël Bureau, Paul Jamati nous en présentent la plus souveraine preuve par ce choix admirablement choisi, on dirait gradué au mieux pour la faire en tous ses aspects dûment apprécier, de l'œuvre totale de René Ghil.

Conception du lyrisme suprêmement différente, un poète nouveau s'y lève éperdument, dans le bondissement de ses passions, de sa tristesse, de ses joies, **A Cor et à Cri** : M. Claude-Maurice Robert recherche fougueux dans la satisfaction des ivresses quotidiennes — j'entends les ivresses de l'âme uniquement, — ne désire-t-il qu'on grave plus tard, au marbre de sa tombe, ce vers :

Il était toujours ivre et ne buvait jamais...

— M. C.-M. Robert recherche avec fougue le bonheur. Il n'a, comme tant d'autres, rencontré à étreindre que le plaisir et l'a-

mertume perpétuelle des changeantes voluptés, beaucoup de déceptions. Certes, le souvenir conserve le parfum d'heures adorables et belles, mais fugitives, ou si peu complètes qu'elles lassent sans cesse et laissent aux lèvres un goût de cendre. Cependant y a-t-il au monde une autre raison d'être que l'attirance réciproque des êtres, que la ferveur envers les choses de la nature, que l'amour ? Et l'âme aspire à la joie paisible et assurée : ne lui sera-t-il jamais accordé de s'en assouvir à son tour ? Le Seigneur qui a fait la créature est-il si exigeant qu'il ne favorise que ceux-là dont l'amour ne s'adresse qu'à lui seul ? Le poète se refuse à admettre que rien dans l'amour de la femme ou dans l'amitié dont il a en vain quêté l'assistance et le réconfort soit vain. Non. Il a trop soif, et son sang bouillonne, jamais la soif de ses désirs ne fut désaltérée. Il a besoin d'aimer, il a besoin de vivre. Malgré les efforts contraires, le moment vient où

> Ma raison capitule et mon vouloir expire,
> Mon orgueil même se dissout ;
> Qu'est-ce donc qui me mord à l'âme comme un loup,
> Et boit mon sang comme un vampire ?
> — C'est la chair qui reprend sur toi son vieil empire...

M. Claude-Maurice Robert est au milieu des tortures que lui inflige le perpétuel conflit de sa sensibilité avec sa sensualité, de ses espérances avec ses désillusions, prodigieusement sincère, et on aime en lui le poète qui va parfois jusqu'au délire [illegible] dans l'expression ardente de ses fièvres et de ses [illegible] ses vers sont des œuvres de [illegible] [illegible]tations. Son livre et [illegible]rité intime et profonde.

ANDRÉ FONTAINAS.

[illegible]ES ROMANS

Romans historiques (2e par[illegible] [illegible] Pierre Dominique : *Sa Majesté*, Grasset. — Marcel Dupont : *Gloire*, Librairie Plon. — Albéric Cahuet : *Mademoiselle de Milly*, E. Fasquelle. — Maurice Soulié : *La Reine* [illegible] [illegible]*andaleuse*, Payot. — Nicolas Ségur : *Elle et lui à Venise*, Albin Michel. — Panaït Istr[illegible]ti : *Mes Départs*, librairie Gallimard ; *Les Chardons de Baragan*, Grasset. — Francis Forest : *Sur un air américain*, Edition du Monde Moderne. — Victor Llona : *La croix de feu*, Edition Baudinière. — Mémento.

Avec beaucoup d'esprit, M. René de Weck a raconté, ici même, il n'y a pas longtemps, l'histoire de ce baron de Neuhoff qui, sous le nom de Théodore, régna en Corse pendant huit mois, au XVIIIe

siècle. C'est encore de l'étrange destinée de cet aventurier que nous entretient aujourd'hui M. Pierre Dominique dans son nouveau roman, **Sa Majesté**, et l'on ne saurait s'en plaindre, car il a sa façon à lui, et qui diffère du tout au tout de celle de M. de Weck, de considérer le pittoresque individu. Ruiné par l'affaire Law, celui-ci, dont l'intelligence était fertile en inventions, n'avait rien, sans doute, d'un héros, et n'aspirait pas à accomplir de grandes choses, mais à jouir de la vie, quand il se mit en tête d'enlever à Gênes l'île où devait naître Napoléon. Un des personnages du récit de M. Pierre Dominique le définit en trois lignes: « Un roi sur la scène. Mais pas de pouvoir réel. Une couronne en carton. Une attitude aux yeux de l'Europe... M. de Neuhoff dans le *Roi Théodore*... Du talent d'ailleurs »... Des talents, surtout. Peut-être, servi par les moyens dont disposent actuellement les hommes d'affaires de son espèce, eût-il réussi et fût-il devenu sinon le souverain d'un pays, du moins l'heureux bénéficiaire d'un bluff formidable. Mais, s'il était cynique, il était aussi un peu bohême, ou artiste, et perdait à s'amuser un temps qu'il n'eût dû employer qu'à amuser ses dupes. M. Pierre Dominique s'est surtout appliqué à définir ou à accuser ce côté de son caractère, et, dans ce but, il l'a suivi jusqu'à la fin de sa carrière, c'est-à-dire jusqu'à son emprisonnement pour dettes, en Angleterre. J'apprécie beaucoup le talent nerveux, romantique et satirique de l'auteur de *Notre-Dame de la Sagesse*, et nul sujet n'était plus
. ' le mettre en valeur que celui de la vie picaresque de
propre a .. de ce gentilhomme, ensemble « hautain et
Neuhoff. Autour .. ..éations de Le Sage et de Balzac,
canaille », et qui tient des .. ..onarque d'opéra-bouffe,
avec je ne sais quoi, dans l'allure, d'un .. ..ts. représenta-
M. Pierre Dominique a groupé des types amusa.. ,
tifs d'une époque dont l'intérêt n'est pas près d'être épuisé, malgré
le nombre d'écrivains qu'elle a inspirés. et
pas un instant. , .. son récit ne languit

Le rom.. '

...an de M. Marcel Dupont, **Gloire**, qui nous reporte à l'époque du Directoire, et dont le prologue a l'accent de l'épopée, nous raconte une aventure d'amour entre un jeune noble, devenu officier dans les armées de la République à laquelle il s'est rallié, et une demoiselle, également noble, mais qui conspire pour rétablir le roi sur son trône. J'ai souvenir de plusieurs autres œuvres romanesques dont l'affabulation est à peu près celle du récit de

M. Dupont ; mais — et c'est à l'éloge de cet écrivain — je n'en ai pas moins pris plaisir à le lire. Sa narration est entraînante et riche en dramatiques péripéties.

M. Albéric Cahuet qui, dans *Les Amans du lac*, avait reconstitué l'histoire de Julie, l'héroïne du chef-d'œuvre de Lamartine, nous révèle, aujourd'hui, la personnalité de la jeune femme qui a servi de modèle au poète pour son roman lyrique de *Jocelyn*. Et c'est **Mademoiselle de Milly**, la suave et si romantique Laurence que l'on sait. La confrontation de la réalité avec la fiction permet de surprendre, ici, Lamartine qui déclarait que « l'idéal, c'est de la vérité à distance », en flagrant délit d'embellissement des choses. Cet amateur de génie n'exaltait pas un événement en l'élevant au-dessus de lui-même ; il l'affadissait, plutôt, en le projetant dans une perspective azurée ; et l'authentique récit de M. Cahuet est autrement émouvant, dans sa simplicité, que la fiction qu'il a rimée avec cette grâce un peu nonchalante qui le caractérisait. M. Cahuet a fait suivre son érudite étude de quelques pages pittoresques sur les Charmettes et le Curé d'Ars, qui lui apportent un supplément d'intérêt.

La vie était jusqu'ici mal connue, du moins en France, de cette princesse Caroline de Brunswick que M. Maurice Soulié appelle **La reine scandaleuse** et dont le procès en divorce passionna non seulement l'Angleterre, mais l'Europe au début du siècle dernier. On savait, en gros, qu'à l'époque où le prince Georges, le fils de George III, l'épousa, selon la volonté de son père, il était déjà marié morganatiquement avec une catholique, la veuve d'un officier irlandais, Lady Fitz-Herbert. Mais M. Soulié nous apporte maints documents nouveaux sur ce débauché dont le docteur Hard avait dit qu'il serait le plus grand vaurien de son temps et qui ne recula devant rien pour détacher de lui [illegible] Et c'est l[illegible] femme qui l'importunait. [illegible] le récit de sa répugnante conduite à l'égard de cette malheureuse qui commit à la fin l'imprudence de se mettre dans son tort en s'affichant en Italie avec une sorte de ruffian, que nous fait tout au long, et sans escamoter le moindre détail, M. Soulié. L'histoire se hausse — ou s'abaisse — ici, jusqu'au roman, et au roman du caractère le plus balzacien qui soit. Il suffit de lire les lettres que reproduit M. Soulié et les dépositions des témoins qu'il cite pour s'en convaincre, non sans admirer, en passant, le loyalisme de ce peuple anglais que son dégoût

de la conduite du prince de Galles, puis du roi d'Angleterre n'égara pas comme le nôtre, au moment de « l'affaire du collier ». Le prestige de la monarchie britannique — d'ailleurs victorieuse de Napoléon — sortit intact d'un scandale qui faillit avoir pour conséquence la chute du gouvernement tory, et ce n'est pas le moindre mérite de M. Soulié de nous avoir donné une impression très juste de l'esprit public et des mœurs de nos voisins dans la captivante peinture d'une époque, qu'il a réussie.

M. Nicolas Ségur est un esprit très distingué, et qui ne pouvait pas, du moment qu'il se proposait d'étudier le drame passionnel Alfred de Musset-George Sand, ne nous en rien dire d'intéressant. Aussi bien, le récit romancé qu'il nous fait de ce drame sous le titre d'**Elle et lui à Venise** est-il, dans sa vérité, fort expressif et d'une belle tenue littéraire. Ayant récemment écrit une vie de Musset, j'ai eu moi-même à m'occuper de l'aventure du couple célèbre en Italie, et j'ai pu constater que M. Nicolas Ségur n'a négligé ni altéré aucun des documents qui lui permettaient d'en élucider la complexité. Peut-être a-t-il attribué à Pagello plus de désirs pour « l'étrangère » que ce Vénitien d'origine tudesque n'en éprouva réellement... Mais ce n'est là qu'un détail, et je lui reprocherais plutôt d'avoir voulu dégager un sens général, et comme il dit : humain, « trop humain », de l'exemple des deux amants. Je crois qu'il s'agit d'un *cas*, en l'espèce, et très particulier par le caractère et la formation littéraire, mystique si l'on veut, aussi, à certains égards, du poète et de la romancière. Romantisme, a dit M. Charles Maurras.

Il est certain que l'ombre de Rousseau plane sur George et sur Alfred, et si celui-ci s'était de très bonne heure nerveusement [illegible] la souffrance, celle-là offrait par son panthéisme, [illegible] belle matière à exploit[illegible] affine pa[illegible] d'essence germanique, la plus [illegible] à l'enfant du siècle. Enfin, il y eut, chez Musset, un cas d'atavisme, et l'influence qu'exerça sur lui l'atmosphère italienne est pour moi certaine. M. Nicolas Ségur a d'ailleurs très bien senti l'importance du rôle joué par l'ambiance dans le drame qu'il a raconté, et il a évoqué le décor de Venise avec beaucoup d'art et de précision. Je le loue particulièrement des portraits qu'il a réussis de ses deux protagonistes et de Musset, surtout, dont il a si bien montré le caractère difficile, l'impatient désir de plaisir, malgré le goût de la douleur, et l'insolence fringante.

Avec une abondance qui atteste le désir de tout dire, et une hâte où se trahit l'improvisation, M. Panaït Istrati continue dans **Mes départs** et **Les chardons de Baragan** d'évoquer sa Roumanie natale, tout en nous racontant, sinon sa jeunesse, du moins les événement dont sa jeunesse a été le témoin, et les souvenirs qu'il a recueillis. Ce faisant, il ne reconstitue pas sa personnalité, ni n'analyse son moi en psychologue, mais, à la façon d'un poète épique, compose de maintes individualités diverses le caractère essentiel d'un peuple ou d'une race. Soit qu'il narre ses propres misères dans *Mes Départs* — et notamment son pénible apprentissage à la taverne braïloise de Kiv Leonida — ou les souffrances des Valaques, asservis et exploités par les Boyards, dans *Les Chardons de Baragan*, c'est de l'histoire qu'il écrit. De l'histoire sans impartialité, bien entendu. On ne saurait en attendre de ce rhapsode à la sensibilité ardente et déchirée. Aussi bien, les livres de M. Panaït Istrati empruntent-ils une grande part de leur intérêt à l'indignation ou à la passion qui les inspire. Je regrette seulement qu'il en interrompe trop souvent le mouvement pathétique pour s'abandonner à des déclamations. La puissance réaliste de son art suffit à nous émouvoir, en effet ; il ne saurait rien dire qui ajoutât à l'intensité de ses évocations.

Ce qu'a fait naguère pour les Tommies M. André Maurois avec *Les Silences du Colonel Bramble*, M. Francis Forest le tente aujourd'hui pour les Sammies, avec un livre plein de cœur et d'esprit : **Sur un air américain** ; mais je doute qu'il obtienne le même succès que son heureux prédécesseur. C'est que l'opportunité est tout pour ces sortes d'ouvrages [illegible] pas à proprement parler les mœurs [illegible] étudient et le caractère permanent d'une nation, mais [illegible] qui en envisagent les représentants par rapport aux réactions particulières d'un moment sous un certain angle et dans une certaine lumière. L'enthousiasme suscité par le mot du général Pershing : « La Fayette, nous voilà ! » est bien tombé, et, comme ne manque pas de l'observer M. Francis Forest lui-même, il y a eu, depuis, la question des dettes... Que nous ne la posions pas sur son véritable terrain, il est possible. Mais la raison est une chose, et le sentiment en est une autre. Or, c'est de la complicité de notre sentiment qu'eût eu besoin M. Francis Forest... Reste qu'il y a des détails pittoresques dans son récit,

qu'il a conçu comme une manière de symphonie et où il a dépensé beaucoup de talent.

M. Victor Llona, qui est un peu l'émule de M. Maurice Dekobra (section américaine), vient d'écrire sous ce titre: **La Croix de feu**, du Ku-Klux-Klan. Ce n'était point son affaire d'étudier en historien, en sociologue et en psychologue, cette organisation secrète composée de yankees « cent pour cent » et qui a pour but, comme on sait, de débarrasser par tous les moyens les Etats-Unis des individus suspects de xénophilie et surtout de négrophilie; mais il s'est suffisamment documenté (encore que je ne croie pas qu'il ait lu l'excellent ouvrage de M. John Moffatt Mecklin) et il n'a rien avancé qui ne soit exact. Son roman, dont on pourrait tirer un bon film, est dramatique à souhait, et l'inspiration, de caractère populaire, en est généreuse.

MÉMENTO. — Tous les chapitres ne sont pas d'égale valeur de l'humoristique *Histoire de France* que M. André Villebœuf vient de publier chez Baudinière et qu'il a agrémentée de ses propres dessins. Si certains de ces chapitres sont excellents (par exemple celui des rois fainéants, ou plutôt des « rois feignants ») d'autres sont presque médiocres (notamment celui de Jeanne d'Arc ; mais la Pucelle porte malheur à ceux qui veulent faire rire à son propos, sinon à ses dépens). L'entreprise de M. Villebœuf, qui a de l'esprit, était difficile. Je ne crois pas, pour moi, qu'on puisse interpréter les événements de l'histoire sur un ton uniforme. — Mme Etiennette Beuque consacre un bon roman, riche en péripéties dramatiques, aux *Rebelles ou martyrs* de l'Irlande (Editions de la Revue Mondiale). Sa sympathie pour le fils d'Erinn ne l'a pas rendue injuste à l'égard de l'Angleterre, et c'est avec un louable souci d'objectivité qu'elle a évoqué les événements de ces dix ou douze dernières années. — Je signale, chez Flammarion, une réédition de *Basile et Sophia*, le somptueux roman où Paul Adam rivalise avec Jean Lombard dans la résurrection de Byzance. Cette œuvre, qui palpite d'une vie intense, est une des meilleures de l'auteur de *L'Enfant d'Austerlitz*, de *La Force* et du *Soleil de Juillet*, l'un des plus admirables représentants de notre génie épique.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Lucien Jumau : *Piles et accumulateurs électriques*, Colin. — Charles Suchet : *Cours d'électricité* (en deux tomes), Eyrolles. — Jules Faivre Dupaigre, Jean Lamirand et Léopold Brizard : *Electricité* (tome III du cours de physique), Masson. — Jules Lemoine et Joseph Guyot : *Electricité* (tome III

du cours de physique), Vuibert. — Henri Vigneron : *L'électricité et ses applications*, Masson. — Georges Claude : *L'électricité à la portée de tout le monde*, Dunod. — Lucien Poincaré et Paul Bunet : *L'électricité*, Flammarion. — Mémento.

Avant de passer en revue la multitude d'ouvrages généraux, publiés dans ces derniers temps sur l'électricité, je tiens à signaler tout spécialement le petit livre de Lucien Jumau, conférencier à l'Ecole supérieure d'Electricité, paru dans l'excellente collection Armand Colin, intitulé : **Piles et accumulateurs électriques**.

Les piles électriques, qui ont été les premières sources industrielles de courant électrique, sont encore, à l'heure actuelle, les plus commodes pour certaines applications ne nécessitant que de faibles courants. Les accumulateurs électriques, étant une classe particulière de piles, ont, comme celles-ci, le gros avantage de constituer les générateurs de courant continu les plus simples, puisqu'ils n'ont pas d'organes en mouvement. Mais, comme ils possèdent la propriété de pouvoir, après leur épuisement, être rechargés par le passage d'un courant continu — tandis que les piles nécessitent un remplacement des matières actives — on conçoit que les accumulateurs aient des applications beaucoup plus nombreuses que les piles.

C'est par les piles que l'électricité a, la première fois, franchi le mur de la vie privée, en alimentant l'humble sonnerie trembleuse : cet emploi des piles est d'ailleurs en décroissance ; mais elles entrent dans la composition des postes récepteurs de radiophonie, ainsi d'ailleurs que les accus ; ceux-ci se sont en outre imposés dans les autos, où ils règnent tyranniquement sur l'éclairage et le démarrage automatique.

L'auteur commence par nous rappeler avec précision (bien qu'ingénieur) la théorie de Nernst, et, un peu plus loin, il montre comment cette même théorie s'applique aux accus. La technique et les applications des générateurs électrochimiques sont très approfondies, et on trouvera dans cette monographie les données les plus récentes (jusqu'en 1928) : remercions Lucien Jumau d'avoir comblé une lacune, et ceci de la manière la plus heureuse.

§

Reste la kyrielle des auteurs qui se sont récemment appliqués à exposer **l'Electricité** dans ses grandes lignes : il se dégage de leurs productions une impression générale de médiocrité,

soit qu'on y découvre les affirmations les plus abracadabrantes, soit qu'elles cherchent à couper les cheveux en quatre (pour émerveiller les candidats à l'X), soit encore qu'elles ne se doutent pas de ce qui fait l'intérêt actuel, théorique et pratique, de cette science et de cette technique. Observation qui s'applique à tous ces ouvrages sans exception : parfois par ignorance, parfois de parti pris délibéré, ils n'attachent pas aux théories corpusculaires de l'électricité l'importance qu'elles méritent. Le mauvais exemple est contagieux : Charles Fabry, en rédigeant ses *Eléments d'électricité* (1), avait tenu à nous prévenir que le point de vue électronique serait « à peine signalé » ; mais il n'est pas sûr qu'un Charles Fabry plus jeune se serait ainsi volontairement imposé des œillères. L'histoire est un perpétuel recommencement : Marcelin Berthelot, pour des raisons insoutenables, a détourné la France des théories corpusculaires de la chimie, ce qui n'a d'ailleurs pas empêché molécules et atomes de conquérir, même en France, l'exposé élémentaire de la chimie. Les anti-électronistes d'aujourd'hui sont, en quelque sorte, les fils spirituels des anti-atomistes, de fâcheuse mémoire ; il est stupéfiant de constater combien l'enseignement de l'électricité est resté en retard sur ses développements théoriques. Le plus souvent, on voit l'électron surgir à propos de la lampe à trois électrodes, lorsqu'il n'y a plus moyen de s'en passer, et le lecteur ne peut guère savoir d'où il vient, faute d'avoir fait antérieurement plus ample connaissance avec lui. Et cependant, les conceptions corpusculaires rendent intuitifs un grand nombre de raisonnements et de lois abstraites ; il y a là toute une rénovation, fort désirable, et qui ne manquera pas de porter ses fruits.

Le **Cours d'électricité** de Charles Suchet comporte, au second tome, un résumé très recommandable des dynamos, des moteurs et des transformateurs. L'électron est mentionné in-extremis (avec force erreurs) dans les six dernières pages d'un ouvrage qui en comporte 525. J'aime moins le premier tome, qui ne s'est pas affranchi des manières de voir périmées et qui débute — suivant la sacro-sainte tradition française — par de multiples appels à l'hydraulique : l'électron permet de mettre au rancart ces comparaisons assez vagues d'un courant électrique avec le courant d'eau ; elles étaient de mise, lorsque l'électricité

(1) Colin, Paris, 1921.

était une curiosité de laboratoire ; rien ne sert de rapprocher un phénomène bien défini de faits soi-disant usuels, mais qui obéissent à des lois complexes et peu générales. Ajoutons, en ce qui concerne Suchet, qu'il emploie (p. 127, 137...) l'expression « champ électromagnétique » à contretemps, là où il *faut* dire champ *magnétique* ; il n'y a qu'une seule espèce de champ magnétique ; le champ électromagnétique, c'est-à-dire l'ensemble champ électrique-champ magnétique, est ce qui se propage dans le rayonnement hertzien.

Des professeurs de lycée — en exercice ou émérites — se sont mis à cinq pour rédiger (pour les classes de spéciales) deux cours de physique, dont les troisièmes tomes traitent de **l'électricité**. Le premier d'entre eux, qui n'est autre que la forme contemporaine de l'antique manuel de Fernet, comprend surtout deux parties très faibles : l'électrolyse, où les erreurs abondent, et le magnétisme ; les débuts du magnétisme sont mal exposés ; la notion de pôle (les trois auteurs emploient fautivement le mot « masse ») n'offre qu'un avantage, c'est de les induire en erreur et de leur faire croire que le champ magnétique est un champ newtonien (alors que c'est en réalité un champ laplacien) ; enfin les raisonnements sur la loi de Laplace et le théorème d'Ampère (p. 280) sont bien alambiqués. Le second cours (celui de Lemoine et Guyot) est plus sobre, plus abondamment illustré ; mais il donne lieu, pour le magnétisme, aux mêmes critiques ; débutant par le magnétisme comme c'est son droit, il a tort de traiter le champ newtonien en prenant comme exemple le champ magnétique, sous prétexte que le champ magnétique peut être dans des conditions *très particulières, très exceptionnelles*, considéré comme newtonien. Pour tout dire, ces cinq auteurs nous font évoquer un homme qui répéterait à satiété : « noir comme un cygne, noir comme un cygne... »

§

Les trois livres dont il me reste à dire quelques mots sont plutôt tournés vers les applications. L'ouvrage (800 pages, 800 illustrations) d'Henri Vigneron est remarquablement présenté ; quel malheur que le texte ne soit pas à la hauteur des photos ! On ne peut reprocher à l'auteur de ne pas parler de l'électron, mais pourquoi tout ce qu'il en dit est-il si obscur et si incorrect !

Bien des applications importantes ont été omises. Il aurait été possible de publier une initiation à l'électricité ; mais on ne nous livre qu'une possibilité de documentation, à laquelle il ne faut s'adresser qu'avec la plus grande prudence.

Georges Claude édita, il y a longtemps, bien longtemps, en 1901, un volume de vulgarisation, où apparaissait trop la volonté tenace d'être spirituel et qui eut un énorme succès : ce volume venait à son heure. On nous en offre aujourd'hui un nouveau tirage, qu'un vague ingénieur à la C. P. D. E. aurait mis au point. En confrontant la première et la dernière édition, la part de l'adaptateur m'a complètement échappé : il a laissé subsister toutes les vieilleries et n'a rien compris aux théories nouvelles. Ce n'est pas parce qu'on s'adresse à des serruriers, monteurs de sonneries, vendeurs d'appareils radiophoniques, qu'on doit s'arroger le droit de leur débiter des bourdes à jet continu. Bref, une erreur de jeunesse, dont la tentative de rajeunissement a échoué.

Autre tentative du même ordre : l'ingénieur Paul Bunet réédite le petit livre de Lucien Poincaré, le recteur de l'Académie de Paris, aujourd'hui décédé. Ici, on voit nettement ce qui appartient à l'un et à l'autre : Bunet a fort consciencieusement repris la partie industrielle ; nous avons là, à ce point de vue, un livre fort recommandable et tout à fait au point. Les considérations théoriques sont plus critiquables ; le style L.-Poincaré et sa conception de la vulgarisation laissaient à désirer, témoin cette phrase (p. 100) :

Le carré de l'impédance est égal à la somme du carré de la résistance ordinaire, définie comme en courant continu, et du carré du produit du coefficient de self-induction du circuit par la pulsation du courant, la pulsation étant le produit de la fréquence par le rapport de la longueur d'une circonférence à la longueur de son diamètre.

L. Poincaré n'avait pas compris qu'il existe des formules mathématiques qui ne peuvent se traduire en langage grammatical , mais, surtout, lors de la première édition (1906), son résumé n'était déjà pas « à la page », quant à l'état théorique de la physique. Et Paul Bunet n'y a pour ainsi dire rien changé...

MÉMENTO. — *La science à la maison*, par Henri de Graffigny (Desforges, Girardot et Cie). Il y avait là une idée intéressante ; les matières traitées (construction, ventilation, chauffage et éclairage, cui-

sine, machine à laver, petits serviteurs de la maison, sécurité et confort) auraient pu être développées systématiquement, *avec du sens critique*, en se bornant à l'essentiel. Voilà l'idéal, et voici la réalité : on a copié à la queue leu leu les notices des constructeurs, en les désignant nommément (réclame payée ?) et on vend *ça* trente francs...

Larousse mensuel (août 1928). — Un article de deux pages et demie sur les « températures industrielles », par Marcel Hegelbacher. Les explications sont parfois insuffisantes quant à la clarté et l'exactitude ; mais on trouvera d'utiles renseignements sur les thermographes, les pyromètres, les appareils de contrôle et les régulateurs de température.

MARCEL BOLL.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Lucien Febvre : *Un destin : Martin Luther*, Paris, Rieder, 1928. — Mémento.

Il y a toujours eu un Luther de la légende protestante. Depuis vingt-cinq ans, il y a un Luther de la polémique catholique. Ils sont inconciliables et aussi faux l'un que l'autre. Pour la première fois peut-être, avec le livre si sagace et si vif de M. Lucien Febvre, professeur à l'Université de Strasbourg, **Un destin : Martin Luther**, nous avons une esquisse du Luther de l'histoire.

M. Febvre nous rappelle d'abord le Luther de la légende protestante.

Enfance sans amour, sans joie, sans beauté. De porte en porte, le petit Martin est obligé de mendier son pain. Sur la route de Stotternheim, un coup de tonnerre frappe à ses côtés un de ses amis. Tremblant de cette menace de mort, il entre chez les Augustins d'Erfurt.

Moine d'élite, il se plie aux rigueurs de la règle pour la satisfaction d'un idéal dérisoire, le seul que son Eglise eût à lui proposer. Tout lui parle d'un Dieu implacable. Entré au couvent pour y trouver la paix, il n'y rencontre que terreur et doute. En vain, pour désarmer l'atroce colère de Dieu, redouble-t-il de pénitences, meurtrières pour son corps, irritantes pour son esprit Dans une chrétienté qui livre ses temples aux marchands, rien ne fait écho aux sanglots du croyant, avide de foi vivante.

En 1510, pour les affaires de l'ordre, Frère Martin Luther, soulevé d'espérance, va à Rome. Ce qu'il voit ? La Babylone maudite, son clergé simoniaque, ses cardinaux sans foi et sans

moralité. Les abus que la chrétienté unanime flétrit, il en connaît maintenant la source.

Il reprend sa vie de prière et de méditation jusqu'au jour où son esprit s'illumine soudain. Il comprend que la *justice* dont parle saint Paul n'est pas la justice d'un Dieu rigoureux, mais la justice dont vit le juste, s'il a la foi. C'est un pur don de Dieu.

En 1517, un scandale éclate. Les indulgences sont vendues avec un tel cynisme que Luther clame une indignation longtemps contenue.

D'un bout à l'autre de l'Allemagne, sa parole trouve un écho. Devant la foule, il lance son chant de triomphe et de libération. A la diète de Worms, face au César germanique et au Légat du pape, il refuse toute rétractation. Dans son habit grossier le pauvre moine devient le héraut du monde moderne.

Ce beau récit dramatique s'est transmis des historiens protestants à Michelet et aux historiens laïques. Il avait possession d'état.

Mais en 1904 un coup de tonnerre éclata, plus retentissant que celui de la route de Stotternheim.

Signé du P. Denifle, parut à Mayence le tome premier d'un ouvrage intitulé *Luther et le luthéranisme*. En un mois, tout le tirage était épuisé. L'Allemagne luthérienne frémissait de colère et d'angoisse. Dans les assemblées, on interpellait les gouvernements sur ce livre subversif.

Erudit connu, le P. Denifle avait, de 1889 à 1897, assuré avec Emile Chatelain la publication du Cartulaire de l'Université de Paris. En descendant le cours des siècles, il s'était heurté à la Réforme luthérienne. Médiéviste, il avait étudié de longue date les théologies médiévales, très mal connues des luthérologues officiels. Homme d'Eglise, religieux ayant l'expérience personnelle de la vie et des observances monastiques, il possédait là encore sur les professeurs luthérien d'Allemagne une supériorité qui, dès les premières pages, devint éclatante.

A l'effigie d'un héros, il prétendait substituer l'image modelée sur nature d'un homme plein de talents, certes, mais aussi de tares grossières, de bassesses, de médiocrités. Et Denifle, puisant à pleines mains dans un arsenal trop bien garni, d'écrire sur Luther et la polygamie, Luther et la boisson, Luther et la

scatologie, le mensonge, les vices, une série de paragraphes animés d'une sainte et réjouissante fureur.

Luther a-t-il découvert par hasard la Bible ? Légende ! Le premier livre qu'en entrant chez les Augustins d'Erfurt il reçut de la main de son prieur, ce fut une Bible reliée en cuir rouge. Il le dit lui-même : *ubi monachi mihi dederunt biblia, rubeo corio tecta*. Ces papistes à tout le moins savaient donc que la Bible existait.

Les mortifications ? Luther dit et redit : « On nous les présentait comme devant nous valoir, par leur excès même, le salut ». Mensonge ! Dans ses premiers écrits, vingt fois il a enseigné l'authentique doctrine de l'Eglise. Les mortifications ne sont qu'un moyen de mater les désirs mauvais.

La conversion de Luther, telle qu'il l'a lui-même décrite dans l'autobiographie de 1545 ? Pur roman ! Denifle a passé en revue les commentaires, imprimés ou manuscrits, de soixante écrivains de premier rang de l'Eglise latine, du VIe au XVIe siècle. Pas un n'a entendu par *justice* de Dieu la justice qui punit. Tous ont entendu la grâce justifiante et gratuite. Or, de ces soixante auteurs, il en est plusieurs que Luther avait pratiqués.

Le héros de la légende protestante s'évanouissait.

Mais la caricature que Denifle tentait de mettre à sa place ne devait guère durer.

Si l'ouvrage de Denifle était bourré de textes, il l'était aussi d'interprétations abusives, parfois délirantes, ou si énormes, présentées avec une telle candeur dans la haine, que les moins critiques des lecteurs étaient bien forcés de penser : il y a maldonne.

Le sol était jonché de débris. Une œuvre de reconstruction s'imposait. Toute une Allemagne ardente et minutieuse s'est ruée au travail.

Le Luther qui s'est peu à peu dégagé de vingt-cinq ans de controverse entre protestants et catholiques est celui que M. Febvre restitue aujourd'hui à l'histoire.

Il a su le montrer dans un relief saisissant, très humain, prodigieusement vivant, Allemand complexe et homme du formidable XVIe siècle, avec ses ressources et ses éclairs de génie, ses faiblesses et ses insuffisances, avec son incapacité foncière de

s'élever au niveau des problèmes que posait l'institution de la nouvelle Eglise.

M. Febvre n'a prétendu donner ni une biographie de Luther ni un jugement sur Luther. Voici ce qu'il a voulu :

Dessiner la courbe d'une destinée qui fut simple, mais tragique, répérer avec précision les quelques points vraiment importants par lesquels elle passa ; montrer comment, sous la pression de quelles circonstances son élan premier dut s'amortir, et s'infléchir son tracé primitif ; poser ainsi, à propos d'un homme d'une singulière vitalité, ce problème des rapports de l'individu et de la collectivité, de l'initiative personnelle et de la nécessité sociale qui est, peut-être, le problème capital de l'histoire.

Le destin de Luther est, en effet, d'un tragique intérêt. On y voit la vie spirituelle d'un grand homme déterminer son action temporelle, puis subir le choc en retour de cette action.

Héros de la vie intérieure, chrétien type, le reclus de la Wartburg a, par un labeur de géant, recréé en lui, de toutes pièces, le christianisme. Plus profondément que personne, il a éprouvé l'agonie chrétienne, la résurrection spirituelle, les ravages de Dieu. Même s'il n'avait agi aucunement sur son temps, il serait avec Pascal, plus que Pascal, un des grands témoins intérieurs du christianisme.

Mais il s'est trouvé en accord merveilleux, puis en désaccord avec son pays soulevé. Il a déclanché un immense bouleversement historique, tout en poursuivant son problème intérieur. Son destin personnel a infléchi celui de l'Allemagne et s'est infléchi lui-même sous le poids des masses humaines mises en mouvement.

L'histoire de Luther est un drame à deux personnages : Luther et l'Allemagne. M. Febvre les a fait vivre tous deux et les a montrés aux prises. Son livre, qui fait honneur aux souples méthodes de notre jeune école historique, a la composition en profondeur d'une tragédie.

Le sujet demandait un historien rompu à la psychologie religieuse et aux choses du XVIe siècle. Il a été traité avec la connaissance critique de toutes les sources, avec la sobriété littéraire qui apporte la lumière et soutient l'attention, avec le frémissement qui est l'indice de la vie.

Après ce Luther si réussi nous attendons de l'auteur un Calvin. Ce sera peut-être : Un vouloir, Jean Calvin.

Mémento. — Les Actes du *Congrès d'histoire du christianisme*, tenu à Paris en 1927 pour le jubilé d'Alfred Loisy, ont paru (3 volumes, Rieder). Ils comprennent cinquante mémoires, dont les deux tiers se rapportent aux origines chrétiennes et au christianisme primitif. On y trouve d'importantes contributions de savants allemands, anglais, italiens, hollandais, norvégiens, polonais, autrichiens, tchécoslovaques, lettons. Elles sont traduites en français. Parmi les travaux français : A. Loisy, *Les origines de la cène eucharistique* ; A. Lods, *La chute des anges* ; P. Saintyves, *Le massacre des Innocents*. Ch. Guignebert, *L'expérience chez Paul* ; P. Alfaric, *Le Jésus de Paul* ; E. de Faye, *Que vaut la documentation patristique ?* ; Ch. Picard, *L'épisode de Baubô dans les mystères d'Eleusis*. *Réalités païennes et polémiques chrétiennes* : E. Dujardin, *Les judéo-chrétiens* ; M. Mauss, *La mystique hindoue et la mystique occidentale*. P. Masson Oursel, *Foi bouddhique et foi chrétienne* ; P. Alphandéry, *Le gnosticisme dans les sectes médiévales latines* ; L. Rougier, *Quelques contradictions internes de la Scolastique*. A. van Gennep, *La valeur documentaire folklorique des canons des conciles* ; J. Baruzi, *Protestantisme et illuminisme en Espagne au XVIe siècle*. A. Mathiez, *La séparation des Eglises et de l'Etat a-t elle existé sous la Révolution française ?* E. Bouvier, *Les religions depuis 1914*, etc. — M. A. Puech, professeur à la Sorbonne, publie une *Histoire de la littérature grecque chrétienne* en trois volumes, dont les deux premiers ont paru (Les Belles-Lettres, 1928). Le second est consacré à la littérature chrétienne au IIe et au IIIe siècle. C'est un domaine que M. Puech a exploré à fond. Son exposé est plein de vues neuves. Le premier volume traite du Nouveau Testament. Les positions prises par l'auteur sont intermédiaires entre celle du catholicisme éclairé (Lagrange) et celle du protestantisme libéral (Goguel). C'est dire qu'aux yeux de la critique indépendante, elles sont assez timides. — Dans la Bibliothèque des Initiations modernes (Nourry), un bien curieux livre de Maurice Garçon sur *Vintras hérésiarque et prophète*. L'auteur dose habilement chez ce prophète la part du délire mystique et celle de la simulation. — Dans la collection des Textes du Christianisme (Rieder), M. G. Michon nous présente avec une bonne introduction historique *les Documents pontificaux sur la démocratie et la société moderne*. C'est le texte des anathèmes prononcés par les papes, de Pie VI à Pie XI. On y voit une remarquable continuité de doctrine. En dépit de la condamnation de l'Action française, Eglise et démocratie restent inconciliables. — Dans la collection Christianisme et Civilisation (Delpeuch), *d'Holbach et ses amis*

par René Hubert. Etude en partie nouvelle sur l'entreprise encyclopédique et bon choix de textes. — Dans la collection « La vie chrétienne » (Grasset), un livre bien documenté du P. Bonsirven, *Sur les ruines du Temple*, qui traite du judaïsme après Jésus-Christ. Exposé sérieux et sympathique.

P.-L. COUCHOUD.

CHRONIQUE DES MŒURS

Joseph le Rigoriste.

On vient d'interdire à Bruxelles la vente de *Dieu protège le Tsar !* de Louis Dumur, et des libraires ont été poursuivis pour la mise en vente d'eaux-fortes de Rops.

Inconnu du gros public, — mais que n'ignore-t-il pas en dehors de son journal quotidien, du dernier volume de M. Clément Vautel et de quelques films non moins pharisiens ? — Alfred Bonnardot (1808-1884) n'est pas seulement l'iconographe averti, un précurseur, si j'ose dire, à qui M. Victor Perrot a consacré une respectueuse et filiale monographie, peu commune en librairie.

Cet amant et cet historien de notre cher Paris fut également, dans sa jeunesse, un pince-sans rire des plus réjouissants. Sa plaquette *Joseph le Rigoriste*, composée en 1830 et tirée en 1848 à l'imprimerie Guiraudet et Jouaust à 70 exemplaires, le range parmi nos meilleurs humoristes, ceux qui atteignent leur but en se gardant d'arborer cette décevante étiquette.

Parisien de Paris, le dernier et seul survivant de douze enfants, orphelin de père en bas âge et de sa mère en 1829, Alfred Bonnardot, pourvu d'une aisance suffisante, avait vingt-deux ans lorsqu'il écrivit ces cinquante pages. Sans déclamation, sans grands mots, grâce faite aux lecteurs des lieux communs qui traînent partout, c'est une protestation contre la grotesque pudibonderie de la Restauration (à la veille d'être balayée par les journées de juillet). Jupes rallongées à l'Opéra et feuilles de vigne dans les musées, prônes à la Société des bonnes lettres et autres officines bien pensantes, livres poursuivis, supprimés ou mis à l'index, la Congrégation possédait son homme au ministère de l'Intérieur, un certain abbé Mutin, qui n'en avait que le nom. C'était la crèche où exerçait ce premier Bethléem, beaucoup plus dangereux que son sosie, puisque ses rapports aboutissaient à des

condamnations correctionnelles. Alors que Béranger, le vrai, expiait par d'amples mois de prison et de copieuses amendes ses audaces relatives, dans cette campagne contre les seins qu'on ne saurait voir, on prévoyait l'autre, le faux, sa Ligue, ses filiales et ses contrefaçons étrangères.

Pour combattre pareille engeance, Alfred Bonnardot a imaginé cette fable : son héros, qu'il appelle « Joseph, en mémoire de l'anecdote Putiphar », est un Nicodème né avec l'idée « innée ou intuitive de la culotte ». Vers douze ans s'est manifestée chez lui la « protubérance de la chasteté ». Aussi peut-on juger de son effroi, le matin où, « plus effaré qu'Athalie après sa sanglante vision », il lui est donné de constater à son réveil que, durant son sommeil, la « volupté » lui a adressé « une première sommation *avec frais* ».

La protubérance augmente et tourne à la bosse. A vingt ans, c'est pour lui une joie, grâce à une légère claudication et à la fortune paternelle, d'avoir pu échapper à la « honte de soumettre son torse à l'examen » du conseil de révision. — Ne riez pas : on lit dans Péladan, et sérieusement écrit, quelque chose d'approchant. — « Son pantalon à larges plis et son ample redingote ne donnant aucune prise aux observations féminines » ne lui suffisent pas. Rentré chez lui, indigné par les priapées qu'il a vu charbonner sur des murs par d'infâmes gamins, pris d'un beau zèle, il s'enferme dans sa chambre et, résolu à codifier ses secrètes pensées, élabore un projet de loi en cent articles, destiné à être soumis au Roi.

Ici, la verve de Bonnardot atteindrait le plus haut comique, si nombre de ces billevesées n'avaient figuré, depuis, en toutes lettres dans les plaintes, manifestes, déclarations, congrès et autres manifestations par quoi les différentes ligues, parangons de la sottise et de la morale publiques, ont accoutumé de marquer leur activité. Elles voient le mal partout, et, si on les écoutait, suffiraient à en donner l'idée.

On ne saurait croire la place que tient la prostitution dans les cogitations et les assemblées de ces gens-là. Les deux premiers articles rédigés par Joseph ont donc trait, naturellement, à cette institution d'origine essentiellement religieuse :

Art. premier. — La prostitution, soit patentée, soit exercée en contrebande, est à jamais abolie dans toute l'étendue du royaume. Elle ces-

sera, à Paris, dans les vingt-quatre heures après la promulgation du présent arrêt.

Art. 2. — Sa réapparition sera punie de mort.

Dans ce fatras législatif, quelques autres dispositions sont à retenir :

Art. 35. — Toute femme, sans distinction d'âge, de qualité ou de profession, dont la jambe sera visible en lieu public, passé la cheville (à partir du bas), ou le buste dénudé au delà de la pomme d'Adam (à partir du haut), sera passible d'une amende déterminée par un tribunal ecclésiastique érigé à cet effet.

Art. 40. — Sont interdits aux femmes : les échelles, les balançoires et roues de fortune, les balcons en saillie, l'équitation, le patinage, la valse, les places d'impériale, etc.

La littérature, les bibliothèques et la librairie n'auraient su échapper à ces prescriptions inquisitoriales :

Art. 42. — Toutes nos bibliothèques publiques seront provisoirement fermées. Les inspecteurs des mœurs opéreront le recensement complet de tous nos livres (travail qui n'a jamais été entrepris). Tout ouvrage mis à l'index sera condamné à chauffer les maisons de correction, les hôpitaux et les corps de garde.

Art. 43. — Les auteurs, éditeurs et recéleurs de livres prohibés encourront des peines sévères, depuis 5 fr. d'amende jusqu'à la peine des travaux forcés, selon les circonstances.

L'Académie elle-même et les médecins n'échappaient pas à la censure ecclésiastique :

Art. 50. — L'Académie sera respectueusement sommée de retrancher de son dictionnaire tous les termes servant à interpréter, peindre ou exprimer des objets jugés indécents par le grand conseil ecclésiastique.

Art. 55. — Les médecins sont maintenus (*tant mieux et tant pis !*) mais il leur est expressément interdit de nommer en leurs écrits ou dans leurs cours publics les choses par un nom trop clair. On leur désignera les objets qui doivent n'être exprimés qu'au moyen de certaines périphrases.

Un article spécial était consacré aux petits édicules d'utilité publique auxquels le baron de Rambuteau n'avait pas encore attaché son nom :

Art. 80. — Seront établies, en chaque quartier de Paris, des maisons de refuge à compartiments, destinés à recevoir sans rétribution les individus assaillis à l'improviste de nécessités urgentes. On ne pour-

ra vider les lieux qu'après le plus complet rajustement. Une sentinelle préposée *ad hoc* recevra, à cet égard, la plus rigoureuse consigne (1).

Enfin, il est pour les yeux innocents un perpétuel objet de scandale, malheureusement négligé par les législateurs de la Ligue ; ce sont nos frères à quatre pattes. Plus prévoyant, le jeune réformateur avait songé à mettre un terme à ce spectacle qui chaque jour se renouvelle et offense profondément la décence des rues :

Art. 90. — Tous cochers, charretiers, bouviers, etc., seront tenus à draper d'une longue couverture de laine les chevaux, mulets et autres bêtes à cornes ou à pieds fourchus. Tout animal domestique, tel que chien, chat, etc., sera astreint à la même loi, sans distinction d'âge ni de sexe.

Art. 91. — Tout chien surpris sur la voie publique en état de *conversation criminelle* sera immédiatement abattu. Les maîtres de ces animaux demeureront responsables de leurs faits et gestes.

Résultat de tout cela, et c'est la morale, humaine et très vécue de cet opuscule : quelques semaines plus tard, Joseph le Rigoriste, parvenu à sa majorité, était surpris dans une situation aucunement équivoque avec la femme de chambre de la maison, une enfant de dix-sept ans qui, peu auparavant, avait commis l'imprudence de relever un peu plus haut qu'il ne fallait sa jupe, devant le coquebin indigné, pour rajuster sa jarretière. La « protubérance » avait changé de place et de nature.

Ainsi va le monde.

PIERRE DUFAY.

LES REVUES

Revue de Paris : Louis II de Bavière, vu par M. Guy de Pourtalès. — *Le Crapouillot*, numéro anniversaire sur « La Guerre » : MM. Alexandre Arnoux, J. Galtier-Boissière, Georges Girard, P. Mac-Orlan, et Guillaume Apollinaire. — *Revue des Deux-Mondes* : Propos de Napoléon sur l'instruction publique, l'argent et le succès. — Mémento.

M. Guy de Pourtalès, au début d'un « Hamlet-Roi » dont la publication commence dans **la Revue de Paris** (15 août) et qui est une biographie de Louis II de Bavière, « avoue n'avoir

(1) Cette sentinelle rappelle l' « avis » qu'on pouvait lire, il y a une trentaine d'années, à Melun, placardé à la porte du « lavabo » d'un café bordant la Seine : « Les dames sont invitées à ne pas sortir des W. C. avant d'avoir terminé leur toilette ».

lu aucun des commentaires lyriques ou des romans fantaisistes qu'il a inspirés ». C'était parfaitement le droit de l'auteur, encore que maint historien ne les eût pas négligés, averti des trésors de vérité qu'une intuition d'artiste peut mettre au jour ou proposer à la recherche d'un chasseur de faits. M. de Pourtalès n'a pas pu omettre de mentionner au moins le plus illustre de ces romans : « Il paraît que l'auteur du *Roi Vierge* crachait sur les tapis de son appartement. Cela m'a dispensé d'ouvrir le livre de ce poète. » D'autres l'ont ouvert, de plus nombreux encore le liront et beaucoup des œuvres de Catulle Mendès. Il était bien inutile de le calomnier environ 20 ans après sa mort, sans en écrire le nom glorieux et à l'abri de cet « il paraît que », tout à fait insolite au début d'un ouvrage dont le moindre mérite devra être l'exactitude.

M. de Pourtalès a été beaucoup mieux inspiré en choisissant pour épigraphe à son étude une tirade d'Hamlet qui justifie le titre qu'il donne à son ouvrage. Shakespeare prête au « prince en deuil de soi-même » une généreuse défense des hommes affligés d'« une tare de naissance » : « ces hommes portant l'empreinte d'un seul défaut (livrée de nature ou étoile de fortune), « leurs vertus fussent-elles par ailleurs pures comme la grâce, « infinies autant qu'il est possible en l'humaine nature, ces « hommes seront frappés du blâme général pour ce vice particulier ».

Sous ce signe, Louis de Bavière apparaît à son nouvel historiographe un de ceux qui « ne se sentent aucun génie pour la vieillesse », « un jeune dieu » vers qui, aux funérailles de son père, « tous ces cœurs d'hommes, tous ces regards de femmes rayonnaient d'amour ». Louis II et Wagner deviennent, pour M. de Pourtalès, Hamlet et Horatio. A l'âge près, les rapprochement est juste : Wagner, à cette époque, figurerait le grand-père d'Horatio. La vive, l'inattendue réponse qu'aurait trouvée le jeune Horatio à ce mot tragique de la part d'un roi de vingt ans : « La conscience fait de nous tous des lâches. » Wagner simplement déménage de Munich et se retire à Triebschen. Après la défaite de ses troupes par la Prusse, Louis songe à l'abdication.

Tout de suite — conte M. de Pourtalès — il s'en décharge sur le seul confident de ses secrets : Wagner. Mais Wagner — qui com-

pose à Triebschen ses *Maîtres Chanteurs* — ne veut rien entendre. Bien pis, cette fois il gronde, il morigène, il démontre que le salut est dans l'action et dans ce verbe terrible : régner. Lui que rien ne peut abattre, ne compose-t-il pas dans l'exil et la malédiction publique le plus optimiste, le plus gai de ses poèmes musicaux, celui dont Bülow disait que, dût la langue, et même la musique, allemande disparaître, les *Maîtres* demeureraient quand même comme le suprême monument de l'esprit germanique ! Alors, Louis subitement se ravise. Certes, il faut régner, s'exhiber, faire taire les calomnies et surprendre le peuple par sa volonté ranimée. L'ami si cher a raison. Le 10 novembre, il entreprend un voyage de grand éclat avec une suite nombreuse dans les campagnes de Franconie où la guerre a sévi. Et, par une rencontre singulière, c'est à Bayreuth qu'il débute, ville dès lors marquée, semble-t-il, pour son futur destin. Puis il se rend à Bamberg, à Wurtzbourg, à Aschaffenbourg, à Nuremberg, visite les champs de bataille autour de Kissingen sous un orage d'arrière-automne, reçoit les députations, les jeunes filles porteuses de bouquets et danse, le soir, des « Françaises » et des « Polonaises ». Il passe même des revues de troupes et écrit à Triebschen qu'il a senti battre cette fois le cœur de son peuple à l'unisson du sien.

Il y a plus de vérité même qu'il ne le croit dans cette parole, car l'étrange fascination que Louis II exerce, elle lui revient en vagues d'enthousiasme, d'amoureux sacrifice. Le rabbin de Furth, auquel il dit des mots si chargés de respect, le savant qu'il interroge, les soldats qu'il décore, tous ont senti passer sur eux une flamme : vaincus, humiliés par la défaite encore toute fraîche, ce jeune dieu inconnu leur a rendu la fierté.

§

Le Crapouillot, né pendant la guerre, consacre à « La Guerre » son numéro d'août. Il est composé de contes et souvenirs inédits d'écrivains combattants. Tous la maudissent.

Lisons M. Alexandre Arnoux :

On a beau faire des détours, brouiller ses pistes, la gueuse ne consent pas à être semée. Elle a tout perverti, tout coloré de son sinistre pinceau, même les paysages innocents. Une plaine, c'est la rase campagne ; une forêt, un couvert ; un chemin creux, un défilé ; une colline, une crête, une grotte, un abri. La géographie, science pacifique, n'a plus que des objets belliqueux. On rase, quand on se promène, la falaise, dans l'angle mort. On soupçonne toujours le ciel de servir de lieu à des trajectoires maléfiques. Les enseignes des boutiques, les affiches évoquent des noms, de l'escouade, de la compagnie. Les chaussures Bertrand, et voilà devant vous le caporal de la 2e, celui qui a été

tué le matin de l'armistice. Marceau, coiffeur, un tibia emporté à Suippes. Tournée Cholard, le sergent téléphoniste qui lisait Péguy. Lormon pédicure, cet ivrogne qui s'est bousillé, et quatre camarades avec lui, en tarabustant une fusée. L'univers, accidents de terrain, accidents humains, demeure inexorablement peuplé par la guerre. Les odeurs mêmes désarment pas. Le chocolat rappelle un gaz, et les vespasiennes, l'été, la nappe de chlore. Pas moyen de vivre en paix ! La conversation des civils, de ceux qui le demeurèrent toujours, elle écœure par son contentement plat, son idéologie fade. Mais celle des anciens soldats révolte. D'abord ils se taisent beaucoup, et quand ils parlent, ils révèlent si peu ce qu'ils possèdent de singulier, d'épique, de commun avec nous-mêmes, ils déçoivent tellement notre attente, ils dégradent si bien l'image que, en eux, nous construisions de notre grandeur, que nous préférons encore leur silence générateur d'illusions. Alors, nous leur coupons le sifflet avec une anecdote ; nous y allons de notre souvenir, eux du leur. Communion modeste. Un peu de pathétique, un peu d'obscénité, deux mots d'argot, un nom de village, deux noms de morts, les hommes ne peuvent-ils rien se communiquer de plus, et, s'ils s'en trouvent incapables, pourquoi le don de l'oubli leur fut-il si tragiquement refusé ?

Ah ! parce qu'ils ont souffert terriblement et que les autres sont ingrats.

M. Jean Galtier-Boissière extrait de son carnet de route le récit du combat de Villers-aux-Vents, qui eut lieu le 7 septembre 1914. Nous détachons de ces pages un épisode contemporain des jours où, à l'arrière, les sur-patriotes refusaient tout quartier à l'ennemi :

Devant nous, dans un champ moissonné, on distingue quelques tas gris. Je m'avance avec quelques hommes, la baïonnette basse pour reconnaître si ce sont des cadavres. Le premier tas est un officier allemand, roulé en boule, qui râle ; il tient son ventre à deux mains et sa face convulsée a l'effroyable grimace de l'homme qui se débat contre la mort. Le second tas se met vivement sur pied à notre approche et, voyant nos baïonnettes menaçantes, se précipite vers nous, les bras levés. C'est un gros rouquin, bedonnant, en costume « feldgrau », qui porte non le casque à pointe, auquel l'imagerie nous avait habitués, mais un grotesque petit calot. Il a reçu une balle en pleine face : une vraie boule de billard rouge. Secouant sa grosse caboche ensanglantée, il bégaie, hideux, crachant une dent à chaque mot :

— Pardône, bon franzose ! Pardône, cam'rad franzose ! Pardône !

Nous sommes assez surpris.

L'Allemand se jette aux pieds de Chapelin, un grand costaud aux mains d'étrangleur, toucheur de bœufs à la Villette, et le supplie par gestes de ne pas l'achever. Plein de grandeur d'âme, Chapelin, que nous appelions familièrement « face-de-bandit », s'apitoie, lave la figure du blessé avec l'eau de son bidon, le panse sommairement.

— Ben quoi ! C'est un homme comme nous !

— C'est peut-être un père de famille, dit un réserviste, apitoyé.

— Danke ! danke schön ! cam'rad franzose ! remercie l'Allemand, qui croyait sa dernière heure venue.

Le blessé baise avec transport les mains de son généreux adversaire, lui caresse le menton affectueusement ; mais Chapelin, qui ne perd jamais le nord, commence à faire les poches de son prisonnier ; alors de bonne grâce, l'Allemand distribue en souvenirs son calot en forme de fromage, son équipement de cuir fauve, sa capote grise, son argent, puis les poches retournées, réclame l'ambulance. Nous lui indiquons du doigt Villers-aux-Vents, et voilà notre gros bonhomme courant vers le village, en bondissant de droite et de gauche pour éviter les obus allemands, et joyeusement apostrophé par les tirailleurs français égaillés dans la plaine !

Tandis que les uns inventorient le sac tranquillement et que les autres, debout, oubliant que l'ennemi est proche, s'esclaffent de bon cœur en suivant des yeux le Boche qui se carapate, une rafale de balles cingle l'air ; nous nous jetons à terre.

M. Georges Girard traite des « Refrains du grand trimard » Son « plus poignant souvenir de ces soirées » — celles où le soldat au repos pouvait chanter et boire — lui montre Baptiste, son « vieux camarade de combat de la retraite et de la Marne », pris de cafard, sûr que sa femme le trompe, triste, désespéré, sous l'influence d'une chanson banale de café-concert.

Il fallait rompre les chiens, et vite.

Hé, Marie, p'tite garce, un kilo de rouge et au trot !

— ... A la tienne, Baptiste !

— A la tienne, vieux !

Il but d'un coup et je ne lui laissais pas reposer son verre : il en vida trois kilos d'affilée et, ce soir-là, je le saoulai doucement, tendrement, fraternellement, et ce fut une des bonnes actions de ma vie.

Une heure plus tard, il était mûr et heureux et, rentrant à la crèche, il remuait maintenant de l'espoir et des souvenirs :

— Ah! dis donc, c'qu'on peut l'être des fois ! Avec tous ces gars du Trésor et Postes, tu parles d'un bousin ! Dis donc, la fois que t'es resté trois jours sans lettres de ta petite, tu l'avais pas à la bonne, hein,

vieux ? Alors, quoi, moi, ça sera des lettres qui s'aura perdu... Alors, tu vois, c'est comme ça qu'on se fout le cafard... Ah! c'est malin... c't'une belle gosse, t'sais, Georges!... A la Glacière que je l'ai connue... L'dimanche, j'l'emmenais dans l'bois de Meudon ou ben à Robinson...

Ce simple fait autorise largement M. Georges Girard à écrire :

Les stratèges constellés qui ont fulminé l'interdit contre le cabaret, ce lieu d'asile, n'ont jamais compris ce qu'il a pu être pour le soldat, n'ont jamais réfléchi qu'il pouvait y aller non pas toujours pour s'enivrer, mais pour, au sortir de ces cantonnements hargneux, trouver un peu de chaleur et de gaieté, n'ont jamais songé qu'il pouvait avoir d'autre souci que celui de contenter ses instincts matériels. Un seul l'a compris, parce qu'il comprenait et aimait le soldat, et c'est un officier de troupe, Pétain, dont le bon sens et la bonté auront sauvé la France de la débâcle en 1917.

M. Pierre Mac-Orlan conclut par cette affirmation un bon article où il rend hommage aux livres de ses compagnons de guerre et de lettres :

Plus les catastrophes sont répugnantes et épouvantables, moins on en retrouve le souvenir dans les préoccupations de l'humanité.

Le 1er numéro du *Crapouillot*, « gazette poilue », débutait par cette exhortation à l'arrière : « Courage, les civils ! »

Sur une carte postale expédiée du front, le 20 août 1915, ces jolis vers de Guillaume Apollinaire :

Je t'écris de dessous la tente,
Tandis que meurt ce jour d'été
Où, floraison éblouissante,
Dans le ciel à peine bleuté,
Une canonnade éclatante
Se fane avant d'avoir été.

§

Des étonnants « mémoires de Caulincourt » que donne la **Revue des Deux Mondes** (15 août) ce passage (qui a trait à Fontanes et rapporte une conversation de l'Empereur, en traîneau, après sa défaite en Russie) est d'à propos aujourd'hui :

Si je ne l'eusse retenu, il nous aurait donné l'éducation de Louis XV. Il croyait me plaire. Je l'ai arrêté. Vous savez que je lui dis un jour : « M. de Fontanes, laissez-nous au moins la république des lettres ». Ces paroles l'ont remis dans la bonne voie. Je n'ai pas peur des hommes

énergiques. Je sais les employer, les diriger, puis je ne fais rien contre l'égalité, et la jeunesse, comme la nation, ne tient qu'à elle. Ayez du talent, je vous avance ; du mérite, je vous protège. On sait cela et cette opinion me sert. Fontanes aurait voulu me faire des marquis. Ils ne sont plus bons qu'à la comédie ; encore nos mœurs actuelles les y ont-ils détrônés depuis que Molé a quitté la scène et que Fleury est cassé. Il me faut des conseillers d'Etat, des préfets, des officiers, des ingénieurs, des professeurs. Il faut donc donner un grand développement à l'instruction et tremper un peu les jeunes têtes des Grecs et des Romains. L'important est de diriger monarchiquement l'énergie de ces souvenirs, car voilà la seule histoire. Je m'occuperai encore de l'instruction et ce sera mon premier soin à la paix, car c'est la garantie de l'avenir. Je veux qu'elle soit publique pour tous, même pour une partie de celle de mon fils. J'ai un grand projet sur cela.

Un mot — bas — de l'Empereur :

J'ai ce qui donne toutes choses : de l'argent dans les caves des Tuileries.

De lui, encore, cette remarque trop vraie :

Les nations, comme l'histoire, ne tiennent guère compte que des succès.

Mémento. — *La Grande Revue* (juin) : « Juliette Récamier et Fortunée Hamelin », par M. André Gayot. — Deux articles sur Taine, de MM. Henri Sée et W. Berteval. — (Juillet) : « Visions », conte d'A. Tchékov. — « Ma terre pastorale », poème de M. Edmond Gojon.

Revue universelle (15 août) : M. A. Gérard : « Souvenirs de jeunesse d'un ambassadeur » (M. Gérard fut lecteur de l'impératrice Augusta, avant Laforgue). — « Rêverie autour de Malherbe », par M. Tristan Derème.

Lucioles (15 juillet), revue de la Martinique : de beaux vers de M. Daniel Thaly.

Le Correspondant (10 août) : suite des souvenirs de M. Maurice Talmeyr. — « François Fabié », par M. Léon Moulin. — « A propos de la Loire navigable », par M. H. Lang.

Revue bleue (4 août) : « Les débuts de Mazzini », par M. Paul Matter. — « Agents de liaison », par M. H. Pourrat. — « L'organisme américain », par M. Eugène Hollande.

Le Rouge et le Noir (juillet), fascicule consacré au cinéma.

Æsculape (août) : « L'art vétérinaire dans Virgile », par M. Louis Masson. — « Guilbert de Préval », un ami de Restif de la Bretonne, par M. J. Avalon. — « Cures thermales d'autrefois », par M. le Dr A. Piatot.

Revue Mondiale (15 août) : « Contre un privilège » (celui des agents de change), par M. L.-J.-F. — « Poème oriental », par M. Delacour. — « La bibliothèque du Palais-Bourbon », par M. Victor Tapié. — Au pays d'Hamlet et d'Andersen », par M. Pierre Paraf.

Revue européenne (août) : De M. Drieu La Rochelle : « La crise décisive du capitalisme et le communisme de demain ». — « Bicou », par M. A. Remizov. — Pio-Ku-Yi : « Eternels regrets ».

Commerce (été) : « Souvenirs d'un fantôme », par M. L.-P. Fargue. « Actualité », par M. Valery Larbaud. — De Pouchkine : « Le coup de feu ». — « Sur Pouchkine », par M. D.-S. Moisky. — « Colline », par M. J. Giono.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Moi aussi, je suis allée à Deauville (*Candide*, 23 août). — Le faux Hugo et le vrai Hugo (*Action Française*, 19 août). — Les vies romancées devant l'histoire (*Comœdia*, 18 août, 20 août, 24 août, 26 août, 30 août).

Puisque nous jouissons d'un incomparable été, tel qu'on n'en a pas vu depuis plus de dix ans, laissons-nous entraîner un moment à Deauville, la plage fleurie, par Mme Jeanne Ramel-Cals, dont les lecteurs du *Mercure de France* ont eu maintes occasions de goûter le talent primesautier, si plein de finesse et de charme.

Moi aussi, je suis allée à Deauville, nous dit gentiment Jeanne Ramel-Cals, qui nous rapporte ses impressions dans *Candide*. Elle a visité tour à tour la ville, *le Casino*, *le bar du Soleil*, elle a assisté *au bain*, aux *courses*, au *polo*, au *gala du Casino*, elle a vu *les belles dames* et *les chiens de luxe*. Suivons la trace de ses pas et notons avec elle :

Le sol de Deauville produit en abondance des pommiers verts et des parasols en fleurs, ils y poussent d'un même jet vigoureux et dru.

Les accidents de terrain y sont peu nombreux et dus à la main de l'homme.

. . . .

Par les grandes baies vitrées du casino, on voit de vastes étendues, tout un peuple rutilant de fleurs ; la forêt formée par les piquets des nombreux « courts » de tennis, où bondissent, encagés dans la toile métallique et les règlements du jeu, les blancs tennismen ; et au delà, les frondaisons des bains pompéiens.

Il y a aussi la mer, mais on l'a fichue au diable.

— Deauville est plate, et c'est une nature artificielle, mais elle est jolie, dit un monsieur.

Et sa femme répond, jalouse peut-être :

— Elle est surtout richement entretenue.

Dans la salle de musique, des gens dansent, ne dansent pas, comme ils veulent. Sur une banquette de la galerie dorée, une jeune fille regarde, dans la glace, son nez, grand à projeter de l'ombre sur toute sa vie !

Autour des tables de baccara tournent des fluides de perdition, règnent des différences de pression qui vous donnent des arrêts du cœur, passent des courants alternatifs qui vous décentrent les sentiments...

Voilà la Fortune ! Elle est là ! Vous la tenez dans vos bras. Voilà la Ruine ! il n'y a plus rien devant vous que la pelouse ratissée...

Cependant une dame qui, hier, voulait vendre son chien, sa bague et son âme, ramasse quelques milliers de francs et s'enfuit avec une joie sauvage qui signifie : « Ce n'est pas de l'argent que j'ai ramassé ! c'est *ma vie* ». Et au Privé, où abondent, s'entassent, s'écroulent les fortunes du monde, un étranger perd quelques millions en bâillant.

. . . .

Autrefois, à Deauville, il y avait la Potinière. Elle est morte. Quelques chaises de fer, comme des ossements blanchissants, marquent encore l'emplacement de ces lieux aujourd'hui désertiques, jadis si animés...

L'animation a déménagé, elle est allée vers la plage, au Bar du Soleil, sous le grand ciel du bon Dieu où roulent les nuages dont l'Angleterre nous fait l'exportation.

Là passe ou s'assied, dès onze heures, toute la tribu ; il y a les jolies femmes ; celle-ci est jolie depuis longtemps, et pas à la légère, et avec preuves à l'appui ; des fortunes ont été dépensées pour lui charger les oreilles et lui encombrer les doigts, le cou, de bijoux, or, dia mants, perles...

Quel âge a-t elle ? murmure anxieusement un jouvenceau, comme s'il s'agissait d'un musée, et d'arriver avant la fermeture.

D'autres sont jolies parce que c'est leur métier qui veut ça ; d'autres le sont à l'état libre, et pour ainsi dire à titre civil.

Un nègre vient faire conversation, c'est-à-dire qu'à première vue on s'aperçoit que ce monsieur est un nègre, mais, à la longue, il parle si bien, l'impression disparaît ; un couple engage une discussion :

— Vous avez trop de rouge aux lèvres et sur les joues, dit l'époux.

— Ce n'est pas vous qui êtes chargé de m'embrasser, répond l'épouse.

Dans le lointain déambule un ménage si avare que, paraît-il, accepter de prendre un repas chez lui, « c'est pas humain et c'est pas prudent »,

et déambule aussi la dame antipathique et toujours seule que l'on baptisa le chameau sans caravane.

Donc, j'étais assise au Bar du Soleil ; les rangs serrés de la tribu m'entouraient, il faisait bon, j'étais bien.

Or, tout en buvant le fond de mon « rose », j'élevai mes regards vers le ciel, et quand je les ramenai ici-bas, je m'aperçus qu'il n'y avait plus autour de moi âme qui vive... je ne vis plus que des gens qui étaient partis ! c'est-à-dire que j'aperçus seulement dans le lointain les ultimes talons, les suprêmes derrières de la tribu en déroute.

— Qu'est-il arrivé ?

Je l'ai su plus tard...

« *Une heure avait sonné* ! A une heure, *on s'en va, c'est la loi* de la tribu.

... L'heure du Bar du Soleil est aussi celle où il convient que l'on se baigne.

Au bord de l'océan, ce grand périodique, la population flottante prend ses ébats. Noté dans l'assistance : un monsieur poilu comme le tronc du palmier, un autre chauve et qui « ramène » et qui, de son bonnet de bain, laisse s'enfuir par inadvertance une petite queue de cheveux venimeux ; deux ou trois dames menaçant ruine, d'autres charmantes et cette jolie star baissant ses larges paupières bleuâtres comme des coquilles de moule...

... Sauvés des eaux, toutes et tous s'étalent dans le sable doux, ils y noircissent, ils y rougissent, il y pèlent.

C'est que les éléments ne plaisantent pas et qu'ils leur disent leurs quatre vérités.

Que ne pouvons-nous suivre Jeanne Ramel-Cals plus longtemps à travers son amusante et spirituelle promenade ?

Laissons-lui du moins la parole pour résumer et conclure :

J'ai vu Deauville et j'ai tout vu : le grill-room qu'éclairent, suspendus au plafond, de pleins saladiers de lumière ; son nègre : « café turc, mésie, m'dame ? », les salles de jeu, les courses, le gymkhana, le Bar du Soleil, la mer à l'heure qu'il faut...

J'ai même vu... oserai-je le dire ?... un matin, à une heure, en des lieux qui n'étaient pas dans le règlement, j'ai vu du port — car il y a un port — s'envoler l'un après l'autre les bateaux de pêche.

Ils étaient ailés jusqu'aux nuages ! Ils frisaient l'eau, emportés par le vent.

Et mes yeux, faits aux rochers des gorges, aux plaines sèches que borne la montagne noire, en sont restés tout éblouis...

J'ai tout vu... et j'entends que l'on commence à dire :

— Il y a donc tant de temps que nous sommes ici !

C'est que les jours sont tous pareils et il semble que c'est toujours le même.

En un de ces articles de synthèse, tout en raccourci, drus et pleins de vue, qui sont de sa meilleure manière, Léon Daudet parle de Victor Hugo. Il l'humanise en l'expliquant et l'impression finale et émouvante est forte.

Hugo était un homme de conscience simple et droite, d'intelligence ouverte et moyenne, de cœur, quoi qu'on en ait dit, généreux, d'imagination colorée, mais courte, et doué d'une faculté verbale — attachée à ses racines ethniques — illimitée. Il était puissant, dans tous les sens physiologiques du mot, fier et orgueilleux. L'esprit de vanité et de cabotinage ne lui vinrent qu'après la grande désillusion de sa vie : je veux parler de la découverte qu'il fit, encore jeune, de la tromperie de sa très chère fiancée et de sa chère femme, Adèle Hugo, née Foucher, qui se donna à l'ignoble, et presque génial Sainte-Beuve, dans une crise de hargne et un coup de sens. Le fait est indéniable.

. . . .

Cet événement, qu'excusaient en partie ses propres frasques — notamment celle avec Mme Biard, qui fit scandale — transforma, en l'altérant et en l'empirant, la nature de Victor Hugo. Sa vraie femme devint Juliette Drouet, qu'il imposa à Adèle Foucher, repentante, puis aigrie et révoltée ; à ses fils ; à son entourage et à ses partisans politiques, avec un esprit de bravade très typique.

. . . .

La duplicité de la bigamie entra dans Victor Hugo, avec « l'hypocrisie » au sens grec, et rencontra sa grandiloquence. Bien convaincu de son « génie » — tout extérieur et en façade, mais qu'il s'imaginait complet et intime, et que ses amis thuriféraires lui certifiaient tel — Hugo l'employa contre la contrainte matrimoniale, qui l'empêchait d'être marié deux fois, et — dans l'entraînement de sa rhétorique — contre la contrainte sociale, politique et religieuse. A mesure qu'il avance, dans la solitude douloureuse et âpre de Guernesey et vers le malheur, — ce havre fréquent des humains, — il croit s'émanciper en rejetant une des pauvres bouées que la civilisation s'est ménagées ici-bas.

. . . .

L'autre événement capital de son existence, fallacieuse et tragique, avait été la mort de sa fille bien-aimée, Léopoldine, noyée avec son jeune mari, le frère de Vacquerie, à Villequier, pendant une fugue de Victor et de Juliette, et qui figurait ainsi l'intersigne d'une sorte de désapprobation surnaturelle. Hugo était superstitieux. Son bouleversement fut immense ; mais Juliette Drouet, fine mouche, sut l'empêcher de dégénérer en remords. Elle avait pas mal de la Pompadour, pas mal

aussi de Mme de Maintenon, et toutes les ressources de la femme qui a vécu sous la dure loi des désirs et des caprices de l'homme. J'ajoute qu'elle adorait Hugo, de toutes ses fibres, de toute son âme, qu'il avait su refaire avec de belles images et une certaine sévérité pédante. Quiconque sait lire entre les lignes retrouvera, dans les *Contemplations*, les remous de tous ces orages. Jusqu'alors fort artificiel et « face au public », Hugo redevient homme et père, pleure de vraies larmes, crie et se tord les bras pour de bon, et se souvient, sur la claie et dans les épines. Puis son autre fille Adèle, plus tard, — ravagée par la solitude épuisante de l'île, amoureuse d'un officier anglais qui ne l'aimait pas, — quitte la maison paternelle et fait une fugue en Amérique. Elle en reviendra folle et sera enfermée chez Magnan.

Là encore, il eut, comme recours, au milieu de son immense détresse paternelle, le cœur secourable de Juliette, alors qu'Adèle Foucher ne savait que gronder. Il eut intimement l'idée de rompre son mariage et d'épouser Juliette, en dépit de ses deux fils, Charles et François, qui avaient pour lui un véritable dévouement et une admiration passionnée, mais qui respectaient et aimaient leur mère. Pesant sur lui de cette manière, la raison sociale et la position de paria, où le maintenaient les « sixtiers » de Guernesey, avaient fait de lui un véritable anarchiste.

. . . .

Cette courbe est abrégée, et donc sommaire. Cependant je la crois assez exacte. Encore une fois, j'ai vu et touché beaucoup de points, non encore complètement élucidés. Intimement, fraternellement lié avec Georges Hugo, qui adorait son « pa-pa-pa », mais qui avait les yeux ouverts, admis à l'inventaire d'Hauteville-House, aussitôt après la mort d'Hugo, puis à l'examen des comptes de tutelle des petits-enfants de Victor Hugo, j'ai pu, mieux que d'autres, discerner la réalité du décor dans cette existence pathétique, semée d'acclamations et de larmes, de plus de larmes que d'acclamations. Rien n'est plus saisissant que ce grand et illustre vieillard, chargé d'ans, lourd d'exil, se réexilant lui-même, en 1873, et à Guernesey, par dégoût et mépris de son entourage politique, par colère contre la répression de la Commune de Paris.

§

M. Max Frantel vient d'ouvrir dans *Comœdia* une très intéressante enquête à propos des « vies romancées » qui sont un peu la « folie » du jour en matière de littérature. Sous le titre général *Les vies romancées devant l'Histoire*, M. Max Frantel nous rapporte le résultat de ses premières consultations, mais au préalable il lance cette brève invocation à M. André Maurois, initiateur et maître du genre :

Ah ! Monsieur Maurois, votre *Ariel* est un démon ! Aux premières pages de votre ouvrage, vous écriviez cette « note pour le lecteur bienveillant » :

« On a souhaité faire, en ce livre, œuvre de romancier bien plutôt que d'historien ou de critique. Sans doute les faits sont vrais et l'on ne s'est permis de prêter à Shelley ni une phrase, ni une pensée, qui ne soient indiquées dans les mémoires de ses amis ; mais on s'est efforcé d'ordonner ces éléments véritables de manière à produire l'impression de découverte progressive, de croissance naturelle qui semble le propre du roman... »

Vous avez ainsi ouvert dans l'Histoire les écluses de l'imagination. Où s'arrêtera le torrent déchaîné ? Les bords sont presque illimités : par la volonté de M. Edmond Fleg et de M. Francis Carco, il vont de *Moïse* qui n'a peut-être pas vécu, mais qui, en tous cas, est bien mort, jusqu'à *Utrillo* qui vit avec un ruban frais à sa boutonnière !

L'histoire se mêle à l'épopée, au lyrisme, au dialogue, à la fantaisie. Mascarille, qui aurait mis hier l'histoire en madrigaux, la convertirait aujourd'hui en mots croisés !

M. Frantel s'en fut ensuite consulter le grand pontife du collège des Augures, j'ai nommé M. Alfred Aulard, « historien » de la *Révolution Française*, qui d'un ton doctoral lui tint les propos suivants :

La vie romancée est un genre faux, me dit-il. Ce n'est ni de l'histoire ni du roman. Ce n'est pas de l'histoire, car une part est laissée à l'invention ; ce n'est pas du roman, car les personnages sont réels.

Ce que M. Aulard ne dit pas à son aimable interlocuteur c'est que si l'on peut « inventer », c'est-à-dire interpréter et en quelque manière « fausser » l'histoire dans le but de la rendre plus attrayante — ce qui est ou devrait être le travers des auteurs de « vies romancées »,— on peut aussi « interpréter », choisir ses documents et d'une autre façon « fausser » l'histoire, sans pour cela la rendre attrayante, en la faisant servir à des fins idéologiques ou politiques. Si l'on peut « romancer » l'histoire en dilettante, on peut la « romancer » aussi en partisan, telle est bien, semble-t-il, la manière propre au savant professeur Aulard, qui des cartons poudreux des Archives excelle à n'extraire que les documents qui viennent à l'appui de ses opinions passionnées.

Mais laissons là pour l'instant ces considérations et accompagnons M. Frantel chez d'autres docteurs fameux ; et cueillons quelques avis :

M. Louis Madelin, objectif et indulgent, en arrive à cette conclusion.

Le genre est un peu faux et incline fatalement à la perversion de l'histoire ; on peut dire, d'autre part, qu'à l'histoire même il rend des services, car il peut amener à l'histoire un certain nombre de lecteurs.

Mme Gérard d'Houville, un peu méprisante avec beaucoup de grâce, conclut :

Lorsque ces *Vies* sont écrites par des historiens, des essayistes, des artistes, des écrivains, en un mot, poètes ou romanciers, elles ne peuvent que plaire et être utiles. Elles répondent à un besoin actuel créé par l'indifférente demi ignorance de la plupart des lecteurs : instruire sans ennuyer. Quelles que soient les faiblesses du genre — et tous les genres ont la leur — il faut rendre pleine justice à l'intérêt et à l'utilité de ses réussites. Mais, de ce genre, on a abusé : la mode s'en est emparée, et tout ce que la mode touche de sa faveur est, on le sait, déjà vers son déclin. L'époque de la floraison n'en fut pas moins brillante. Des œuvres intéressantes ou aimables qui, sans cet engouement, n'auraient pas vu le jour, ont amusé, ont plu, ont charmé, donné de la curiosité pour Tel ou Telle illustre, enfin ont guidé les profanes vers l'histoire et la psychologie humaine de ses personnages. N'est-ce point là bonne besogne? Certes oui ! Et, enfin, tout cela n'a pas tant d'importance...

M. Henry de Jouvenel, fin politique et grand journaliste, qui connaît le « dessous des cartes », tient des propos sceptiques que M. Aulard aurait profit à méditer :

Tous les historiens sont des inventeurs. Une thèse historique est une invention. Le fait, lui, est souverain et brutal comme le chiffre ; mais il peut donner lieu, ainsi que le chiffre, à des thèses différentes. On ne s'accorde pas en histoire. C'est un domaine où l'on se trouve toujours au moins deux. Ainsi l'Histoire se renouvelle dans son esprit ; on a vu les théories sur l'Islam et les civilisations méditerranéennes éclater dans les congrès historiques avec la soudaineté et l'originalité d'une invention authentique. En histoire, il n'y a jamais rien de définitif.

M. Camille Jullian enfin, l'historien illustre des Gaules, dont toute la consultation serait à reproduire, émet cet avis ironique et sage sous des dehors débonnaires :

En réalité, ce n'est que le titre « vie romancée » qui constitue la mode. Car le genre même, j'entends la reconstitution d'une vie historique par le dialogue et la scène, a toujours existé et a toujours passionné les écrivains et leurs lecteurs.

Il n'y a pas de différence essentielle entre nos « vies romancées » et

l'histoire des mousquetaires de Dumas, puisque après tout d'Artagnan et Fouquet ont existé et que d'Artagnan a arrêté Fouquet et est bien mort à Maëstricht.

Nous nous apprêtons à suivre bientôt M. Max Frantel chez d'autres docteurs et nous prendrons plaisir à disputer avec eux, à discuter leurs conclusions, à noter leurs contradictions, pour finir peut-être par répéter avec Mme Gérard d'Houville : « Enfin, tout cela n'a pas tant d'importance ! » ...

GEORGES BATAULT.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Revue de la Presse. — Elle ne donne pas grand'chose. Plusieurs journaux des 19 et 20 août ont annoncé : 1° que le rapport Bayle serait nettement défavorable à Glozel, sauf pour certains fragments d'os, qui paraissent fossilisés ; 2° que le procès sera non pas à Paris, mais à Moulins, pour maintes raisons,

L'Illustration du 18 août décrit, avec photos, les fouilles du comte de Prorok dans l'oasis de Siouah ; il n'y est pas le premier ; c'était la grande idée de feu mon ami Bates, de Boston, que cette oasis réservait des surprises et que le problème libyen était loin d'être résolu. On aurait découvert des signes qui appartiendraient à la même série que ceux de Glozel ; cela me laisse froid. Commençons par le Bourbonnais ; on verra après. Glozel se suffit, avec les stations voisines ; inutile de chercher en ce moment des preuves ou des analogies à des milliers de kilomètres de là.

On voit enfin émerger une histoire dont mon ami Bruel m'avait entretenu l'an dernier, celle d'un morceau de fer cylindrique trouvé près de la fosse dite « four de verrier ». Ce morceau est-il le même que le bras de force de charrue dont il a été question tout au début des trouvailles ? La lettre des Fradin parue dans le dernier *Mercure* donne à entendre qu'il y a eu substitution. D'autre part, Bruel, qui étudie ce fragment dans le *Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais*, pense triompher en déclarant qu'il s'agit bien du même morceau, qu'après sectionnement on a reconnu pour être une canne en fer à souffler le verre. Ce qui donnerait une preuve en faveur : 1° de la thèse de Franchet, déjà signalée ici ; 2° en faveur du carac-

tère récent (relativement) de tout ce qui se trouvait dans cette fosse et alentour.

Mais que voilà un triomphe prématuré ! Même si ce tube en fer est identique au morceau de fer trouvé par les Fradin, cela ne prouve rien du tout : car Mme Massoul, dont aucun préhistorien ni aucun spécialiste en archéologie gallo-romaine ne saurait contester la compétence, vient de démontrer dans la *Revue Archéologique* (mai-juin 1928 et tir. à p. chez Leroux) que la célèbre fosse n'a jamais été un four de verrier, ni gallo-romain, ni du moyen-âge, ni moderne ; mais que c'était une fosse à incinération dont la date est bien antérieure à l'occupation romaine. Il faut lire ce mémoire très simple, sans vaine polémique, très bien documenté. Ainsi, même si le tube de Bruel *a pu servir* à souffler du verre, cela n'a aucune importance pour le problème de Glozel. N'ayant pas encore eu sous les yeux l'article de Bruel, que je ne connais que par un résumé du *Journal des Débats* du 25 août, je ne puis voir en ce moment quelle autre explication on pourrait donner du tube, mais, quand sur plusieurs milliers d'objets il y en a dont à la fois les origines, les conditions de découverte et l'usage sont aussi hypothétiques, la saine méthode exige de le laisser de côté, et d'étudier d'abord les objets dont on possède des séries ; ensuite seulement, on s'occupe des objets de type aberrant ou singulier ; cette règle est élémentaire en archéologie comme dans toutes les autres sciences.

Le n° 7-8 du *Bulletin de la Société Préhistorique française* consacre plusieurs pages, signées Regnault et Vayson de Pradenne, à l'analyse des brochures récentes sur Glozel, séries Kra et Catin ; critiques élogieuses pour celles qui sont *contre*. On conseille même vivement à tous les membres de la Société de lire le livre de Benjamin, qu'on déclare spirituel et fort bien documenté, ce qui est un comble !

A. VAN GENNEP.

§

L'art de Glozel vu par les artistes modernes. — On connaissait déjà l'opinion du célèbre peintre Jacques-Emile Blanche sur l'art de Glozel, grâce à l'interview publiée par M. Marcel dans *l'Intransigeant* du 9 août 1918 :

Les dessins que j'ai vus, avait dit M. J.-E. Blanche, sont prodi-

gieux... Je ne connais aujourd'hui que deux hommes qui sauraient les faire : Picasso qui a passé toute sa vie à imiter, à copier, à arranger tous les arts avec un génie qui lui est propre, ou, à un autre degré, Bourdelle.

Depuis, les gravures de Glozel ont été étudiées par le grand artiste belge, M. Servais-Detilleux, qui démontre magistralement, dans l'étude suivante, que le graveur néolithique s'est servi des dépressions et voussures naturelles du galet pour donner à ses animaux relief et méplat.

Entré à 14 ans à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Liège, M. S. Detilleux en sortit un an après, remportant les premiers prix de dessin et de peinture. Il avait à peine 18 ans lorsqu'il obtint la grande médaille d'or à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, après avoir successivement remporté dix-huit premiers prix.

M. Detilleux est bien connu de tous ceux qui fréquentent les Salons des *Artistes français* et de la *Société Nationale des Beaux-Arts*.

Ses œuvres les plus célèbres sont le *Portrait équestre de S. M. le roi Albert Ier*, celui de *S. M. le roi Léopold II*, le *Général Léman* dans le fort de Loncin, tableau puissant qui résume toute la résistance héroïque de la Belgique, le *compositeur Adolphe Samuel*, la *Sonate de César Franck*, peinture grandiose et profondément émouvante de l'œuvre musicale.

De grandes compositions religieuses comme la *Translation des restes de sainte Agnès*, actuellement au Musée du Vatican, attestent les dons multiples de M. Detilleux qui se révèle, dans l'étude suivante, un critique d'art des plus pénétrants.

Lors d'un récent séjour à Vichy, je me rendis à Glozel, désirant voir par moi-même ce qu'était ce musée Fradin qui depuis quelque temps fait parler de lui dans le monde entier.

N'ayant aucune compétence en préhistoire, cette visite à Glozel constituait pour moi une simple curiosité de touriste ; c'est dire aussi que je n'avais aucune idée préconçue. Mais devant ce que j'ai vu là-bas, la curiosité de touriste se transforma bientôt en intérêt artistique, et je *restai émerveillé devant certains objets gravés* que contiennent les vitrines de ce petit musée.

Mon attention fut notamment attirée par un galet sur lequel est gravé un « renne courant ». Le mouvement de la tête est d'une ligne admirable et d'un dessin remarquable ; et ce qui me frappa surtout, c'est

que le mouvement allongé de l'animal en course est adapté nettement à la forme allongée du galet. Etait-ce un effet du hasard ou bien l'artiste glozélien avait-il voulu obtenir cette impression qui apporte naturellement à son sujet de l'élégance et de la légèreté? Il va de soi qu'il y avait, parmi les artistes préhistoriques, ce qu'il y a de nos temps, des artistes de force inégale. *On se rend parfaitement compte, quand on examine attentivement la collection Fradin, qu'il y a des galets gravés par des mains habiles et d'autres où l'on sent la naïveté de l'inexpérience.*

Or, le galet au « renne courant » sort bien certainement des mains d'un artiste qui a poussé la finesse de son talent jusqu'à gr aver son sujet en s'inspirant de la forme même du galet.

Malheureusement, je ne pouvais pas approfondir davantage mon étude par suite de l'éclairage défectueux des vitrines du Musée Fradin.

Mais, quelques jours plus tard, j'eus le grand plaisir de faire la connaissance du Docteur Morlet. L'accueil sympathique qu'il me fit comme artiste peintre et sculpteur d'abord, et comme Belge ensuite me permit immédiatement de juger de sa loyauté, de sa franchise et de sa belle conviction.

Il me montra les objets qu'il possède et qui proviennent des fouilles de Glozel, ainsi que d'autres de Chez-Guerrier. J'eus ainsi la joie de pouvoir confirmer l'impression que j'avais eue à Glozel même, car je pouvais enfin palper les galets, les mettre dans divers éclairages, les observer à loisir. Quelle ne fut pas ma surprise, en retrouvant également sur certains d'entre eux la même méthode que celle que j'avais observée chez le « Renne courant » : *l'inspiration du sujet par la forme naturelle du galet et l'utilisation des bosses et des creux pour le modelage, afin de donner un relief visant ainsi à une espèce de ronde-bosse.*

Je m'explique : il est certain que l'artiste préhistorique, en trouvant à sa portée un galet, a tout d'abord considéré sa forme d'après laquelle il a jugé vouloir dessiner un renne courant, ou un cheval ou un groupe de cervidés, etc. Il avait l'œil du sculpteur qui savait déterminer que dans ce galet telle bosse ou tel creux lui servirait à donner plus ou moins de relief au sujet qu'il voulait représenter.

Or, il est à signaler que ce même principe se retrouve aussi aux Eysies, notamment à *Fond de Gaume,* où l'on voit un bison gravé dans la roche et dont la bosse est faite selon la forme arrondie du rocher ; de même encore aux Combarelles. Ceci dénote donc un esprit d'à-propos chez l'artiste préhistorique et il est intéressant de noter que cette même vision se retrouve aussi bien dans les Grottes que sur les galets de Glozel.

Ceci me semble une preuve de plus qui plaide en faveur de l'authenticité des galets trouvés à Glozel.

On sait que la base de la sculpture est la compréhension exacte du volume des choses. L'artiste glozélien qui a gravé certains des galets trouvés au *Champ des Morts* possédait donc cette qualité indiscutable de sculpteur et graveur. Parmi les galets que possède le Docteur Morlet, il y en a trois très remarquables : le premier gravé d'un *renne marchant*, le second d'un groupe de deux rennes et le troisième d'un cheval. Tous trois ne sont pas de la même habileté, ce qui porte à croire que ce n'est pas le même artiste qui les a gravés ; cependant, on retrouve chez chacun d'eux le même principe. Dans le galet noir au « Renne marchant », le sujet est gravé horizontalement sur la face allongée avec une légère bombure que le graveur a utilisée pour donner au flanc, à la cuisse et à l'épaule de l'animal, le relief constituant le volume du corps.

Dans le second galet, dont le sujet est composé de deux cervidés tournés l'un vers l'autre, les deux têtes se croisent juste à l'endroit où le galet forme une partie saillante ; cette adaptation fait mettre les deux têtes à l'avant-plan, tandis que les arrière-trains suivant les plans latéraux se trouvent en perspective et dans l'ombre.

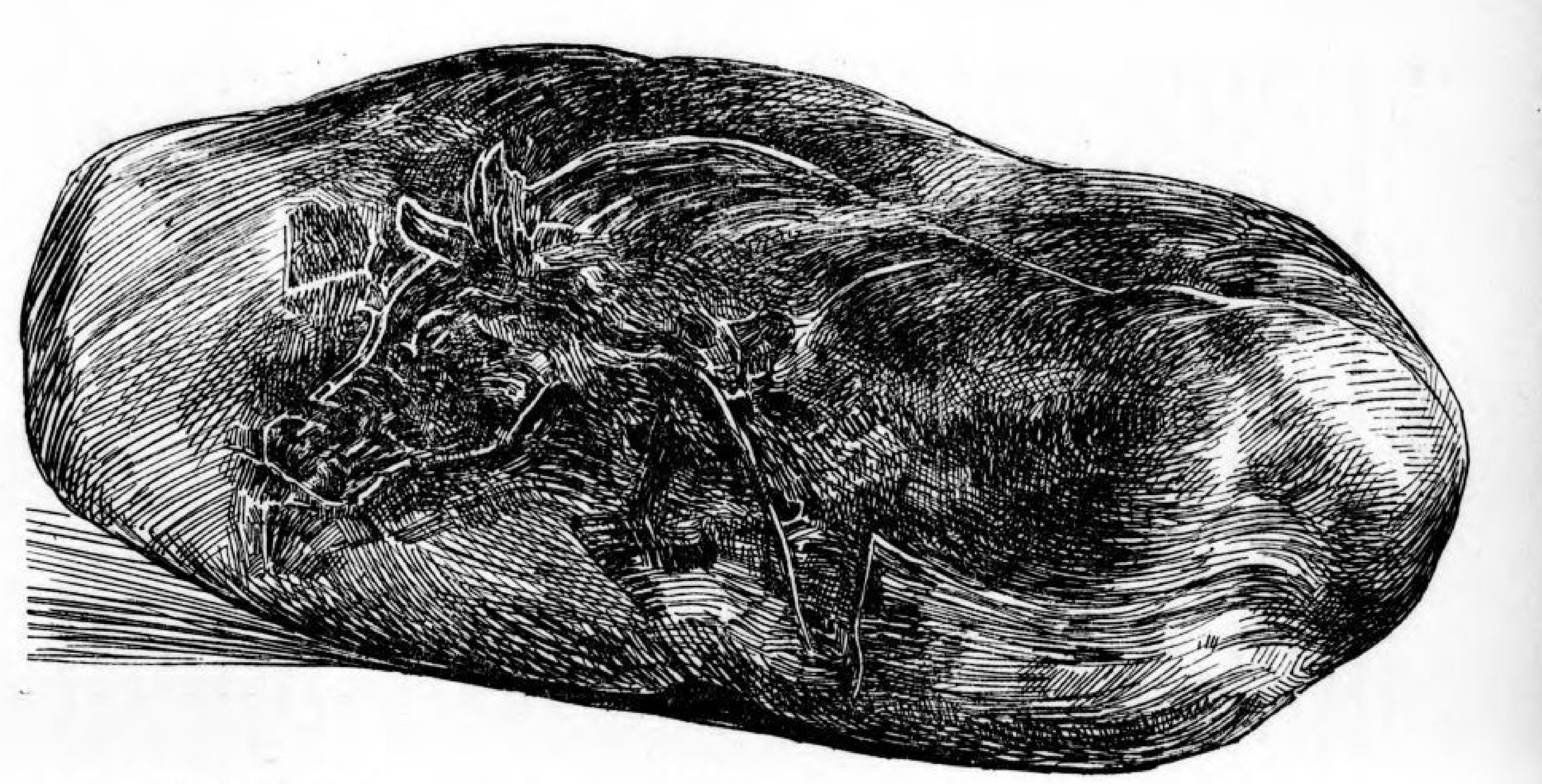
Enfin, le troisième, qui représente un cheval, est à mon avis, celui qui possède les qualités d'art les plus remarquables et dont je donne ici un croquis absolument fidèle, pris sur nature (fig I).

Si l'on considère sa forme générale, on est frappé immédiatement par le fait étonnant que l'artiste glozélien n'a pas mis son sujet au centre du galet, se réservant ainsi la faculté d'utiliser la forme arrondie du profil de droite, dans lequel il voyait le volume de la fesse du cheval. Tout me porte à croire que c'est là le point de départ de la construction de la silhouette du cheval. C'est dans cette partie arrondie que l'on distingue le grasset, la cuisse, la fesse et la croupe.

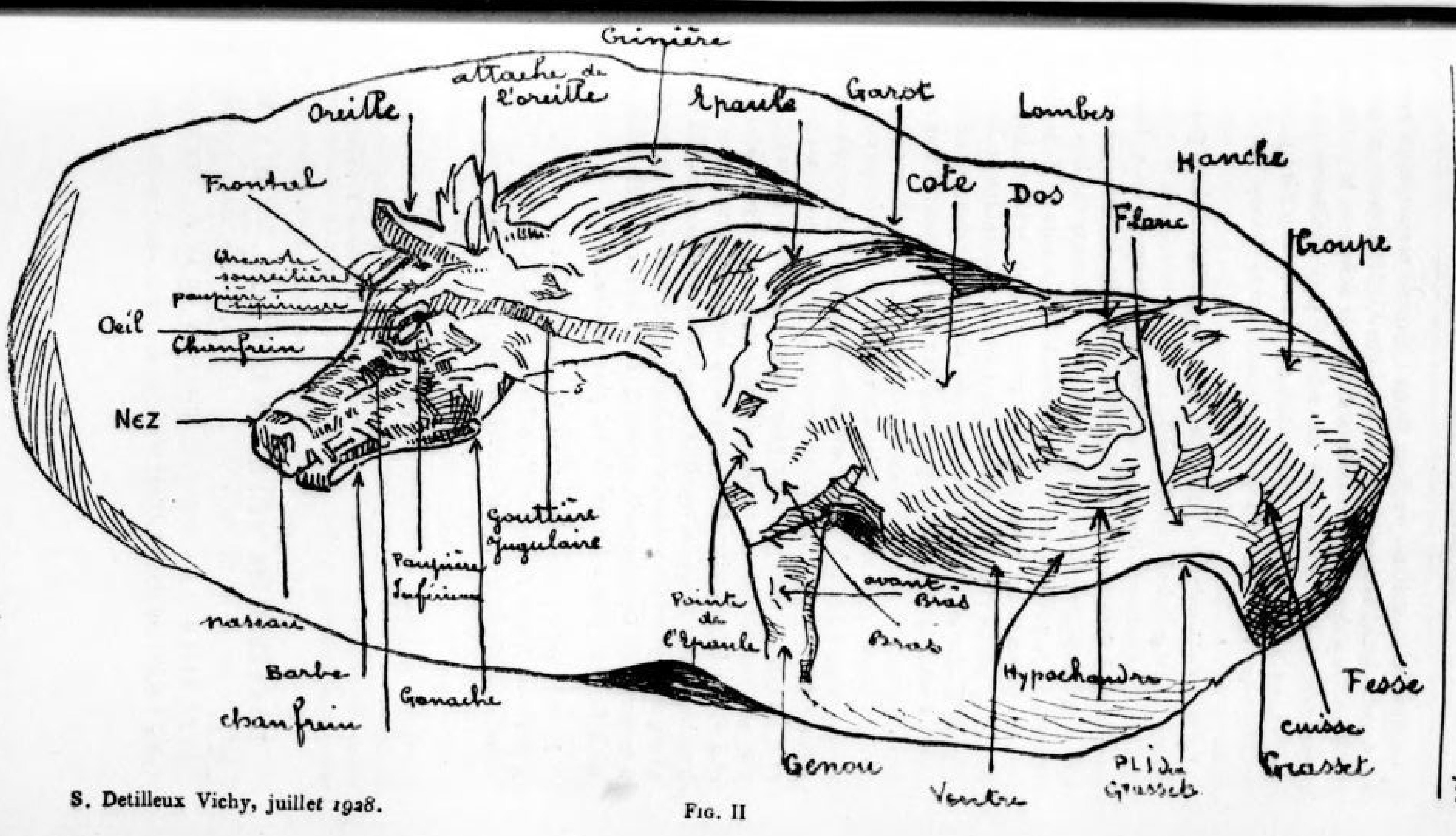
Afin de rendre l'analyse plus compréhensible, j'ai fait un croquis schématique de l'ensemble, qui permet de suivre ce que j'avance(fig.II).

Ainsi que je le disais plus haut, c'est dans la partie arrondie droite du galet que l'artiste glozélien a vu la forme exacte du grasset, de la fesse et de la croupe ; après la croupe vient la hanche, très bien indiquée en deux plans, puis dans un autre plan se logent les lombes. La ligne du dos, qui est admirablement dessinée, suit le mouvement de la ligne supérieure du galet ; puis le garot, le plan de l'épaule, et enfin la crinière qui s'ajuste nettement à une bombure naturelle.

L'oreille, avec son attache exacte, le frontal, puis l'arcade sourcilière ont été trouvés dans un ensemble de petits plans que le graveur n'a eu qu'à accentuer légèrement ; l'on y distingue même un tracé formant la paupière supérieure et inférieure.



S. Detilleux Vichy, juillet 1298. Fig. I



S. Detilleux Vichy, juillet 1928.

FIG. II

Le chanfrein est établi en deux plans ; puis on remarque un certain relief qui a donné le dessin du nez, ainsi que l'indication des naseaux ; l'artiste a pu suivre par son trait la forme qui indiquera la barbe et la ganache très bien accentuée par une nouvelle partie saillante du galet.

Dans la région du cou, l'on voit le tracé de la gouttière jugulaire, de même que le poitrail et l'avant-bras droit qui se dessine aussi nettement.

Le plan de la pointe de l'épaule, du bras, de l'avant-bras gauche et du genou est admirablement établi.

Rien n'est oublié et l'on se rend compte que le graveur a bien observé à fond l'anatomie du cheval ; il est incontestable que tout cela est fait *d'après nature*. On voit parfaitement ce qu'on appelle le « passage des sangles », qui vient précisément dans le creux naturel de la pierre ; puis à l'endroit où le galet prend un peu plus de volume, l'artiste a dessiné la partie plus volumineuse de l'animal : le ventre et la partie appelée « côte » ; par une bombure oblique, l'hypochondre est mis en relief, à celui-ci fait suite un grand creux où se placent le flan et le pli du grasset.

Voilà donc, selon moi, au point de vue anatomique, *les grands plans de la gravure pré-historique adaptés d'une façon remarquable aux plans même d'un galet*. Cette observation, faite avec toute ma conscience d'artiste, me semble devoir prouver que *les galets trouvés à Glozel peuvent être considérés comme des œuvres d'art du plus haut intérêt* et que, dès les premiers âges, les êtres humains ont voulu traduire graphiquement ce qu'ils voyaient dans la Nature ; leurs modèles étaient presque toujours les animaux qui leur étaient familiers. Ils les ont vus à travers leur tempérament primitif, avec leur compréhension naïve, mais d'autant plus belle qu'elle est plus sincère.

Je suis très reconnaissant au Docteur Morlet de m'avoir si obligeamment donné l'occasion d'étudier de plus près l'Art de Glozel, et je conclus en disant que, pour porter un jugement, il faut avoir *vu*.

SERVAIS DETILLEUX
Artiste-peintre et statuaire
Chevalier de la Légion d'Honneur
Membre d'Honneur et correspondant de la
Société des Artistes Français.

§

Les tablettes vitrifiées de Glozel. — M. A. Regimbal, directeur de la *Dépêche de Vichy*, donne, dans son numéro du 26 août une intéressante interview du Dr A. Morlet, au sujet de deux tablettes vitrifiées :

Vos fouilles du printemps, Docteur, vous ont livré des objets qui me paraissent particulièrement intéressants, entre autres les tablettes à demi vitrifiées.

— Sans aucun doute : je ne crois pas que les glozélophobes les plus farouches aillent jusqu'à dire qu'on peut faire du verre dans un four à cuire le pain, ou dans un poêle de cuisine. Des ingénieurs qui visitaient avec moi le Musée m'ont assuré que ces deux pièces suffisaient à établir leur conviction.

— Ne pourriez-vous pas, Docteur, préciser, pour les lecteurs de la *Dépêche de Vichy* l'importance de ces nouvelles trouvailles ?

— Bien volontiers : « Sur le côté ouest de la *Fosse ovale* nous avons exhumé, à 1 m. 10 de profondeur environ, deux tablettes et une idole recouvertes, en certains points, d'une véritable carapace de verre.

Une des tablettes porte accolé un morceau de terre de liaison vitrifiée, semblable à celle qui jointoyait les galets de la fosse ovale.

L'autre est à demi recouverte par une idole qui y adhère fortement, grâce à un suintement de verre entre les deux. L'idole est en partie revêtue de traînées vitreuses, qui ont coulé en arrière d'elle et sur un des bords de la tablette.

A propos de ces deux trouvailles, plusieurs questions se posent. Ne s'agit-il que de pièces ordinaires dont la cuisson, plus poussée, a déterminé la formation du verre ? Ne faut-il pas, au contraire, considérer qu'elles faisaient partie de la construction de la fosse ovale, revêtue intérieurement d'une couche vitreuse semblable, formée fortuitement grâce à la teneur de l'argile en silice et du combustible en sels de potasse (fougères vraisemblablement) ?

Cette deuxième hypothèse est la plus vraisemblable. Nous savons, en effet, qu'une empreinte de main fut trouvée, au début, sur une des 16 dalles qui recouvraient le fond de la fosse. Et depuis, nous avons recueilli des morceaux de ces dalles et une briquette à cupules, semblable à celles de la construction, qui portaient des signes d'écriture. Bien que sa destination reste indéterminée, la Fosse ovale se rattache, avec certitude, à la civilisation glozélienne. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les nouvelles trouvailles aient pu en faire partie. Nous savons, en effet, que la portion supérieure de l'édifice avait été détruite à une époque ancienne et qu'il n'existe plus que le plancher et une partie des murs latéraux. Des objets comme ceux dont il est question ici avaient pu être rejetés lors de sa destruction partielle.

Cette hypothèse est d'autant plus plausible qu'une portion de terre de liaison adhère encore à une de ces tablettes, comme si elle avait été incluse dans la construction de la fosse ovale. La face qui porte l'inscription devait être à découvert, car les traînées vitreuses ne se voient que sur le pourtour, par où elle se reliait à l'ensemble. Quant aux caracté-

res alphabétiformes de la tablette reliée à l'idole, ils paraissent bien également avoir été, en partie au moins, à découvert. L'idole devait être appuyée contre la tablette, comme il nous a été donné de l'observer plusieurs fois, au cours de nos fouilles. Le suintement de verre qui les a accolées et enduites sur les bords a dû venir des portions environnantes.

Toutefois, si nous admettons cette hypothèse — qui confirmerait la destination de la fosse ovale comme sépulture — une objection se présente aussitôt. Pourquoi la surface écrite des tablettes n'est-elle pas recouverte également de vitrifications, puisque l'ensemble a été soumis à une haute température ? Il est probable que l'argile, propre au modelage était soigneusement débarrassée de ses graviers siliceux, considérés comme des impuretés. Par contre, l'argile brute, employée par les joints, gardait toute sa silice et pouvait à la cuisson, à l'aide d'un combustible riche en sels de potasse, former un abondant suintement vitreux.

Les tablettes ont pu être entourées de vitrifications provenant de l'argile qui les scellait aux parois de la Fosse ovale, alors que leur surface libre, couverte d'inscriptions, n'en a pas produit. »

Et M. Regimbal conclut : « Voilà un fait — et il y en a d'autres à Glozel — qui pourrait bien être la pierre d'achoppement de la science *administrative* de M. Bayle ! »

§

Chez les anti-glozéliens. — Sous ce titre, M. Regimbal apporte, dans la *Dépêche de Vichy* du 2 septembre 1928, une contribution curieuse à l'étude des causes profondes de l'antiglozélisme de certains préhistoriens :

Lorsque, le 25 septembre 1927, M. Peyrony, conservateur-gérant du Musée des Eyzies, vint pour la première fois à Glozel, il faisait très mauvais temps et la tapageuse interview de M. Dussaud, relatant sa communication en comité secret, n'avait pas encore attiré, au Musée Fradin, un grand nombre de visiteurs. L'œil jaloux du conservateur-gérant ne put en être choqué.

Aussi, après avoir fouillé toute une journée, M. Peyrony n'hésita pas à répondre à M. le Comte de Bourbon-Busset qui lui demandait son impression : « *Tous les objets que nous avons trouvés étaient bien en place et ils sont parfaitement authentiques.* »

Quelques jours après, il écrivait au Dr Morlet : « *Votre découverte forme un tout fort intéressant et, à mon humble avis, authentique* »

Glozel ne lui semblait pas alors devoir rivaliser jamais avec les

Eyzies qu'il qualifiait pompeusement de « capitale de la préhistoire ».

Mais quel changement lorsqu'au mois de novembre, M. Peyrony revint à Glozel !... Le petit Musée Fradin ne désemplissait pas !

« *Vous en avez du monde, vous !* » répétait sans cesse le Conservateur-gérant du Musée des Eyzies à MM. Fradin, plus favorisés que lui : « *Vous en avez du monde, vous !* »

« Il en devenait tout jaune », m'assurait Mme Fradin.

« *Je leur coulerai leur Glozel* », alla-t-il jusqu'à dire à un archéologue local, glozélien de la première heure !

Cependant, malgré rapports de partisans, perquisition préparée, on n'arrivait pas à couler Glozel. Et la saison de Vichy amenait au petit Musée rural la foule des visiteurs, curieux de voir les objets si controversés.

Alors M. Peyrony, qui se voilait la face devant la réclame des glozéliens, assurait-il, ne put plus y tenir !

« *Il n'est pas en France que Glozel!* lisait-on, un beau jour, dans la presse. *Pour faire connaître notre véritable capitale préhistorique qui se trouve aux Eyzies (Dordogne), la Compagnie d'Orléans vient d'organiser, dans les vitrines de son Agence de voyageurs, 16, boulevard des Capucines, à Paris, une petite Exposition. Elle y présente notamment, avec des vues pittoresques de la région des Eyzies, des silex taillés et des moulages d'authentiques objets mobiliers utilisés par nos ancêtres, à l'âge du renne.* »

Ainsi donc, le Conservateur-gérant du Musée des Eyzies avait organisé, boulevard des Capucines, une petite exposition-réclame, pour attirer à son moulin les visiteurs de Glozel : « *Il n'est pas en France que Glozel!* » Voyez plutôt les Eyzies, la boutique à côté.

Mais le résultat de cette alléchante proposition dut être médiocre, car, perdant toute mesure, ce pauvre M. Peyrony adressa 10.000 (dix mille) cartes postales-réclame au Syndicat d'Initiative de Vichy, pour les faire distribuer aux baigneurs de notre ville.

Au dos est imprimé cet avis... charitable pour ceux que tourmente le problème de Glozel : VOULEZ-VOUS PERCER L'ÉNIGME DE GLOZEL ? *Visitez Les Eyzies (Dordogne), centre de toutes les civilisations de l'âge de la pierre. Sites pittoresques. Circuits automobiles du 14 juillet au 30 septembre.* »

Evidemment, comme toujours, M. Peyrony ne signe pas. Il fait signer son Syndicat d'Initiative. Malheureusement pour lui, il vient de montrer par trop le bout de l'oreille. Trouvant que les baigneurs de Vichy étaient bien lents à aller apporter deux francs d'entrée au Musée et de 2 à 6 fr. pour visiter les grottes dont il a la gérance, M. Peyrony vient d'envoyer un de ses amis au Syndicat d'initiative de Vichy pour lui reprocher son zèle insuffisant. Et l'ami de M. Peyrony — un excellent

homme, d'ailleurs, qui, lui, n'a rien du boutiquier — s'est mis à distribuer, pour faire plaisir à son compatriote, les cartes postales « réclame » !

C'est ainsi que l'énigme de Glozel ou plutôt de l'anti-Glozel est, en effet, bien « percée » ! M. Peyrony nous a fait connaître lui-même, les causes de sa glozélophobie farouche : CE N'EST QU'UNE VULGAIRE QUESTION DE BOUTIQUE.

LETTRES ANTIQUES

Georges Méautis : *L'Aristocratie athénienne.* — Hérondas : *Mimes*, texte établi par J. Arbuthnot Nairn et traduit par Louis Laloy. — César : *Guerre des Gaules*, texte établi et traduit par L.-A. Constants, 2 volumes, Les Belles Lettres.

Professeur à la Faculté des Lettres de Neuchâtel (Suisse), M. Georges Méautis nous est déjà connu par deux remarquables études : *Recherches sur le Pythagorisme*, 1922, et *Aspects ignorés de la Religion grecque*, 1925. Cet historien, qui est parfois un penseur, ou plutôt ce penseur qui se fait historien pour retrouver chez autrui le vrai de sa pensée, nous donne aujourd'hui un succinct, mais ingénieux aperçu de ce qui constituait pour lui le véritable caractère de **L'Aristocratie athénienne**. Pour ce philosophe, en effet, le but suprême de l'histoire d'une classe sociale, et même de l'histoire tout court, est moins « d'enregistrer et de cataloguer les dates et les faits, que de pénétrer un peu plus avant dans la connaissance de l'éternelle *psyché*, dont la manifestation constitue toute vie ». Pour lui, comme pour Platon et pour nombre de sages, les événements extérieurs ne sont que le reflet des passions, des désirs et aussi de l'idéal des hommes, et l'histoire n'est, en dernière analyse, que le récit de la vie même des âmes. Or, pour en connaître les indéniables animateurs, l'étude de l'œuvre des poètes, qui ont créé par l'esprit ce que les hommes ont agi, demeure indispensable. Aussi, est-ce avec raison que M. Georges Méautis est allé chercher dans Homère et Hésiode les éléments qui peuvent nous aider à mieux comprendre ce que fut l'aristocratie d'Athènes. Ce n'est pas tout. En étudiant l'histoire de certaines villes grecques et en la comparant, l'auteur de ce trop court exposé en arrive à poser comme acquis « qu'un des traits caractéristiques de l'aristocratie au VIe siècle est ce que l'on pourrait appeler son « internationalisme ». En cela, elle se différencie avantageusement de

la démocratie athénienne du vᵉ siècle, dont le nationalisme étroit chercha à rendre de plus en plus difficile l'acquisition du droit de cité, et qui ne connaissait comme citoyen que l'enfant né d'un père et d'une mère athéniens, à l'exclusion de ceux qu'un Athénien pouvait avoir d'une femme étrangère. Au vɪᵉ siècle, au contraire, un mariage entre familles nobles de villes différentes n'avait rien d'exceptionnel. Après avoir établi ce qui, dans les plus grandes lignes, différencie à ses yeux l'idéal aristocratique tel que l'ont conçu Homère et Hésiode d'Ascra, M. Georges Méautis se hâte d'ajouter : « Il ne faudrait pas croire cependant qu'il n'y eut dans l'aristocratie que dureté (Homère) et vénalité (Hésiode). L'étude de l'aristocratie athénienne nous montrera des traits de caractère infiniment plus sympathiques, dont le principal est ce que l'on pourrait appeler « l'enracinement ». Il n'y eut pas de race qui fut plus près de la terre, plus en contact avec ces forces primordiales qui viennent du lointain passé de la race et qui sont sans cesse renouvelées par le contact avec la Terre-Mère, avec cette indéfinissable puissance provenant des mêmes paysages entrevus par les générations successives, des mêmes travaux exécutés par les mains des enfants comme par celles des pères, de cette solidarité dans le temps, jointe à la solidarité dans l'espace, que donne le contact avec les citoyens d'un même pays ».

Le caractère foncièrement conservateur de l'aristocratie athénienne se montre surtout dans l'étude de ces races, de ces groupements de famille qui affirmaient remonter à un ancêtre commun. Cet ancêtre était comme le héros modèle et le génie tutélaire du foyer de la race, tout aussi bien que de celui du pays. Ainsi le culte des héros ancestraux servaient de paradigme a l'héroïsation de leurs descendants, et ce culte était si vivace qu'un des premiers actes des éphèbes, au début de leur instruction, était de faire un pèlerinage à tous les sanctuaires des héros du pays. C'est en honorant ses ancêtres héroïcisés que l'aristocratie athénienne affirmait sa volonté de durer, de se perpétuer par des enfants de choix et de se prolonger sans déchoir en s'efforçant de s'agrandir, ou tout au moins de maintenir sa lignée. Il faut savoir gré à M. Georges Méautis de nous avoir montré que l' « enracinement » des nobles de l'Attique est le trait essentiel de toute l'histoire de ce pays. C'est la clé de plus d'une page de son histoire politique et religieuse. La puissance de cette aristocratie resta si forte que

« le peuple accepta de son gré que ses dirigeants fussent des aristocrates jusqu'en pleine guerre du Péloponèse, puisque Cléon fut le premier à ne pas appartenir à une vieille famille ». Ce fut Périclès qui, en déracinant, en arrachant à la terre une race qui ne vivait que par elle et pour elle, commença la ruine de l'aristocratie terrienne. L'aristocratie ne mourut pas cependant. Elle changea de terrain, et la culture de l'esprit enfanta désormais une autre aristocratie plus large et plus compréhensive : l'aristocratie de l'intelligence, du goût et de la finesse esthétique.

La *Collection des Universités de France* a bien voulu confier à un de ces rares modernes qui maintiennent encore les traditions de cette aristocratie spirituelle hellénique dans une société de plus en plus bassement démagogique, M. Louis Laloy, la traduction française des **Mimes d'Hérondas**, qu'elle vient de publier. Le texte en a été établi par M. Arbuthnot Nairn. Dans une introduction signée Louis Laloy, le docte exégète d'Aristoxène de Tarente nous renseigne d'abord sur les papyrus acquis en 1889, 1892 et 1900 par le Bristih Museum et trouvés en Egypte, qui nous rendaient les *Mimes* d'Hérondas, dont nous ne connaissions que dix fragments cités par les érudits de l'époque romaine Ces *Mimes*, M. Louis Laloy, remontant aux origines, nous en retrace toute l'histoire et toute la portée. Les pages qu'il consacre à la définition et à la constitution de ce genre littéraire, celles qui sont relatives aux auteurs de *Mimes*, à Sophron, à Xénarque, à Théocrite, celles enfin qui traitent du *Choliambe*, d'Hipponax, de Callimaque, de Phœnix de Colophon, sont remarquables par leur finesse, la sûreté de leur science et de leur information. Elles comblent avec bonheur une regrettable lacune et sont comme un chapitre qui devra un jour indispensablement s'ajouter aux Histoires de la Littérature grecque que nous possédons dejà. Faite avec une grande conscience, la traduction de M. Louis Laloy est fidèle, littérale et vivante.

Aux Français qui veulent se rendre compte que la véritable source de la grandeur d'un peuple vient du contact avec sa terre, et que son énergie est comme l'émanation de la puissance de son sol, nous recommandons la salutaire et vivifiante lecture de la traduction des Commentaires de César sur la **Guerre des Gaules**, que vient de publier aussi la *Collection des Universités de France*. C'est M. L.-A. Constans qui en a établi le texte et

qui l'a traduit en français. Professeur à l'Université de Lille, M. L.-A. Constans a été élevé *a teneris unguibus* dans le culte des Lettres latines. Son père, qui était professeur à la Faculté d'Aix-en-Provence, nous avait donné une excellente édition de *Salluste*. Le fils, vaillant gardien des traditions paternelles, nous donne aujourd'hui une édition critique des Commentaires de César sur la *Guerre des Gaules*. Dans l'introduction, qui est en tête du premier volume de cet ouvrage important, M. L.-A Constans examine d'abord quel était le titre exact que portait le journal, les communiqués ou les notes de César, dans quelle condition et à quelle date la rédaction en a été faite ; il termine par quelques pages judicieuses et précises sur César historien, sur la langue et le style de l'impérial écrivain. La traduction française de M. L.-A. Constans se lit avec plaisir ; elle suit le texte avec autant d'amour que de fidélité ; peut-être, par endroits, pourrait-on la souhaiter plus nerveuse, plus concise, et plus proche de la brièveté lapidaire de la phrase latine ?

MARIO MEUNIER.

LINGUISTIQUE

Dr Jean Lacassagne : *L'Argot du « Milieu »*, Albin Michel.

Le *Milieu*, sans épithète, c'est pour l' « affranchi » le milieu affranchi, apaches, filles et souteneurs. Si le mot ne se lit pas dans les *Innocents* de M. Carco (1915), les héros de *l'Equipe* l'emploient, et de *Bob et Bobette s'amusent*, et de *Mon homme*. Antérieurement, *les milieux*, ce furent les groupes libertaires. Anarchie couvre assez bien piraterie, et lorsque Santi, pur brigand tatoué en compagnon, déclare à l'instruction, le 11-4-1913, que son équipier Lacombe s'est épris d'une demoiselle N., qui fréquentait « les milieux », on voit deux chambrées voisines se mêler sur un palier commun. *Milieu*, comme d'autres mots déshonorables, a donc été attaqué par l'euphémisme. Il n'est pas pour cela abandonné des sportifs. Fin avril 1927, M. Pierrard se fait couper les moustaches, et voilà désorientés « tous les gens du milieu (cycliste) ».

L'**Argot du « Milieu »** est présenté par M. Carco : quatre pages pleines de justesse. — Le travail du Dr Jean Lacassagne, Chef de Clinique à la Faculté de Médecine, Médecin des Prisons

et du Service des Mœurs de la Ville de Lyon, comporte un avertissement et deux dictionnaires. Les dictionnaires sont documentaires, et, comme tels, me ravissent. L'avertissement..., j'en parlerai après.

Le dictionnaire argot français égrène environ 1.600 locutions usuelles aux malfaiteurs et aux filles d'aujourd'hui ; le français-argot catalogue, sous 1.600 termes environ du français général, la myriade de leurs équivalents, ici un, là cinquante, qui constitue le « parler populaire » employé par les mêmes « affranchis ». Cette seconde partie du livre, — source où les romanciers vont venir puiser pour faire du milieu vécu, — où, d'ailleurs, on découvre (exemple l'article Jeu) de nombreuses notations qui figureraient à juste titre dans la première, — offre cet intérêt qu'elle met à jour des dictionnaires analogues, exclut les archaïsmes, élude de nombreuses faussetés, et condense un trésor authentique. (P. 219, *le même topo*, est-ce bien là du langage populaire ?)

Mais décider ce qui est en 1928 exclusivement « affranchi » et ce qui est communément « populaire », c'est un labeur de casuistique nuancée, de localisations menues et de fugitifs instantanés, analyse légitime, certes, dont la forme juste est le livret-matricule de chaque mot, non pas une frontière continue, un partage de boucs en parc et brebis en plaine, et un très provisoire jugement dernier ; l'aire sociale des individus linguistiques s'expose avec des remarques, des notules de notes, et bien des sceptiques « toutefois »... Le verbe *arquer* est ici classé affranchi. A Lyon alors ? Car, en 1854, il fut noté patois messin ; le tour négatif *ne plus pouvoir arquer*, a été enregistré à propos de chevaux, au Longeron (M.-et-L.) avant 1908, employé au 40e d'Artillerie en 1918, entendu de moi-même, en janvier 1921, d'un lycéen parisien, et en mars, à Rennes, d'un apprenti regardant des coureurs à pied ; en juillet 1928, un apprenti parisien me dit : « C'est dur à arquer, c'te côte », et : « Mon vélo arque six mètres ». — Pur affranchi, *à la godille* ? Mais c'est en vélo, sur route, que Jean Alavoine se lamentait, éreinté, d' « être à la godille », de Rouler en zigzag (1922) ; la traduction « De travers », LACASS., *fr.-a.*, vaut mieux que « Sans importance », *ib.*, *a.-fr.* ; évidemment l'image passe de la rame à la pédale, et probablement de la pédale à... la nageoire. Rapprocher la *paire d'avirons*, les bielles du cycliste surmené.

Et si, par une autre endosmose du Sport dans le Milieu, les détenus parisiens dénomment *match* leur obligatoire promenade à la queue leu leu dans la cour, voici en revanche une exosmose du Milieu dans le Sport : au pénitencier de Belle-Ile-en-Mer, il y a la course de punition qu'on fait à six, à vingt, collant l'un derrière l'autre, pieds nus, sur l'ovale d'une étroite piste de ciment surhaussée de o m.30 ; avec des chutes dans la cuvette, fréquentes aux virages, cela dure de 9 h. à 17 h., sauf le déjeuner, et s'appelle *le bain chaud* ; comment un ancien Péno spectateur de vélodrome verrait-il le Match sur piste autrement que *le bain*? et *être dans le bain* passe dans le langage des forçats de la pédale. — Je lis, LACASS., 151, que *pastisse* est le mot des souteneurs marseillais pour certaine Préparation alcoolique succédanée de l'absinthe ; je lis aussi dans *la Croix*, 6-7-1928, p. 1. c. 7, que M. Ambrosini, le conseiller général, offre, à Marseille, vingt de ces *pastisses*, par jour, aux électeurs influents, et qu'il instruit du mot M. Léon Blum : *la Croix* fabrique-t-elle son écho d'un coup de ciseaux dans l'*Argot du « Milieu »* ?

Notre livre allume d'abord le linguiste (peut-être aussi les amateurs de chienneries), par son argot français. Ici sa valeur est dans les nouveautés, abondantes ; dans les définitions, précises (chute fâcheuse de la définition de *bougie à la main*) ; dans les nombreuses phrases vivantes et de style excellent données en exemples ; dans l'indication du genre des substantifs, dont la suppression, chez BRUANT notamment, cause des mécomptes.

Elle n'est pas dans les étymologies, saupoudrées, clairsemées, presque toutes monstrueuses ; je ne puis pas écrire qu'il valait mieux n'en donner aucune, car il y en a une adéquate, et elle me semble inédite ; c'est assez pour oublier les autres. Quand je lis que *schtouille*, « Syphilis » (!), est le « languedocien *estoulh*, jachère, champ moissonné encore couvert de chaumes », SAINÉAN: *Langage parisien*, je demeure navré. Mais quand je lis ici que la Blennorragie fut d'abord *la jetouille*, de *jetage*, s. m., Suintement purulent des naseaux du cheval, enlevez, c'est pesé ! surtout qu'à côté du *jetage* que le cheval « jette », il y a le terme médical féminin *la jetée*.

Pourquoi coller un *s* au pur arabe *chbèb*, Joli ? — Inutile aussi celui de *schtib*, Prison (dont se passe *enchetiber*, Emprisonner) ? c'est de l'allemand, mais c'est *stube* (prononcé *chtoube*),

Chambre (*stübchen*, Réduit), duquel les maçons de Sainte-Croix, en Jura vaudois, ont fait leur argot *sttbé*, Chambre. — Ne pas écrire *alping*, Veston, si on écrit *pardingue*; car c'est de doublure de *redingue* qu'auront été doublés et le pardessus et l'alpaga. — Avec M. Paul Souchon, j'écrirai, pour Marseille, *la Martiale*, et non *Marsialle*, parce qu'un chacun connaît des Martials et parce que la « Marseillaise » est vraiment martiale. — Pourquoi *un long*, un Cigare? De mon *londrès*, quand le *drès* s'est donné de l'air, il ne me reste aux lèvres que le *lon*.

L'Argot du « Milieu » a ce vif intérêt de nous montrer un argot fortement teinté de province. Je fais bon marché de *gone*, *sampille*, *petafiner*, dont l'admission rend jaloux leurs synonymes nantais et toulousains. J'aime déjà mieux *faire péter les agottiaux*, Nager ; l'*agottiau*, l'Ecope du batelier lyonnais, d'où, ici, la Main, par une ingénieuse fraternité métaphorique avec *cuillère*. — Et dans le lexique étiqueté affranchi, combien de lyonnismes M. Lacassagne pouvait souligner ! un *thunachon*, Cinq francs, à cause de son suffixe de goût lyonnais (des *melachons*, des Testicules) ; — *manette*, Oreille, syssémantique de *anse*, Oreille, car en patois une *maneta* est une anse ; — *bardane*, Punaise, du fait que rien n'est tenace comme le capitule crochu de la bardane, le « gratton » du Berry ; — du verbe *gongonnô*, Murmurer, Ronchonner, le *gongonneur*, le Derrière ; — du verbe *barata*, Fouiller, et aussi Tromper, le *coup de barratin*, Tracasserie, Farfouillage, Interrogatoire, et aussi Escamotage, bref Tripatouillage ; — *mouler* quelqu'un, le Perdre exprès et en douceur, analogue au *larguer* des marins, puisqu'à Lyon *mouler* (*mollir*), c'est Lâcher doucement ; — la *vagnotte*, la Veste, parce qu'à Saint-Martin-d'en-Haut (Rhône) c'est le Bât des ânes ; — *pioter*, Chercher, dérivé de *piotte*, Pied ; *être pioté par la poule*, « Avoir les pieds dans le dos », utile pour montrer que, dans cette dernière locution, il s'agit bien des *pieds* de la « poule », des policiers, et non de se sentir *l'épée* aux reins ; — *poquer*, Puer, lyonnisme déjà signalé dans DAUZAT, *Argot de la guerre*, syssémantique de *cogner*, Puer, car vers Lyon le bélier lutte en poquant la tête ; — et surtout *pognon*, Argent (sans parenté avec *empoigner*, mais descendant du latin *panis*) qui est le frère sémantique de la *galette*, puisque la *pogne* lyonnaise est la Galette de fleur de farine. — On sent l'intérêt

qu'auraient des sondages analogues dans les « milieux » lillois, bordelais...

Il faut que je fasse, à regret, quelques gros reproches à notre sympathique enquêteur ; il a cru en la reproduction des *Voleurs* de Vidocq donnée par M. Sainéan dans ses impures *Sources* ; lisez Vidocq, vousy trouverez et *repoussant*, Pistolet, et *gris* et *grisolle*, Cher et Coûteux, et *rente*, Rendez-vous, omis dans cette « reproduction » qui est surtout un coup de barratin.

Sur la foi du même auteur, il a cru que Vidocq (ou son teinturier) aurait employé *payer* = Condamner. Pensez-vous ! Voici ce qu'on lit, c'est mal rédigé, mais les Français comprennent : « Gaffré... ne renonça pas à son dessein de me compromettre : avec Manigant et Compère, il complota de me faire *payer* (condamner) », *Mémoires*, III, 17. *Faire payer* = Faire condamner ; *faire que je paye* = Faire que je sois condamné. — Il est vrai que RIGAUD a rédigé avec la même inadvertance *saper* = Condamner ; l'exemple même cité dans l'*Argot du « Milieu »* montre *saper* = Etre condamné. L'image est bien d'un faucheur, et c'est le prévenu qui *sape*, qui « récolte » sa condamnation, la sape étant une petite faux à faucher les blés versés (Lille et Belgique). Dans le même goût, je doute de *rangemaner*, Recevoir une blessure ; je crois à *être rangemané*, Etre « arrangé », blessé.

Je n'aime pas cet article-ci : « *Paille*, s. f. Beaucoup. *C'est pas une paille*, Ce n'est pas beaucoup. » J'aurais préféré : *Une paille*, un Rien (LITTRÉ) ; *c'est une paille*, Ce n'est rien (DELESALLE) ; « T'occupe pas, va, c'est rien... Ç'é une paille » (Toulet, *Béhanzigue*, p. 12) ; *c'est pas une paille*, Ce n'est pas rien ; d'où, ironiquement, *une paille* ! en sous-entendant *Diras-tu que c'est...*, pour parler de n'importe quoi de grand et de gros, d'une surenchère, d'une muffée, de nombreux kilomètres, d'une corvée dans les boyaux, 1895-1928.

Ces critiques ne sont pas chagrines. Mais j'ai un chagrin aussi ; c'est que M. Lacassagne ait écrit que l'argot fut créé « artificiel et secret », et cela, pour avoir été adressé à un méchant maître. J'ai connu un homme remarquablement doué pour la physique ; on lui procura une *Physique Amusante* ; il crut, un temps, que c'était la science. Mais il arrive que le disciple d'un astrologue le lâche et, sans ingratitude, devienne astronome. Si l'argot est un « résultat » social, il n'est pas « artificiel » ; mais les « causes »

sociales peuvent être « mal connues » ; s'il a des étymologies, l'argot n'est pas artificiel.

Je voudrais que M. Lacassagne, dès sa deuxième édition, — mais c'est peu de délai? — fît volte-face. Quelle volte-face? Qu'il se retournât de son avertissement vers son dictionnaire, et qu'il vît que, de toute la gorge et les membres, son livre vrai, « vrai de vrai » comme il fut conçu, hurle et proteste contre le petit avertissement-cerveau qui ne lui a pas été fait sur mesure. « Nous sommes vivants, et non pas mécaniques », crient tous ces orphelins hospitalisés ; « et papa et maman aussi étaient vivants. » Nous avons des tics ? C'est vrai : nerveux. Nos plaies ? Des nobles à cent quartiers les ont aussi, reçus à l'Académie sans être escrachés artificiels. Moi l'unijambiste, l'autre avec sa greffe, nous circulons. Louches ? Mais nous voyons net le découpé des gestes. « Sémantique spéciale » ! Nous respirons l'air à tout le monde. Secrets ? Discrets ; ce n'est pas pareil ; prudents pendant le travail. « Blennorragie » plutôt, et autres grecs, seraient artificiels, quand vous les fabriquez sur papier, et « Sigma » secret, quand vous le prononcez devant le malade. « Nous, qui donc nous aurait sonné, et à quelle heure, le couvre-langue ? »

Le Royaume d'Argot avec Académie de Jargon est une aimable féerie de 1628 et d'Olivier Chereau ; je l'ai désarticulée, *Revue de Philologie française*, XXVIII (1914), 220-242, et *Larousse Mensuel*, v° Chereau (avril 1921). M. Dauzat (*Argots de Métiers*, etc.), arrive à des conclusions qui convergent avec les miennes.

Et voici où l'autorité accordée à M. Sainéan a contrecarré l'esprit personnel de notre livre, lui suggérant de s'équiper de dates lexicographiques. Il fallait laisser à une âme exclusivement bibliographe de faire aux dates des lexiques l'honneur dû aux dates de création, alors que leur retard, qui va de soi, est souvent énorme. *Se taper*, Prendre, Manger, sans historique dans l'*Argot du « Milieu »*, ce qui le ferait dater 30 mai 1928, existait en 1754 et 1836 (*Poilu tel qu'il se parle*, 476) ; le voici en 1829 : « Quand on est désargenté, on se le brosse, ou l'on prend un litre, et l'on ne va pas se taper un souper à *l'œil* », Vidocq, *Mémoires*, III, 146. Le lexique premier importe moins que le texte premier.

Et le texte littéraire importe moins que la phrase orale. De français populaire, on sait que l'oreille de M. Sainéan est vierge.

M. Lacassagne, au contraire, n'enregistre que sur audition. Différence capitale. Par suite, au lieu de compulser les bouquins et de risquer deux cents oublis, il eût convenu, ici, de faire, utile, et facile, ce qui est défendu là-bas, de dater les faits saisis tout vifs ; 1927, déc. 1918, juillet 1914, 1900, voilà des dates que respirent nos affranchis, et voilà notre curiosité ; les autres me font l'effet d'un riflard louis-philippe, peut-être même d'un simple « parapluie » ? Il est bien plus urgent de témoigner d'aujourd'hui, que de remémorer jadis. L'Histoire, c'est beau ; mais les Mémoires, c'est palpitant.

Or, le document de M. Lacassagne est du genre palpitant.

GASTON ESNAULT.

INDIANISME

Histoire de l'art en orient. — Mookerjee : *Le rasa*, Alcan. — Louis Finot : *L'origine d'Angkor*, Phnom-Penh, Portail. — Philippe Stern : *Le Bayon d'Angkor et l'évolution de l'art Khmer*, Paris, Geuthner. — *Le Musée Guimet*, 1918-1927, ibid.

Ce n'est pas par hasard que, la pensée de l'Inde reposant tout entière sur l'activité vivante de l'esprit, *karman*, l'esthétique indienne soit foncièrement artificialiste. Dans une civilisation où l'on tenait les perceptions pour des opérations spontanées de l'esprit, non pour des copies de choses extérieures, on devait admettre que le beau est œuvre de la pensée. Il se définit là-bas par la conformité à des causes relativement *a priori*, régulateur de la plastique ou de la production littéraire. Il consiste en « orthopraxie ».

Les sentiments mêmes que doit éveiller l'œuvre d'art sont, eux aussi, factices. N'entendons pas par là qu'ils soient arbitraires ; au contraire, ils valent à proportion de la constance d'une tradition anonyme, collective, et non à proportion de l'originalité d'une fantaisie individuelle. Mais ils doivent être créés de toutes pièces par l'esprit qui les ressent, conformément aux suggestions que le poète, le peintre ou le sculpteur produit par son habileté technique. « Le goût » ainsi conçu, c'est le **rasa**, que Mookerjee a tenté d'expliquer à des Européens.

Son livre est utile, quoiqu'il n'indique pas explicitement ce que nous venons de préciser, et qui importe à l'intelligence des esthétiques d'inspiration indienne. La classification des rasas

représente à nos yeux d'Occidentaux à la fois celle des *genres* littéraires, et celle des *émotions* artistiques, le subjectif et l'objectif n'étant jamais opposés en Orient comme chez nous. Déjà Regnaud, dans sa *Rhétorique sanscrite*, avait dit l'essentiel en cette matière, mais son ouvrage n'avait guère franchi le cercle des spécialistes. Espérons que la thèse de cet Hindou se répandra davantage dans le monde des lettres et des arts.

Les pages de M. Finot sur **Angkor** sont de celles qui méritent le plus une large diffusion, en un temps où les intérêts spéculatifs et autres nous orientent souvent vers notre Indo-Chine, et où Angkor devient un centre du grand tourisme international. Cet opuscule résume, en effet, à l'usage du grand public, les résultats de recherches archéologiques obtenus après vingt-sept ans d'efforts par l'Ecole Française d'Extrême-Orient, à laquelle, depuis le début jusqu'à cette année même, n'a cessé de se dévouer M. Louis Finot

Il est démontré désormais que le **Bayon**, ou bâtiment central de l'ensemble architectural d'Angkor, ne fut pas construit par Yasovarman, qui régnait entre 889 et 910. Il est établi aussi que le Bayon primitif était un édifice bouddhique, et que la décoration çivaïte constitue un placage ou une transformation ultérieure. Ces deux points doivent être considérés comme acquis, car à leur sujet MM. Finot et Stern tombent d'accord.

L. Finot infère du double examen des monuments et des inscriptions qu'Angkor Thom, avec son temple central, fut fondé par Jayavarman II, dans la première moitié du IXe siècle. Le souverain, bien qu'il eût donné au Bayon un caractère bouddhique, en particulier par la statue d'Avalkiteçvara, le miséricordieux, dont il est orné, aurait en même temps arboré l'effigie d'un *linga*, un Devarâja, pour se faire considérer comme intronisé par un dieu et être par suite tenu pour indépendant du maharâja de Çrîvijaya.

Cette partie de l'argumentation de M. Finot n'est présentée que comme hypothèse. Elle se trouve sinon réfutée, du moins rendue moins plausible par l'argumentation de Ph. Stern, qui considère le Bayon non comme le premier noyau d'Angkor, mais comme un édifice ultérieur à la fondation de la ville, et comme datant de Sûryavarman Ier (1002-1049).

Il est très remarquable que le jeune conservateur du Musée

indochinois du Trocadéro, qui a déjà donné une importante carrière de services au Musée Guimet, ait établi, sans quitter Paris, tout un faisceau d'observations, dont ne s'étaient pas avisés les vieux pionniers de l'archéologie cambodgienne, auxquels le site d'Angkor se trouve depuis longtemps familier. M. Stern a connu, en l'occurrence, une véritable crise de conscience, lorsqu'il fut à la fin enthousiasmé par la fécondité de la supposition qui s'était fait jour en lui, et confondu par le complet renversement, qui s'ensuivait, de la valeur relative des documents dont nous disposons sur l'histoire de l'art Khmer. Félicitons-nous, et complimentons le de sa hardiesse, qui n'est nullement témérité.

Ce travail est né d'un examen passionnément sagace, de photographies prises par M. Groslier. La chronologie que fit admettre à Stern la comparaison des œuvres de sculpture contredisait la chronologie traditionnellement adoptée. Cette dernière apparaît maintenant toute chargée d'invraisemblances, tenant pour contemporains des monuments disparates et considérant comme d'époques différentes des édifices de même style. Supposons que quelque jour la critique interne d'un texte et la compréhension de son sens permette d'en définir la date, qui restait ambiguë ou était erronément fixée selon l'avis des linguistes ; c'est une découverte de ce genre que paraît avoir faite l'auteur de ce livre, pour avoir osé comprendre, par goût et par comparaison des styles, une statuaire jusqu'alors cataloguée plutôt qu'interprétée. L'œuvre, très forte, de Stern, ajoute ainsi aux mérites de l'érudition le charme d'une inspiration qui procède de l'intelligence et du tact.

Ne négligeons pas de préciser que M. Finot, quand il écrivit l'opuscule analysé ci-dessus, ignorait le détail des démonstrations de Stern. Ce dernier a fait de son maître le « juge » de sa thèse. Chacun souhaitera que l'exceptionnelle compétence de celui qui, plus que tout autre, domine l'épigraphie et l'archéologie indochinoises, remette sur le chantier le problème du Bayon et détermine dans quelle mesure il acquiesce ou fait des réserves à la thèse si brillamment soutenue.

M. Hackin a composé pour les collections indiennes et extrême-orientales du **Musée Guimet** le « guide » le plus intelligent, le plus instructif que l'on puisse concevoir. L'ouvrage qui paraît aujourd'hui est un récit des entreprises qui, depuis 1918, ont fait

de cette fondation un modèle du genre. L'apport des diverse missions s'y trouve signalé, ainsi que les progrès effectués dans l'interprétation des objets. Par exemple, les idées ci-dessus analysées de Ph. Stern trouvent à leur place un exposé lumineux. L'œuvre poursuivie dans le dévouement le plus éclairé par MM. Hackin, Grousset et Stern, œuvre à la fois de conservation, d'érudition, de vulgarisation, d'organisation scientifique, est de celles qui honorent notre pays.

P. MASSON-OURSEL.

RYTHMIQUE

Le premier Congrès du Rythme. — Le compte rendu du *Premier Congrès du Rythme*, tenu à Genève du 16 au 18 août 1926, a récemment paru. Edité par les soins de M. Albert Pfrimmer, secrétaire général du Congrès, c'est un gros volume in-8 de quatre cents pages et il forme une sorte de « somme » où l'on trouve, commodément réunies, des études fort complètes sur tous les problèmes qui touchent au rythme.

Ils sont d'une variété qui étonne le profane, et il suffit d'un coup d'œil sur la table des matières pour en juger.

Les questions historiques ont été traitées par MM. Risler, Bovet, L. David, J. Kreps, M. Emmanuel. Le premier a étudié le rythme de la musique grecque, et sa communication constitue un bon résumé des travaux consacrés à l'art lyrique grec. L'abbé Bovet, maître de chapelle de la cathédrale de Fribourg (Suisse), a exposé ses vues sur « la liberté relative du rythme dans le chant grégorien », et Dom Lucien David, directeur de la *Revue du Chant Grégorien*, a traité de « l'accent d'intensité et du geste dans l'expression rythmique de la mélodie grégorienne ». L'alliance du geste *artistique* avec l'exécution vocale, dans l'expression de la mélodie grégorienne, peut elle dépasser les bornes de la simple chironomie, le geste peut-il s'étendre jusqu'au mouvement corporel ? Oui, conclut le P. L. David, sans prétendre toutefois qu'il convient de transporter dans la liturgie la gesticulation dramatique ; mais il demande que l'on commence à observer dans les églises les règles liturgiques concernant les attitudes diverses à prendre dans les offices, l'art chrétien et l'art tout court ayant profit à tirer des mélodies grégoriennes tout le potentiel d'ex-

pression qu'elles peuvent contenir. La note de Dom J. Kreps, de Louvain, élucide ce problème ; le *Traité de la Musique* de saint Augustin parle de pieds métriques et de versification, de nombres éternels et spirituels, d'âmes et de corps, mais de musique, au sens où nous entendons ce mot, point. On a été jusqu'à prétendre que l'ouvrage était incomplet pour expliquer cette anomalie. Et pourtant, le moyen âge y a puisé sa science musicale... La clef de l'énigme, c'est la définition même de ce que saint Augustin, comme tous les auteurs anciens, entend par *musique*. Pour lui, le mot signifie les arts du mouvement.

Les Rythmes, d'Euripide à Debussy, ont fait l'objet d'un travail très complet et très clair de M. M. Emmanuel, professeur d'Histoire de la Musique au Conservatoire de Paris. Aux deux bouts de l'histoire, mêmes faits et mêmes dires se retrouvent qui nous enseignent la vanité du dogmatisme et la fragilité de la critique. La doctrine de Jaques-Dalcroze a enfin permis de retrouver un trésor longtemps perdu, et grâce à elle le rythme, principe commun aux trois arts musicaux, apparaît comme un universel facteur d'activité.

Parmi les communications d'ordre pédagogique, il faut citer d'abord celle de M. Jaques-Dalcroze lui-même sur les rythmes d'hier, d'aujourd'hui et de demain et leur enseignement dans les écoles de musique. M. Jaques-Dalcroze s'étonne, avec Berlioz, qu'on n'enseigne point le Rythme dans les Conservatoires, à côté de l'harmonie. C'est qu'à l'heure actuelle encore, et en dépit de tous les efforts, des musiciens ignorent toujours le vrai sens de ce mot et ne soupçonnent point qu'il soit tout autre chose que la mesure. Pour créer ou pour interpréter une œuvre musicale complète, il faut, outre la mélodie, l'harmonie et la forme, la collaboration d'un quatrième élément qui est l'énergie dans toutes ses relations avec la durée ; c'est l'ensemble des manifestations motrices créées par l'énergie qui provoque et constitue le rythme.

M. Rafaël Benito (de Madrid) a montré la valeur pédagogique du rythme, valeur immense et qui peut donner des résultats extraordinaires en matière éducative. Mais il faut pour cela se garder de considérer la gymnastique rythmique comme une succession de mouvements purement mécaniques, qui font ressembler les enfants à une rangée de pantins mus par des ficelles. Il faut faire acquérir aux enfants la « conscience rythmique » qui est

précisément tout le contraire de la routine et de la symétrie, ce qui lui confère une si haute valeur pédagogique.

A rapprocher de cette communication, celles de MM. Ch. Blensdorf (Rhythmische Erziehung im Kindergarten), N. Schinz (La Rythmique Jaques-Dalcroze aux jardins d'enfants), J. Baeryswyl (La gymnastique rythmique et l'école primaire), J. Llongueras (La rythmique appliquée à la première éducation des aveugles), et enfin de M. Jaques-Dalcroze sur « une méthode d'éducation par et pour le Rythme ». Retenons-en la conclusion, fruit d'une expérience déjà longue : « La culture du tempérament basée sur le développement des rythmes individuels, puis sur leur régularisation, peut contribuer, en dehors même de l'art musical et de celui de l'harmonie des mouvements, à forger des êtres plus complets, plus imaginatifs et plus vaillants ».

Les rapports du Rythme et de la prosodie ont été exposés par MM. L. Brezzo (Le rythme poétique et sa notation). W. Altweg (Die Entwicklung des Rhythmus in Gœthes Lyrik, et Die Rhythmen der deutschen Verskunst), M. Swann (The Rhythms of English Verses), L. Nef Lavater (Les principaux mètres du vers français), et l'ensemble de ces diverses communications forme l'étude la plus complète et la plus intéressante qui soit sur la prosodie comparée.

Les rapports du Rythme avec la psychologie et la physiologie ont formé l'objet des travaux de MM. A. Denéréas (Rythmes humains et Rythmes cosmiques), Albert Rheinwald (Les rythmes de l'activité créatrice). A.-E. Cherbuliez (Polyrythmique exotique, — l'unité de temps et sa division, problème psychologique fondamental du rythme musical), M. Swann (application de la Rythmique à l'étude du langage), L. Walther (Le rythme dans le travail professionnel), O.-L. Forel (Le rôle du Rythme en physiologie et en psychopathologie), M. Trèves (Le Rythme dans les phénomènes de la vie), L. Weber-Bauler (le rôle du geste rythmé dans la pratique psychothérapique), Ch. Bally (le rythme linguistique et sa signification sociale). On aimerait de ne se point borner à cette aride énumération de titres et de s'arrêter sur chacun de ces travaux... Et il reste encore à parler des communications qui ont plus spécialement pour objet le rythme musical. M. E. Lévy montre que le rythme musical est essentiellement « non-métrique », et que la phrase musicale est de constitution essentielle-

ment métrique ; M. H. Opiensky met en lumière l'importance du rythme dans l'exécution de la musique vocale ; M. Frank Martin propose des solutions ingénieuses au problème de la notation des rythmes à temps inégaux.

Enfin, terminons cette revue par la mention de la belle étude de M. Adrien Bovy, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Genève, sur « le rythme et les arts plastiques », où l'auteur montre que le rythme, dominant à la fois la continuité et la division, le mouvement et la mesure, préserve et d'imiter et d'abstraire, mais permet au contraire de refaire à notre usage, par la forme, le monde des formes.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Qui a introduit Léon Tolstoï en France ? — Personne ne contestera l'influence considérable exercée par Léon Tolstoï dans le monde intellectuel depuis les années 70 du siècle dernier. Rares cependant sont ceux qui pourraient répondre à la question que nous posons aujourd'hui.

A cette question la plupart des lettrés répondront certainement que ce fut le vicomte E.-Melchior de Vogüe qui fit connaître Tolstoï en France ainsi que les autres grands écrivains du *Roman russe.*

Ce n'est pas tout à fait exact.

Si les Français et les Russes doivent beaucoup à Melchior de Vogüe, qui, ayant vécu en Russie (comme conseiller de l'ambassade de France) et épousé une Russe (Mlle Annenkoff, sœur du célèbre général), connaissait à fond la langue et la littérature russes, ce n'est pas lui qui, le premier, présenta le châtelain de Iasnaïa Poliana aux lecteurs français. C'est Tourguenieff.

Je tiens le fait d'Emile Zola qui, à ses jeudis de la rue de Bruxelles, parlait souvent des *Dîners des Cinq* et de ses relations avec Ivan Tourguenieff, qui, le premier aussi, avec Boborykine, avait fait connaître Zola en Russie.

Voici ce que Zola me raconta, en présence des habitués des jeudis (Franz, Jourdain, Alfred Bruneau, Paul Brulat, Georges de Bouhélier, Maurice Leblond, pour ne citer que les vivants) :

« Nous (les *Cinq*) aimions beaucoup Tourguenieff, et les

dîners, lors de ses retours de ses rares voyages en Russie, prenaient un intérêt tout particulier. Il aimait à parler de sa chère Russie, surtout des campagnes russes, de la vie paysanne, presque jamais de lui-même, de ses œuvres, de ses succès. Il parlait un français pur, impeccable, mais commençait toujours ses récits d'une voix hésitante.

» — Il n'ira pas jusqu'au bout, nous disions-nous avec regret.

« Mais bientôt sa voix se raffermissait, le ton devenait sûr, et le récit se développait pittoresque, brillant.

» C'était nous alors qui lui posions des questions sur lui, sur les lettres russes, sur la gloire qu'il représentait pour la Russie. Lui protestait, diminuait avec une grande modestie sa propre valeur :

» — Non, non ! disait-il, ce que j'ai pu faire et ce que j'ai fait n'est pas grand'chose. Mais il y a un grand écrivain russe d'une tout autre valeur, celui-là c'est autre chose ! C'est lui le grand écrivain de la Terre russe, le génie !... C'est Léon Tolstoï.

» Personne de nous ne connaissait à cette époque même jusqu'au nom de Tolstoï.

» Mais Tourguenieff revenait toujours sur ce Tolstoï. Il nous en parlait presque à chaque dîner, nous faisant connaître, en raccourci, ses romans et ses récits. Tant et si bien que nous l'engageâmes un jour à nous apporter une traduction d'un des romans de Tolstoï, que nous ferions publier par un des éditeurs de nos amis.

» Tourguenieff n'attendait que cette occasion pour introduire Tolstoï en France, — et sous quels auspices, les *Cinq !*

» Quelque temps après, il nous présenta la traduction de *Guerre et Paix*, que nous fîmes accepter par Hachette.

» C'est ainsi que Tourguenieff est le véritable introducteur de Tolstoï en France.»

Voilà ce point d'histoire littéraire établi.

Il y en a un autre : qui a le premier apporté en France les œuvres philosophiques de Tolstoï ?

C'est encore un point que je puis contribuer à établir.

C'est en 1884 que je fis la connaissance du prince Léonide Ouroussoff, ancien vice-gouverneur de Toula, qui venait d'arriver de Russie à Paris pour voir sa famille

J'étais lié avec cette dernière. La princesse Marie Ouroussoff,

sœur de Mme Tola Dorian, amie de Tourguenieff, de Guy de Maupassant, femme de lettres elle même (sous le pseudonyme de *Istino*), était, comme d'ailleurs son mari, très liée avec les Tolstoï. Mais, *en philosophie*, elle était en opposition complète avec son grand ami.

Un jour, la princesse Ouroussoff me dit que son mari voulait me parler d'une affaire importante. Rendez-vous fut pris chez les Ouroussoff. Nous y fûmes seuls, le prince Léonide et moi.

Le prince me dit qu'il était un des premiers disciples du comte Tolstoï et qu'il avait apporté le manuscrit de l'ouvrage devenu universellement célèbre, *Ma Foi* (*v tchom Moïa Véra?*) pour le publier à l'étranger. Il me demandait conseil à ce sujet.

Quelques mois plus tard, ces *Confessions* voyaient le jour en France.

E. SÉMÉNOFF.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le motif secret de l'hostilité de Frédéric Masson envers les Corses. — En lisant les *Etudes napoléoniennes* de M. Frédéric Masson, on est frappé du ton d'irritation violente qui ponctue ses appréciations sur les Corses. D'où peut bien provenir cette fureur concentrée de la part d'un écrivain qui a voué un culte à Napoléon, le plus grand des Corses ? Je crois pouvoir établir qu'elle prend sa source dans une blessure d'amour-propre qu'il a reçue, exactement en 1903.

Jusqu'à cette époque, M. Frédéric Masson juge les Corses d'une façon objective, dans *Napoléon inconnu* (1895), dans *Napoléon et sa famille*, T. I (1897), T. II (1898) T. III et IV (1900), T. V (1903.) S'il commet des erreurs d'appréciation, c'est avec la plus entière bonne foi. Ainsi, en affirmant que l'esprit de clan anime Napoléon, sert de pivot à ses actes envers les siens, que n'avoir en vue que le clan « est corse, et fait le fonds du caractère », M. Frédéric Masson fait reposer les premiers volumes de *Napoléon et sa famille* sur un postulat inexact. Il n'a jamais été question du *clan*, de *l'esprit de clan*, en Corse, avant Paul Bourde, journaliste à l'esprit aigu qui, en 1887, dans de retentissantes lettres au *Temps*, résuma en deux expressions lapidaires les désordres engendrés par la politique dans

l'île. Bien que M. Paul Bourde ne s'exagérât pas l'importance de ses observations « où l'on sentait trop à son gré, avouait-il dans sa préface, la hâte imposée au journaliste », ses formules, d'une très belle frappe, ont imprégné la plupart des écrits sur la Corse postérieurs à l'année 1887. Depuis lors, on admit comme un dogme que le Corse n'agit que pour son clan, qu'il est incapable de se hausser à une conception politique d'un ordre plus élevé.

Ce goût inné des factions qui divisa les Corses, autrefois, en *rouges* et en *noirs*, qui persiste même, aujourd'hui, dans les luttes municipales, et cette tendance des Corses à incarner les idées et les sentiments dans les hommes, sont des traits spécifiques de l'esprit méditerranéen : leur survivance se constate, aujourd'hui même, plus ou moins atténuée, en Italie, en Grèce, dans le midi de la France. M. Gabriel Hanotaux a noté avec exactitude, dans une étude sur Napoléon, (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1925) le tour d'esprit des Corses: « Si les Corses ont un atavisme, il est romain ». Ce tour d'esprit se trouve contenu dans la définition que donne M. Jean Brunhes des hommes du Midi:« Une lointaine tradition romaine, dit-il, a plus fortement et plus intimement prédisposé les hommes du Midi à une plus instinctive compréhension des hommes et des coutumes de la vie politique. »

Les Bonaparte se sont mêlés avec passion en Corse à la vie politique, mais il n'y a jamais eu dans l'île de clan Bonaparte ! L'esprit de famille, que Napoléon possédait à un très haut degré, comme ses compatriotes, voilà ce qui l'a rendu si généreux, si dévoué, si faible envers les siens ! Devenu Empereur, Napoléon « se refusa-t-il à l'esprit de clan », « abandonna-t-il la Corse en fief aux siens, pour y entretenir les gens du clan », au point « qu'il n'y exigeait l'application presque d'aucune des lois en vigueur dans les départements les plus récemment annexés », ainsi que le prétend M. Frédéric Masson ? Arrivé au pouvoir, Napoléon, malgré sa prédilection pour son pays natal, le situe exactement sur le même plan que les autres départements français. La Corse rapporte 600.0000 francs d'impôts « La somme de 600.000 francs, décide-t-il, sera affectée à des dépenses dans l'île, qui ne doivent pas aller au delà, la défense du pays non comprise. » Il fit suspendre, il est vrai, la Constitution du 7 janvier 1801 au 30 décembre

1802 pour permettre à l'Administrateur général Miot d'effectuer des réformes urgentes, de ramener l'ordre dans le pays, mais il le place aussitôt sous le régime de la haute police avec le général Morand (1811-1813), le général Berthier, qui exercèrent leurs pouvoirs avec une extrême sévérité. Napoléon ne considérait la Corse et les Corses que du point de vue national.

Par un phénomène d'autosuggestion merveilleux, ce soldat de fortune, ce Français de fraîche date, en arrive à incarner aussi absolument la France que s'il avait les Capétiens pour ancêtres ! « La France entière veut le divorce, dira-t-il, en 1809, avec la plus profonde conviction à la reine Hortense ; elle le demande hautement, je ne puis résister à ses vœux... » (*Revue des Deux-Mondes*, 1926).

M. Frédéric Masson se méprend donc absolument sur les idées directrices de la famille Bonaparte, mais son souci de vérité historique, jusqu'en 1902, ne saurait être mis en doute. Or, voici à la suite de quelles circonstances les Corses lui sont devenus odieux.

J'avais eu la bonne fortune, en 1902, de mettre la main, à Ajaccio, sur un lot très important de papiers relatifs à la famille Bonaparte. Au moment de publier la *Genèse de Napoléon*, M. F..., possesseur de ces documents, et désireux de les vendre, me pria de n'en tirer que des indications sommaires pour ne pas en diminuer l'intérêt ; je me conformai à son invitation. M. F... se rendit à Paris, alla demander conseil à M. Frédéric Masson qui, au préalable, voulut avoir communication des documents ; il les restitua quelques jours après en disant qu'il ne connaissait aucune personne susceptible d'en faire l'acquisition dans de bonnes conditions ; il ajoutait, comme il s'y était engagé à l'avance, qu'il n'avait pris ni copie ni extraits des papiers F... qui comprenaient, entre autres, deux cahiers d'André Campi, relatant une curieuse entrevue avec l'Empereur au sujet de son frère Lucien. Quelle ne fut pas la surprise de M. F... de lire dans la *Revue de Paris*, fasc. des 1 et 15 janvier 1903, les interviews de Campi, incorporées subrepticement, dans une étude de M. Frédéric Masson intitulée : *l'Exode de Lucien*, étude qui forme le chapitre deuxième du tome V de *Napoléon et sa famille*, paru quelques mois plus tard. M. F... exprima son étonnement à M. Frédéric Masson. Celui-ci essaya de le prendre de haut. Une

correspondance très vive fut échangée. M. F... finalement, réduisit à merci M. Frédéric Masson, qui était candidat à l'Académie française (il fut élu le 18 juin 1903) et redoutait un scandale public. Il dut ressentir profondément l'humiliation qui lui fut infligée, car il voua aux Corses une haine sourde. Il la manifeste en ces termes, sans rime ni raison, dans le tome VII de *Napoléon et sa famille*, publié en 1906 : « L'attachement des Corses pour une cause, un pays et un homme est toujours subordonné au bénéfice qu'ils en tirent... » Il l'accentue dans une conférence qu'il donne, le 23 mars 1908, sur les *Missionnaires de Sainte-Hélène*, au sujet des trois pèlerins corses, docteur Antommarchi, abbé Bonavita, abbé Vignali, envoyés par Madame Mère et le cardinal Fesch au captif de Sainte-Hélène. On lui envoya, dit-il, « pour le corps un barbier corse, le plus mal éduqué, le moins exact à son devoir, le plus ignorant de sa profession ; pour l'âme, un vieux prêtre hébété et aphone, avec un jeune homme qui sait à peine lire et écrire. » Le docteur Antommarchi, brillant élève de Mascagni, avait été reçu docteur en médecine à l'Université de Pise en 1808, docteur en chirurgie à l'Ecole de Chirurgie de Florence en 1812 ; l'abbé Bonavita venait d'être nommé par le Pape protonotaire apostolique ; l'abbé Vignali avait fait de solides études au collège romain de la Propagande, où il avait été ordonné prêtre en 1814. On admettra que le cardinal Fesch devait se connaître, tout de même, tant soit peu en ecclésiastiques ! Quant à Antommarchi, un de ses parents ayant publié dans le *Temps* du 16 juin 1908 une lettre rectificative fort courtoise, M. Frédéric Masson redoubla, dans ses commentaires, d'invectives contre les Antommarchi !

La publication, à *l'Officiel*, le 26 septembre 1908, du Rapport Clemenceau sur la *Misère de la Corse*, suivi d'un décret nommant une Commission interministérielle chargée d'étudier la situation économique de l'île, fournit l'occasion à M. Frédéric Masson d'épancher son ressentiment. Dans deux articles d'une extrême virulence, publiés dans le *Gaulois* des 14 octobre et 19 novembre 1908, et dans lesquels il faisait état des pires libelles contre la Corse, il accusait tout bonnement les insulaires de « piller le Trésor français ! » On n'eut pas de peine à démontrer à M. Frédéric Masson la fausseté de ses allégations. De toutes parts, même des plus lointaines colonies, car les Corses ont le

patriotisme chatouilleux, lui parvinrent des protestations, des rectifications, et même des provocations.

Il fut contraint de rentrer les griffes. Pas complètement, cependant. Dans son ouvrage *Napoléon à Sainte-Hélène* (1912), il ricane sur les trois pèlerins corses choisis avec tant de tendresse par Madame Mère et le cardinal Fesch et qui n'ont accepté de se rendre à Sainte-Hélène que par pur dévouement : « On eût dit qu'il (Fesch) avait choisi à dessein ces trois Corses pour figurer, en face du Corse génial, ce que la Corse pouvait fournir d'ineptie, d'intrigue et d'ignorance... » Le docteur Antommarchi est sa bête noire : « probité suspecte, ignorance constatée, titres nuls, décrète-t-il dans *Autour de Sainte-Hélène* (3e série, 1912) ; « d'une ignorance sans remède », insiste-t-il, dans *l'Enigme de Sainte-Hélène* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1917) ; « affolé de vanité, d'ambition et de lucre ! » renchérit-il dans la *Mort de Napoléon* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1921).

Il n'aura aucun mot de bienveillance pour ces deux autres Corses, Cipriani et Santini, admirables de dévouement pour le captif de Sainte-Hélène.

Le docteur Antommarchi est-il bien l'imbécile et le goujat que nous présente M. Frédéric Masson ? Dans une étude publiée à Rome en 1924, et intitulée *Come mori Napoleone I*, M. le docteur Erasme de Paoli, ex-professeur de pathologie et de clinique chirurgicale à l'Université de Pérouse, démontre que M. Frédéric Masson commet de « graves erreurs » dans ses jugements péremptoires sur les médecins de Sainte-Hélène. Les diplômes que possédait le docteur Antommarchi, délivrés par l'Université de Pise et par l'Ecole de Florence, avaient autant de valeur que ceux de n'importe quelle Université d'Europe. Les docteurs O'Meara et Stokoe ont, d'ailleurs, reconnu sa haute valeur médicale. Son livre, *Derniers moments de Napoléon*, ne donna lieu à aucune critique, au point de vue médical, à son apparition en 1825. Antommarchi sera traité, après sa mort, en 1838, d'incapable par le docteur Henry, par Saeton, par Forsyth (1853), dans son apologie de Hudson Lowe, et de « mystificateur » par lord Rosebery, dans son brillant mais tendancieux ouvrage, *Dernière phase*.

Il fallait, à tout prix, discréditer le docteur Antommarchi qui avait affirmé que le climat de Sainte-Hélène et le régime auquel

il avait été soumis avaient causé la mort de l'Empereur ! Le docteur Antommarchi, il est vrai, n'avait pas su étayer son opinion sur l'examen des divers organes ; la médecine, à cette époque, n'était pas en mesure d'apprécier la connexion existant entre les altérations des viscères qu'il avait constatées. Les Anglais ont été unanimes à soutenir la thèse, que le climat de Sainte-Hélène était salubre, que l'Empereur avait simulé la maladie pour obtenir un adoucissement à son sort. Pour en montrer le peu de fondement, il suffit d'interpréter, avec les données actuelles de la science, comme l'a fait le docteur E. de Paoli, les phénomènes morbides présentés par Napoléon durant son séjour à Sainte-Hélène. Les premiers phénomènes sont causés par les vicissitudes atmosphériques, auxquelles il était très sensible : inflammations des voies respiratoires, suivies de troubles dans les fonctions de la digestion.

La crise qu'il éprouva la première fois, en décembre 1816, avec des phénomènes nerveux impressionnants, congestion à la tête, céphalée violente, vertiges continuels, mouvements convulsifs des articulations, perte de la conscience et difficulté temporaire de la parole, et qui se renouvellera de temps à autre pendant cinq ans, est une crise hépatique. Elle est due, dit le docteur de Paoli, « à une insuffisance des multiples fonctions du foie que les connaissances modernes de la physiologie et de la pathologie ont, depuis, révélées ».

Le chirurgien corse, Antommarchi, arrive à Longwood le 20 septembre 1819 ; il examine le malade avec une meilleure méthode que ses prédécesseurs ; il prescrit le plein air, conseille les travaux de jardinage. Le 18 novembre, l'Empereur est guéri ; il se maintient en bonne santé, comme il ne l'avait jamais été depuis son débarquement à Sainte-Hélène, pendant huit mois, jusqu'au 8 juillet 1820 ; le 9 juillet, il est atteint d'une crise très violente ; aux phénomènes ordinaires s'ajoutent la tuméfaction des pieds et des parties supérieures de la jambe, une fièvre intense, des vomissements biliaires, une toux sèche, douloureuse. Dans une lettre du 20 janvier 1820, adressée au Chevalier Colonna, homme de confiance de Madame Mère, le docteur Antommarchi attribuait la crise à un « trouble des voies digestives et à une altération des fonctions de l'organe biliaire », et il ajoutait que la captivité du malade éloignait tout espoir de guéri-

son en ce lieu tropical. La crise était terminée fin juillet Nouvelle crise à la mi-septembre, qui se terminera le 4 octobre 1820, date à laquelle l'Empereur fit sa dernière promenade. Mais les phénomènes morbides allaient s'aggravant. Le 27 octobre 1820, le docteur Antommarchi faisait part à Hudson Lowe que les fonctions du cœur et de l'estomac étaient profondément altérées. Il voulut signaler à l'attention de l'Empereur que les douleurs du foie étaient concomitantes avec celles de l'estomac, mais celui-ci le rudoya, disant que son estomac était sain et qu'il n'avait plus à lui en parler. Certes, l'Empereur était un mauvais malade ; il ne croyait guère à la médecine ; il était en proie à des crises d'hypocondrie qui lui rendaient insupportable la présence du docteur Antommarchi, mais, surtout, il lui tenait rigueur des voyages fréquents qu'il faisait à Jamestown et des rapports qu'il entretenait avec le gouverneur Hudson Lowe ! En janvier, février, mars 1821, l'état de l'Empereur ne fit qu'empirer. Antommarchi n'ayant plus sa confiance, il obtient de le faire examiner, le 1er avril, par le docteur Arnott, chirurgien du régiment anglais stationné à Longwood. Le docteur Arnott crut, tout d'abord, à une maladie morale, sans danger ; ce n'est que le 25 avril 1821, à des vomissements striés de sang, qu'il pensa à l'existence d'une lésion organique. Antommarchi non plus n'avait diagnostiqué la grave alteration de l'estomac, mais il avait, néanmoins, déclaré que le cœur et le foie ne fonctionnaient plus et que l'Empereur n'avait plus longtemps à vivre.

Commencée fin avril, la lente agonie de l'Empereur se termina le 5 mai 1821. De l'étude critique du docteur E. de Paoli sur les phénomènes morbides qui ont marqué la dernière période de la maladie de l'Empereur, il résulterait que la tuberculose dont avait été atteint Napoléon dans sa jeunesse, qui avait été cicatrisée, s'était réveillée pendant la captivité de Sainte-Hélène, avait gagné les poumons et l'estomac. Cette conclusion ne s'accorde guère avec l'opinion généralement admise que Napoléon serait mort d'un cancer à l'estomac, mais le docteur E. de Paoli admet que la tuberculose a pu coexister avec le cancer.

L'ouvrage définitif sur Sainte-Hélène reste à écrire. Il faudrait se dépouiller d'un certain esprit hypercritique qui rend suspectes toutes les sources d'information et aborder le sujet avec l'é-

lan de sympathie qui, seul, permet la compréhension des hommes et des choses. Il est certain que le docteur Antommarchi a dû être un jeune homme présomptueux ; qu'il supportait difficilement la continence, ne résistait pas aux tentations de Jamestown et manquait d'assiduité auprès de son malade ; il est probable aussi que l'Empereur l'aura trop souvent rabroué et humilié ! Le général Montholon, il est vrai, taxe Antommarchi d'incapable, tout comme certains médecins anglais. Malheureusement, l'ouvrage de Montholon n'a paru qu'en 1846, huit ans après la mort du chirurgien corse, et, au surplus, Montholon, au dire de ses compagnons de captivité, cultivait le mensonge avec art ! Il faut enfin avouer qu'à la petite cour de Longwood les jalousies étaient féroces, exaspérées par le climat, et qu'on s'ingéniait à perdre les Corses dans l'esprit de l'Empereur ! Celui-ci ayant manifesté le regret de « ne pas avoir pris ses serviteurs parmi les Corses qu'il avait connus dans son enfance, que, par eux, il eût été bien servi », le mameluck Ali (il le déclare dans ses *Souvenirs*) en prend de l'ombrage !

Par un curieux phénomène de catalyse, la haine a donc dénaturé les sentiments de Frédéric Masson à l'égard des Corses, comme la jalousie a faussé la claire intelligence de Sainte-Beuve dans ses études sur Victor Hugo, Balzac et autres grands écrivains.

J.-B. MARCAGGI.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Panoramas des littératures contemporaines (Kra). — Benjamin Crémieux : *Littérature italienne*. — Félix Bertaux : *Littérature allemande*. — *Pétrarque*, publié par l'Union intellectuelle franco-italienne (Leroux). — Henri Hauvette : *L'Arioste* (Librairie H. Champion). — Lionelli Fusni et Armand Hennense : *Anthologie de la Poésie italienne contemporaine*, Les Ecrivains réunis.

Voilà, avec celui de Lalou sur *Littérature anglaise*, deux des livres les plus intéressants et les plus utiles que j'ai eu l'occasion de rencontrer depuis que cette rubrique est ouverte au *Mercure*. Ils sont l'un et l'autre un peu trop abstraits et tendus pour mon goût, et bourrés *d'ismes* qui souvent chevauchent, se contredisent. M. Bertaux en devient, par endroits, apocalyptique. Mais quelle richesse et, pour autant que j'ai moyen d'en juger, quelle sûreté d'information ! Quelle solide et souple et invisible méthode ! Une certaine dextérité dans le classement des

œuvres des auteurs, des tendances, ne nuit d'ailleurs pas à la forte ordonnance de la construction. Chacun à sa façon, MM. Crémieux et Bertaux rendent *intelligibles* leurs énormes sujets, tout en les gardant *sensibles*. Si l'on y réfléchit, c'est un tour de force. Leurs Panoramas deviennent en réalité de vrais tableaux. Aux points délicats, leurs descriptions — celles de Crémieux plus claires — égalent des diagnostics. Ils sont partout sympathiques, jamais aveugles. J'ai lu Crémieux (**Littérature italienne**) plus facilement. La matière qu'il travaillait est peut-être moins grasse et glissante. Il y a plus d'indéterminable dans la **Littérature allemande**. Sur certains points d'un intérêt universel, Bertaux apprend davantage peut-être. Je retiens son étude sur les deux Mann, pp. 168-176 (qui correspond en valeur à l'excellent chapitre de Crémieux sur Pirandello) ses pages sur Joseph Roth, dont « la déposition est une prise de conscience de l'Europe. La dureté en est purifiante... » Voir aussi deux passages-clefs, pp. 10-11 et 68-69... Mais tout est à lire dans ces deux ouvrages, désormais indispensables à quiconque recherche une culture européenne.

Je n'aurai pas l'impertinence de saisir cette occasion pour produire mes vues d'amateur sur des sujets de spécialistes. Mais il est permis de noter certains angles de coïncidence, que les conclusions de MM. Crémieux et Bertaux vont permettre d'ouvrir.

§

Il y a toujours eu, dit en somme Crémieux, deux littératures italiennes, l'une spontanée, régionale, narquoise ou résignée, traduisant la « réalité des Italiens », l'autre, unitaire, celle de « l'Italie idéale, abstraite », qui est d'inspiration civique et de forme classique.

Les génies italiens sont ce que le peuple n'est pas... des *héros*, non des représentatifs... Leurs œuvres vont à contre courant... Dante, le Pétrarque des poèmes politiques, Machiavel, Parini, Alfieri, Foscolo, Leopardi, Manzoni lui-même, Carducci enfin, ont tous été de grands écrivains de combat, de grands isolés, réagissant sans pitié contre leurs compatriotes, les fustigeant sans cesse.

Leur langue, commune à toute la péninsule, est en somme artificielle, allégorique, intraduisible, une sorte de langage rituel. La littérature classique italienne est la plus *close* d'Europe.

Au contraire, la littérature régionale, de beaucoup la plus riche, étant « un reflet direct des lieux, des époques », a toujours été, sans paradoxe, la plus accessible, la plus internationale. Notez que « les écrivains dialectaux sont les seuls qui ne soient jamais ennuyeux ».

Unitaire ou régionale, la littérature italienne n'est pas un *miroir*, mais une littérature *d'exemple*, très individualiste, suite d'auteurs *isolés* plutôt que *d'écoles*. D'où, violence anarchique de mœurs. Peu de raffinés. Beaucoup de condottierisme littéraire... En France, en Angleterre, en Allemagne, la littérature des derniers siècles « sort de la bourgeoisie citadine ». En Italie, « presque tous les auteurs marquants sont de souche paysanne » et demeurent des provinciaux, des ruraux. L'analyse psychologique, l'humour s'emploient à des fins pratiques, immédiates : « le Français s'analyse pour se connaître, l'Italien pour s'utiliser ». (Cf. Fogazzaro, Oriani, écoles de comportement. Le rire « national » italien est ou bien féroce, *beffa*, ou bien pragmatique, *arguzia* (celle-ci très finement étudiée par Crémieux).

Pendant cinquante ans, de 1870 à la guerre, la réalisation progressive de l'unité italienne enlève le pain de la bouche aux *héros*, aux professeurs de la littérature littéraire (Manzoni, Carducci). Par réaction, tout ce qui compte devient vériste, régionaliste, dialectal (Verga, Fogazzaro, le grand Oriani), c'est à-dire géographiquement plus local et historiquement plus général.

Entre les deux siècles s'épanouit d'Annunzio, mime inspiré de tous les grands mouvements littéraires de son temps, impérialiste à culture universelle, grand et seul poète non classique de l'Italie, qui abjura son européisme pour se réitalianiser en agrandissant sa patrie, au spirituel comme au temporel. En même temps, avec Benedetto Croce, s'ouvre l'ère critique « qui marque le point d'arrêt des survivances du Risorgimento », cherche un nouveau départ et le trouve, au moins théoriquement, « dans l'identité du réel et de l'esprit, du fait et de la pensée ».

« En liaison plus ou moins étroite avec la *Voce*, en dérivation plus ou moins consciente du crocianisme », *Crépusculaires*, *Futuristes*, *Fragmentistes* animent l'avant-guerre. Le caractère fragmentaire de la production italienne, déterminé par de pénibles conditions économiques, s'accordait assez bien au rythme saccadé du nouvel esprit, et tend à la permanence.

La guerre favorise (lire cet admirable Jahier qui est mon Italien de prédilection) la découverte du peuple italien par les intellectuels, de l'inexprimable par les virtuoses de l'expression.

Par ailleurs, le grand conflit bouscule les cloisons mentales, télescope les compartiments littéraires, jette par exemple l'humorisme dans le grotesque par extension de l'automatisme, facilite enfin l'avènement du paraître aux dépens de l'être, de la fiction épuisant les apparences du réel. Et voilà les images qui deviennent caractères, et c'est le pirandellisme d'avant guerre, qui de régional, de sicilien, passe au rang d'européen. La *Ronda*, salutaire réaction néo classique, disparaît avant l'avènement du fascisme. *Strapaese*, repliement de concentration, et *Stracetta*, déploiement de conquête, fût-ce par d'autres langues que l'italienne, expriment deux aspects opposés, souvent ennemis, d'un même phénomène : l'italianisme mussolinien. Nous en sommes là.

Voici maintenant la perspective qui s'ouvre. Demain ? Demain verra sans doute, suivant M. Crémieux, une « sorte d'expérimentalisme réaliste » assez conforme, au fond, à l'esprit fasciste. On sent « un besoin de toucher terre et d'inventorier les détails après vingt ans de lyrisme futuriste, de formalisme néo classique, *d'abstraction ou de négation du réel* ». Sans forcer la pensée de M. Crémieux, peut-on l'exprimer dans les termes où je désire et prévois un proche avenir littéraire : *retour vers l'objet* ?

§

Une série de courbes souvent brisées, mais similaires dans l'ensemble, s'observe en étudiant la littérature contemporaine de l'Allemagne.

Il ne faut pas perdre de vue, dit M. Bertaux, ce fait capital que l'Allemagne comme l'Italie n'est devenue nation qu'avec un retard de quatre siècles. A l'unité dont les nations voisines avaient reçu le bénéfice temporel et spirituel, les Allemands aspiraient avec une puissance accrue par le refoulement. D'où le caractère explosif de la vitalité allemande dès que le *Reich* lui eut assuré libre cours. On s'est plu à y voir les signes de la jeunesse, de la force d'un peuple adolescent, tranchant par sa fougue sur des nations vieillies. En fait, ses éléments venaient d'un passé qui, malgré les contrastes, n'est pas sans points communs avec celui de l'Italie et auquel il faut remonter pour expliquer leur dynamisme...

Je laisse aux lecteurs du ***Panorama de la Littérature Allemande*** le soin de retrouver, sous un climat intellectuel fort différent, les grandes lignes du tableau que M. Crémieux a tracé de la littérature italienne. Le séisme d'après guerre a peut-être été plus violent chez ceux qui se croyaient, hier, les vaincus, et s'attendaient à des destins catastrophiques ou crépusculaires. Mais écoutez M. Bertaux dans ses conclusions :

> L'expressionisme se présentait comme un phénomène de haute température. La suite fut naturellement un retour à l'ordre froid. Il concorda avec la restauration de l'ordre public... A l'illuminisme succéda le réalisme nouveau. Les visionnaires... se trouvaient dégrisés. Il leur fallait dépouiller l'illusion que du chaos il pût naître spontanément une harmonie... Le passage à un ordre à venir réclamait autre chose encore qu'un élan religieux : il *fallait recommencer d'exercer sur les réalités une pesée* (c'est moi qui souligne)... Ce passage de l'extase à la connaissance est appelé « die neue Sachlichkeit ». Le *monde des objets réapparaît à des yeux dessillés*. Il ne s'agit pas de rendre à l'objet la place qu'il tenait avant guerre et de lui subordonner une fois de plus le moi pensant. Mais celui-ci, s'il a rompu l'envoûtement du déterminisme, se rend compte *qu'en dépit de toute révolution* LE MONDE EXTÉRIEUR EXISTE.

Oui, et Thomas Hardy, poète du monde sensible, dort maintenant à Westminster Abbey ! Je n'ai pas besoin de souligner la concordance des mouvements qui se produisent en 1928, dans la littérature de nos voisins. Nous nous croyons précurseurs, une fois encore, et sommes en retard, comme toujours est en retard l'interprète de génie sur l'orateur obscur.

Il est bien entendu qu'en simplifiant, donc en faussant un peu, les livres de MM. Crémieux et Bertaux, je ne tire à moi qu'une partie de leur riche substance. Mais c'est une partie vitale.

Ces ouvrages sont imprégnés d'un désir manifeste de discerner ce qu'il peut y avoir d'européen, de fusible, dans les aspirations littéraires de l'Allemagne et de l'Italie. Je ne suis pas sûr qu'il y ait une Europe géographique, politique, intellectuelle, qui ne soit pas aussi bien sud-africaine, néo-zélandaise et nord ou sud-américaine. Peut-être n'est-il pas indispensable qu'il y ait une Europe littéraire. Mais il faut la chercher pour la créer. Elle ne se trouvera pas nécessairement où on la cherche. Car *tout n'est pas dans l'esprit.* Seule, l'élaboration d'un nouveau

concret peut, dans les circonstances actuelles, unifier l'intelligence contemporaine.

§

Je me reprocherais, en terminant cet article où l'Italie tient tant de place, de ne pas citer le **Pétrarque** publié par l'Union intellectuelle franco-italienne, dont le morceau capital est dû à M. Hagard, et la monumentale étude de M. Hauvette, professeur à la Sorbonne, sur le *Roland Furieux*. Avouons-le. Des 40.000 vers du *Roland Furieux* en avons-nous lu quatre mille, quatre cents? Sur l'Arioste et la poésie chevaleresque, sur Ferrare et son éminent rôle au XVIe siècle, que savions-nous? J'ai ouvert avec défiance le gros volume de M. Hauvette, j'en ai lu l'Introduction et la Première Partie avec un intérêt croissant, ai bâillé sur la seconde, qui me paraît faite par acquit de conscience, et je ferme le volume avec un seul regret : c'est que la conclusion soit si maigre.

L'Anthologie de la poésie italienne contemporaine de MM. Lionelli Fumi et Armand Hennense contient des pages admirablement choisies et typiques. C'est un livre indispensable à quiconque, sachant le français, veut se faire une idée de la poésie contemporaine en Italie. J'entends qu'il n'est pas utile aux seuls Français.

Mémento. — *Revue des Cours et des Conférences*, excellentes séries de leçons sur Strindberg par A. Jolivet et sur Verhaeren par E. Estève. M. Jolivet apporte des renseignements tout neufs et sait s'en servir. Les leçons de Mme L. Villard sur le Théâtre Contemporain en Amérique sont l'utile croquis d'un terrain peu connu chez nous, mais dont il n'est que trop facile d'exagérer la richesse.

Revue de Littérature Comparée. — Intéressant article de Helge-Krog sur Ibsen. Voir aussi P. Arrighi : *Zola à Rome* (1894), et G. Freden : L'auteur inconnu des *Comédies et tragédies anglaises* de 1620.

Revue d'Allemagne. — Félix Bertaux : *Alfred Döblin* ; Henri Foullon : *Albert Dürer* (avril 1928), Jean Edouard Spenlé : *Thomas Mann et l'Esprit français*.

Revue Germanique (avril-juin). — Léon Pineau : *Lettres d'Ibsen à Brandès* ; A. Fournier : *Le roman allemand*, II.

Les Ancêtres de Pierre Loti en Hollande. J. W. Marmelstein (J.-B. Wolters — Groningue et la Haye).

Benjamin Constant et la Doctrine Parlementaire. — Jean Hiestand (thèse, Lausanne).

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES ITALIENNES

G.-A. Borgese : *Rubè*, éd. Mondadori, Milan. — G. A. Borgese : *Le Belle*, éd. Mondadori, Milan. — Enrico Piceni : *La Bancarella delle Novità* ; éd. Alpes, Milan. — Mémento.

La carrière littéraire de G. A. Borgese est une des plus remplies qui soit. Il a mené de front la critique, le journalisme, l'érudition ; il a écrit des romans, des nouvelles, des vers et des pièces de théâtre. Le tout avec un grand sérieux et une pleine conscience. Rien en lui qui sente l'amateur ni, quelque genre qu'il aborde, le profane. C'est un penseur et un philosophe. C'est aussi un artiste, bien que jadis certains lui aient violemment refusé cette qualité. Il serait difficile de suivre toute la courbe de son œuvre. Son autorité littéraire, en ces dernières années, s'est fort affermie. On peut dire qu'elle fut peu discutée après son roman **Rubè**, qui parut en 1921, mais qu'une réédition très récente a remis d'actualité. La critique européenne s'en est, ces temps-ci, fort occupée. Ses jugements, tous favorables, ont été cependant fort disparates. Il reste difficile de s'entendreen parlant européen. C'est une langue dans laquelle les méridionaux ont de la peine à se faire comprendre. Les nordiques l'ont faite leur.

Or Borgese, sicilien, est aussi méridional qu'on peut l'être ; et cette question de l'incompréhension du Midi pour le Nord se pose bien à propos de son *Rubè*. Je ne sais comment il aura pris certaines critiques qui, pour paraître laudatives, l'ont poussé fort loin au septentrion. Je me rappelle une belle colère de Roberto Bracco, une fois qu'il me disait comment la critique parisienne n'avait point voulu démordre que son *Don Pietro Caruso* ne fût d'inspiration russe, et son *Trionfo* d'inspiration scandinave. Il avait beau affirmer que l'une et l'autre pièce étaient d'esprit nettement napolitain, personne ne voulait l'en croire. Pareille chose est arrivée à Pirandello, sicilien comme Borgese. Rubè est mêlé à nombre d'aventures contemporaines. Avocat, il devient interventiste, fait la guerre, s'embusque à Paris, entre dans l'industrie la paix conclue naufrage dans tous les sens la femme d'un

général français sur le lac Majeur, et périt dans une échauffourée. Spectateur des événements plutôt qu'acteur. C'est pourquoi on le taxe généralement d'aboulique. Filippo Ottonieri, sans doute, était aussi un aboulique, de même que Jacopo Ortis et, après eux, Andrea Sperelli, Giorgio Aurispa et Tullio Hermil. Le nombre des abouliques que l'on rencontre dans la littérature du peuple le plus décidé qui fut jamais peut étonner. Aussi ne doit-on pas chercher en ces types une valeur objective. Ce ne sont pas des personnages vivants pour eux-mêmes et par eux-mêmes comme ceux de Balzac, mais les témoins des faits notables qui se passent autour d'eux. Ils en sont frappés comme les personnages des tragédies antiques se trouvaient sous le coup de l'inévitable Destin. Le lien entre les parties de l'œuvre est plus lyrique que vraiment psychologique.

Voici nos Siciliens déjà fortement rapprochés de leurs ancêtres helléniques. Et quant à Rubè, cette indication suffira. Tout au plus me permettrai-je de signaler à l'auteur une légère distraction qui lui a fait donner à un groupe de personnages le nom de Sonnaz comme s'il était libre et que cette grande famille savoyarde fût éteinte. Non, grâce à Dieu. Il pouvait choisir entre les Miolans, les Faverges, et bien d'autres encore, malheureusement. Mais revenons à la littérature.

Ce caractère méditerranéen est encore plus accusé dans le dernier recueil de nouvelles qu'a publié Borgese, **Le Belle**. Habitués à considérer l'œuvre des anciens avec des jugements trop conventionnels, nous avons de la difficulté à y discerner l'essentiel et à la traduire en équivalents modernes. Si Théocrite revenait, il est douteux qu'il se mît à écrire de petits poèmes polissons et académiques qui ne trouveraient plus à se placer, depuis si longtemps que l'*Almanach des Muses* a disparu. Il ferait de petits tableaux fort semblables à ceux des *Belles* de Borgese ; des idylles, en somme, dans le pur sens du terme. C'est en effet les trahir que de nommer des nouvelles ces pièces dont chacune encadre une figure de femme. Rien n'y ressemble à ce que nous trouvons dans l'innombrable suite d'études de femmes et de médaillons dont déborde la librairie. Plus de cette mièvrerie sentimentale et libertine qui ne s'arrête pas à son objet et trahit je ne sais quel trouble de l'esprit. Dans les *Belles*, tout est clair d'idées, net de lignes, coloré par cette sensualité méridionale qui reste

saine parce qu'elle est franche et n'admet aucun sous-entendu. On aurait de la peine à comprendre, dans le Nord, une aussi brûlante chasteté que celle de la *Syracusaine*. Le sang des Marguerite et des Charlotte n'a pas cette vivacité.

Ces idylles, par ailleurs, sont fort variées de sujets et de dessin. En quelques pages, dégagées comme elles le sont de toute convention de composition, elles pénètrent plus avant dans la vie que l'analyse prétentieusement discursive de beaucoup de longs romans psychologiques. Elles nous en montrent l'envers avec des trais parfois un peu cruels, comme dans *Bianca* et *Elvira*. Et les notations extrêmement subtiles du *Mirage*, paraissent naturelles pourtant et sans recherche. Dans *l'Amore*, Borgese a traité le même thème que Salvator Gotta dans la *Sagra delle Virgini* : l'amour qu'éprouve une jeune fille pour un homme de quarante ans. Mais la conclusion est loin d'être aussi optimiste ; — on peut même la trouver navrante. Elle démontre que le temps est loin d'être, comme on le prétend, *galantuomo*. Il érode la vie et l'enfouit sous les apports constants de sa banalité.

L'Italie est le pays du monde où affluent le plus grand nombre d'étrangers. Les relations de ce cosmopolitisme, le plus souvent perverti, avec la population ont été quelquefois décrites. Pas autant qu'on pourrait croire. Les Italiens ont toujours abordé ce sujet avec une pudeur gênée. Aujourd'hui plus encore, que le sophisme de *l'exportation à l'intérieur* fait davantage de ravage chez eux que chez nous. Avec un humour tout à fait incisif, et qui rappelle Villiers de l'Isle-Adam, Borgese reprend le thème dans *Il Ragazzo* où nous voyons un jeune Sicilien, en voyage d'affaires à Gênes, prendre à coups de revolver une Américaine, qui, une nuit, l'a pris pour jouet.

La ligne, la facture est admirable dans ce livre. On y sent un équilibre qui laisse à l'esprit toute satisfaction. Enrico Piceni voit dans les *Belles* le livre de Borgese le plus rempli de cette sérénité dont sont faites les œuvres définitives. Et il leur a consacré des pages fort judicieuses dans sa **Bancarella delle Novità**, soit l' *Eventaire des Nouveautés*. La critique d'Enrico Piceni ressemble à sa personne : on n'en saurait imaginer d'une plus parfaite bonne grâce. Elle est souriante. Non point par indulgence et par faiblesse, mais plutôt par une sorte de libéralité qui fait

que l'auteur nous donne ses jugements et ses idées avec un naturel de bon ton et d'homme du monde. Aujourd'hui, tout le monde se glorifie d'avoir des idées ; et il n'est pas un aligneur de copie qui ne s'exclame lorsqu'il en trouve une, l'eût-il prise au voisin, en essayant de nous persuader qu'elle est géniale. Enrico Piceni a trop de culture pour donner dans ce travers. Et cependant, il aurait quelque motif de se vanter. La *Bancarella* est un des livres qui contiennent, sur la littérature italienne contemporaine, le plus d'idées nouvelles. Aujourd'hui que nous forçons tous les termes, nous ne concevons plus de nouveauté qui n'ait pas au moins l'air du paradoxe. Les vérités d'Enrico Piceni sont au contraire des vérités vraies, générales. convenant à tous ; et pourtant elles sont simples, ce qui est la marque de la justesse. Il traite d'une multitude d'œuvres récentes, et il est difficile que nous le suivions dans le détail. Son ton de sérénité lui permet de redresser quelques jugements que nous avions fini par accepter à force de les entendre répéter. Il remet à sa vraie place Guido Da Verona que ses allures libres et voyantes ont desservi auprès de la critique italienne ; et il montre qu'il y a tout autre chose que de la couleur sarde dans l'œuvre de Grazia Deledda. Le livre d'Enrico Piceni est une clef fort commode pour qui veut pénétrer les œuvres italiennes les plus récentes. La matière, sans être ordonnée selon un système rigide, est liée par l'unité du ton et des vues. Il forme bien un tout ; et il est d'une savoureuse lecture. Ce qui est rare pour un livre de critique contemporaine.

Mémento. — La maison Francesco Perrella a entrepris la publication complète des œuvres de Manzoni, sous la direction de Giuseppe Lesca. Elle porte le titre général d'édition du centenaire, et deux volumes ont déjà paru : les lyriques et les tragédies ; puis *Gli Sposi Promessi*, ou première rédaction des *Promessi Sposi*, les *Fiancés*. Nous ne connaissions jusqu'ici que quelques fragments de ce premier jet, bien plus développé que l'œuvre définitive. Il est étonnant que cette publication n'ait point été faite depuis longtemps, car elle aide puissamment à la compréhension du chef-d'œuvre de Manzoni, outre son intérêt propre et tous les problèmes esthétiques et littéraires qu'elle va permettre de résoudre.

Le bon éditeur Formiggini poursuit la publication de ses *Profils*. Il vient de donner un *Montaigne*, par Diego Valeri, un *Aristote* par Riccardo Miceli, et un *Beethoven* par Eduardo Mattini. Ces biographies raisonnées suivent, en un certain sens, l'actualité. — Ruggero Vasari :

Venere sul capricorno, ed. Casella, Naples. Un recueil de vers futuristes, plein d'audacieuses synthèses, et fort intéressant. — Maria Pisani : *L'Italie dans la Comédie Humaine*, éd. Perrella ; excellente monographie sur la connaissance que Balzac avait de l'Italie. — Luciano Magrini : *In Cina e in Giappone*. La Promotrice. Etude de l'Extrême-Orient faite avec conscience, et directement. — Nicola Ottokar : *Les Villes françaises au Moyen Age*. Publié en russe il y a douze ans ; puis maintenant *dans la langue de ma patrie adoptive*, dit l'auteur. Mériterait d'être publié en français. — La Société d'édition Vie et Pensée, annexe de l'Université du Sacré-Cœur de Milan, publie deux ouvrages fort importants : Paolo Rotta, *Il Cardinale Nicolò di Cusa*, biographie et exégèse de la pensée du grand théologien et savant ; puis Umberto Padovani, *Vincenzo Gioberti ed il Cattolicismo*, ouvrage qui éclaire définitivement l'exacte pensée religieuse du philosophe.

PAUL GUITON.

LETTRES CATALANES

Pere Coromines : *Jardins de Sant-Pol*, 1926. — Pere Coromines : *Putxinel.lis*, 1927.

Il m'est agréable de faire connaître ici les œuvres récentes de Pere Coromines, car elles montrent le développement presque inattendu de son talent, et le placent désormais au tout premier rang parmi les écrivains de son pays. Il n'est pas rare que les auteurs ou les artistes de Catalogne donnent leur mesure du premier coup, et comme du premier jet, et qu'ils demeurent ensuite sur cette position, sans compter qu'ils s'engagent parfois sur une pente plus facile. Il est inutile de donner des exemples que chacun peut déterminer à son goût. S'il est un trait nettement sensible dans l'œuvre de Pere Coromines, je crois pouvoir le discerner dans son désir manifeste de contrôler les idées ou même les formes d'art nouvelles. L'humaniste de la *Vida Austera* considère les divers courants de la pensée moderne avec l'espoir presque ingénu de découvrir des vérités.

Ce n'est point le dilettantisme, c'est bien une foi de source naïve qui semble le conseiller. Il ne s'est jamais proposé de paraître subtil, et quelle que soit sa curiosité d'esprit, il n'abandonne jamais cet idéalisme normal qui suffit déjà à le caractériser. Il se laisserait même tromper par des mirages, s'il n'avait pas reçu, avec le don de la logique, la faculté de se livrer aux travaux les plus divers, qui relèvent de la politique, des finances et du droit.

Le recueil des **Jardins de Sant-Pol** est un essai philosophique ; la recherche de Dieu forme l'objet des méditations qui y sont contenues. Les méditations trouvent ici leur complément dans la peinture assez précise d'un paysage d'ailleurs très sobre. Est-ce pour ramener la pensée à son premier élément ? Est-ce pour éviter les dangers de la métaphysique ? Toujours est-il que dans ce livre la pensée semble sourdre des paysages, et cela lui assure une originalité certaine, bien qu'il ne soit pas difficile de citer de récents exemples d'un semblable ajustement. Pere Coromines est allé à la recherche de Dieu dans le parc de Bagnères-de-Bigorre. Il étudiait sous un bel arbre la *Critique de la Raison Pure*, et comme il ne se résignait pas à n'être qu'une simple apparence, il reprenait chaque soir, à la lampe, la *Critique de la Raison Pratique* et la *Somme* de Saint Thomas. Le grave appareil ! Descartes lui-même parcourait les futaies qui lui conseillaient l'ordonnance de son discours.

Ce sont cependant les images de Sant-Pol de Mar qui dirigent les pensées du livre, et cela peut donner quelque célébrité à ce village de pêcheurs. Ceux-ci n'avaient pas une seule horloge autrefois, nous dit le prologue ; les facétieux des villages voisins observaient au passage : *Sant-Pol, quina hora és?* Trop heureux, ils n'avaient pas appris à mesurer le temps, à le réduire en miettes. De calmes vallées de caroubiers, qui laissent couler le soleil du torrent jusqu'aux plages, élèvent l'esprit aux problèmes de l'être. Si le ciel illimité nous aide à concevoir l'infini, par la succession des orbes imaginables, les caroubiers qui retombent sur le sol nous gardent du vertige. Quant à l'idée de temps, elle jaillira sur les jardins de la mer. Pere Coromines s'émerveille de l'instinct des pêcheurs, qui les aide à reconnaître les lieux secrets dans la plaine liquide ; cela le porte à réfléchir sur l'idée de temps. Il en voit la figure dans la vague qui vient et qui s'éloigne ; la vague est toute la mer au moment où elle soulève la barque, comme le présent actuel coïncide avec la représentation de l'être. Le temps est la condition de l'être mortel. Si les représentations des sens nous refusent l'éternel, qui est la négation du temps, la raison s'élève à l'idée de l'éternel, et la barque peut rentrer à la plage.

Un autre jour, l'auteur chemine vers une fontaine, à l'aube ; il s'arrête pour lire les *Chansons* de Pétrarque, où les rimes s'épa-

nouissent dans les louanges. Voici la fontaine ; les divers termes qui désignent sa veine cachée ou apparue suffisent à nous proposer une doctrine pour la méditation de la vérité. L'auteur imagine un dialogue entre la fontaine et la *Critique de la Raison Pure*. Quand la fontaine affirme son existence, la *Critique* de Kant ne voit en elle qu'un phénomène, un accident de la *chose en soi*. Le débat se poursuit, et, en dépit de la logique, l'auteur pense que la fontaine a raison ; l'affirmation de l'être différencié est une nécessité qui nous domine. Quelle faculté nous permet d'affirmer l'existence du *moi*? Cette affirmation émane du désir ou simplement d'un acte de foi. Elle a le caractère d'un acte universel. La volonté suscite des désirs, et elle nous conduit où ne parviennent ni les sens ni l'intelligence : l'amour se place ainsi au-dessus de la connaissance. Au paralogisme de Descartes, on opposera la formule : *je suis parce que je veux*. L'intelligence ne découvre pas la vérité, mais elle discerne l'objet de la croyance.

Une quatrième méditation nous conduit au *Jardi del Farell*, le Jardin du Phare. Nul ne connaît la situation exacte du *Farell*. On y accède par le Chemin des amoureux (Cami del Enamorats), mais ce chemin ne mène nulle part : nous ne savons pas où réside la perfection. Car il s'agit maintenant de découvrir la perfection, mesure du jugement, comme l'infini est la mesure de l'espace, l'éternité la mesure du temps, et la vérité la mesure des concepts.

Le sens esthétique s'établit sur les archétypes de choses ou encore sur les *Idées* qui, aux yeux de Platon, étaient plus réelles que les objets sensibles. La Perfection est un paradigme de monde, et le jugement — P. Coromines l'appelle *Jùi* — nous sert de guide. Le Beau absolu et le Bien absolu rayonnent... au dessus du sens esthétique et du sens moral, et ne leur sont pas accessibles. Nous voici en présence d'une nouvelle antinomie. On s'éloigne ou on se rapproche du *Farell*, sans jamais l'atteindre. Nous devons admettre la clarté du noumène divin, car ce que l'homme ne conçoit pas, ce qu'il ne comprend pas et ne possède pas ne peut pas être une invention humaine.

Le débat des croyances nous est exposé dans un dialogue qui s'intitule *La Font del Moré*. Trois amis se sont rencontrés devant le torrent. Martirà croit au sens interne, au sens du divin,

semblable au sens esthétique et au sens moral : le bruit de l'eau lui permet de deviner la forme du torrent. Jeroni admet la révélation ; il aspire directement à la forme et à la finalité; à ses yeux, les idées de Martirà ne sont qu'un divertissement littéraire ; mais celui-ci distingue les fondements historiques de la foi. Le troisième interlocuteur, August, ne va pas au delà de la réalité qui lui est accordée par les phénomènes.

Le paisible entretien se déroule sous l'eucalyptus, et au crépuscule Jeroni observe doucement : « Allons ! la petite cloche de Saint-Paul effeuille l'Angélus. » Une harmonie du soir, même si elle est diversement interprétée, peut accorder nos trois amis, le poète, le musicien et le savant, dont il est à peine utile de dévoiler les noms.

§

Le livre des *Jardins de Sant-Pol* a obtenu un réel succès en Catalogne. On peut juger que les expositions qui y sont contenues ne sont pas exactement originales, mais c'est déjà un mérite de les exprimer avec des vocables catalans ; le cadre naturel où vivent ces méditations leur donne un bel attrait. Le souci d'allier la netteté des images aux perspectives des raisonnements rappelle ces symboles qui avaient une valeur mnémotechnique dans l'œuvre de R. Llull. Çà et là, quelques inutiles discussions de termes nous montrent que l'influence de P. Fabra s'exerce toujours en Catalogne. Il a toujours plu à P. Coromines de saisir le contour des idées et de les préciser honnêtement ; on ne peut pas dire que ce soit un défaut.

§

Ce livre a été presque immédiatement suivi de **Putxinellis**, qui contient deux pièces de théâtre d'art, deux pièces pour marionnettes. Elles m'ont laissé une impression durable. On verra dans *L'Amor Traidor* des éléments de comédie de cape et d'épée qui se combinent avec le picarisme et l'érotisme du XVIIIe siècle ; l'intrigue extraordinairement touffue s'y perd parfois dans les sinuosités et les culbutes ; la cruauté, la perversité et les vices les plus charmants y forment un essaim qui s'éparpille à travers des lambris dorés. Si *L'Amor Traidor* nous montre les jeux de la société élégante, la seconde pièce, *De Plaer mai n'hi*

à prou, est une stylisation des héros et des complaintes du Chansonnier. Les scènes s'y déroulent avec violence, comme dans l'imagerie populaire. L'épisode de l'auberge cernée rappelle directement la fantastique rapidité de Goya Je ne signale pas seulement cette pièce aux amis des lettres catalanes, mais aussi à ceux qui aiment les visages de Don Juan, le théâtre de Torres Naharro et l'abondance et les couleurs de la *Comedia*.

Mémento. — J. M. de Sagarra a récemment fait jouer l'*Estudiant de Vich*, comédie écrite en vers de *romanç*, où l'influence de Molière rejoint aussi les interprétations du *Canzoner* catalan. J'ai surtout goûté la conduite et la verve joyeuse du premier acte.

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Mortane : *Sous les Tilleuls. La Nouvelle Allemagne*, Baudinière. — B. et H. de Perrot : *Un soldat chrétien, Raymond de Perrot* (1900-1925). Berger-Levrault. — Jérôme et Jean Tharaud : *La Bataille de Scutari*, Plon. — *Archives secrètes de l'empereur Nicolas II ; traduit du russe par V. Lazarevski*, Payot. — A. Spiridovitch : *Les dernières Années de la cour de Tzarskoïé-Selo*, Payot. — Emmanuel Malynsky : *La Mission du peuple de Dieu, 6e partie. La grande Conspiration mondiale*, librairie Cervantès. — Georges Suarez : *Peu d'hommes, trop d'idées*, les Editions de France. — G. Suarez : *De Poincaré à Poincaré*, les Editions de France.

Le livre de M. Jacques Mortane, **Sous les Tilleuls**, porte un sous-titre explicatif : **La Nouvelle Allemagne**, dont l'intérêt est souligné par la préface que M. Aristide Briand a accordée à l'auteur sous forme d'interview. Livre et préface développent la même idée : « qu'avec des régimes républicains et loyaux il vaut mieux essayer de se connaître et se comprendre que de rester toujours sur un qui-vive inquiétant et menaçant ».

Ceci, personne ne le conteste, pas même les Allemands, surtout pas eux. Tous leurs discours tournent et retournent la même idée : Puisque vous n'avez plus rien à craindre de nous, faites-nous confiance. Et l'interview correspondante de M. Stresemann (car le livre est une très riche mine d'interrogations et d'informations) est bien en ce sens : « Depuis notre rencontre à Locarno, M. Briand et moi avons considéré un compromis franco-allemand comme le moyen d'une grande politique européenne. » Parfait ! Mais pourquoi cette phrase rappelle-t-elle celles que le kaiser lui-même nous adressait sans relâche ! et de quel-

le politique européenne s'agit-il, comme de quel compromis ? M. Stresemann continue : « Il y a aussi un de vos ministres que j'apprécie beaucoup, c'est M. Edouard Herriot. » On peut le croire, M. Herriot ayant évacué la Ruhr sans compensations ni garanties ; si, reprenant le pouvoir, il évacuait de même la 2e zone et même la 3e, il serait encore plus apprécié. Oserai-je ajouter que l'admiration pour Napoléon, générale en Allemagne, nous dit-on, n'est pas non plus un symptôme tout à fait rassurant ? Le Kaiser avait toujours son portrait sous les yeux, mais comme Français idéal, ce bon abbé de Saint-Pierre nous rassurerait davantage. Ici, au fond, qui sait si les Allemands ne regrettent pas maintenant Leipsick et Waterloo ? S'ils avaient loyalement soutenu Napoléon et combattu avec lui l'Angleterre, et de plus conquis la Russie, que serait-il arrivé ? c'est que l'Allemagne serait devenue le centre du nouvel empire, et que, tout comme Charlemagne, Napoléon serait venu résider à Mayence ou à Paderborn, la France n'étant plus qu'une petite Austrasie, une gentille Neustrie et une négligeable Aquitaine par rapport à la grande Confédération du Rhin, noyau et force de l'empire. C'est peut-être bien ce qu'ils souhaitent au fond en parlant de compromis, comme le Kaiser parlait d'alliance. Mais c'est le cas de reprendre le mot de Bismarck : Pas de meilleure alliance que celle de l'homme et du cheval, seulement il s'agit de ne pas être le cheval.

Tout ceci est évident et archi-connu. Ce qui l'est moins, c'est la situation présente de l'Allemagne au point de vue de l'industrie, de la science, des lettres, des arts et des sports. Sur tous ces domaines, M. Jacques Mortane nous apporte de précieux renseignements. Il a interviouvé les Allemands les plus qualifiés dans chacun de ces domaines, et, bien qu'en pareil cas les réponses soient toujours apprêtées, elles n'en apprennent pas moins beaucoup de choses. L'Allemagne n'a nullement déchu depuis la guerre, et, sans être au-dessus de tout, comme le dit son chant favori, elle est au niveau de tous, ce qui est infiniment honorable. Elle n'est pas d'ailleurs la seule à avoir donné depuis dix ans un vigoureux coup de collier, et à l'exception de la Russie, tous les pays civilisés se sont développés après la guerre d'une façon remarquable ; partout on travaille mieux, on produit davantage et on tire meilleur parti des choses. Qu'il y ait,

d'ailleurs, des ombres au tableau, c'est certain, et, au point de vue financier, par exemple, nous aurions pu éviter la faillite de la stabilisation, mais celle-ci a été la conséquence de la banqueroute préméditée de l'Allemagne, et c'est encore un grief sérieux que nous avons contre elle. Faut-il l'oublier, celui-ci aussi ? Du moins pouvons-nous ne pas le remâcher à satiété, et essayer loyalement d'éprouver la loyauté de nos ex-ennemis. D'après un des interviouvés de l'auteur, 80 à 85 o/o des Allemands tiendraient pour la politique de volonté conciliatrice de M. Stresemann, laquelle n'aurait contre elle que 5 à 10 o/o d'Allemands kaiseristes et 5 à 10 o/o d'Allemands communistes ; la proportion est satisfaisante. Puisse-t-elle se maintenir !

HENRI MAZEL.

§

Passant autrefois par Tergnier, dans l'Aisne, je me rappelle avoir entendu. dans le train, une longue et curieuse conversation, relative aux usages du lieu, et spécialement à propos du baptême. Les galopins du lieu, rassemblés à la porte de l'église, poussaient des cris variés suivant la générosité ou la pingrerie des parrain et marraine.

Si les pièces tombaient abondamment, on criait à tue-tête:

— Il mangera bien, il boira bien, il ch.... bien, il bai.... bien, etc...

Dans le cas contraire, les cris étaient moins favorables :

— Il ne mangera pas, il ne boira pas, il ne ch... pas, il ne bai... pas, etc...

Cette anecdote m'est revenue en mémoire à propos du volume de B. et H. de Perrot : **Un soldat chrétien, Raymond de Perrot** (1900-1925), qui raconte la vie et la mort de leur héros, tué au Maroc (11 juillet 1925).

Le récit qu'on nous fait de son existence le prend dès le jeune âge, et lui donne toutes les qualités, tous les courages, toutes les perfections. Il ne boit pas, il ne fume pas, il ne court pas après les filles et la biographie en fait un éloge perpétuel.

Mais je ne veux pas insister, et d'autres, sans doute, sont dignes de tels éloges. Le volume que constituent ces lettres n'est pas uniquement un récit édifiant ; il raconte des campagnes comme celle du Maroc, et apporte nombre de détails curieux.

Il fut tué à l'ennemi à Bab-Moroudj (Maroc) le 11 juillet 1925.

L'ouvrage est précédé d'une lettre du maréchal Lyautey qui fait l'éloge de l'officier défunt et donne d'intéressantes considérations sur « l'action militaire coloniale ».

La Bataille de Scutari, de Jérôme et Jean Tharaud, que remet en vente la librairie Plon, nous reporte à la dernière guerre balkanique et au grand assaut qui fut alors donné contre les Turcs. C'est un volume écrit au jour le jour, et qui a pris la forme d'un carnet de route.

Le récit nous conduit au Monténégro, où le 8 octobre 1912 le vieux roi Nicolas lançait son défi aux Ottomans et les atteignait sur les deux rives du lac de Scutari.

Débarqués à Cattaro, après escales à Zèng, Sébénico, Raguse et Zara, les auteurs arrivent en pleine montagne noire et entrent à Cettigné où l'on ne peut arriver qu'à mulet ou en voiture. La ville n'est qu'un simple village, encombré de bêtes qui rentrent du pacage, et de journalistes cosmopolites venus aux nouvelles, mais qui n'en apprennent guère davantage, la censure étant impitoyable.

Non loin, se trouve une vieille tour ruinée où, il y a cinquante ans, on exposait les têtes turques coupées dans la bataille.

Les voyageurs descendent vers le lac de Scutari, dont les rivages sont en plein combat.

A Podgoritza, on assiste à l'arrivée de toute une cohue de prisonniers turcs, capturés dans de récents combats. Toute la ville est en fête et même illuminée, sauf un ancien quartier osmanli où l'on n'a aucune raison de se réjouir. Toute une file de chariots transportent les femmes ajoutées au butin. — A côté de Podgoritza, subsistent les ruines d'une ancienne ville romaine bâtie par Dioclétien, – Dioclêa, dont on retrouve une porte avec inscription latine, des colonnes et les vestiges d'anciens remparts. C'est dans ces ruines qu'on a parqué les prisonniers au nombre de trois mille.

Les frères Tharaud approchent de Touzi, localité ruinée par la guerre. Un grand bâtiment y sert d'hôpital, et l'on y a parqué un certain nombre de prisonniers, dont plusieurs ont eu le nez et les oreilles coupés (vieille coutume monténégrine qu'on n'avait pas encore pu faire disparaître entièrement). Cette découverte fut cause que les deux narrateurs furent éloignés du théâtre des

opérations. Un ordre du commandant de place leur interdit de continuer leur route vers l'armée assiégeante.

Ils réussissent cependant à s'approcher des batteries monténégrines de Mouritchan, qui tirent sur la montagne fortifiée de Tarabosch — la grande défense de Scutari ; — ils redescendent vers la mer.

A Antivari, ils se trouvent dans une ancienne ville ruinée, — antique citadelle où, sur des substructions romaines, les Arabes, les Vénitiens et les Turcs ont successivement édifié des ouvrages de défense, des couvents, des églises et des mosquées. Puis, c'est Dulcigno où ils séjournent assez longuement et qui garde des vestiges remarquables d'une ancienne ville vénitienne. Enfin, ils visitent les couvents du mont Athos, dont la flotte grecque vient, à ce moment, prendre possession, et sur lesquels ils ont donné de très précieux détails.

Entre temps, ils ont parlé du roi Nicolas de Monténégro et en ont fait un très intéressant portrait, — surtout lorsqu'il vient recevoir ses recrues que lui amènent les navires autrichiens dans le port d'Antivari. D'après les frères Tharaud, c'était une sorte de paysan, cet homme gros et court, aux teint rouge, avec l'expression de finesse et de ruse qu'on rencontre communément chez nos Bourguignons et nos Normands.

On l'avait vu dans son costume si spécial à Contrexéville, où il distribuait des poignées de main amicales aux promeneurs amusés.

Le volume de MM. Jérôme et Jean Tharaud mérite d'être lu. C'est une des bonnes productions de la période actuelle.

Venus en curieux, en somme, les auteurs n'ont pas vu grand' chose de la guerre, — dont ils ont été systématiquement écartés par l'état-major monténégrin — mais seulement le pays où l'on s'est battu, sa population si spéciale, dont ils parlent d'ailleurs beaucoup plus que de l'action militaire, qu'ils ont pu à peine approcher.

CHARLES MERKI.

§

M. Lazarevski vient de traduire un des recueils les plus intéressants publiés par les Bolcheviks et qu'on a intitulé **Archives secrètes de l'empereur Nicolas II.** Il se compose de deux parties : 1° la correspondance du Tsar et de sa mère, du

18 mai 1905 au 10 novembre 1906 ; 2° de documents de 1915 et de 1916.

La première partie est de beaucoup la plus intéressante (1). On avait dit bien des choses fausses sur le rôle de l'impératrice-mère ; on l'avait représentée comme employant son influence auprès de son fils dans le sens d'une transformation libérale ; point de trace de cela dans la correspondance. La première fois qu'elle exprime sa pensée, c'est dans un tout autre sens :

Si on avait été plus énergique auparavant et si on avait fait meilleure preuve de fermeté et d'autorité, beaucoup de choses auraient été évitées ; je ne comprends pas Witte et pourquoi il a perdu un si grand laps de temps.

Maintenant, je veux te parler au sujet d'une question qui me tourmente beaucoup. Il s'agit des terres du Cabinet et des apanages dont ces cochons nous veulent déposséder d'après les programmes de divers partis... Ce serait la *plus grande faute historique irréparable* si de *ceci* on *cédait* un seul copek ; c'est une question de principe et tout l'avenir en dépend...

En août 1906, elle écrira de même : « Avant qu'on n'extermine tous ces monstres [les terroristes], nous n'aurons jamais de repos ni de calme en Russie. »

La portion principale de la correspondance est consacrée aux affaires de famille. De celles-ci, deux surtout eurent de l'importance. La première fut, en octobre 1905, le mariage du grand-duc Cyrille Vladimirovitch [le prétendant actuel] avec la grande-duchesse Victoria Féodorovna, après le divorce de celle-ci d'avec le grand-duc Ernst Ludwig de Hesse, frère de l'impératrice Alexandra Féodorovna. Cyrille avait été menacé de la déchéance du titre et des avantages de grand-duc s'il contractait cette union. Il ne s'en maria pas moins à Tegernsee et son beau frère, Nicolas de Grèce, annonça au Tsar qu'il allait venir reprendre sa place à Tsarskoié-Sélo. Mais Nicolas II tint bon, lui fit témoigner son indignation et lui ordonna de se rendre immédiatement à l'étranger. Un ordre du jour à la marine fut publié pour l'annoncer.

Mais, écrivit Nicolas II à sa mère, le 5 octobre 1905, on n'arriva pas à rédiger le document relatif à la déchéance de son titre de grand-duc.

(1) Il en a paru simultanément une autre traduction, due à la plume élégante de M. Paul L. Léon : *Lettres de Nicolas II et de sa mère*, S. Kra.

C'était le premier cas. En même temps, je fus pris par des doutes : serait-il bien de punir la même personne publiquement, plusieurs fois de suite et au moment actuel, où l'on considère la famille généralement sous un jour malveillant ? Après avoir longuement réfléchi jusqu'à en avoir mal à la tête, je me suis décidé à saisir l'occasion de la fête de ton mignon petit-fils et j'ai télégraphié à l'oncle Vladimir que je rendais à Cyrille le titre qu'il avait perdu... Maintenant, il me semble que je suis déchargé d'une montagne... Mais comme la tante Miechen [la mère de Cyrille] a dû nous haïr !

L'impératrice-mère se montra très indifférente au sort de Cyrille.

Après qu'il l'avait tellement compromise devant le monde entier, répondit-elle le 6 octobre, il n'avait qu'à l'épouser ; mais alors, qu'il se tienne tranquille et se fasse *oublier* et qu'il subisse les conséquences ; on lui a *assez souvent dit* ce qui l'attend après.

Le grand-duc Vladimir, père de Cyrille, mécontent, démissionna de ses fonctions de Commandant de la garde impériale. Le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch fut nommé pour le remplacer.

Dieu donne que Nicolacha fasse bien, écrivit l'impératrice-mère en l'apprenant ; je suis sûre qu'il fera tout son possible, étant un si bon militaire dans l'âme et très énergique ; j'espère seulement qu'il sera *moins cassant* avec ses subordonnés qu'il ne l'était avant.

L'entente était alors parfaite entre Nicolas II et son frère Michel, mais en juillet 1906 « Micha » demanda à son tour à contracter avec Mme N. S. Cheremetevski un mariage dont l'approbation eût obligé à « changer la loi ». Le 25 juillet, Nicolas écrivit à sa mère :

Le pauvre Micha écrit une absurdité en prétendant qu'il est plus facile d'abroger la loi puisque, après avoir été approuvée par papa, elle n'avait pas passé par le Conseil d'Empire. Cela ne fait aucune différence... Je ne donnerai jamais mon consentement.

Je ne sais à quoi me décider en voyant Micha tellement affligé, répondit l'impératrice-mère... Je me propose de l'emmener au Danemark pour un certain temps, pour ne pas le laisser seul ici.

Nicolas montra de la répugnance à laisser partir son frère :

Micha, répondit-il le 8 août, ne se trouve pas à présent dans un état d'esprit normal, et c'est pourquoi pendant un certain temps on peut craindre un coup de tête... Si Micha était au Danemark... qui pourrait nous garantir qu'elle ne viendrait pas auprès de lui et qu'ils ne se marieraient pas quand même ?

Ce ne fut qu'en 1912 que Micha reçut la permission qu'il demandait.

En publiant les pièces de 1915-1916, les Bolcheviks poursuivaient leur but de nuire à l'Entente. L'une de ces pièces prouve cependant une fois de plus qu'il n'y avait pas de paix possible que par capitulation (comme à Brest) ou par la victoire. En mars 1915, M. Andersen fut chargé par le roi de Danemark d'intervenir auprès du gouvernement allemand en faveur de la paix. « Le peuple allemand, lui dit le chancelier Bethmann, ne se contenterait plus guère d'une paix qui laisserait sans compensation les grands sacrifices consentis par l'Allemagne. » L'empereur le lui confirma : « La paix à venir, déclara-t-il, doit être durable et établie sur une base qui soit digne du peuple allemand et des sacrifices qu'il a subis. »

Dans **Les dernières Années de la Cour de Tzarskoïé-Selo**, le général Alexandre Spiridovitch a réuni ses souvenirs, mais en ayant soin de s'aider d'une riche documentation. Il a pu ainsi donner un récit très détaillé et vraiment intéressant de la vie du couple impérial russe de 1906 à 1910. Son livre n'est donc qu'un tome I.

L'auteur, fils d'un capitaine de gardes-frontières, naquit en 1873 sur la côte de la mer Blanche. De 10 à 19 ans, il fut cadet aux écoles Araktchéiév et Pavlovskoïé. En 1891, il vit pour la première fois à une revue l'empereur Alexandre III « à la stature puissante ».

> Il ne fait qu'un avec sa superbe monture. La voilà, la force de la Russie. La voilà elle-même, la grande, la puissante Russie... Nous sommes heureux au point d'en avoir le vertige... Un élan indescriptible s'empare de nous, nous sommes prêts à tout ; l'empereur aurait pu nous demander n'importe quoi, nous ordonner de nous jeter dans la Néva, nous lui aurions obéi sans hésiter, sans réfléchir.

Après avoir servi 7 ans dans l'infanterie, Spiridovitch, ayant suivi des cours spéciaux, entra au Corps des Gendarmes et fut mis à la disposition du chef de la police, le général D. Trépov, qui avait également la haute main sur la Section de l'Okhrana de Moscou, chargée dans ce district des « recherches politiques et du dépistage et de l'arrestation des révolutionnaires ». De Moscou, Spiridovitch passa à Kiev et y arrêta le chef terroriste Gančrchouni, ce qui lui valut d'être nommé lieutenant-colonel à 29 ans.

En 1905, un bolcheviste, par ordre de son Comité, le blessa de deux balles. Quand il fut rétabli, D. Trépov le nomma « chef de la garde personnelle secrète de l'Empereur. « Le plus beau de mes rêves se trouvait ainsi réalisé, écrit-il. Le lieutenant-colonel Ratchkovski me mit au courant; il était persuadé que la sécurité de l'Empereur n'était menacée que par les socialistes-révolutionnaires dont tous les faits et gestes, disait-il, lui étaient bien connus ; il croyait naïvement que la combinaison Gapone, dont il s'exagérait l'importance, lui permettrait d'atteindre le foyer même du terrorisme. La même chose me fut dite au Département de la Police où régnait une peur panique des S.-R. »

Et en effet ceux-ci, profitant des « libertés » récemment accordées à la Finlande, s'y étaient réunis en Congrès et y avaient voté « le renforcement du terrorisme politique central » (29 déc.-4 janv. 1906). Mais les chefs des polices ne crurent pas à un danger immédiat, rassurés par ce que disait le traître Azef, chef de l'Organisation de Combat. Le 23 avril, quand la Douma d'Empire allait ouvrir, un attentat contre le gouverneur général Doubassiov, à Moscou, leur donna un avertissement. Ils eurent la certitude qu'il était l'œuvre de l'Organisation de Combat des S.-R., mais ne comprirent point qu'Azef y avait participé. L'ouverture de la Douma eut d'ailleurs lieu le 27 sans attentat.

Spiridovitch avait vite organisé son service de garde. Il était facilité par le fait que le couple impérial « avait adopté à peu près des itinéraires fixes, invariables ». Des causes d'inquiétude se produisaient sans cesse ; en juillet 1906, elle furent causées par de la fermentation parmi les hommes du régiment Preobrajenski qui « voulaient rentrer chez eux ». Aggravée par la faiblesse et la maladresse des généraux Ozerov et Gadon, elle se termina par l'arrestation de trois meneurs. « Le bataillon criait hourrah !, les soldats se mettaient à genoux, pleuraient. » Ils furent déférés aux tribunaux « qui ne se rendirent pas compte que tout ce qui était arrivé était l'œuvre des révolutionnaires ». Ceux-ci, pendant la session de la Douma (27 avril 9 juillet), se livrèrent à 9 actes terroristes importants.

C'était surtout le chef de Spiridovitch, le général D. Trépov, qui était visé. Cependant

il estimait que l'intérêt de la dynastie... exigeait un rapprochement entre le pouvoir et la population du pays, et il était devenu partisan

sincère d'une collaboration avec le parti des K.-D. (constitutionnels-démocrates) qu'il considérait comme le groupe social le plus fort. Les idées de Trépov étaient partagées par un petit nombre de personnes de l'entourage de l'Empereur. Celui-ci le chargea d'entamer des pourparlers avec Milioukov, chef de ce parti... Mais cette politique trouva un adversaire résolu en la personne du ministre de l'intérieur Stolypine.. Il ne se gênait pas de traiter son adversaire de « traître » et c'est lui qui eut le dessus.

Le 9 juin, la première Douma fut dissoute. Milioukov et 180 membres de l'opposition signèrent une protestation : « Jusqu'à la convocation de la représentation nationale, y disent-ils, ne donnez ni un kopeck au Trésor, ni un soldat à l'armée. » Ce fut un nouveau coup pour Trépov. Azef aussitôt recommença son agitation ; des révoltes éclatèrent dans la marine ; le général Kozlov fut tué à Péterhof par un individu qui cria : « Dieu merci ; j'ai tué Trépov. »

En 1904, un groupe de « terroristes actifs » s'était détaché des S.-R. Leur chef devint un certain Sokolof-Medvied, « homme d'une rare beauté et d'une force herculéenne ». Muni d'une forte somme d'argent provenant du pillage d'une banque à Moscou, il vint, avec la belle Klimova, sa maîtresse, organiser à Pétersbourg des attentats. Troussévitch, le chef du département de la police, ayant arrêté un de ses complices nommé Salomon Ryss, fit promettre à ce dernier de livrer les autres. L'Okhrana en ayant arrêté quelques-uns, Ryss se plaignit qu'on rendait sa besogne difficile. Troussevitch défendit à l'Okhrana d'arrêter sans son assentiment. Ryss, triomphant, continua à fournir à Troussevitch des renseignements sciemment inexacts et en obtint au contraire d'utiles à son groupe. C'est ainsi, par exemple, qu'il apprit qu'Azef renseignait l'Okhrana. Sokolov et la Klimova en profitèrent pour envoyer, le 12 août, chez Stolypine trois de leurs complices qui portaient chacun des bombes dans une grande serviette. 70 personnes attendaient l'audience du ministre. Un agent de l'Okhrana ayant remarqué que l'un des trois maximalistes portait une fausse barbe voulut l'arrêter, mais ils lancèrent leurs portefeuilles sous la porte-cochère. Résultat : 33 tués (dont les trois maximalistes) et 22 blessés (dont la fille du ministre). Le lendemain 13, le général Minn fut assassiné à Péterhof.

On savait que c'était surtout Trépov qui était visé et le manque d'entente entre le général Guerassimov (Okhrana) et Troussevitch

était de mauvais augure pour tous ceux qui étaient menacés, mais Trépov mourut subitement d'artériosclérose le 2 septembre. Les terroristes se rabattirent sur le préfet de Pétersbourg Launitz (21 décembre) et sur le procureur général Pavlov (26 décembre).

Azef, qui avait commencé au printemps 1906 à tenir Guérassimov au courant des faits et gestes des S.-R., faisait alors échouer tous les efforts de l'organisation de combat à Pétersbourg. « Ce fut seulement en dehors du rayon d'action de Guérassimov que, pour relever son prestige au sein du parti, il aida à l'attentat contre le gouverneur général de Moscou Doubassov. » Mais le Comité central avait constitué un autre « Détachement de Combat » dont le chef était Silberberg. Il réussit à gagner le fils du receveur des postes de Péterhof. On lui apprit le chant pour le pousser à la Chapelle de la Cour et il chercha à gagner un cosaque de la garde, mais celui-ci le dénonça. Le 13 février 1907, le groupe manqua un attentat contre le grand-duc Nicolas Nicolaiévitch. Le 31 mars, les arrestations commencèrent. Le Parti S.-R. déclara d'abord que c'était un complot « inventé dans un but de provocation », puis après les condamnations et les 3 exécutions avoua petit à petit la vérité. Mais la calomnie fut crue et après la Révolution, Guérassimov et Spiridovitch durent être défendus par Bourtzev et Savinkov au sujet de cette conspiration.

A la fin de 1908, Bourtzev, le policier amateur, réussit à démontrer qu'Azef était un agent provocateur, trahissant à la fois le Parti et le Gouvernement. L'Okhrana, incriminée, nia l'activité criminelle d'Azef, « n'en ayant d'autres preuves que celles qui lui venaient du camp révolutionnaire ». Dédiouline (le commandant du Palais) le défendit auprès de l'Empereur et Stolypine à la Douma. Azef avait été dénoncé à Bourtzev par l'ancien directeur du département de la police Lopoukhine. Stolypine fit juger ce dernier « et sa condamnation fut d'une rigueur hors de proportion avec sa faute ».

Spiridovitch a été témoin des débuts de Raspoutine en 1906. Il avait vu aussi grandir la faveur de Mlle Anna Taneiev et son mariage avec Viroubov, suivi de son divorce en 1908. La domestique de Mme Viroubova « racontait alors en riant aux éclats que sa maîtresse adorait un *moujik* ». Le couple impérial rencontra plusieurs fois Raspoutine chez la Viroubova et l'Empereur de-

manda à Dédiouline et à plusieurs autres de faire la connaissance de Raspoutine pour savoir ce qu'ils en penseraient. « C'est un moujik rusé, faux, intelligent, possédant une certaine puissance suggestive qu'il sait utiliser », dit Dédiouline quand le Tsar l'interrogea sur l'exécution de cet ordre. Loman, un des officiers, fut le seul qui consentit à entretenir des relations personnelles avec le Staretz. Finalement, Stolypine signa un décret ordonnant la déportation de Raspoutine pendant 5 ans, mais au moment où on allait arrêter ce dernier, il se sauva au Palais où demeuraient le grand-duc Pierre Nicolaievitch et sa femme Militza Nicolaievna. Pendant trois semaines, malgré une surveillance de nuit et de jour, on ne l'en vit point sortir. Au bout de ce temps, on apprit par un télégramme de Tobolsk qu'il venait de rentrer dans son village natal de Pokrovskoié. Stolypine ordonna de détruire son décret. C'était vers le 1 janvier 1909.

Un très grand nombre d'historiens ignorent cette vérité fondamentale de leur science *qu'une époque se juge d'après ses écrits et non d'après des systèmes a posteriori*. Les gens d'une époque auront toujours mieux vu et mieux compris que nous l'enchaînement des événements dont ils ont profité ou souffert. Il est même toujours si clair pour eux qu'ils ne se donnent en général aucune peine pour l'expliquer à la postérité, ce qui fait que souvent on ne trouve dans leurs mémoires que peu de chose sur ce qui constitue le substratum historique. Les historiens qui ignorent cela tombent dans l'erreur de M. Malynski dans sa **Grande Conspiration mondiale** (6e partie de la *Mission du Peuple de Dieu*). Aveuglé par son antisémitisme, il résume ainsi l'histoire.

La guerre par excellence du XIXe siècle sera celle des couches sociales superposées : la guerre de la démocratie universelle contre l'aristocratie universelle... et il en sera ainsi fatalement jusqu'au jour où l'on aura touché le fond, *c'est-à-dire la place où se trouve le ministre du Très-Bas : le Juif*. Seule, jusqu'à présent, la Russie est arrivée à ce zéro absolu au-dessous duquel il n'y a plus rien ; aussi est-elle le seul pays dans l'histoire où la Révolution reste stationnaire et ne s'étend plus en profondeur, et où les purs ne trouvent plus de plus purs qu'eux-mêmes pour les épurer. La Révolution bolchéviste ne s'étend plus qu'en largeur et il ne saurait en être autrement. En admettant qu'un jour elle prenne possession du monde entier, elle ne pourra plus

gagner ni en profondeur, ni en largeur. *Soumis à Israël, le monde restera stationnaire*, figé dans l'immobilité...

Tout cela n'est que partiellement vrai, il peut y avoir des réactions et M. Malynski a tort d'introduire le Juif comme facteur important. Celui ci n'est et n'a été pour rien dans l'évolution politique et sociale : ce n'est que vers 1875 qu'on a commencé à répandre les aberrations antisémites. Aucun des contemporains des événements antérieurs n'a cru que les Juifs y aient eu plus de part que les autres. Le Judaïsme a produit la première religion monothéiste. C'est là toute sa part dans l'histoire de l'humanité. Le reste est dû à des luttes *verticales*, comme les appelle M. Malynski. Ces luttes ont rempli l'histoire des républiques antiques. Les théoriciens politiques de l'antiquité en avaient dérivé certaines règles de *statique sociale* ; mais avec eux en même temps commencent les *utopies* ; les efforts pour leur réalisation remplissent certaines périodes de l'histoire, pas toujours pour le bonheur des peuples, comme le prouve l'exemple russe...

Le livre de M. Malynski est l'œuvre d'un esprit original et vigoureux, mais qui voit souvent faux.

M. Georges Suarez, si apprécié des lecteurs du *Mercure* et à qui ses interviews ont, à juste titre, acquis tant de réputation, en a réuni les principaux dans **Peu d'hommes, trop d'idées**. C'est une série de portraits peints avec un éclat éblouissant et continués par des interviews dans lesquelles les portraiturés, habilement interrogés, se sont fait connaître peut-être parfois mieux qu'ils ne le souhaitaient. Je ne ferai à M. Suarez qu'une critique : pourquoi avoir supprimé toute indication de sources et même de dates ? C'est en somme avoir enveloppé du brouillard de l'imprécision, quant au temps du dialogue et au lieu du récit des scènes que l'auteur s'était attaché à rendre avec une netteté saisissante.

Ce dédain de satisfaire à certaines conditions exigées des travaux d'histoire se montre non moins clairement dans un autre volume publié par M Suarez: **De Poincaré à Poincaré**. C'est bien un livre d'histoire, puisqu'il raconte l'histoire de nos crises ministérielles depuis avril 1925 jusqu'à juillet 1926, mais c'est ce que j'appellerais de l'*histoire romancée*. M. Suarez connaît cette période et les hommes qui y ont joué un rôle aussi bien qu'un *reporter* peut les connaître, mais il n'a été

présent qu'à un petit nombre des scènes et conversations qu'il raconte et il n'a eu de renseignements que sur un petit nombre des autres. Cela ne l'empêche pas de les raconter comme s'il avait été présent à toutes. M. Briand confère, le 21 juin 1926, avec M. Doumergue sur la formation d'un ministère : M. Suarez connaît leur dialogue, tout au plus ignore-t-il une des réponses du président ; le connu et le vraisemblable, pour lui, c'est la même chose. Or, l'expérience indique qu'en histoire, le vraisemblable est presque toujours erroné. C'est ce que M. Caillaux a déja écrit du livre de M. Suarez : « ses pages amassent un lot d'inexactitudes dont le nombre et la singularité défient la rectification ; ses récits de politique romancée n'ont aucun rapport avec l'histoire. » M. Caillaux, principale victime de M. Suarez, exagère ; mais son témoignage méritait d'être cité. Ajoutons que sous la plume de M. Suarez l'histoire romancée est vraiment captivante : elle a tout l'intérêt du roman sans en avoir les défauts. Au point de vue artistique, les livres de M. Suarez sont des chefs-d'œuvre.

EMILE LALOY.

MÉMENTO. — *Mussolini parle : des discours et des écrits de B. Mussolini réunis et traduits par S. Dauguet-Gérard*, Plon (choix habilement fait ; pour éviter des disparates trop criardes, les écrits antérieurs à août 1914 ont été laissés de côté). — Henri Vaugeois : *La Fin de l'erreur française*, Librairie d'Action française (recueil d'articles écrits en 1899-1900 ; précédé d'une très intéressante préface du marquis de Roux). — Jean de Pierrefeu : *la Saison diplomatique, Gênes, avril-mai 1922*, éditions Montaigne (recueil de très intéressantes notes prises par l'auteur, qui était chargé par l' « Illustration » de suivre la Conférence économique). — Léon Moureau : *Catholicisme ou Politique d'abord ?* Louvain, la Nouvelle Equipe (conclut avec Jacques Maritain à la « primauté du spirituel » ; note que « dans les œuvres universitaires [catholiques], il existe une forte rivalité entre la droite et la gauche »). — Colonel Lamouche : *Quinze Ans d'histoire balkanique 1904-1918*, Payot (l'auteur, ancien membre de la section française de la Mission internationale de réorganisation de la gendarmerie ottomane, a encadré ses souvenirs dans un ample récit des événements pour lequel il n'a pas toujours compilé les meilleures sources). — Boris Nolde : *L'Ancien Régime et la Révolution russes*, A. Colin (résumé vraiment lumineux que l'auteur, ancien professeur de droit à Pétrograd et collaborateur de Sazonov, était particulièrement à même d'écrire ; la popularité du grand-duc Nicolas, dit-il, « ne s'expliquait que par l'exaltation des

esprits pendant la première période de la guerre » ; son remplacement, d'après les ministres, « équivalut à une catastrophe ; la victoire remportée [dans cette circonstance] par l'impératrice marqua l'échec de la tentative suprême de la bureaucratie de prendre en mains la direction des affaires »).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Comtesse de Kielmannsegge : *Mémoires sur Napoléon Ier*, traduit de l'allemand par Joseph Delage, avec 32 portraits et 8 fac-similés h. t.; Attinger. 2 vol. 36 »

Raoul de Warren : *L'Irlande et ses institutions politiques.* Leur évolution. Leur état actuel; Berger-Levrault. 50 »

Littérature

Charles Daudet : *Répertoire des personnages de « A la recherche du temps perdu »*, précédé de *La vie sociale dans l'œuvre de Marcel Proust* par Ramon Fernandez. (*Cahiers de Marcel Proust* n° 2); Nouv. Revue franç. 13.50 »

Jean-Louis Mazauric : *Sur le chemin de la vie;* Figuière, 12 »

Jules Princet : *Vie héroï-comique des choses. Une souris sort de son trou.* Avec une préface de Paul Brulat, un hors texte de Jacques Nam et un portrait de l'auteur; Figuière. 12 »

Marcel Proust : *Morceaux choisis*, précédés d'une préface par Ramon Fernandez. (*Cahiers de Marcel Proust*, n° 3); Nouv. Revue franç. 13.50 »

André Spire : *Quelques juifs et demi-juifs;* Grasset, 2 vol. chacun. 12 »

Musique

A. Machabey : *Histoire et évolution des formules musicales du Ier au XVe siècle de l'ère chrétienne;* Payot.

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Ch. Lucien : *La guerre des cerveaux. Le diable noir. Le contre-espionnage en Belgique pendant la guerre;* Berger-Levrault. 12 »

Philosophie

Félix Adler : *La conduite de la vie*, esquisse d'une morale théorique et pratique fondée sur l'idéal spirituel. Préface de M. L. Lévy-Bruhl; Payot. 40 »

Prof. Sigmund Freud : *Ma vie et la psychanalyse*, suivi de *Psychanalyse et médecine*, traduit de l'allemand par Marie Bonaparte; Nouv. Revue franç. 12 »

Poésie

Blanche Cazes : *Pour une étoile;* Aubanel, Avignon. » »

Ernest Fornairon : *Complet de la Flagorneuse.* Préface de Valentin Bresle. Quelques croquis de Romi; Mercure de Flandre. » »

Alfredo Gangotena : *Orogénie.* Avec un portrait de l'auteur par P. A. Bar, gravé sur bois par Georges Aubert; Nouv. Revue franç. » »

Théodore Petkov : *Ode* sur la mise de la guerre hors la loi par le Pacte Briand-Kellog et *Dédicace* à la ville de Paris; Edit. Argo. » »

Questions coloniales

Roger Chapuis : *L'exploitation des phosphates au Maroc. L'office chérifien des phosphates;* Sagot. » »

Questions militaires

Amiral Loizeau : *Debout au quart? La France et la mer.* Avec 25 reprod. photographiques, dont 3 tableaux de D. Ch. Fouqueray, 11 graphiques ou croquis; Berger-Levrault. 20 »

Questions religieuses

Les Evangiles, traduction et commentaires de Lamennais, d'après les notes retrouvées par Pierre Harispe et publiés pour la première fois avec l'approbation de la censure ecclésiastique; Payot. 25 »

Roman

Marcel Allain : *Tigris. Rude se venge;* Ferenczi. 1.75 »

Paul Amance : *Tragédie de pureté.* Avec un portrait de l'auteur gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. » »

Dominique Braga : *Drapeau*, avec un portrait de l'auteur par Columba, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. » »

Valentin Kataev : *Rastratchiki*, traduit du russe par André Beucler; Nouv. Revue franç. 12 »

Sociologie

Gaston Fernandez : *La bête de l'Apocalypse;* Figuière. 12 »

Richard Lewinsohn : *A la conquête de la richesse.* (John D. Rockefeller. Les Rothschild. Alfred Nobel. John Pierpont Morgan. Les Krupp. Thomas Alva Edison. Henry Ford. Lord Leverhulme Aristide Boucicaut); Payot. 25 »

Théâtre

Roger Martin du Gard : *La gonfle*, farce paysanne fort facétieuse, sur le sujet d'une vieille femme hydropique, d'un sacristain, d'un vétérinaire et d'une pompe à bestiau; Nouv. Revue franç. 12 »

Varia

Léopold Chauveau : *Petit poisson devenu grand*, texte et dessins. (Coll. *Albums du Petit Père Renaud*); Attinger. 10.50 »

Jules Troccon : *L'âme lyonnaise. Une enquête sur l'âme lyonnaise. Commentaires;* Masson, Lyon. 12 »

MERCVRE.

ECHOS

A propos de censure. — Gay de Maupassant, commis à la Marine. — Le mariage d'Augustin Thierry. — A propos de traductions. — A propos de l'exploration du lac Arachyeh, à Syouah. — Toujours Marthe et Marie. — Le Sottisier universel.

A propos de censure.

Paris, le 2 septembre 1928.

Mon cher Vallette,

La lettre de M. Adolphe Lousberg, avocat à Liége, publiée dans le dernier numéro du *Mercure*, ainsi que divers articles parus dans la presse belge à la suite de ma demande plus ou moins ironique d'éta-

blissement ou de rétablissement de la censure en Belgique, de préférence au régime absurde et inique instauré par la loi du 20 juin 1923, m'engagent à quelques observations complémentaires.

A y réfléchir, ma proposition me semble beaucoup moins ironique qu'elle ne l'était dans mon esprit, quand je l'ai formulée sous le coup du traitement invraisemblable dont mon roman, *Dieu protège le Tsar!* se voyait l'objet dans le pays de Rubens, de Teniers, de Jordaens et du Manneken-Pis. Maintenant je l'envisage très sérieusement. Je laisse pour le moment mon livre de côté ; je ne considère que la question, dans son objectivité générale. Eh bien, oui, tout bien pesé, je suis pour la censure. Voici pourquoi. Un Etat policé et qui veut vivre doit exercer une surveillance sur ce que lisent, entendent et voient ses citoyens ; il ne doit pas les laisser librement se corrompre ou subir des influences pernicieuses ; en un mot, il doit avoir une censure. Mais quelle sera-t-elle? C'est ici qu'il faut faire attention et ne pas risquer de tomber dans les excès ou aberrations, dommageables en premier lieu pour l'Etat lui-même, qui ont été jusqu'ici le vice de toutes les censures du monde et ont fini par faire supprimer cette institution dans la plupart des pays civilisés. L'Etat ne peut et ne doit avoir qu'une morale : la sienne. Non pas la morale d'un parti, d'une confession religieuse ou politique, d'une classe, d'un gouvernement, mais la sienne, à lui Etat, à lui corps social. Cette morale ne saurait donc avoir pour principes que ceux qui assurent la vie, le bon fonctionnement, la santé et la durée de l'Etat, et cette morale, l'Etat a pour devoir de la faire respecter. Tout ce qui maintient les citoyens en forme sociale, pour le bien et la prospérité de la collectivité, devra en conséquence être protégé par lui et défendu contre ce qui diminue leur valeur comme cellules vivantes de l'organisme national. Tel est l'office de la censure.

Qu'est-ce qui est nuisible à la vie saine de l'Etat ? C'est bien simple. Sans entrer dans d'inutiles exposés de motif, on peut répondre succinctement : tout ce qui est de nature à exciter à la débauche, au crime, à la révolte contre les lois, à la destruction de la patrie, bref tout ce qui est contraire aux intérêts supérieurs du corps social et conspire à sa ruine. J'ajoute que ce qui doit être avant tout protégé, c'est l'enfance et la jeunesse, le recrutement de l'Etat. L'âge mûr, dont les opinions sont faites et les mœurs acquises, est censé se protéger lui-même et en tout cas ne saurait être soumis à une tutelle autre que celle des lois. On proscrira donc, dans cet ordre de considérations, tout ce qui s'exhibe extérieurement, par l'étalage, l'affiche, le spectacle, la presse, la propagande, et cherche à s'exposer à tous les regards, à frapper toutes les oreilles. L'Etat doit aller jusque-là, mais pas plus loin. Ce qui ne se montre pas ostensiblement sera respecté. L'Etat ne doit pas faire de

l'obstruction au progrès ou à l'évolution des idées, mais de la sauvegarde.

Avec ce critérium, rien de plus facile que d'établir les règles d'une bonne censure, d'en fixer les bornes et d'en prescrire les directives. C'est l'affaire non d'un gouvernement, ni même d'un parlement, mais d'une assemblée de juristes et de sociologues. Il va de soi que les socialistes et les communistes en seraient exclus, puisque leur conception sociale tend précisément à l'anéantissement de l'Etat dont ils font partie, au profit d'une internationale ou d'une entreprise de subversion de la société.

Venons-en maintenant à mon livre. Est-il de nature à tomber sous le coup de la censure, telle que je viens de la définir ? Nullement. Tend-il à provoquer à la débauche, à la dissolution des mœurs ? Bien au contraire, puisqu'il en montre les funestes conséquences pour une société, pour un pays, surtout quand cette dépravation se complique de mysticisme et de perversion religieuse. Excite-t-il au crime, à la sédition, à l'antipatriotisme ? Non. Alors ? Tout au plus pourrait-on prétendre — et c'est ce qu'on a fait — que le réalisme de certaines pages en rend la lecture gênante pour les esprits délicats ou les pudeurs susceptibles. Mais ce n'est pas là une question de morale, c'est une question de goût. On peut me reprocher ces pages au point de vue de l'art, mais non pas au point de vue de la morale, qui n'a rien à voir là. Nous sommes là sur un terrain purement littéraire, et cela ne regarde pas l'Etat, cela ne regarde pas la censure.

Sans doute mon livre ne s'adresse pas à tout le monde, surtout pas aux enfants et aux jeunes filles. Ce n'est pas un ouvrage d'éducation pour la jeunesse, et il ne saurait convenir qu'aux personnes déjà instruites par la vie. Il partage ce caractère avec un très grand nombre d'écrits dont nul censeur, si rigoureux fût-il, ne s'aviserait de suspecter la correction et la parfaite utilité. Il ne fait d'ailleurs rien pour chercher à attirer un public auquel il n'est pas destiné. Il ne se présente pas sous une bande raccrocheuse ; celle que l'éditeur lui a mise porte sobrement trois noms. C'est tout l'opposé d'un ouvrage corrupteur.

Il en est tellement l'opposé, qu'il peut être considéré, au contraire, comme un livre essentiellement moral. Montrant les dangers auxquels succombe un pays qui s'abandonne aux désordres d'un régime de folie, de concussion et d'aveuglement, il constitue — toute fausse modestie mise à part, car ce n'est pas là mon œuvre, mais celle de l'histoire, — une leçon de haute politique pour la direction des peuples et la conduite des Etats. Bien loin de le condamner et de le proscrire, une censure intelligente et sage devrait lui attribuer un prix de vertu, — tout au moins de vertu civique.

Recevez, etc.

LOUIS DUMUR.

§

Guy de Maupassant, commis à la Marine.

Monsieur le Directeur,

Mon article sur Guy de Maupassant, commis à la Marine, était terminé et composé lorsque le hasard m'a mis entre les mains un vieux registre d'ordres du service des approvisionnements généraux de la Marine. Je signale aux amateurs d'autographes les émargements (initiales) griffonnés par l'auteur de *En Famille* et de *l'Héritage*. Il figure effectivement à ce service pour la première fois le 1er juille 1874 et signe pour la dernière fois le 3 août 1878. C'est après cette date qu'une mutation précipita son départ.

J'espère que vous ne trouverez pas inutile cette petite précision et vous prie d'agréer, etc. LAMASE.

§

Le mariage d'Augustin Thierry. — M. Augustin Thierry a donné un fort beau travail sur le rénovateur des études historiques en France, et il a rendu publics des documents de famille du plus haut intérêt. Mais, après les autres biographes de l'auteur des *Récits des Temps Mérovingiens*, il déclare qu'Augustin Thierry s'est marié à Vesoul. C'est une erreur ; les registres de l'état-civil conservés à la mairie de Luxemil et les registres paroissiaux conservés à l'église en fournissent la preuve irrécusable. Trompé moi-même sur ce point par ce qu'on avait toujours écrit, j'ai tenu à rectifier mon erreura et le *Mercure de France* a publié l'acte de mariage du grand écrivain. Les légendes ont la vie dure. Ajoutons que celle-ci prit naissance du vivant même d'Augustin Thierry ; un vieillard m'assure que sa mère, une amie de Mademoiselle de Quérangal, tenait pour certain le mariage du grand historien à Vesoul. Comme il est donc difficile d'écrire... l'histoire ! — L. BARBEDETTE.

§

A propos de traductions.

Brest, le 5 août 1928.

Monsieur

Il s'est déclenché depuis quelque temps une offensive trop juste contre les mauvaises traductions. Des personnes qui ont d'une langue étrangère une teinture moins que suffisante se mêlent non seulement de traduire, mais encore de faire office de critique, de distribuer le blâme et l'éloge, bref de guider l'opinion. Permettez-moi d'en donner une nouvelle preuve.

Soit la strophe suivante de Rainer Maria Rilke :

Und das ist Leben, bis aus einem Gestern
Die einsamste von allen Stunden steigt,

Die anders lächelt als die andren Schwestern,
Dem Ewigen entgegenschweigt.

Que penser de quelqu'un qui en traduit ainsi les deux premiers vers: « Et c'est là la vie. Une heure solitaire entre toutes s'élève jusqu'aux astres » ?

Nous avons tous connu de ces professeurs qui, très légitimement, démêlent les différentes fautes qui peuvent être accumulées en une seule mauvaise traduction. J'aurai recours au même procédé pour faire sentir tout ce que cette traduction révèle d'ignorance.

1°) « *Bis aus* » a été évidemment lu « bis auf ». Mais, outre que cette dernière locution signifie le plus souvent « sauf, à l'exception de... » (cf. notre « à [telle chose] près »), il faut une singulière bonne volonté pour confondre deux choses *exactement contraires*, et pour traduire un complément d'origine par un complément de destination !

2°) Pour n'avoir pas reconnu en « *bis* » la conjonction « jusqu'à ce que » (le « rejet » du verbe aurait pourtant dû mettre sur la voie), le traducteur a substitué à deux propositions unies par un rapport simple, logique, de subordination, deux phrases indépendantes, juxtaposées, entre lesquelles je défie qu'on voie un lien intelligible.

3°) « *Gestern* » a été pris pour le « collectif » dérivé de « *Stern* », astre. Mais le collectif en question est *Gestirn* ; *Gestern* n'a jamais existé, est un pur et simple barbarisme.

4°) Dernière faute enfin, plus grave peut-être que les précédentes, en ce qu'elle trahit un manque d'oreille absolu. Si ce mot *Gestern* existait, il aurait l'accent sur *Stern* (l'accent allemand porte toujours sur la voyelle radicale). Or aussi bien la rime avec « *Schwestern* » (sœurs) que le rythme (on a affaire à des pentamètres iambiques, exigent que l'accent soit sur la syllabe *Gest*. Bref on a affaire à l'adverbe bien connu « *Gestern* » (hier), substantivé.

Il ne reste plus qu'à traduire ainsi : « Et c'est là la vie ; jusqu'à ce que, d'un hier quelconque, surgisse la plus solitaire de toutes les heures...etc. » Traduction littérale ; encore ai-je dû ajouter « quelconque » ; je suppose qu'il faut comprendre « d'un jour comme tous les autres ». Si l'on me dit que voilà Rilke s'exprimant d'une façon bien gauche, je répondrai que de telles faiblesses ne sont pas rares chez Rilke, poète inégal où voisinent, parfois à très peu de distance, les choses exquises et les maladresses. Je pourrais en citer d'autres exemples.

Ce traducteur, qui pousse si loin l'ignorance du vocabulaire, de la syntaxe et de la prosodie allemande, est M. Edmond Jaloux, dans un feuilleton sur Rilke paru dans les *Nouvelles Littéraires* (dont il est le critique attitré) en janvier de l'année dernière. L'article contenait d'autres citations, où ne manquaient pas les faux sens, allant parfois jus-

qu'au contre-sens. Mais l'exemple que je signale est assez ahurissant, je crois.

Non que j'incrimine l'ignorance elle-même, tout le monde n'est pas tenu de connaître la langue de Gœthe, encore que le signataire de ces lignes ne soit même pas licencié d'allemand. Mais pourquoi M. Edmond Jaloux prétend-il faire figure de connaisseur des littératures étrangères ? Car c'est un fait, pas un de ses articles où il ne fasse pas négligemment allusion en passant, au détour d'une phrase, à quelque auteur anglais ou allemand, italien ou espagnol, voire slave ou scandinave. Qui n'empêche de supposer que son autorité en ces langues est égale à celle dont il témoigne en allemand ? Et pourquoi s'est-il institué l'introducteur en France de la gloire d'un écrivain dont il ignore la langue, montrant ainsi qu'il ne lui est pas nécessaire de comprendre pour admirer ? Qui sait ? peut-être n'en admire-t-il que davantage ?

M. CASSAGNAU.

§

A propos de l'exploration du lac Arachyéh, à Syouah. — L'auteur anonyme d'un article publié dans l'*Illustration* du 18 août sur les *Découvertes néolithiques dans le désert de Lybie* écrit que plusieurs voyageurs avaient essayé d'explorer le lac Arachyéh, situé à la frontière de la Tripolitaine, « mais aucun n'y avait réussi : les uns avaient été noyés, les autres obligés de rebrousser chemin. La mission [de M. Kuhn de Prorock] emporta un bateau pliant et atteignit le but ». Si M. Kuhn de Prorock atteignit le but, c'est surtout grâce à cette circonstance que les gens de Syouah, soumis aux Egyptiens, n'étaient plus en mesure de s'y opposer. Il en allait tout autrement quand, en 1813, l'aventureux colonel Boutin tenta la même expérience, dont le mamelouk français Saladin, qui l'avait accompagné comme interprète, expliquait l'échec de la façon suivante :

Relégués au milieu d'un océan de sable, ces hommes superstitieux voient arriver tout d'un coup chez eux un chrétien, après une traversée d'une quinzaine de jours de désert, suivi de caisses et de bagages et couvert d'armes éclatantes qui leur paraissaient garnies d'or et d'argent massifs ; cet étranger traine une banque à sa suite : il n'en fallait pas tant pour inquiéter les habitants et tenter leur cupidité.

M. Boutin, ajoutait Saladin, fut confiné hors du village, on le tint enfermé dans une chambre étroite (1).

Le colonel Boutin qui, lui aussi, avait emporté du Caire un bateau

(1) Rapporté par F. Cailliaud : *Voyages à Meroé, etc.* Paris, 1826, t. Ier, pp. 17-18. Cf. aussi J.-L. Burckhardt (*Travels in Syria*. Londres, 1822, pp. 572-3 et note) d'après lequel Boutin renonça à poursuivre l'exploration du lac, sa barque s'y étant embourbée.

dans le dessein d'explorer le lac, peut donc être considéré à juste titre comme le précurseur de M. Kuhn de Prorock.

L'article de l'*Illustration* fait mention de médailles à l'effigie d'Alexandre le Grand, glanées à Syouah. Cette trouvaille a son importance. Elle confirme, en effet, la version de Callisthène (1) qu'un correspondant du *Times* révoquait en doute l'an passé, prétendant que si le Macédonien était allé à Syouah, ce ne fut pas en pèlerin et pour s'y faire sacrer dieu dans le temple de Jupiter Ammon, mais simplement, en réalité, pour reconnaître la valeur stratégique de l'Oasis (2). — AURIANT.

§

Toujours Marthe et Marie. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 30 août 1928.

Mon cher ami,

Je n'ai aucunement l'intention d'éterniser une discussion qui s'en va dans l'exégèse et l'archéologie. Il ne s'agit pas de Marthe prise historiquement, mais de l'application que j'ai faite de cette figure à une image littéraire, Magdala, je l'ai dit, m'était nécessaire pour rappeler Marie sans la nommer. La *Légende Dorée* me le permettait (je ne songe pas à célébrer son exactitude historique). Le reste m'est absolument égal. Je déteste l'esprit documentaire, je crois l'avoir dit bien des fois. Que Marthe, dans l'Évangile, fût de Béthanie, etc., vous pensez que je le savais depuis l'enfance, ayant eu le bonheur d'être élevé par des prêtres. Mais j'avais besoin de Magdala pour donner du relief à mon image, et Marthe, dans la *Légende Dorée*, est aussi bien de Magdala que d'ailleurs. Ce qui est conscient n'est point sot. Au critique de s'en rendre compte. Avec ce système, les « poissons chantants » de Rimbaud pourraient passer au *Sottisier*, et vos correspondants démontreraient qu'un poisson ne chante pas.

Vôtre bien cordialement.

A. t'Serstevens.

§

Le Sottisier universel.

Que réserve aux chasseurs la saison de chasse qui vient de s'ouvrir dans plusieurs départements du Midi, et qui sera ouverte sur presque toute l'étendue du territoire le dimanche 2 septembre ? J'ai bien peur qu'elle n'apporte une nouvelle désillusion à l'armée des quatorze cent mille porteurs de permis qui attendent avec la passion atavique du Gaulois l'heure de faire parler la poudre en répandant leurs bataillons à travers chaumes, guérets, landes et garrigues. — COMTE CLARY, *Le Journal*, 24 août.

(1) Voyez Maspéro : *Comment Alexander devint dieu en Egypte* (Annuaire pour 1897 de l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes. Section des sciences historiques et philosophiques, pp. 5-30).

(2) *Pilgrim or Spy ? Alexander in the Oasis* : *Times* du 7-1-28. La thèse de cet auteur fut combattue par le Dr Hogarth.

Il y a sous la toiture du pont de bois de Lucerne une série de fresques où des squelettes dansent un pas macabre ; effrayant, sous le pont, le Rhin comme le Styx roule ses flots verts. — *Le Matin*, 3 juillet.

Des ouvriers, démolissant une vieille maison à Combourg, ont mis à découvert un pot de grès dans lequel se trouvaient quantité de pièces de monnaie d'argent à l'effigie de Louis X. Cette maison avait servi de refuge aux Templiers et l'on suppose que ces pièces avaient été cachées par eux pour les soustraire aux recherches de Philippe le Bel qui voulait s'emparer de leur fortune. — *L'Ami du Peuple*, 1er septembre.

La princesse Mathilde fut comme la duchesse de Rambouillet du Second Empire. — PIERRE DE LANO, *La Cour de Napoléon III*, p. 103.

Les *Daily News* disent qu'à la suite d'une information de source suédoise, il appert qu'un sansfiliste d'Helsingbord (Suède) a entendu mercredi, dans la journée, une voix très claire, disant en norvégien : « Allo ! Allo ! Latham ! Latham ! » — *Paris-Soir*, 25 août.

Dem. j. fille 13-15 a. orpheline couch. n. p. app. comm. ch. dame seule, prés. par ses parents. Graveur, 99, passage du Caire, Paris. — *L'Intransigeant*, 9 août.

[Traitement du rhumatisme articulaire aigu par le Dr Lutier.] 3° Lavements quotidiens tous les deux jours. — *La Presse médicale*, 4 avril.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCVI

CCVI N° 726. — 15 SEPTEMBRE

Collections Littéraires

LES CAHIERS VERTS (3e cycle)

Nous disposons encore de quelques souscriptions sur alfa pour les dix volumes en édition originale numérotée au prix d'édition de (Paris) : 200 fr. (France et colonies) : 215 fr. (Etranger) : 230 fr.

Les deux premiers titres déjà parus sont adressés au reçu de la souscription : I Paul Morand : Magie noire. II Jean Giraudoux : Siegfried.

Cette collection d'éditions originales n'est pas détaillée.

UN CHAPITRE DE MA VIE

N° 1, Jeanne Ramel-Cals : *Vacances à Villefranche*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.

N° 2, Mac-Orlan : *Rue des Charrettes*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.

N° 3, Charles Vildrac : *D'un voyage au Japon*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.

N° 4, Henry de Montherlant : *Pour le délassement de l'auteur*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.

N° 5, Jacques de Lacretelle : *Album napolitain*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.

Nous détaillons tous les titres de cette collection.

LA VIE DE BOHÈME

(Collection publiée sous la direction de Francis Carco.)

N° 1. CARCO (Francis) : *La légende et la vie d'Utrillo*, montval, 120 fr.; arches, 80 fr.; lafuma, 48 fr.; alfa, 25 fr.

N° 2. RACHILDE : *Alfred Jarry, surmâle des lettres*, montval, 120 fr.; arches, 90 fr.; lafuma, 48 fr.; alfa, 25 fr.

N° 3. DYSSORD (Jacques) : *L'aventure de Paul-Jean Toulet gentilhomme de lettres*, sur montval, 120 fr.; sur arches, 80 fr.; sur lafuma, 48 fr.; sur alfa, 25 fr.

Nous détaillons tous les titres de cette collection.

Office de Livres du « Crapouillot »

3, Place de la Sorbonne, PARIS (chèque postal : Paris 417-26)

Collections Littéraires

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

N° 1 : Benjamin : *La prodigieuse vie de Honoré de Balzac*, lafuma 225 fr.; or., 60 fr,; n° 2 : L.-M. Carré : *La vie aventureuse de Rimbaud*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; n° 3 : Latzarus : *La vie paresseuse de Rivarol*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; n° 4 : Carco : *Le roman de François Villon*, japon, 120 fr.; chine 120 fr.; n° 5 : Dimier : *La vie raisonnable de Descartes*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; n° 6 : Porché : *La vie douloureuse de Charles Baudelaire*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; n° 7 Marius André : *La véridique aventure de Christophe Colomb*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; n° 8 : Henri Béraud : *Mon ami Robespierre*, hollande, 90 fr.; n° 9 : Georges Oudard : *La très curieuse vie de Law*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.; Dumont Wilden : *La vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.; n° 11 : André Lamandé : *La vie de Montaigne*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.; n° 12 : Paul Brach : *La destinée du comte Alfred de Vigny*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.; n° 13 : Victor Giraud : *La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin*, chine, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.; n° 14 : Henri de Jouvenel : *La vie orageuse de Mirabeau*, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; n° 15 : Mauriac : *La vie de Jean Racine*, hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.; n° 16 : Raoul Arnaud : *La vie turbulente de Camille Desmoulins*, chine, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.; n° 17 : Henri Lavedan : *Monsieur Vincent aumônier des galères*, japon, chine, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma 40 fr.; n° 18 : A. Flament : *Vie de Manet*, chine, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.; n° 19 : Marius André : *La vie harmonieuse de Mistral*, chine, japon, 120 fr.; hollande, 80 fr.; lafuma, 40 fr.;

Nous détaillons tous les titres de cette collection.

LE ROSEAU D'OR (alfa et lafuma)

N° 1 : Maritain : *Trois réformateurs*, 60 fr.; lafuma, 125 fr.; n° 2 : Ghéon : *Le comédien et la grâce*, 45 fr.; lafuma, 70 fr.; n° 3 : Ramuz : *L'amour du monde*, 40 fr.; n° 4 : Chesterton : *Saint François d'Assise*, 50 fr.; lafuma, 125 fr.; n° 5 : Claudel : *Le soulier de satin*, 25 fr.; n° 6 : Claudel et Rivière : *Correspondances*, 25 fr.; lafuma, 60 fr.; n° 77 : Bernanos : *Sous le soleil de Satan*, 75 fr.; n° 8 : Stanislas Fumet : *Notre Baudelaire*, 20 fr.; lafuma 50 fr.; n° 9 : Dermenghen : *La vie admirable de Marie des Vallées*, 20 fr.

Office de Livres du « Crapouillot »

3, Place de la Sorbonne, PARIS (chèque postal : Paris 4[illegible]7-26)

AU CABINET DU LIVRE

JEAN FORT, Éditeur

CH. POSTAUX PARIS, 544.68 — 79, RUE DE VAUGIRARD, 79, PARIS (VIe) — R. C. SEINE 22.679

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 67-99,

LES DIALOGUES

DE PIETRO ARETINO

Illustrés de gravures dans le texte et de 12 eaux-fortes originales en hors texte par
MARTIN VAN MAELE

avec deux frontispices originaux à l'eau-forte par VISET

Cette édition soignée des célèbres RAGIONAMENTI, conforme à la belle traduction qu'en fit ALCIDE BONNEAU pour l'éditeur ISIDORE-LISEUX, est précédée d'une introduction de PIERRE DUFAY.

L'ouvrage est en 2 volumes in-8 tirés à 480 exemplaires numérotés, savoir :

20 exemplaires sur japon impérial numérotés de 1 à 20
60 exemplaires sur papier d'Auvergne numérotés de 21 à 80.

(Ces 80 exemplaires contiennent chacun un dessin original de VAN MAELE, le premier état avec remarque et la suite définitive des eaux-fortes.)

400 exemplaires sur hollande Pannekoek numérotés de 81 à 480 avec la suite définitive.

Il reste quelques exemplaires de cet ouvrage

Exemplaires sur Japon	550 fr.
— sur Auvergne	400 fr.
— sur Hollande.	300 fr.

ALFRED JARRY

L'AMOUR EN VISITES

NOUVELLE ÉDITION

Avec une préface de Louis PERCEAU

frontispice à l'eau-forte et 22 bois originaux en deux couleurs et en noir par
R. DAOUT

Un élégant volume in-12 tiré à 2000 exemplaires :

90 sur Madascar numérotés de 1 à 90	60 fr.
1910 sur pur fil Lafuma numérotés de 91 à 2.000	35 fr.

EDITIONS DV MERCVRE DE FR[A]E

Registre du C

BIBLIOTHÈQ

Collection sur beau papier (0,2 I

OEUV

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs .... 1 vol.
II. *Civilisation .... 1 vol.
III. *La Possession du Monde .... 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. *La Porte étroite .... 1 vol.
II. *L Immoraliste .... 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. *Une Nuit au Luxembourg. Couleurs .... 1 vol.
II. *Le Fantôme. Histoires magiques .... 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. *Le Semeur de Cendres .... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir Souvenirs d'enfance La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc. .... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Église habillee de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaide d'Etremont. Pomme d'Anis .... 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses .... 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis egarée .... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle .... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle .... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune .... 1 vol.
II *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes) .... 1 vol.

III. *Moralités Légend...
IV. *Lettres I (1881-1... duc... AUBRY...
V. *Lettres II (1883-1... de

LOUIS ...

I. Poèmes. Chants ... et *Sacra*) ...

MAURIC...

I. *Le Trésor des ...
II. *La Sagesse et ...

JE...

I. *Les Syrtes. Le... sionné. Enone... phile et Sylve...
II. *Les Stances. I...

HEN...

I. Les Médailles ...
II. La Sandale ailé...
III. *Les Jeux rustiq...
IV. *Les Lendemain... Sonnets ...
V. *Poésies diverses... ques. Tel qu'e...

AR...

*Vers et Proses. Tex... et les premieres éditio... BERRICHON. Poé... CLAUDEL ...

GEOR...

I. *La Jeunesse ... ce...
II. *Les Vies enclos... sieurs poèmes...

AL...

I. *Au Jardin de l'... mes...
II. *Le Chariot d'or. ... Flancs du Vase...
III. *Contes. Polyphé...

Il a été tiré des ouvrages marqués d'u... e...

E, 26, Rue de Condé, PARIS (VI[e])

: Seine 80.493

E CHOISIE

13,5), à 25 francs le volume

DE :

.... 1 vol.
duction et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
s de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

ONNEL

et de Toscane (*Carmina*
.... 1 vol.

RLINCK

.... 1 vol.
e.................. 1 vol.

AS

nes. Le Pèlerin pas-
visage. Sylves. Éry-
es.................. 1 vol.
.... 1 vol.

GNIER

nçaise

Cité des eaux. 1 vol.
ir des heures.. 1 vol.
ins.................. 1 vol.
ment. Sites. Episode.
.... 1 vol.
anciens et romanes-
.... 1 vol.

BAUD

les manuscrits originaux
tre et annotés par Paterne
uvés. Preface de Paul
.... 1 vol.

NBACH

e Règne du s len-
.... 1 vol.
oir du Ciel natal. Plu-
.... 1 vol.

AIN

gmenté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
honie héroïque. Aux
.... 1 vol.
es inachevés.. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège.................. 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria.................. 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques.................. 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques.................. vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir? ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*.................. 1 vol.
II. *Aimienne ou *le Détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse.................. 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie.................. 1 vol.
II. *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route.................. 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes.................. 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis.................. 1 vol.
II. *La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza.................. 1 vol.
III. *L'Ours et l'Abbesse. Saint Martinien. Phocas le Jardinier Sainte Marguerite de Cortones La Rose au flot. L'Amour sacré.................. 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Ève future.................. 1 vol.
II. *Contes cruels.................. 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels.................. 1 vol.
IV. *Axel.................. 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril.................. 1 vol.
VI. *Histoires insolites.................. 1 vol.
VII *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde 1 vol.
VIII *Morgane Elën.................. 1 vol.

s exemplaires sur papier pur fil à 60 fr.

Collections Littéraires

lafuma, 50 fr.; n° 10 : *Chroniques*, 20 fr.; lafuma, 50 fr.; n° 11 : Silvestre : *Dans la lumière du cloître*, alfa 25 fr.; lafuma, 70 fr.; n° 12 : Reverdy : *Le gant de crin*, alfa, 18 fr.; lafuma, 50 fr.; n° 13 : Berdiaeff : *Un nouveau moyen âge*, alfa 18 fr.; lafuma, 50 fr.; n° 14 : Maritain : *Frontières de la poésie*, alfa, 20 fr.; lafuma, 50 fr.; n° 15 : Green : *Adrienne Mesurat*, alfa, 40 fr.; n° 16 : Massis : *Défense de l'Occident*, alfa, 30 fr.; lafuma, 100 fr.; n° 17 : *L'homme éternel*, alfa, 18 fr.; lafuma, 50 fr.; n° 18 : P. Lafue : *La France perdue et retrouvée*, alfa, 18 fr.;lafuma, 50 fr.; n° 19 : Maritain : *Primauté du spirituel*, alfa, 18 fr.; lafuma, 50 fr.; n° 20 : *Chroniques*, alfa, 20 fr.; lafuma, 50 fr.; n° 21 : Marcel Brion : *Bartholomé de Las Cases, Père des Indiens*, alfa 20 fr.; lafuma, 50 fr.; n° 22 : Chadourne : *Vasco*, alfa 25 fr.; lafuma, 75 fr.; n° 23 : Jean Cocteau : *Œdipe roi*, alfa, 18 fr.; lafuma, 45 fr.; n° 24 : Hilaire Belloc : *M. Wells et Dieu*, alfa, 18 fr.; n° 25 : Robert Sébastien : *La Chapelle des Saints-Anges*, alfa, 18 fr.; n° 26 : André Harlaire : *En croix*, alfa, 18 fr.; n° 27 : Louis Laloy : *La musique retrouvée*, alfa, 18 fr.; n° 28 : Charles Silvestre : *Le vent du gouffre*, alfa, 18 fr.;

Nous détaillons tous les titres de cette collection.

LE COURRIER DES PAYS-BAS

en 4 volumes par Léon Daudet.

N° 1 : Léon Daudet : *La ronde de nuit*; n° 2 : *Les horreurs de la guerre*; n° 3 : *Mélancholia*. (Le Tome IV paraîtra en octobre 1928).

Edition entièrement numérotée (pas d'édition courante).

Souscription aux 4 volumes dont 2 parus : sur montval, 480 fr.; arches 320 fr.; lafuma, 192 fr.; alfa, 60 fr.

« LES SIX INÉDITS »

Le comte de Gobineau : *Etudes critiques*, 1844-1848, vélin, 45 fr.; Benjamin Constant : *Les chevaliers*, vélin, 30 fr.; marquis de Sade : *Historiettes, contes et fabliaux*, vélin, 80 fr.; Arthur Rimbaud : *A Charleville et à Douai*, vélin, 35 fr.; Edgar Poe : *Trois manifestes*, vélin, 40 fr.

LES ÉCRITS INTIMES

Amiel : *Philine*, vélin, 40 fr.
Gérard de Nerval : *Aurélia*, vélin, 30 fr.
Saint Augustin : *Soliloques*, vélin, 30 fr.

Office de Livres du « Crapouillot »
3, Place de la Sorbonne, PARIS (chèque postal Paris 417-26)

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3,

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le Cr s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le systè chèques multiples. Au reçu du premier versement, un comp averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes cou en tous genres accompagnées de leur montant (plu

MONTANT DES PROVISIONS A

(Port reco

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un a des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe...

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des liv tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le Cr

DE LIVRES

ce de la Sorbonne, Paris-Ve

illot », fonctionne depuis **7 ANS** *à la satisfaction générale, désirent se tenir au courant des nouveautés littéraires fran-*

de la PROVISION qui supprime les frais de mandats ou urant est ouvert comme en banque au souscripteur qui est

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier.*

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue mensuel sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

l'Office sert pour tous pays les commandes de livres
).

ICE DE LIVRES POUR UN AN
compris)

et Colonies......	**348** fr.	—	Etranger......	**372** fr.
et Colonies......	**696** fr.	—	Etranger......	**744** fr.
et Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger......	**1488** fr.

de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

çais et le nouveau tarif postal ; l'abonnement (facul-ot » doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } { pour un abonnement d'un an au "Crapouillot". (et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal plus **12** fr. (ou **15** fr.) pour la livraison de luxe « Le Jardin du Bibliophile ».

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et les biographies romancées ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot
3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } { pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ".
(et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal
plus **12** fr. (ou **15** fr.) pour la livraison de luxe « Le Jardin du Bibliophile ».

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et les biographies romancées ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**